

Croire

Deepak Chopra

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DR DEEPAK
CHOPRA

CROIRE



**Choisir l'expérience
spirituelle**

EYROLLES

Dr Deepak Chopra

CROIRE

Choisir l'expérience spirituelle

*Traduit de l'anglais
par Emmanuel Plisson*

EYROLLES



© Groupe Eyrolles, 2016

©2014 by Deepak Chopra

ISBN : 978-2-212-55911-8

Sommaire

Prologue

Pourquoi Dieu a un avenir

OÙ EN ÊTES-VOUS ?

Dieu est un verbe, pas un nom

DIEU 1.0

Une nouvelle version : Dieu 2.0

DIEU 2.0

Trois états de conscience

PREMIERE PARTIE

Le chemin vers Dieu

Étape 1 : l'incroyance

Dawkins et ses illusions

L'INCROYANCE À LA DAWKINS

« Dieu est-il mort ? »

L'illusion de Dawkins

TACTIQUES DE PERSUASION

S'en tenir à un stéréotype

Traiter Dieu comme un humain

Faire paraître la religion primitive

Stigmatiser les religions par leurs extrémismes

DIEU SANS LES « TRUCS »

LA SPIRITUALITÉ D'EINSTEIN

Une réponse à l'athéisme militant

UNE CARICATURE MALHONNÊTE

Les ravages de la rhétorique

UN MONDE SENS DESSUS DESSOUS

La preuve par l'ornithorynque

L'ARGUMENT DE L'IMPROBABILITÉ

Au mépris de l'expérience

LES SCIENTIFIQUES CROYANTS, LAISSÉS POUR COMPTE

La position de Darwin
DIEU, LE 747 ULTIME ?
PEUT-ÊTRE, PEUT-ÊTRE PAS
AU-DELÀ DE L'ORNITHORYNQUE

Psychologie de la certitude

UN ATHÉISME DE SALON
ROMPRE LE CHARME
Des préjugés dissimulés à l'œuvre
LA RÉALITÉ EST DEDANS

La menace fantôme

LA FIN DE LA FOI
DIEU ET LA POLITIQUE
UNE RÉALITÉ MITIGÉE
CROIRE EN SA VÉRITÉ INTÉRIEURE

Au-delà du point zéro

PASSER OUTRE L'INSTINCT DE SURVIE
LE POINT ZÉRO DE LA FOI
L'alternative sceptique
IL FAUT DE LA FOI...
UNE MEILLEURE DÉFINITION
POSER DES CONDITIONS
COMMENT AVOIR LA FOI

La mauvaise foi

LA FOI, AIDE OU ENTRAVE ?
LA FOI AVEUGLE
Les préjugés
LA SCIENCE AUSSI A BESOIN DE FOI
LA SCIENCE COMME UN SYSTÈME DE CROYANCE

DEUXIÈME PARTIE

Le chemin vers Dieu

Étape 2 : la croyance

L'agenda de la sagesse

RENONCER À L'IDÉAL
DES CHOIX SAGES
La voie de la sagesse
Docteur Bouddha
Révolution intérieure

Si la sagesse triomphe

Les miracles sont-ils possibles ?

UNE SOCIÉTÉ FONDÉE SUR LA FOI

COMMENCER PAR L'IMPOSSIBLE

Un scientifique témoin d'un miracle

Naturel/Surnaturel

LE SURNATUREL, ICI ET MAINTENANT

La conscience est la clé

La création consciente

TROISIÈME PARTIE

Le chemin vers Dieu

Étape 3 : la connaissance

Dieu sans limites

LES ASPECTS DE DIEU

CE QUI NE PEUT ÊTRE PENSÉ

L'hérésie d'Orléans

DIEU COMME ILLUSION

UNE CARTE DU VOYAGE

LES TROIS MONDES

Y a-t-il un monde matériel ?

L'ESPRIT PLUS QUE LA MATIÈRE

QU'EST-CE QUE LA RECHERCHE ?

QU'EST-CE QUI FAIT UN CHERCHEUR ?

Se mettre en marche

Le monde subtil

DES QUESTIONS SANS RÉPONSES

DES SIGNAUX INVISIBLES

Indices du monde subtil

Les actions subtiles

Entraîner votre cerveau

Transcendance : Dieu apparaît

COMMENT Y PARVENIR ?

MYSTÈRE DE L'UN

COMBLER LE FOSSÉ

Les qualia et le créateur

CE QU'EST VRAIMENT DIEU

La question la plus difficile

UN MODE DE VIE

DEVENIR UN

Les cinq « poisons »

La question la plus difficile

« Voulez-vous que tout soit bien ? »

Satan et l'ombre

Le mal dans le vide

DIEU ET VOUS

Rejoindre la lumière

Le pouvoir de l'Être

Épilogue : Dieu en un clin d'œil

L'ATHÉISME MILITANT

LA FOI

DIEU

Remerciements

Prologue

La foi est mal en point. Depuis des millénaires, la religion nous demande de croire en un Dieu tout-puissant et omniscient. L'Histoire, en conséquence, a été longue et souvent tumultueuse : de grands moments de joie ont alterné avec les pires atrocités commises au nom des religions. Mais aujourd'hui, en Occident tout au moins, l'âge de la foi semble révolu. Pour la plupart des gens, la religion est un domaine de la vie parmi d'autres, et elle n'implique pas un lien intime à Dieu. Dans le même temps, l'incroyance a grandi. Comment s'en étonner ?

Il existe désormais entre nous et Dieu un gouffre, dont la découverte nous déçoit terriblement. Nous avons connu trop de catastrophes pour croire encore en un Dieu qui ne veut que notre bien. Comment continuer à croire que Dieu est amour face à l'Holocauste et au 11 Septembre - pour ne citer que deux tragédies parmi toutes celles qui viennent à l'esprit ? Quand on étudie l'image que les gens ont de Dieu, on se rend compte qu'ils sont souvent mal à l'aise vis-à-vis de la religion : presque tous connaissent un sentiment de doute et d'insécurité.

Pendant longtemps, la responsabilité de la foi a incombé au croyant et à son imperfection. Si Dieu n'intervenait pas pour soulager les souffrances ou apporter la paix, c'était notre faute. Dans ce livre, j'ai renversé cette perspective pour rendre cette responsabilité à Dieu. Il est temps de questionner Dieu sans langue de bois.

Et tout d'abord, qu'a-t-il fait pour vous récemment ?

Pour nourrir votre famille, est-il plus efficace d'avoir la foi ou de travailler ?

Avez-vous déjà vraiment laissé Dieu résoudre un problème à votre place ?

Pourquoi Dieu autorise-t-il la souffrance en ce monde ? Est-

ce un jeu ? La promesse d'un Dieu d'amour est-elle un mensonge ?

Ces questions font cruellement problème, souvent au point que nous évitons de nous les poser. Pour des millions de personnes, elles n'ont même plus d'importance. Au XXI^e siècle, nous sommes certains que les nouvelles technologies vont très bientôt améliorer nos vies. En revanche, nous avons cessé d'en attendre autant de Dieu - comme s'il ne comptait pas.

De mon point de vue, la véritable crise en matière de foi n'est pas liée à la baisse de fréquentation des églises, une tendance qui a débuté en Europe et aux États-Unis dès les années 1950 et ne se dément pas. La véritable crise est ailleurs : comment trouver un Dieu qui compte vraiment et en qui nous pouvons avoir confiance ? La foi est un carrefour auquel nous parvenons tous à un moment ou un autre : soit on considère que l'Univers est régi par un Dieu vivant, soit on considère que Dieu n'est pas seulement absent, il est une fiction pure et simple - une fiction au nom de laquelle des hommes se sont entre-tués, ont torturé, lancé des croisades sanglantes et commis toutes les horreurs imaginables.

On trouve dans le Nouveau Testament un exemple de cynisme accablant lorsque Jésus agonise sur la Croix et que l'assistance, dont les prêtres de Jérusalem, se moque de lui par ces mots :

« Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même! S'il est roi d'Israël, qu'il descende de la Croix, et nous croirons en lui. Il s'est confié en Dieu ; que Dieu le délivre maintenant s'il l'aime^[1] »

La noirceur de ces paroles n'a pas diminué avec le temps. Pourtant, il y a un point plus intrigant encore : Jésus dit aux hommes qu'ils doivent s'en remettre entièrement à Dieu et que la foi peut déplacer les montagnes. Il enseigne qu'à chaque jour suffit sa peine et que la Providence nous donnera tout. Au-delà du sens mystique de la Crucifixion, pouvons-nous vraiment avoir à ce point confiance en la Providence divine ?

La foi est un carrefour auquel nous parvenons tous... Et plusieurs fois par jour. Je ne parle pas d'un point de vue chrétien - je ne pratique personnellement aucune forme de religion officielle - mais Jésus, je pense, ne veut pas dire que la Providence nous fournira argent, nourriture, abri et tout le reste pourvu que nous nous montrions patients. Pourtant, il parle bien du pain quotidien, d'un abri pour tous les jours. La phrase « demandez, et vous recevrez ; frappez, et l'on vous ouvrira » s'applique à tous nos choix, dans le moment présent. Curieuse façon d'augmenter les enjeux ; car si Dieu nous déçoit chaque fois qu'il ne vient personne à notre rescousse, nous le décevons tout autant chaque fois que nous empruntons la voie de l'incroyance - pratiquement tout le temps.

Le germe de l'incroyance est en nous. Il nous offre d'innombrables raisons de ne pas avoir la foi. J'espère qu'en tant qu'être humain j'aurais ressenti de la pitié au spectacle de la crucifixion ; mais au quotidien, je vais travailler chaque matin, j'épargne pour l'avenir et je regarde derrière mon épaule quand je passe la nuit dans une ruelle mal éclairée. J'ai davantage foi en moi qu'en un Dieu extérieur. Voilà ce que j'appelle le point zéro, le nadir de la foi. C'est l'endroit où Dieu ne compte pas dans les difficultés du quotidien. Depuis ce point zéro, Dieu est inutile ou trop faible. Peut-être regarde-t-il avec tristesse, ou peut-être hausse-t-il les épaules avec mépris.

Pour que Dieu ait un futur, nous devons échapper à ce point zéro et trouver une nouvelle façon de vivre la spiritualité. Nul besoin de nouvelles religions, de nouvelles écritures ou de meilleurs témoignages de la grandeur de Dieu. Les versions dont nous disposons suffisent amplement - que ce soit un bien ou un mal. Un Dieu digne de foi doit compter réellement pour chacun de nous, et c'est possible seulement s'il montre ce qu'il peut faire au lieu de nous décevoir.

Un changement aussi radical exige une autre conversion totale : repenser la réalité dans son ensemble. On l'oublie trop souvent : en mettant Dieu au défi, c'est la réalité que l'on remet en question. Si celle-ci n'est que ce que nous en percevons en surface, rien n'est digne de foi. Tout ce que nous pouvons faire,

c'est rester englués dans le cycle de nos vies, jour après jour, semaine après semaine, en « faisant de notre mieux » pour vivre. Si en revanche la réalité offre des dimensions supérieures, c'est alors une tout autre histoire. On ne peut reconstruire un Dieu qui n'a jamais existé, mais on peut réparer une connexion défailante.

J'ai décidé d'écrire un livre sur la façon de se reconnecter à Dieu afin qu'il devienne aussi réel qu'une miche de pain et aussi tangible que le lever du soleil - ou toute autre image qui vous inspire vraiment confiance. Si un tel Dieu existe, il n'a plus aucune raison de nous décevoir et nous n'avons plus de raisons de nous leurrer à son sujet. Nul besoin non plus d'une foi aveugle. Ce qu'il nous faut, c'est quelque chose de plus profond : reconsidérer le possible. Cela demande une transformation intérieure. Quand vous entendez «le royaume des cieux est en nous », vous ne devriez pas penser « pas en moi en tout cas » mais seulement vous demander ce qu'il faut pour que cette phrase devienne vraie. Le chemin spirituel commence avec la curiosité : et si, aussi incroyable que cela paraisse, Dieu existait vraiment ?

Des millions de gens sont aujourd'hui enclins à «en finir avec Dieu», pour reprendre le slogan d'athées militants qui attaquent ouvertement la foi^[2]. Ce mouvement organisé autour de Richard Dawkins pare ses attaques des atours de la science et de la raison. Mais même ceux qui ne se considèrent pas comme athées vivent souvent comme si Dieu ne comptait pas, ce qui affecte leurs choix quotidiens. En bref, l'incroyance a implicitement gagné. Pour subsister, la foi ne peut être restaurée que par une exploration plus approfondie du mystère de l'existence.

Je n'ai rien contre l'athéisme tant qu'il n'est pas militant. Thomas Jefferson a écrit qu'il « ne trouvait rien qui en vaille la peine dans le christianisme orthodoxe », mais dans le même temps il aidait à fonder une société fondée sur la tolérance. Dawkins et compagnie sont fiers de leur intolérance. Or, le vrai athéisme sait parfois se moquer de lui-même, comme quand George Bernard Shaw écrit que «le christianisme est une

excellente religion, alors pourquoi n'a-t-on pas l'idée de le mettre en pratique ?». Toute pensée a son contraire, et en ce qui concerne Dieu, l'incroyance est l'opposé de la croyance.

Pour autant, il ne faut pas croire que l'athéisme est toujours opposé à Dieu. Selon une étude de 2008, 21 % des Américains qui se disent athées croient en un Dieu ou un esprit universel ; 12 % croient au paradis et 10% prient au moins une fois par semaine^[3]. C'est incontestable, les athées ne sont pas tous des gens qui ont perdu la foi. Mais Dawkins professe un nihilisme spirituel avec détachement et assurance. J'ai décidé que je devais prendre la parole pour m'opposer à ses propos même si je n'ai rien contre lui à titre personnel.

Pour le bien de tous, nous devons sauver la foi. De la foi naît une passion pour l'éternel, qui est plus forte encore que l'amour. Beaucoup d'entre nous ont perdu cette passion ou ne l'ont jamais connue. En prenant fait et cause pour Dieu, je voudrais pouvoir transmettre cette urgence exprimée dans les vers de Mirabai, une princesse indienne devenue une grande poétesse mystique :

*L'amour qui me lie à toi, Ô Seigneur,
Est indestructible
Comme un diamant qui brise
Le marteau qui le frappe.
Comme le lotus s'élève au-dessus de l'eau
Ma vie provient de toi,
Comme l'oiseau regarde passer la lune
Je me perds dans ta contemplation
Ô mon aimé - Reviens !*

Voilà ce qu'est la foi, à n'importe quelle époque : un cri du cœur. Si vous êtes déterminé à croire que Dieu n'existe pas, il n'y a aucune chance que ces pages vous convainquent du contraire. Mais le chemin n'est jamais fermé. La foi peut être sauvée, l'espoir renouvelé. En elle-même, la foi ne peut pas nous offrir Dieu. Elle fait quelque chose de mieux : elle le rend

possible.

Pourquoi Dieu a un avenir

En ce qui concerne Dieu, pratiquement nous tous, croyants ou non, souffrons d'une sorte de myopie intellectuelle. Nous ne voyons - et ne croyons, donc - que ce que nous avons sous le nez. Le fidèle voit Dieu comme une figure parentale bienveillante offrant grâce et justice en jugeant nos actions ici-bas ; pour les autres, Dieu est distant, impersonnel et étranger à nos vies. Pourtant, Dieu est peut-être plus proche que cela - à un souffle à peine.

À chaque instant, quelqu'un dans le monde fait l'expérience merveilleuse de la réalité de Dieu. Le ravissement, la certitude, existent encore. Je pense souvent à ce passage du *Walden* de Thoreau qui parle de « l'homme solitaire, loué à la journée dans quelque ferme aux abords de Concord [...] pourvu de sa seconde naissance^[4] ». Comme nous, Thoreau se demande si le témoignage de celui qui prétend avoir «une expérience religieuse à lui» est valide. En réponse, il interroge le cours des siècles :

« Zoroastre, il y a des milliers d'années, suivit la même voie et acquit la même expérience ; or lui, en sa qualité de sage, connut qu'elle était universelle^[5]. »

Selon lui, si vous rencontrez soudain une expérience que vous ne pouvez expliquer, prenez simplement conscience du fait que vous n'êtes pas seul. Cet éveil est lié à une longue tradition.

« Qu'il confère donc humblement avec Zoroastre, puis, en passant par l'influence libératrice de tous les hommes illustres, avec Jésus-Christ lui-même, et laisse tomber "notre Église^[6]". »

Dans un langage plus contemporain, Thoreau nous conseille de faire confiance à notre instinct et à la réalité de notre expérience spirituelle. Les sceptiques retournent cet argument :

le fait que la présence de Dieu ait été ressentie pendant des millénaires montre que la religion est un vestige primitif, un reliquat mental auquel nous devons apprendre à ne plus croire. D'après les sceptiques, Dieu n'existe que grâce au pouvoir des prêtres d'imposer la foi en interdisant toute déviance à leurs fidèles. Pourtant, toutes les tentatives pour dire clairement une bonne fois pour toutes si Dieu est réel ou non continuent à échouer. Le doute persiste... Et nous connaissons tous ses ravages.

OÙ EN ÊTES-VOUS ?

Quittons l'abstrait pour en venir au personnel. Lorsque vous vous demandez sincèrement où vous en êtes de votre relation avec Dieu, vous vous trouvez certainement dans l'une de ces situations :

- *Incroyance* : Vous n'acceptez pas la réalité de Dieu, et vous exprimez votre incroyance en vivant comme si Dieu ne comptait pas.
- *Foi* : Vous espérez que Dieu existe et vous exprimez cet espoir à travers la foi.
- *Connaissance* : Vous ne doutez pas de la réalité de Dieu et vous vivez donc comme si Dieu était présent en permanence.

Se lancer dans une démarche spirituelle, c'est vouloir passer de l'incroyance à la connaissance. Pourtant, le chemin est loin d'être facile. Que faire de sa spiritualité quand on se lève le matin ? Doit-on par exemple essayer de « vivre le moment présent » ? C'est un principe *a priori* très sage, car la paix, si elle existe, se trouve dans l'instant. Pourtant, Jésus souligne à quel point cette décision est radicale :

« C'est pourquoi je vous dis : ne soyez point en souci pour votre vie, de ce que vous mangerez, et de ce que vous boirez ; ni pour votre corps [...] Mais cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par-dessus. Ne soyez donc point en souci pour le lendemain ; car le lendemain aura souci de ce qui le regarde^[7]. »

Selon Jésus, «vivre au présent» revient à s'en remettre à la providence divine. Sa confiance en Dieu est infinie ; tout ce dont on a besoin viendra en son temps. Mais qu'en était-il des pauvres ouvriers juifs qui écoutaient le sermon et qui chaque jour gagnaient leur pain à la sueur de leur front sous le joug de l'occupant romain ? Ils pouvaient *espérer* que la Providence leur

donne ce dont ils avaient besoin ; peut-être même avaient-ils suffisamment de foi pour le *croire*. Pour autant, il devait leur être difficile de *s'abandonner* à la foi. Seul Jésus se trouvait dans un tel état de conscience qu'il pouvait s'en remettre entièrement à la Providence, car il ressentait la présence de Dieu partout.

En chacun de nous se trouvent les graines de l'incroyance, car nous sommes nés dans un âge qui se méfie de tout ce qui est mystique. Mieux vaut être sceptique et libre qu'entravé par les mythes, les superstitions et les dogmes. Pour le sceptique, l'incroyance est l'état le plus rationnel... Mais c'est aussi souvent un état *malheureux*. On peut en toute logique se sentir incomplet et insatisfait dans un monde où la plus grande dévotion va à des sportifs, des héros de bandes dessinées ou encore à la recherche d'un corps parfait. La science ne nous aide pas à trouver le sens de la vie quand elle décrit l'Univers comme un immense vide glacé guidé par le hasard.

Et pourtant, la foi persiste. Nous voulons que l'Univers soit notre maison. Nous voulons nous sentir connectés à la Création. Par-dessus tout, nous ne voulons pas d'une liberté qui signifie une anxiété et une insécurité permanentes, une liberté détachée du sens de la vie. C'est ainsi que le sentiment religieux continue d'exister, qu'on le voie comme une tentative désespérée de se raccrocher à la foi ou comme le respect de la religion de nos ancêtres. Pour des milliards d'humains, il n'y a pas d'alternative.

Mais qu'en est-il du troisième état - la connaissance certaine de Dieu - qui est le plus rare et le plus fugace ? Vivre dans la certitude absolue exige une transformation radicale ou bien d'avoir miraculeusement gardé l'innocence de l'enfance - deux hypothèses peu probables au quotidien. Les personnes (d'ailleurs très peu nombreuses) qui ont connu une expérience de mort imminente et parlent de la « lumière » vers laquelle il faut aller n'ont pas d'arguments tangibles de nature à convaincre un sceptique. Ce qui a changé pour elles est de l'ordre de l'intime, du subjectif. Quant à l'innocence de l'enfance, nous avons de bonnes raisons de ne pas la conserver. En vieillissant, nous

nous construisons une personnalité à travers nos expériences et nos souvenirs. Tout ce qui compte pour nous, c'est grandir et avancer. La joie de l'enfance est un état informe, naïf. Aussi beau soit-il, nous rêvons légitimement à de plus grandes aspirations. Dans l'histoire de l'humanité, les sommets de créativité sont atteints par des adultes, pas par des enfants (en âge ou en esprit).

Partons du principe que vous vous reconnaissez dans un de ces trois états : l'incroyance, la foi et le savoir. Il est très possible qu'ils soient mêlés ou qu'ils alternent en vous selon les moments. Pour en revenir au vieux modèle statistique de la « courbe en cloche », la vaste majorité d'entre nous se situe dans le ventre de la cloche, qui abrite en ses extrémités la mince minorité des athées confirmés d'une part et d'autre part les personnes profondément religieuses dont la vocation est de suivre Dieu. Mais en toute honnêteté, la plupart de ceux qui disent croire en Dieu ne rencontrent ni émerveillement ni certitude. En général, nous consacrons nos journées à tout sauf à Dieu : nous élevons notre famille, nous cherchons l'amour, le succès ou encore le bien-être à travers une insatiable soif d'achats et de biens.

Or rien de bon ne peut naître de la confusion. L'incroyance est hantée par la souffrance intérieure et la crainte que la vie n'ait pas de sens. (J'ai du mal à croire les athées qui disent accepter dans la joie l'idée que l'Univers n'a pas de sens. Se réveillent-ils réellement tous les matins en disant : « Génial, encore un jour qui ne veut rien dire ! » ?) L'état de foi est lui aussi intenable, pour des raisons différentes : à travers l'Histoire, il a mené à la rigidité, au fanatisme et à des violences aveugles au nom de Dieu. Quant à l'état de connaissance, il semble réservé aux saints de tous ordres - qui restent extrêmement rares.

Pourtant, Dieu est caché quelque part dans les trois situations, que ce soit une ombre négative (la divinité que l'on fuit quand on s'éloigne des religions officielles) ou positive (une réalité supérieure à laquelle on aspire). Mais cette présence «en ombre chinoise» ne compte pas vraiment - surtout lorsqu'il

s'agit de ce qui pourrait être le domaine le plus important de l'existence. S'il était possible de rendre à nouveau Dieu réel, je pense que tout le monde accepterait d'essayer.

Ce livre vous propose de passer de l'incroyance à la foi, puis à la connaissance véritable. Ces trois stades constituent une évolution ; quand vous explorez l'un, le suivant s'ouvre. En ce qui concerne notre cheminement intérieur, l'évolution est un choix dont nous sommes entièrement libres. Une fois que l'on connaît l'incroyance dans tous ses détails, on peut décider d'en rester là ou bien d'aller plus loin et d'explorer la foi. Au terme de cette exploration, on peut choisir d'en faire sa résidence spirituelle ou d'aller voir plus loin. À la fin du voyage se trouve la connaissance de Dieu, qui est tout aussi viable - et bien plus réelle - que les deux stades précédents. Connaître Dieu n'a rien de mystique, pas plus que de savoir que la Terre tourne autour du Soleil. Dans les deux cas, il s'agit d'un fait établi et tous les doutes et les croyances erratiques s'en trouvent naturellement dissipés.

Dieu est un verbe, pas un nom

Il est devenu pratiquement impossible de forcer quelqu'un à avoir la foi - tout autant que de se forcer soi-même à le faire. Notre modèle de Dieu est démantelé sous nos yeux. Il ne s'agit pas de recoller les morceaux ; un changement plus radical est nécessaire. La raison, l'expérience personnelle et la sagesse issue de plusieurs cultures se réunissent déjà pour une synthèse nouvelle, une sorte de Dieu 2.0 - le moment où l'évolution humaine fait un bond en avant en matière de spiritualité.

Dieu 1.0 reflétait les besoins humains divers et variés, il en était une personnification divine, qui respectait leur ordre. Les humains ont d'abord besoin de sécurité et de protection - voilà pourquoi nous nous projetions Dieu comme un divin protecteur. La vie appelle aussi l'ordre, et nous avons fait de Dieu le détenteur de la Loi suprême. Pour prendre la Genèse à contre-pied, nous avons construit Dieu à notre image. Il faisait ce que nous attendions de lui. Ce qui suit constitue les sept étapes que nous avons suivies.

DIEU 1.0

Fait à notre image

Besoin de sécurité, de protection

Dieu devient un père ou une mère. Il contrôle les forces de la nature, nous apportant bonne ou mauvaise fortune. Les humains vivent comme des enfants sous la protection de Dieu. Ses voies sont impénétrables ; il prodigue tour à tour amour et punition sans que nous comprenions pourquoi. La nature est ordonnée, mais reste dangereuse.

C'est le Dieu que l'on prie pour qu'il vienne à notre secours, lorsque l'on voit le divin comme une figure d'autorité, lorsque l'on croit au péché et à la rédemption, que l'on attend des miracles, et que l'on voit la main de Dieu dans les accidents et les désastres qui frappent au dépourvu.

Besoin d'accomplissement

Dieu devient le législateur. Il pose des règles et les suit. Ainsi, le futur devient connaissable : Dieu récompense ceux qui respectent la loi et punit ceux qui désobéissent. Sur cette fondation, les êtres humains peuvent bâtir leur vie et atteindre la réussite matérielle. Le secret réside dans le travail, qui plaît à Dieu, et dans une société dont les lois sont justes parce qu'elles reflètent les lois de la nature. Le Chaos est vaincu, le crime jugulé. La nature existe pour être maîtrisée et non plus redoutée. Tel est votre Dieu quand vous croyez que Dieu est raisonnable, qu'il veut votre succès, récompense le labeur, sépare le bien du mal, et a créé l'univers pour qu'il obéisse à des lois et des principes.

Besoin de se lier, de former des familles et des groupes aimants

Dieu devient une présence vivante dans chaque cœur. Le croyant tourne son regard vers lui-même. Le besoin de se lier

aux autres va au-delà de la survie de l'espèce. L'humanité est une communauté reliée par la foi. Dieu veut que nous construisions une ville sur la colline, une société idéale. La nature est là pour remplir les humains de joie.

Ceci est votre Dieu si vous êtes un idéaliste, optimiste sur la nature humaine et sur la communauté des hommes. Vous êtes ouvert à l'amour d'une divinité qui pardonne. Le pardon vient de l'intérieur, pas des prêtres.

Besoin d'être compris

Dieu n'est plus le juge. Tout savoir, c'est tout pardonner. La blessure de la nature humaine, la fissure qui sépare le bien du mal, commence à guérir. La tolérance grandit. Nous développons de l'empathie pour ceux qui ont fait le mal parce que Dieu nous montre son empathie. Le besoin de récompenses et de punitions diminue. Il existe bien des nuances de bien et de mal, et tout a ses raisons. La nature existe pour nous montrer l'étendue de la vie, sous ses formes les plus créatives comme les plus destructrices.

Besoin de créer, de découvrir et d'explorer

Dieu devient une source de créativité. La curiosité est le don qu'il nous fait, comme une marque de naissance. Il demeure inconnaissable mais nous dévoile ses secrets à travers la Création. À l'autre bout de l'univers, l'inconnu est un défi et une source d'émerveillement. Dieu ne veut pas notre adoration mais notre évolution. Notre rôle est de découvrir et d'explorer. La nature est là pour nous offrir des mystères sans fin et aiguiser notre intelligence - il y a toujours davantage à découvrir.

Tel est votre Dieu si vous vivez pour explorer et être créatif, si vous vous sentez plus heureux en vous lançant à l'assaut de l'inconnu, si vous êtes certain que la nature - y compris la nature humaine - peut être étudiée et élucidée pourvu que l'on ne cesse de la questionner et que l'on ne tienne aucune vérité pour fixe et immuable.

Besoin de règles morales et d'inspiration

Dieu devient pur émerveillement. La raison a atteint les limites de la compréhension, mais le mystère demeure. Les sages, les saints et les illuminés l'ont pénétré. Ils ont senti une présence qui transcende la vie de tous les jours. Le matérialisme est une illusion. La Création existe à deux niveaux, le visible et l'invisible. Les miracles existent quand tout est miracle. Pour atteindre Dieu, on doit accepter la réalité des choses invisibles. La nature est un masque du divin.

Voilà votre Dieu si vous êtes un chercheur de spiritualité. Vous voulez savoir ce qui se cache derrière le masque du matérialisme, trouver la source de la guérison, connaître la sérénité et entrer en contact direct avec la présence divine.

L'Unité, l'état au-delà des besoins

Dieu devient Un. Vous atteignez une satisfaction parfaite, le but de votre quête. Vous ressentez la présence divine en toute chose. La dernière ombre, la dernière séparation sont levées. Nul besoin de distinguer le saint du pécheur car Dieu est présent dans toute chose. Dans cet état, vous ne connaissez pas la vérité - vous *êtes* la vérité. L'Univers et tout ce qui s'y déroule sont des expressions de l'Être unique qui le sous-tend, qui est pure conscience, pure intelligence et pure créativité. La nature est la forme extérieure que prend la conscience quand elle se déploie dans le temps et l'espace.

Tel est votre Dieu si vous vous sentez totalement connecté à votre âme et à votre source. Votre conscience a éclo pour embrasser une perspective cosmique. Vous voyez tout ce qui se passe dans l'esprit de Dieu. L'extase des grands mystiques, qui nous semblent des êtres élus ou particulièrement doués, vous est offerte, car vous avez atteint votre pleine maturité spirituelle.

Le Dieu qui dépasse les besoins, Dieu en tant que Tout, diffère des précédents. Il n'est pas une projection. Il désigne un état de certitude et d'émerveillement absolus. Lorsque vous

atteignez cet état, vous n'êtes plus dans la projection. Chaque besoin est rempli ; le chemin se termine car vous avez atteint la réalité elle-même.

À la lecture de cette liste, il se peut que vous ne vous reconnaissiez nulle part. C'est compréhensible quand Dieu reste dans la confusion. Aucune version de Dieu n'est assez forte pour gagner votre allégeance. La confusion provient également de la façon dont le cerveau effectue des choix. Lorsque, dans un restaurant, vous hésitez entre une salade et un burger saturé de graisses, votre choix s'organise en fonction de groupes de neurones séparés dans le cortex cérébral. Un des deux groupes recommande la salade, l'autre exige le hamburger. À vous de voir qui l'emporte.

Dans le même temps, chaque groupe neuronal envoie des messages chimiques pour supprimer l'activité de l'autre. Ce phénomène connu sous le terme *d'inhibition croisée* est au cœur de la recherche actuelle sur le cerveau. La notion de base nous est familière : c'est comme dans un stade de foot où les fans encouragent leur équipe et huent l'adversaire. Dans tous les conflits armés, on dit aux soldats que Dieu est de leur côté et contre l'ennemi. De toute évidence, le « nous-contre-eux » est profondément enraciné dans le cerveau. En ce qui concerne les doutes spirituels, l'idée d'un Dieu d'amour inhibe celle d'un Dieu vengeur. Chacune a ses raisons, et chacune cherche à rabaisser l'autre. Un père aimant doit aimer tous ses enfants de la même façon, mais même ceux à qui Dieu montre son affection ont connu au moins une fois la souffrance. Le comportement de Dieu est aussi erratique que le nôtre, de sorte que toute raison de vénérer une version de Dieu est inhibée par une version concurrente - et cela, en fait, pour les sept versions décrites ci-dessus.

Mais si Dieu 1.0 est une projection, cela signifie-t-il que Dieu n'existe pas, et que nous venons de planter un nouveau clou dans son cercueil ? Pas obligatoirement. Le fait que Dawkins et compagnie rejettent Dieu ne veut pas dire que leur point de vue est complet ou valide. Demandez à un adolescent de décrire ses

parents, et vous obtiendrez une description peu fiable. En tant qu'adolescent, il ne peut avoir d'eux qu'une vision troublée où se mélangent les besoins d'amour, de sécurité et de protection issus de l'enfance et les envies quasiment adultes d'indépendance, de confiance en soi et d'intimité. Lorsque les deux tendances se rencontrent, elles fonctionnent en inhibition croisée. Ainsi, personne ne prendrait pour argent comptant les déclarations d'un adolescent sur ses parents, et personne n'irait imaginer abolir l'institution de la famille en se fondant sur ce témoignage. De la même façon, avec notre vision troublée de Dieu, nous ne pouvons pas témoigner de la vraie nature du divin et nos doutes ne suffisent pas à abolir Dieu.

Une nouvelle version : Dieu 2.0

Chaque âge se crée un Dieu qui lui sert pendant un certain temps (parfois plusieurs siècles). En matière spirituelle, notre époque pose une demande minimale : elle veut un Dieu que nous puissions librement ignorer.

Comment, alors, recréer Dieu ? Je parle ici pour l'Occident. Les autres variétés de Dieu ne sont pas prêtes pour le renouveau. L'islam fondamentaliste est une action d'arrière-garde qui tente désespérément de protéger le fidèle de la disparition ; un tel Dieu ne peut qu'être le maître de la vie et de la mort. Je ne parle pas non plus du Dieu de l'Orient, qui depuis longtemps est vu comme l'Un, le Tout. C'est Dieu 1.0 à son septième niveau, une présence qui touche toute création. Une telle divinité a sa source dans nos consciences ; elle ne peut être découverte que par un voyage intérieur. Dieu en tant que vrai soi est la révélation ultime. En Asie, on apprend à croire en cette conscience supérieure - en Inde, on l'appelle « Âtman » - mais pour autant, peu de gens entreprennent le voyage intérieur. Tout comme les Occidentaux, la plupart des Asiatiques vivent comme si Dieu était une option, un héritage culturel sans grande importance, voire sans importance du tout dans leur vie de tous les jours.

Pour avoir un avenir, Dieu doit remplir les promesses faites en son nom tout au long de l'histoire. Au lieu d'être une projection, Dieu 2.0 est l'inverse : la réalité d'où jaillit l'existence. Quand on voyage vers soi, la vie de tous les jours se pare des qualités divines comme l'amour, le pardon et la compassion, que vous ressentez en vous-même comme des réalités. Dieu 2.0 fait plus encore - il est l'interface entre vous et la conscience infinie. Dans l'état actuel des choses, l'expérience du divin est rare et on la manque souvent car notre attention se porte tout entière vers le monde extérieur et vers des buts matériels. Mais lorsque vous entreprenez de trouver Dieu, le monde intérieur se révèle à vous. L'expérience de Dieu devient peu à peu la norme, pas de façon spectaculaire ou miraculeuse,

mais de façon bien plus profonde : par la transformation.

DIEU 2.0

Faire la connexion

Première connexion : l'expérience de Dieu vous apparaît

Vous êtes enfin centré. L'esprit se calme et gagne en conscience de lui-même. L'agitation et l'insatisfaction s'amenuisent. Vous connaissez des moments de joie et de paix intérieure, qui deviennent de plus en plus fréquents. Vous rencontrez moins de résistance dans votre vie. Vous avez l'impression d'avoir votre place dans le vaste plan de l'univers. Chaque jour est plus facile. Vous êtes moins sujet au stress, à la lutte et à la pression.

Connexion approfondie : l'expérience de Dieu vous transforme

La conscience supérieure devient réalité. Vous appréciez le simple fait d'être. Vos désirs se réalisent avec bien moins d'efforts qu'auparavant. Par moments, vous entrevoyez pourquoi vous existez et quel est le but de votre existence. Les sollicitations extérieures vous perturbent de moins en moins. Vous ressentez le lien émotionnel avec ceux que vous aimez. L'anxiété et la lutte diminuent très nettement. Un sens de la justesse caractérise votre existence.

Connexion totale : le vrai soi est Dieu

Vous vous fondez à votre source. Dieu est révélé comme une conscience pure, l'essence de ce que vous êtes. Avec le temps, cette essence irradie dans toute la Création. Vous ressentez la lumière de la vie en vous-même. Tout est pardonné, tout est aimé. Votre ego s'est agrandi pour devenir l'ego cosmique. En progressant dans l'illumination, vous connaissez votre deuxième naissance. Dès lors, votre évolution devient un voyage vers la transcendance.

En réalité, vous êtes déjà totalement connecté à Dieu,

puisqu'il s'agit de la source de l'existence. Mais il existe différents états de conscience et la réalité change dans chacun d'eux. Si votre conscience est tournée vers l'extérieur, vers le monde matériel aux changements permanents, vous ne pouvez percevoir Dieu. Le monde extérieur se suffit en lui-même. Si vous regardez au-delà des apparences, en vous tournant vers des valeurs supérieures comme l'amour et la compréhension, votre foi en Dieu vous rassure et vous sécurise. Mais c'est seulement quand vous transformez radicalement votre conscience que Dieu devient clair, réel et utile. Jusque-là, le divin n'est qu'une ombre quasiment inutile. Les sceptiques ont raison de remettre un tel Dieu en question. Leur erreur, c'est de rester aveugles à un Dieu meilleur.

En un mot : Dieu 2.0 est un processus, un verbe plutôt qu'un nom. Une fois que vous entamez ce processus, il se construit de lui-même. Vous savez que vous êtes sur le bon chemin car chaque pas apporte sagesse et clarté ainsi que des expériences plus intenses - il vous confirme que la conscience supérieure est une réalité.

Lorsqu'il y a suffisamment de conscience, Dieu apparaît. Vous en faites l'expérience aussi sûrement que vous faites l'expérience de vos pensées, sentiments et sensations. La pensée *Ceci est Dieu* vous vient à l'esprit aussi facilement que *Ceci est une rose*. La présence de Dieu est aussi palpable qu'un battement de cœur.

Trois états de conscience

Voilà ce que nous visons. En attendant, nous devons considérer avec autant d'attention chacun des trois états dans lesquels on peut se trouver, puisque incroyance, foi et connaissance ont chacune leur but précis. En d'autres termes, ce sont des marches, des étapes qui disent « pas de Dieu », « Dieu peut-être » puis « Dieu en moi ».

Incroyance

Dans cette phase, la personne est guidée par la raison et le doute. La position « pas de Dieu » paraît raisonnable. On y parvient en questionnant tous les contresens sur Dieu et les mythes qui entourent la religion. La science peut y jouer un rôle, non pas en prouvant l'existence ou l'absence de Dieu mais en nous enseignant à poser les questions des sceptiques. L'incroyance n'est pas seulement une négation : il existe aussi un athéisme positif, celui qui accepte Dieu comme une possibilité mais refuse les traditions, les dogmes ou la foi sans preuves. Cette forme d'incroyance mène à la clarté de l'esprit. Elle nous force à grandir et à agir en adultes, spirituellement parlant, en mettant au défi l'inertie qui nous permettrait d'accepter sans rien dire le Dieu du catéchisme.

Imaginez que votre cerveau possède des circuits neuronaux dédiés à l'incroyance. Ces circuits traitent le monde tel qu'il vous parvient par l'intermédiaire de vos cinq sens. Ils ont confiance dans les objets que vous pouvez voir et toucher et se méfient de tout ce qui est mystique. Les pierres sont dures, les couteaux tranchants ; mais Dieu, lui, est intangible. Une bonne partie de votre personnalité est attachée à cette zone particulière de votre cerveau. Les besoins primitifs que sont la faim, la peur, la colère, le sexe et la protection vous projettent dans le monde physique, ici et maintenant. Vivre consiste à combler vos désirs immédiatement et non à les remettre à plus tard, à la promesse d'un paradis. Pour autant, l'incroyance utilise aussi ces fonctions supérieures du cerveau que sont la

raison et le discernement, ainsi que l'intégralité du projet (qui n'a pas de localisation précise dans le cerveau) de construire un ego fort, un « je » jamais satisfait. Tous ces processus neuronaux luttent contre la réalité de Dieu. À quoi bon faire semblant ? La vie est difficile, exigeante, et Dieu n'y change rien.

Foi

Même si la modernité a érodé les religions officielles, nombreux encore sont ceux qui s'identifient à une foi. Dans les sondages, 70 % des Français déclarent avoir une religion^[8], quels que soient leurs doutes. Pour un sceptique, s'accrocher à la foi peut paraître infantile et faible. Au pire, c'est une défense primitive pour des personnes incapables d'accepter la réalité. Mais quand il s'agit de restaurer Dieu, la foi est cruciale. Elle confère un but et une vision. Elle vous indique la destination longtemps avant de l'atteindre - à ce sujet, j'aime une métaphore que j'ai entendue une fois, et qui dit qu'avoir la foi est comme sentir l'odeur de l'océan avant de le voir.

La foi peut être négative. Nous connaissons tous les périls du fanatisme religieux. Il n'y a malheureusement qu'un pas entre croire aux promesses de récompenses célestes et commettre un attentat suicide. Mais la foi est exigeante pour d'autres que les fanatiques. Le « bon » catholique ou le « bon » juif est parfois celui qui est fier de ne pas penser pour lui-même. La foi nourrit un instinct profondément conservateur. En toute honnêteté, nous rêvons tous plus ou moins de la sécurité et du sentiment d'appartenance que la foi apporte au fidèle.

Dans le fonctionnement cérébral, la foi s'étend sur son propre réseau neuronal. Une majeure partie de l'activité prend place dans le système limbique, le siège des émotions. La foi est attachée à l'amour de la famille et à la dévotion de l'enfant à ses parents. Ces souvenirs créent une nostalgie pour un lieu et un temps qui semblent meilleurs ; la foi constitue la promesse de les retrouver. Mais le cortex est également impliqué. À travers l'Histoire, les croyants ont été persécutés. Tendre l'autre joue au lieu de se venger exige que notre cerveau supérieur s'accroche à des valeurs comme la compassion, le pardon et le

détachement. Nous connaissons tous ce sentiment de conflit intérieur entre le pardon et la vengeance : c'est un exemple classique de l'inhibition croisée dans le cerveau.

Connaissance

La seule façon de mettre fin au conflit intérieur est d'arriver à un stade de certitude. Le chemin mène de «J'ai foi en l'existence de Dieu» à «Je sais que Dieu existe ». On peut insuffler le scepticisme aux enfants dès le plus jeune âge (il existe même des sites Web qui se proposent de leur montrer comment « échapper à Dieu ») ; on peut tromper les fidèles et leur faire croire à un faux Messie. La connaissance n'a rien à voir : elle vient de l'intérieur. Je sais que j'existe, je sais que j'ai une conscience. Pour Dieu 2.0, nul besoin de fondation supplémentaire. L'expansion de la conscience entraîne une véritable connaissance spirituelle.

Dieu n'est pas comme une comète - inutile d'attendre qu'il apparaisse dans le ciel. Vous ne pouvez pas non plus l'atteindre par la pensée. Par bonheur, ce n'est pas nécessaire. Un seul fossile de *Tyrannosaurus Rex* suffit à prouver que les dinosaures ont jadis marché à la surface du monde. La connaissance de Dieu consiste en une série d'expériences acquises tout au long de la vie, une sorte d'épiphanie au ralenti. Vous rencontrerez sans doute des pics, des révélations frappantes et des moments où la vérité semble étonnamment claire et proche. Quelques-uns pourront aussi être aveuglés par la lumière de Dieu sur le chemin de Damas. Pour eux, Dieu est révélé en un éclair.

Mais le cerveau fonctionne différemment. Nos vies dépendent de réseaux neuronaux qui fonctionnent toujours de la même façon. Si vous pratiquez régulièrement le piano ou le football, votre capacité à jouer est toujours disponible parce que vous avez forgé des réseaux neuronaux spécifiques. Chaque expérience y ajoute ou en retranche quelque chose. Même si vous ne vous en rendez pas compte, votre cerveau construit en permanence de nouveaux chemins et abandonne les anciens, voire les détruit. Au niveau microscopique, là où les neurones

rencontrent les neurones, Dieu a besoin de son propre chemin.

“On n’apprend pas un savoir, on le devient

C’est dans cette épiphanie au ralenti que vous entraînez votre cerveau à l’expérience spirituelle. Selon une croyance largement répandue, chacun de nous peut maîtriser un talent à condition d’y consacrer dix mille heures : jouer du violon, maîtriser la prestidigitatation, développer une mémoire exceptionnelle, et ainsi de suite. Cette théorie a au moins une base valide : changer les vieux schémas et en construire de nouveaux demande du temps et de la répétition. Dieu 2.0 va plus loin qu’une simple tentative de remodeler votre cerveau, mais tant que votre cerveau n’est pas remodelé, l’expérience de Dieu est impossible. Un adage de la tradition védique dit : « On n’apprend pas un savoir, on le devient. » Du point de vue du cerveau, c’est parfaitement vrai.

Le processus de Dieu fait appel à toute la personne. Je vous invite à cesser de croire à tout ce que l’on a pu vous dire de Dieu, et à garder la foi dans le même temps. Si Dieu est Un, vous ne devez rien laisser de côté, y compris le scepticisme le plus extrême. La réalité n’est pas fragile. Ce n’est pas parce que vous doutez d’une rose qu’elle fane. La seule exigence, c’est que vous acceptiez *a priori* que Dieu 2.0 puisse exister.

Un homme a un jour demandé à un célèbre gourou : « Comment puis-je être votre disciple ? Dois-je vous vénérer ? Accepter chaque mot que vous dites comme une vérité ? » Le gourou a répondu : « Aucun des deux. Ouvrez simplement votre esprit à la possibilité que ce que je dis soit vrai ». Réprimer tout potentiel intérieur - y compris celui de trouver Dieu - y met un terme. La graine meurt avant d’avoir pu fleurir. L’esprit est comme une fenêtre : il faut l’ouvrir pour que la lumière puisse entrer.

J’espère être clair : nous ne parlons pas d’une révélation soudaine. La transformation de soi est davantage semblable à l’éducation des enfants. Quand vous aviez quatre ans, que vous jouiez avec des poupées en regardant *1 rue Sésame*, votre

cerveau se développait. Peu à peu, vous avez délaissé les poupées au profit des livres. Il n'y a pas eu de basculement, de choix à effectuer pour avoir quatre, cinq, six ou sept ans. Vous étiez simplement vous-même, tandis qu'à un niveau invisible s'opérait l'évolution.

Le processus de transformation de soi fonctionne de la même façon. Vous restez vous-même tandis que des changements invisibles se produisent au fond de vous. Chaque individu est comme une armée en haillons : certains aspects de la personnalité partent en éclaireurs tandis que le gros de la troupe suit péniblement. Le chemin spirituel vous donne un jour l'impression de voler et, le jour suivant, d'avoir des jambes de plomb, voire de reculer. L'incroyance, la foi et la connaissance parlent tour à tour.

Mais au final, si vous restez dans la conscience et gardez la trace du processus, vous ferez des progrès réels. Il y aura davantage de jours où vous vous sentirez en sécurité et protégé, moins de sentiments de solitude et de perte. Les moments de joie seront plus fréquents et plus intenses. Vous sentir en sécurité dans votre noyau intérieur deviendra votre état de base. Le processus qui construit l'expérience de Dieu efface l'ancien hologramme, point par point. Vous verrez au final apparaître une plénitude nouvelle. Cette plénitude s'appelle Dieu.

PREMIERE PARTIE

Le chemin vers Dieu

Étape 1 : l'incroyance

Dawkins et ses illusions

L'incroyance n'est pas l'ennemi héréditaire de la foi. Aujourd'hui, de fait, l'incroyance est plutôt un point de départ raisonnable. En revanche, il semble regrettable d'en rester là. Les plus virulentes attaques contre Dieu peuvent dissiper les fausses croyances et ouvrir la voie à une foi plus forte. C'est ainsi que Richard Dawkins, ennemi déclaré de Dieu, devient en fin de compte son allié.

Paru en 2006, *Pour en finir avec Dieu* a été un best-seller international qui a fait de Dawkins un chantre de l'athéisme politique. Ce n'est pas seulement qu'il rejette Dieu : il méprise la spiritualité dans son ensemble. Il se moque de nos aspirations à nous connecter à une instance plus élevée avec un argument simpliste : seul le monde matériel existe ; la religion est une illusion, sans rapport avec la réalité.

L'INCROYANCE À LA DAWKINS

Dawkins s'est d'abord fait connaître par ses travaux sur la génétique avant d'écrire *Pour en finir avec Dieu*, sa diatribe contre les religions. Quand il s'en prend aux tendances les plus fanatiques de la religion, son livre est sans conteste particulièrement puissant et efficace. Dans un passage, Dawkins reprend la chanson de John Lennon *Imagine* en changeant son message :

« Imaginez, avec John Lennon, un monde sans religion... Pas de bombes suicides, pas de 11 Septembre, pas de croisades, pas de chasses aux Sorcières, pas de conspiration des Poudres, pas de partition de l'Inde, pas de guerres israélo -palestiniennes, pas de massacres de musulmans serbo-croates, pas de persécutions de juifs, pas de "troubles" en Irlande du Nord, pas de "crimes d'honneur", pas de télévangélistes au brushing avantageux et au costume tape-à-l'œil pour racketter l'argent des plus crédules ("Dieu veut que vous donniez jusqu'à ce que ça vous fasse mal"). »

Enchaînant les exemples terrifiants, Dawkins n'offre ni espoir ni compassion : il éructe seulement son mépris.

« Imaginez : pas de talibans pour dynamiter les statues anciennes, pas de décapitations publiques des blasphémateurs, pas de femmes flagellées pour avoir montré une infime parcelle de peau. »

Après une telle litanie, on s'attendrait à ce que les gens rejoignent en masse les rangs des athées. Mais il n'en a rien été. Le déclin des religions officielles, aux États-Unis comme en Europe, a commencé dans les années 1950 et s'est poursuivi depuis de façon régulière. Dans une époque sceptique et scientifique, les catastrophes et les horreurs sans précédent du XX^e siècle ont vidé les bancs des églises avec régularité, mais l'incroyance à la Dawkins, qui interdit de penser l'existence de

Dieu et s'en prend à tous les croyants, n'a pas fait mouche. Pourquoi abandonner les religions sans abandonner Dieu ? C'est une question fondamentale, à laquelle Dawkins reste sourd.

« Dieu est-il mort ? »

Signe des temps, son brûlot a toutefois touché un large public, constituant sans doute la remise en question de la religion la plus marquante depuis que le magazine *Time* a titré en 1966 « Dieu est-il mort ? ». Cette couverture a ouvert une faille où se sont engouffrés tous ceux qui se posaient en silence cette question autrefois impensable. En quatre décennies, la faille n'a fait que s'agrandir. Dawkins y a jeté une véritable bombe (grâce à laquelle il s'est retrouvé à son tour en couverture de *Time* en 2007). Pour lui, Dieu est un modèle détestable :

« On peut dire que, de toutes les œuvres de fiction, le Dieu de la Bible est le personnage le plus déplaisant : jaloux et fier de l'être, il est impitoyable, injuste et tracassier dans son obsession de tout régenter ; adepte du nettoyage ethnique, c'est un revanchard assoiffé de sang ; tyran lunatique et malveillant, ce misogyne homophobe, raciste, pestilentiel, mégalomane et sadomasochiste pratique l'infanticide, le génocide et le "filicide". »

Pour Dawkins, un monde sans Dieu serait forcément meilleur. Son but est de choquer. Quand il parle du Nouveau Testament, il écrit que « les preuves historiques que Jésus ait revendiqué quelque statut divin que ce soit sont rares ». Mais dans le cas contraire, ces revendications pourraient indiquer que Jésus était fou - ou au mieux « se trompait en toute bonne foi ». Pour Dawkins, la seule raison qui explique le succès des religions, c'est que nos ancêtres croyaient à des contes de fées « comme des enfants naïfs ». Leurs cerveaux primitifs étaient faciles à duper, mais nous avons le devoir de grandir. Si Dawkins parvenait à nous convaincre une bonne fois pour toutes que Dieu n'est qu'un inutile résidu d'âges de superstitions, le Saint-Esprit n'aurait qu'à bien se tenir.

Dawkins se targue d'être l'athée absolu, ce qui le pousse à des outrances comme lors de la visite du pape Benoît XVI en

Angleterre à l'automne 2010. Première visite officielle d'un souverain pontife en Grande-Bretagne, celle-ci était controversée à plus d'un titre, en particulier par rapport à la position de l'Église et au scandale en cours des abus sexuels des prêtres catholiques. Mais Dawkins est allé plus loin en participant à une « manifestation antipape », où il s'est livré aux pires accusations. Il avait auparavant proposé que le pape soit poursuivi pour « crimes contre l'humanité ». Pendant la manifestation, il a rappelé l'enrôlement de Benoît XVI dans les Jeunesse Hitlériennes dans les années 1930 - en omettant sciemment de rappeler que cette participation était obligatoire pour tous les enfants de l'époque, et que le père du futur pape avait pris position contre Hitler. Dawkins a accusé l'Église d'avoir soutenu le nazisme et suggéré qu'Hitler était catholique (né dans une famille catholique, le dictateur a cessé de pratiquer dès son adolescence), répétant pour conclure son allégation selon laquelle le pape était un « ennemi de l'humanité ».

Une telle virulence - un journal catholique bien connu a qualifié ces attaques de « démentes » - n'est pas acceptable dans une société civilisée, car elle engendre la discorde et la haine. Dawkins a profité du succès de son livre et de son prestige en tant que chercheur pour adopter une attitude qui aurait été jugée indigne chez tout autre citoyen. Précisons d'ailleurs qu'il se targue à tort du titre de professeur de biologie à Oxford. Certes, dans cette discipline, ses écrits sur l'évolution et les gènes ont pu faire de lui un des passeurs de science les plus respectés de sa génération ; mais il n'a pas de fonction dans cette matière à Oxford, où il occupe seulement la chaire Charles Simonyi, consacrée à la vulgarisation scientifique. Se parer de son aura de scientifique pour attaquer Dieu relève dès lors d'une imposture.

L'illusion de Dawkins

L'auteur nous en avertit : *Pour en finir avec Dieu* s'adresse à un public bien précis, celui des sceptiques qui suivent la religion de leurs parents mais ne croient plus et qui s'inquiètent du mal fait au nom de Dieu. Selon lui, une multitude de gens veulent échapper à la religion, mais ne « voient pas qu'il est possible d'en partir ». Au fond, le message clé de *Pour en finir avec Dieu* est : « J'ignorais que je le pouvais. » Dawkins croit qu'il fait avancer l'esprit humain ; il se présente comme un combattant de la liberté. Dès la première page, il déclare que « les athées devraient être fiers de ce qu'ils pensent et non s'en excuser, car ils gardent la tête haute pour regarder l'horizon ».

Pour en finir avec Dieu a reçu un accueil très critique pour ses positions extrémistes, dont la litanie des atrocités commises au nom de la religion est un exemple. Aucune religion ne se limite bien entendu aux crimes de ses fanatiques... Sauf selon Dawkins. Selon lui, les religieux modérés devraient être condamnés au même titre que les pires intégristes (un des chapitres a pour titre : « La modération, terreau du fanatisme»). Pour le militant de l'athéisme, la certitude est un absolutisme. Croire en Dieu est « très mal », et un saint est aussi coupable qu'Oussama Ben Laden.

Mais la multitude d'incertains qui attendaient juste d'être libérés par le message de *Pour en finir avec Dieu* n'existe pas. Pour reprendre le titre anglais, «l'illusion de Dieu», ces gens-là sont l'illusion de Dawkins. En réalité, peu de gens aiment se qualifier d'athées, même ceux qui ne fréquentent pas les églises. En 2012, un sondage Sofres/ TriElec donnait environ 35 % de personnes sans religion en France, à comparer avec le chiffre de 30 % obtenu cinq ans plus tôt avec le même sondage. Même si cette progression est rapide, elle est loin de l'effet de masse que semble espérer Dawkins.

TACTIQUES DE PERSUASION

Il n'y a pas de bonne raison de faire confiance à Dawkins en tant que guide vers un «avenir radieux». Comment pourrait-on avoir quelque chose de constructif à dire sur la spiritualité si l'on reste aveugle aux aspirations spirituelles des êtres humains ? *Pour en finir avec Dieu* emploie des tactiques rhétoriques dans le seul but de discréditer ses opposants. Il lance le débat non pour arriver à la vérité, mais pour gagner. D'ailleurs, peu de critiques se sont laissé abuser par la mauvaise foi de Dawkins. Même ceux qui reconnaissent l'intégrité de son athéisme sont gênés par la grossièreté de ses arguments qui suit une stratégie facile à résumer.

S'en tenir à un stéréotype

Le Dieu qu'attaque Dawkins est le plus simpliste de tous. C'est le Dieu du catéchisme, un vieillard à la barbe blanche assis sur un trône dans les nuages.

Pourquoi c'est efficace ? - Dawkins escompte que le stéréotype le plus basique, celui que l'on apprend et comprend au tout début de notre vie, est resté gravé dans notre inconscient - et c'est le cas, bien entendu. La plupart des gens ont conservé cette image sans forcément la remettre en question. En s'attaquant à ce stéréotype, Dawkins sait pouvoir les faire douter et les mettre en position de faiblesse.

Contre-argument - Tout, dans ce stéréotype, est fallacieux et illogique. Immortel, Dieu ne peut être vieux. S'il transcende toute création, il n'a pas de lieu particulier dans le temps et l'espace, et le trône est donc absurde. Dieu n'est masculin que dans certaines religions ; il y a donc une contradiction avec les religions qui le voient comme une femme, et avec celles qui le considèrent comme une abstraction. L'islam, par exemple, interdit toute représentation de Dieu. Le bouddhisme ne pose aucune réalité *a priori* sur Dieu, que l'on ne peut connaître qu'à travers un cheminement personnel.

Traiter Dieu comme un humain

Dawkins rappelle que Dieu est une fiction ; mais il fait à ce personnage fictionnel des reproches comme s'il s'agissait d'une véritable personne. Il s'attaque à des traits humains comme la colère, la vengeance, la jalousie et ainsi de suite.

Pourquoi c'est efficace ? - Cette humanisation de Dieu est présente dans les religions. L'athéisme le met à profit pour faire passer son message. À un dieu humain, on peut attribuer tous les défauts de la nature humaine (et refuser en même temps qu'il en a les bons côtés).

Contre-argument - C'est pour une bonne raison que nous façonnons Dieu à notre image : nous cherchons en lui ce qui nous rend humains. Certes, il existe dans toutes les cultures un « Dieu personnel » ; mais il existe aussi un Dieu impersonnel dont Dawkins ne tient aucun compte. Dieu n'est pas nécessairement limité aux traits que nous percevons en nous-mêmes ; il peut les contenir et tout à la fois en posséder bien d'autres. Un être infini ne peut être décrit par des qualités finies.

Faire paraître la religion primitive

Comme je l'ai dit, Dawkins s'emploie beaucoup à remonter aux racines primitives de Dieu, tout comme son modèle Charles Darwin l'a fait pour l'origine des espèces. Pour Dawkins, Dieu remonte à un temps où les êtres humains étaient des « enfants crédules » - les mots sont empruntés à Darwin lui-même. À présent, nous avons évolué : inutile de nous rattacher à ces superstitions d'un autre temps.

Pourquoi c'est efficace ? - Tout simplement grâce à Darwin. Sur l'origine de la vie, la théorie de l'évolution a supplanté le modèle biblique ; on peut donc légitimement étendre cet argument aux idées. La spiritualité peut être décrite comme un résidu de l'évolution, comme le cerveau reptilien qui conserve nos instincts les plus basiques de sexe et de violence, ou mieux encore comme les vestiges de queue et de branchies que l'on peut observer aux premiers stades de l'embryon humain et qui disparaissent quand le fœtus évolue.

Contre-argument - J'ai déjà dit que l'évolution peut servir à prouver la théorie inverse de celle de Dawkins. La spiritualité loge dans le cortex au même titre que la raison. Nous avons évolué pour faire l'expérience de Dieu. La vraie théologie est une forme de réflexion avancée, pas un discours arriéré et rétrograde. Quand on la compare avec celle de nos ancêtres, la pensée religieuse moderne est bien plus sophistiquée et cohérente. Le cortex - la partie la plus récente et la plus évoluée de notre cerveau - est le siège du choix, de l'amour, de la compassion, de la perspicacité et de l'intelligence. Toutes ces qualités ont leur place dans une quête moderne de Dieu, qui fait appel à notre nature la plus évoluée.

Stigmatiser les religions par leurs extrémismes

Dawkins cite les pires fanatismes comme s'ils étaient à la source même du sentiment religieux. Certes, partout dans le monde les fanatiques constituent un grave danger pour notre bien-être. Quand on s'y attarde, on se rend compte que l'essor de la raison et de la science dépend de la capacité à éliminer l'intolérance et l'extrémisme issus de la religion.

Pourquoi c'est efficace ? - À cause de la peur. Les attaques terroristes et les guerres menées au nom de Dieu sont de graves menaces pour nous tous. Elles nous font craindre que la religion révèle le pire dans la nature humaine, qu'elle n'amène que cela, comme semble le prétendre Dawkins quand il déclare que même la religion modérée est responsable du fanatisme.

Contre-argument - Quand la peur ne nous domine pas, nous savons bien que tous les croyants ne sont pas des extrémistes et que la religion modérée et tolérante n'est pas responsable du fanatisme. Dawkins se place sur le terrain des émotions, et en nos temps troublés cette tactique insidieuse lui donne un avantage. Il ne fait rien d'autre, au fond, qu'exploiter des peurs largement répandues.

Je voudrais aller un peu plus loin là-dessus. Pendant mes études de médecine, je faisais partie du club de débat, et je connais bien la tentation de vaincre l'adversaire par tous les moyens possibles. Commençons par la tactique de Dawkins : c'est sur la psychologie que se gagnent les débats. Le vainqueur est celui qui parvient à convaincre (ou à manipuler) l'auditoire en s'adressant d'abord à ses émotions pour le mettre de son côté du point de vue rationnel.

DIEU SANS LES « TRUCS »

Il est facile de gagner un débat dans un livre où les opposants n'ont pas voix au chapitre. C'est pour cela que les essais polémiques sont à prendre avec des pincettes. Il ne s'agit pas de rendre compte honnêtement des positions adverses mais bien de les ignorer, de les disqualifier en les caricaturant. Dawkins ne se gêne pas pour le faire quand il s'en prend à la « fiction » des religions... Sans jamais considérer que l'expérience spirituelle est universelle. Elle existe partout et de tout temps, et aujourd'hui encore. Au lieu d'accepter ce fait, Dawkins veut nous faire croire qu'un organisme complexe, l'*Homo sapiens*, a d'une certaine façon régressé vers ses origines - comme si une chatte cessait d'avoir des chatons pour donner naissance à des amibes.

La pensée moderne sur Dieu ne se situe pas, et de loin, au niveau primitif qu'il décrit. Le judaïsme moderne, par exemple, n'impose pas une acceptation littérale de l'Ancien Testament. Au cours des siècles, les savants du Talmud, les discussions entre croyants et les hypothèses sur toutes les significations possibles de la Bible ont permis de raffiner et préciser la foi juive. On a connu un judaïsme mystique et des « rabbins miraculeux ». Le judaïsme a évolué à travers tout cela depuis ses débuts.

On ne peut nier le fait que toutes les religions ont suivi une évolution propre. Il y a deux mille ans, un fermier illettré de l'Inde était pris dans un piège spirituel. Il devait se conformer à un système rigide et payer les prêtres brahmanes pour des cérémonies religieuses qu'il ne pouvait comprendre ou mener lui-même. La religion était une sorte de propriété privée des castes dominantes. Si le fermier voulait une bonne récolte, un enfant en bonne santé ou une épouse aimante, il n'avait d'autre choix que de faire appel à ce système rigide, qui ne laissait aucune place à ses doutes ou ses questions.

La situation est aujourd'hui si différente que le parti pris « évolutionniste » de Dawkins en devient ridicule. La religion n'est

pas un piège à cause d'anciennes superstitions. Elle ne le devient qu'à cause des croyants qui refusent de remettre en question les prêtres ou le dogme. Malheureusement, chez les chrétiens, les forces réactionnaires menacent de l'emporter sur les modérés - mais nous n'avons pas besoin des polémiques de Dawkins pour savoir que le fanatisme religieux veut nous ramener à une époque où l'obéissance aveugle et les « valeurs traditionnelles » étaient censées rendre la vie plus simple. Toutefois, une grande majorité de croyants reste en dehors de ces tendances réactionnaires. Ils se questionnent et doutent.

***“La majorité des croyants est manifestement
constituée de personnes ouvertes au doute*”**

De la même façon, le clergé qui les guide n'est en rien monolithique. Un pasteur anglican n'est pas un ayatollah. Les prêtres modernes connaissent le doute et n'hésitent pas à en parler en chaire. Hors du camp des intégristes, la majorité des croyants - en particulier les non-pratiquants - est manifestement constituée de personnes ouvertes aux questionnements et au doute. En fait, la raison du déclin des religions officielles en Occident est sans doute simplement que l'on a peu à peu abandonné les églises, et avec elles les dogmes, les prêtres, les rituels et la théologie fermée qui prétend que Dieu doit être accepté sans remise en question ni réflexion. *Pour en finir avec Dieu* ignore cette foi moderne ou la caricature sans pitié. Encore une fois, c'est un choix tactique - Dawkins grossit et noircit le trait, sans quoi ses trucs de polémistes tomberaient à plat. « L'esprit religieux » doit être coupable de tous les péchés pour que « l'esprit séculier » puisse être paré de toutes les vertus.

En un quart de siècle, j'ai rencontré un nombre incalculable de personnes qui cherchaient Dieu pour se connaître elles-mêmes - voilà la véritable évolution. Pour commencer, le modèle darwinien ne s'applique pas dans ce cas précis. Sauf éventuellement d'un point de vue métaphorique, l'esprit n'évolue pas en luttant pour la nourriture et la reproduction -

les deux besoins fondamentaux que définit Darwin. Les mammifères sont devenus la forme de vie prédominante après l'extinction des dinosaures, mais les religions ne s'effacent pas les unes les autres sur ce modèle (même si elles ont longtemps essayé et essaient encore) : elles coexistent. Dans leur cas, la « loi du plus fort » n'a pas de sens - le *Notre Père* est-il plus efficace que la Pâque juive ? De même, au niveau symbolique, il serait ainsi absurde de prétendre que le bouddhisme est une forme plus évoluée de l'hindouisme. Bien entendu, chaque religion a tendance à prétendre qu'elle est la meilleure et que son Dieu est le seul valable. Mais même dans ce domaine où les fanatismes font rage, la tendance dominante depuis plus d'un siècle reste à l'œcuménisme. Les religions découvrent qu'elles peuvent vivre ensemble. L'idéal d'unité n'est pas qu'un rêve : l'expérience spirituelle est la racine commune de toutes les religions.

Aucun de ces «trucs», aucune de ces tactiques et de ces ruses rhétoriques n'est difficile à percevoir. Mais un certain nombre de lecteurs ont pourtant pu prendre *Pour en finir avec Dieu* pour argent comptant. Le livre prétend soutenir la rationalité face à l'irrationalité, et flatte la société « séculière » en la mettant au-dessus de la société religieuse. Je pense pourtant que la raison de son succès est avant tout psychologique. Dawkins dit à des gens qui doutent qu'ils n'ont aucune raison de se sentir coupables, confus, perdus ou solitaires. Ils sont aux portes d'un monde nouveau, plus brillant et plus beau que tout ce que peut offrir la spiritualité. L'athéisme peut les rassurer et les reconforter - et pour certains, ça fonctionne.

Mais si la possibilité de Dieu est si ridicule qu'aucun esprit rationnel ne saurait l'accepter, pourquoi Einstein a-t-il passé autant de temps à chercher la place de Dieu dans l'Univers que ses théories permettaient de décrire ? C'est une question intéressante dans la mesure où *Pour en finir avec Dieu* oppose de façon si virulente la raison à l'irrationalité. Si pour le plus grand cerveau du XX^e siècle la science n'est pas forcément l'ennemie de la religion, c'est peut-être qu'il a vu plus loin que Dawkins. À quel guide devrions-nous confier notre avenir ?

LA SPIRITUALITÉ D'EINSTEIN

Einstein n'était pas un croyant au sens conventionnel du terme, mais il avait suffisamment de compassion pour comprendre que la perte de la foi peut être terrible, en particulier si Dieu était auparavant au centre de votre vie. Son histoire personnelle ressemble à celle de bien des sceptiques du XX^e siècle : jeune, il rejette la religion et sa foi judaïque pour des raisons de logique, incapable d'accepter la vérité littérale des événements racontés dans l'Ancien Testament - la Création en sept jours, le buisson ardent par lequel Dieu s'adresse à Moïse, le combat de Jacob avec l'ange... Einstein, comme bien d'autres juifs du début du XX^e siècle, ne pouvait avec son point de vue rationnel accepter le côté merveilleux du judaïsme ancien. (Plus tard dans sa vie, Einstein a dit : « L'idée d'un dieu personnel m'est étrangère, et je la trouve même naïve. ») Délaissant la foi, Einstein est longtemps resté en conflit avec sa propre judéité. Il aurait pu suivre la trajectoire facile d'un Dawkins et utiliser la science comme une arme pour combattre la foi. *Pour en finir avec Dieu* cite d'ailleurs Einstein, faisant de lui un « scientifique athée ». À la vérité, Einstein n'était certainement pas un mystique. Mais Dawkins ignore délibérément que son cheminement personnel a toujours suivi la direction de la spiritualité.

Einstein était intéressé par l'essence de la religion, qui pour lui était parfaitement authentique. Une anecdote rapportée par Walter Isaacson^[9] est à ce sujet particulièrement intéressante : à un dîner auquel il assistait en 1929, la conversation porta sur l'astrologie - un amas de superstitions selon toute l'assistance. Un des convives ajouta qu'il en allait de même pour Dieu. L'hôte lui rappela alors qu'Einstein lui-même croyait en Dieu. « Impossible ! », s'exclama l'autre. Einstein lui répondit par ce raisonnement aussi fondé que subtil :

« Quand on essaie de pénétrer avec nos humbles moyens les secrets de la nature, on trouve que, derrière toutes les lois et les connexions visibles, il se trouve encore quelque

chose de subtil, d'intangible et d'inexplicable. Ma religion, c'est la vénération de cette force qui va au-delà de ce que nous pouvons comprendre. De ce point de vue, je suis réellement religieux. »

Ce commentaire est d'une grande richesse. Il conforte l'idée que la quête d'un Dieu moderne doit abandonner l'image ancienne d'un patriarche assis sur son trône. Einstein imaginait un Dieu au-delà des apparences matérielles, un dieu *subtil*. Comme tous les scientifiques, Einstein explorait le monde matériel, mais il percevait une région plus « subtile » de l'existence. Remarquez bien que sa religion n'est pas fondée sur la foi ; elle inclut la perception et la découverte de l'esprit.

Einstein est allé plus loin en tentant de comprendre comment le besoin de croire en une réalité supérieure pouvait coexister avec le besoin d'expliquer la nature par des lois et des processus indépendants. Le temps, l'espace et la gravité n'ont pas besoin de Dieu, et pourtant sans Dieu l'Univers semble dépourvu de sens et fondé sur le hasard. Einstein a exprimé cette dichotomie par la célèbre phrase « La science sans la religion est boiteuse, la religion sans la science est aveugle ».

Une autre de ses citations vient à l'esprit :

« Le sentiment religieux provient de la conscience lointaine, présente à tous les esprits humains, que toute la nature, y compris les humains, n'est en rien un jeu accidentel, mais que des lois sont à l'œuvre et qu'il y a une cause fondamentale à toute existence. »

L'important, ici, est cette notion d'ordre dans la nature. Einstein ne pouvait pas croire que la beauté complexe du monde qui nous entoure fût accidentelle. Toute sa vie, il a lutté contre l'idée d'un Univers régi par le hasard et la mécanique quantique. Sans vraiment comprendre la portée de son message, le public était d'accord avec lui quand il disait que Dieu ne joue pas aux dés avec l'univers.

Mais ce qui me frappe le plus dans ce passage, c'est la phrase « toute la nature, y compris les humains ». Beaucoup de

scientifiques, en particulier les sceptiques comme Dawkins, font l'erreur de penser que les humains peuvent s'extraire de la nature et regarder ses œuvres comme des enfants devant la vitrine du marchand de bonbons. Ils présument de leur objectivité, une objectivité que la physique quantique a pourtant mise à mal depuis près d'un siècle. L'observateur joue un rôle actif dans ce qu'il observe. Nous vivons dans un Univers participatif.

Au-delà de l'argument purement scientifique, Einstein comprenait l'ambiguïté de la situation humaine. Notre « conscience lointaine » de quelque chose qui va au-delà de l'Univers observable nous met dans une position étrange. À qui devons-nous faire confiance, à notre conscience ou aux faits objectifs ? Quand on y pense, la science elle-même provient de cette « conscience lointaine » : au lieu d'accepter le monde que l'on peut voir, entendre, toucher, goûter et sentir, l'esprit scientifique va au-delà des apparences. Il pense : « Il y a peut-être des lois invisibles à l'œuvre. La Création de Dieu peut les observer. Il veut peut-être même que ses enfants la découvrent, pour admirer plus encore sa Création. »

Nous ne devons pas oublier que Copernic, Kepler et Galilée ont eu à lutter contre la foi - ils étaient à la fois des hommes de leur temps et des pionniers. La religion définissait comment chacun participait à l'univers. La règle première était que Dieu transcendait le monde visible. Il leur a fallu lutter contre eux-mêmes pour renverser ce postulat et dire que les *mathématiques* transcendaient le monde visible, car quand on élève les lois mathématiques, on élève les lois de la nature qui opèrent selon celles-ci. C'est une pente dangereuse - on se retrouve soudain avec des pensées jusque-là inconnues. Dieu est peut-être lui-même sujet aux mêmes lois ; il ne peut par exemple aller contre la gravité. À moins qu'il ne fasse semblant d'être impuissant ? Il a peut-être décidé de laisser la Création suivre des lois physiques, comme une mécanique de précision réglée par les mathématiques, mais qu'il pourrait renverser s'il le voulait.

La recherche d'Einstein gravitait dans ces mêmes sphères. Il

ne pouvait expliquer ce qui se trouve au-delà du temps et de l'espace - il avait poussé les mathématiques sur ces sujets aussi loin que possible -, mais il n'en commettait pas pour autant l'erreur grossière de rejeter sa « conscience lointaine » d'une réalité supérieure comme s'il s'agissait d'un reste de superstition. À l'époque, cette ambiguïté a frustré beaucoup de gens. Dawkins a raison, dans *Pour en finir avec Dieu*, de pointer que les croyants comme les athées aiment tous citer les positions contradictoires d'Einstein sur Dieu. Du plus grand penseur des temps modernes, ils attendent des réponses.

Un célèbre rabbin envoya un jour un télégramme exaspéré à Einstein : « Croyez-vous en Dieu ? Stop. Réponse payée. Cinquante mots. » Einstein répondit : « Je crois au Dieu de Spinoza, qui se révèle lui - même dans l'ordre harmonieux de ce qui existe, et non en un Dieu qui se soucie du destin et des actions des êtres humains. » Influencé par le philosophe hollandais de la libre-pensée, Einstein était fasciné par la possibilité que la matière et l'esprit ne forment qu'une seule réalité et que Dieu est l'intelligence suprême qui la recouvre. Pour Einstein, Spinoza est le « premier philosophe qui traite l'esprit et le corps comme une unité et non comme deux choses séparées ».

Au milieu de sa vie, Einstein avait rejeté l'idée d'un Dieu personnel, s'affranchissant ainsi de la tradition judéo-chrétienne. Mais pas entièrement : à cinquante ans, on lui demanda au cours d'une interview s'il avait été influencé par le christianisme ; il répondit : « Je suis juif, mais l'image rayonnante du Nazaréen a une influence puissante sur moi. » Surpris, le journaliste poursuivit : d'après Einstein, Jésus avait-il existé ? « Sans le moindre doute. Personne ne peut lire les Évangiles sans éprouver la présence réelle de Jésus. Sa personnalité ressort de chaque mot. Aucun mythe ne rayonne d'une telle vie ».

Malgré tout, Einstein progressait personnellement vers une spiritualité bien plus séculière que ne le suggèrent ces phrases. Sans le dire, Einstein se faisait l'écho du choc qu'avaient été pour des millions de gens la Première Guerre mondiale et la

Grande Dépression : non, un Dieu d'amour n'allait pas intervenir dans les pires calamités. Einstein se dirigeait vers une vision plus subtile de Dieu, une divinité impersonnelle cachée au-delà de la matière. Sur la question de savoir si l'Univers montre une intelligence au-delà de l'intelligence humaine, il se montrait plus précautionneux, parlant d'un Univers «merveilleusement arrangé et qui obéissait à certaines lois» que «pour l'instant les humains ne comprenaient qu'imparfaitement». Il déclarait ne pas croire en l'immortalité («une vie me suffit») ni au libre arbitre - les lois qui gouvernent le destin des hommes étaient aussi fixes que les lois de la physique.

Il n'a jamais trouvé ce qu'il cherchait vraiment - une spiritualité séculière valide, qui pourtant reste notre meilleur espoir aujourd'hui. La spiritualité séculière considère l'ensemble de l'existence sans préjugé. Dieu et la raison peuvent coexister sans lutter. Comment ? Le lien se situe au niveau de l'esprit. Le but ultime d'Einstein était de comprendre «ce que Dieu avait dans la tête». Mais pour cela, il faut d'abord comprendre l'esprit humain. Après tout, c'est à travers lui que nous percevons la réalité, et si ce filtre est distordu et mal compris, nous n'avons pas la possibilité de comprendre Dieu. Soit nous pensons comme lui, soit il pense comme nous. Si aucune des deux propositions n'est vraie, on ne peut établir de connexion.

Einstein surpasse Dawkins en tout point, en tant que guide scientifique ou religieux. Avec une immense modestie, il écrivait : «Ce qui me sépare des athées est un sentiment d'humilité face aux secrets indéchiffrables de l'harmonie du cosmos». (Fidèle aux petits arrangements de Dawkins avec la vérité, *Pour en finir avec Dieu* passe sous silence cette quête spirituelle d'Einstein.) Personnellement, ce qui m'inspire le plus chez Einstein, c'est sa fascination pour un niveau de l'existence tout juste hors de notre portée - l'endroit où commencent les merveilles. Dans *Ce que je crois*, sa «profession de foi» de 1930, on trouve cette phrase :

«Percevoir derrière chaque expérience une réalité à laquelle

notre intelligence n'a pas accès, dont la beauté et le sublime ne nous touche qu'indirectement : c'est l'essence du religieux. »

Une telle phrase ouvre la voie à une vue tolérante de la quête spirituelle. De ce point de vue, Einstein éclipse littéralement la rigidité de nos sceptiques actuels qui ne renversent un Dieu personnel que pour laisser derrière lui un vide stérile.

Une réponse à l'athéisme militant

Dans sa défense de l'athéisme, Richard Dawkins a été rejoint par d'autres voix d'importance, dont les auteurs de trois best-sellers : le philosophe Daniel Dennett, feu le polémiste Christopher Hitchens, et le phare de la pensée antichrétienne, le neuroscientifique et ancien bouddhiste Sam Harris.

UNE CARICATURE MALHONNÊTE

Leurs livres relèvent de la provocation délibérée, mais je trouve tout de même que la légèreté de leurs arguments anti-Dieu est par trop flagrante. Ils caricaturent la spiritualité sans vergogne et sans rechigner aux coups bas. Hitchens, par exemple, rejette l'idée même de spiritualité en préalable à tout discours.

« Tout débat intellectuel digne de ce nom doit commencer par l'exclusion de ceux qui prétendent en savoir plus qu'il n'est possible. D'emblée, il faut leur dire : "C'est un mauvais point de départ. À présent, peut-on passer à autre chose ?" Ainsi, le théisme est vaincu dès le premier round. Il n'est plus dans la course, plus dans le tableau. »

Personnellement, je ne vois pas de pire exemple de malhonnêteté intellectuelle. Les porte-parole de l'athéisme militant se targuent de leur propre aveuglement au lieu de l'affronter. C'est le propre des idéologies, qui mène à des contresens flagrants. En voici un exemple, pris dans des conférences enregistrées :

Harris : « Toute personne religieuse a vis-à-vis des autres religions la même position que nous les athées. Ils rejettent les pseudo-miracles... Ils voient les tours de passe-passe de la foi. »

Hitchens ; Les religieux « aiment l'idée que l'existence de Dieu ne peut être démontrée, car alors ils n'auraient plus à faire preuve de foi. Si tout le monde avait vu la Résurrection et que nous sachions tous qu'elle a sauvé l'humanité, alors nous vivrions dans un système de foi inaltérable - qu'il faudrait policer. »

Harris à nouveau : « Si la Bible n'est pas un livre magique, le christianisme disparaît. Si le Coran n'est pas un livre magique, l'islam disparaît. En lisant ces livres, y trouvez-vous vraiment [...] un seul mot qui ne pourrait pas provenir d'une personne pour qui une brouette aurait été une technologie de pointe ? »

On ne voit là que des préjugés à l'état brut. Pourtant, en nos temps de scepticisme, l'athéisme militant a réussi à obtenir un certain respect intellectuel. Dennett, qui soutient que nous ne sommes que des « zombies » suivant mécaniquement les diktats de notre cerveau, est reconnu pour son travail de sape sur la conscience, l'âme et le soi. *Dieu n'est pas grand* (où le mot même de Dieu est toujours écrit avec une minuscule), l'essai provocateur de Hitchens a failli remporter le National Book Award aux États-Unis. En 2011, alors qu'il se mourait d'un cancer de l'oesophage, conséquence d'une vie de fumeur et de buveur, Hitchens a envoyé une lettre ouverte à une convention annuelle de libres-penseurs. Son message était poignant tant on y ressentait la crainte d'une conversion de dernière minute. En voici quelques extraits :

« Je me rends compte, à mesure que l'ennemi [la mort] se fait plus familier, que toutes les suppliques pour le salut, la rédemption et une intervention divine m'apparaissent encore plus vides [...] qu'avant.

J'ai découvert que je ne pouvais avoir confiance qu'en deux choses : les avancées techniques de la science médicale et la présence des nombreux proches et amis, tous imperméables aux fausses consolations de la religion.

Ce sont ces forces parmi d'autres qui hâteront le jour où l'humanité s'émancipera des menottes de servilité et de superstition forgées par nos esprits. »

Les mots-clés de cette lettre, qui servent à condamner une vision du monde dépassée et fallacieuse, sont habituels dans la rhétorique de l'athéisme militant : «superstition», «fausse consolation», « menottes ». Il parle ailleurs de « pseudoscience abrutissante » et des « cajoleries » des religions officielles. Contre ces forces hostiles, il convoque les forces positives qui sont de son côté : morale, scepticisme, «solidarité humaine», courage, «résistance aux mensonges insidieux » et ainsi de suite.

Les ravages de la rhétorique

La rhétorique n'est que ce qu'elle est, et peu de gens prennent au sérieux cette idée selon laquelle les athées seraient les modèles de morale et de décence tandis que les croyants seraient tous serviles et superstitieux. La nature humaine n'est pas aussi clairement délimitée. Mais une erreur plus profonde est ici à l'œuvre : elle consiste à opposer la raison à la croyance. La question n'est pas de savoir qui croit en Dieu et qui est au contraire un être humain rationnel (c'est de la fausse logique, comme dire que certaines personnes sont végétariennes et d'autres croient que les vaches sont marron). La raison et la foi ne sont pas des contraires. Certains scientifiques sont pratiquants (peut-être même les pratiquants sont-ils plus nombreux dans leurs rangs que dans la population générale), d'autres non. Isaac Newton était un homme particulièrement dévot, comme aujourd'hui Francis Collins, le médecin et généticien qui a dirigé le projet *Génome humain* avant de prendre la tête de l'Institut National de santé des États-Unis.

D'un point de vue émotionnel, je suis presque gêné par la brutalité de ces comportements qui cherchent à briser dans l'œuf toute velléité individuelle de spiritualité. Dans mon expérience, ceux qui ont quitté le cocon des religions organisées se sentent en général en insécurité. Leur identité spirituelle est vague, peu affirmée. Ils ne sont pas armés contre les arguments des athées militants. Dawkins, Hitchens, Harris et Dennett sont des écrivains et des penseurs professionnels qui maîtrisent l'art de la persuasion. Ils n'ont pas honte d'avoir recours à des arguments malhonnêtes pour gagner ou pour mieux mépriser leurs opposants. En un clin d'œil, Dawkins et compagnie ravalent celui qui ose utiliser le mot de *Dieu* au rang de fanatique. Il y a également de nombreuses nuances d'athéisme. Je crois utile de rappeler que parmi mes compatriotes américains, 21 % de ceux qui se reconnaissent dans ce terme croient pourtant en un Dieu ou un esprit universel. Dans le même sondage, ils sont 12% à déclarer croire au paradis et 10 % à prier régulièrement. Et que dire de l'idée que nous vivrions

mieux en abandonnant la «ridicule» notion de l'existence de Dieu ? L'auteur irlandais américain T.C. Boyle contredit cette pensée par une triste remarque dans une interview dans le *New York Times*. Quand on le questionne au sujet de la mort à propos d'un de ses romans, il répond en décrivant en quelques mots cette désillusion :

«Les générations précédentes avaient un but ; on mourait, bien sûr, mais il y avait un Dieu, et la littérature et la culture continuaient. Aujourd'hui, bien sûr, il n'y a plus de Dieu, notre espèce est promise à un anéantissement prochain, et nous n'avons donc plus de but. On se lève chaque matin, on s'occupe de notre famille, on a des comptes en banque, on va chez le dentiste et ainsi de suite. Mais en réalité, il n'y a plus aucun but sinon celui d'être en vie. »

Cette désillusion fait écho dans le cœur de nombreuses personnes. Qui oserait dire que c'est un état d'esprit heureux ? Oublions un instant le terme problématique de *Dieu* avec ses connotations embarrassantes. Remplaçons-le par un synonyme pour désigner ce que cherchent les croyants : *paix intérieure, accomplissement spirituel, âme, conscience supérieure, transcendance...* Supprimer ces états de la surface du monde n'est pas la clé d'une existence plus heureuse - plutôt un avant-goût de l'enfer sur Terre. La joie censée apparaître quand on abandonne ses attentes spirituelles est creuse.

Le propos est relativement clair ; cela reste pourtant difficile à démontrer, car l'athéisme militant pose le bon diagnostic mais propose le mauvais remède. Le bon remède est le renouveau spirituel. Nous sommes avant tout des êtres spirituels. Notre place dans la Création n'est pas caractérisée par notre intelligence - même si nous en sommes fiers - mais par l'aspiration à aller plus loin. L'athéisme militant cherche à effacer ce précieux trait. Il remplacerait la tragédie de l'échec de Dieu par la tragédie de ne pas avoir d'âme. La science et ses données ne contiennent ni merveilles ni mystères. La joie de l'existence n'a d'autre réalité qu'en nous-mêmes. C'est nous qui

y ajoutons le sens de l'émerveillement, et nous pouvons le retirer.

UN MONDE SENS DESSUS DESSOUS

Un siècle avant la parution de *Pour en finir avec Dieu* en 2006, la situation était très différente - peut-être même diamétralement opposée. La foi n'était pas sujette à des attaques en dehors de cercles très restreints (comme les révolutionnaires marxistes, les lecteurs de Darwin et les disciples de Freud). En 1906, la reine Victoria était morte depuis cinq ans, mais pas la piété victorienne. Partout où régnait la paix - quasiment dans le monde entier -, on louait Dieu. La civilisation chrétienne avait engendré la prospérité dans une grande partie du monde occidental, et la croyance en un Dieu bienveillant et aimant, qui nous avait créés à son image, dominait. Rabindranath Tagore témoigne parfaitement de l'idéalisme de son temps quand il écrit : « L'amour est la seule réalité et il n'est pas qu'un sentiment. C'est la vérité ultime qui réside au cœur de la Création. » L'effondrement s'est produit à une vitesse incroyable. Ce n'est pas l'essor de la science qui a déclenché la chute de Dieu. Des décennies plus tôt, la théorie de l'évolution de Darwin avait déjà aboli ce que la Genèse disait de la Création et lui avait substitué une explication scientifique de la vie sur Terre (de façon ironique, le codécouvreur de la théorie de l'évolution, Alfred Russell Wallace, était spiritualiste). Mais pour que la foi soit détruite, il a fallu que la civilisation devienne folle. Sir Edward Grey, un homme d'État britannique aujourd'hui quasiment oublié, a prononcé une des phrases les plus tristes au sujet du début de la « Der des Der » en 1914 : « Les lampes s'éteignent dans toute l'Europe. Nous ne les verrons pas se rallumer de notre vivant. » Ce sombre pressentiment s'est malheureusement réalisé. Commencé par les horreurs de la guerre des tranchées et culminant par la mort de 70 millions de Chinois sous la dictature de Mao, le XX^e siècle a engendré des exterminations de masse dans des proportions que personne n'aurait pu imaginer. On estime à 100 millions le nombre de morts dans les massacres du siècle dernier, avec les morts en Chine (pour la plupart des paysans qui moururent de faim au cours des

famines sous l'ère communiste) et ceux des deux guerres mondiales, ceux de l'Holocauste, ceux des purges révolutionnaires en Russie, en Chine et au Cambodge, ainsi que ceux de Bosnie.

Si Dieu a permis de tels massacres, s'il a abandonné des millions de croyants à leur souffrance, mérite-t-il d'être adoré ? Cela me fait penser à *Ceux qui partent d'Omelas*, une nouvelle en forme de parabole de l'auteur de science-fiction Ursula Le Guin. La ville d'Omelas est une utopie qui cache un lourd secret : le bonheur et le confort y sont achetés au prix de la souffrance d'un seul enfant, emprisonné, affamé et maltraité.

Nul n'ignore ce fait révélé aux habitants le jour de leur majorité. La plupart d'entre eux se sentent mal à l'aise, mais apprennent à vivre en paix avec l'idée qu'un bouc émissaire innocent est torturé. Seuls quelques-uns s'en vont, silencieusement et sans regarder en arrière. Personne ne sait où ils vont, et surtout pas le lecteur qui ne peut qu'imaginer que c'est pour un endroit encore plus utopique qu'Omelas. La nouvelle est une parabole sur la conscience.

Cette parabole, on peut l'appliquer à la vie réelle avec une facilité déconcertante. Imaginons un entraîneur qui fait gagner son équipe et que le public adore - mais qui en privé abuse d'enfants. De façon moins choquante, mais plus répandue, on pense au bon père de famille qui de temps à autre bat sa femme. C'est le genre d'arguments que Dawkins utilise contre la religion. Il se sent plus moral que le croyant qui, aveugle aux échecs de Dieu, retourne à l'église. Pour lui, ce dernier est inexcusable.

Moralement, il est tout à fait justifié de rejeter un Dieu qui échoue. Pourtant, un Dieu d'amour peut être restauré même face aux massacres et aux horreurs. Inutile de lui chercher des excuses ou de fermer les yeux. C'est un cheminement personnel qui est nécessaire. Trouver la vérité n'est certes pas facile, mais cela mène à une conscience claire. Mes compatriotes américains préfèrent remplir les prisons que croire à la réhabilitation. Si Dieu sait tout, il doit savoir ce qu'il fait ; or, s'il fait le mal, il ne peut être Dieu, qui est l'essence de la bonté.

La tâche qui nous attend est formidable.

“La vérité est processus de découverte

Christopher Hitchens est mort d'un cancer en 2011, dix jours avant Noël. Il avait soixante-deux ans. Le courage existentiel dont il a fait preuve dans ce qu'il appelait son «long débat avec le spectre de la mort» est honorable et touchant. Il est tout aussi honorable d'être dans une quête spirituelle et, ironiquement, il y a là une convergence. La spiritualité est elle aussi existentielle. Elle met en question qui nous sommes, pourquoi nous sommes ici, et quelles sont les plus hautes valeurs pour mener sa vie.

L'erreur des athées est de s'accaparer le flambeau de la morale en déclarant que seuls les non-croyants détiennent la vérité. La vérité est un processus de découverte et quiconque prétend la détenir au détriment des autres se trompe. Dans les sondages, une majorité de gens continue à déclarer croire en l'existence d'un Dieu. Mais la racine de l'incroyance n'a pas été arrachée. Pour se lancer dans l'expérience spirituelle, chacun de nous doit regarder sa propre incroyance en face. Cela peut sembler une perspective effrayante ou dangereuse. Quand on enlève les illusions auxquelles on croit, ce qui reste est la vérité, et la vérité ultime est Dieu.

La preuve par l'ornithorynque

L'existence de Dieu est difficile à démontrer - mais c'est également le cas d'une des créations les plus fantasmagoriques de la nature, l'ornithorynque. Si celui-ci n'existait pas vraiment, on aurait du mal à croire à son existence : il a des pieds palmés et un bec semblable à celui d'un canard ; le mâle possède des aiguillons venimeux situés dans les pattes arrière ; la femelle de ce mammifère pond des œufs comme les poissons, les reptiles et les oiseaux. Imaginons que l'on fasse appel à un mathématicien pour prouver l'existence d'un tel animal : statistiquement, la probabilité en est certainement très faible ! Mais quoi qu'il en soit, cette probabilité n'a plus de sens lorsque l'ornithorynque paraît (façon de parler, car c'est un animal nocturne et farouche).

L'ARGUMENT DE L'IMPROBABILITÉ

Ainsi, les preuves fondées sur les probabilités ne sont pas toujours fiables. Quand il était jeune, Einstein travaillait pour le Bureau des inventions, en Suisse. Quelles sont les chances pour qu'à l'heure actuelle, un jeune employé de ce même organisme soit le prochain Einstein ? C'est une question absurde (comme demander quelles sont les chances pour qu'un sourd devienne le prochain Beethoven). Même si l'on parvient à calculer une probabilité (disons cent milliards contre un), on ne trouvera pas le futur Einstein en utilisant un calcul statistique. De la même façon, quand vous prenez le bus, vous ne calculez pas les probabilités pour qu'il vous emmène là où vous voulez : vous consultez un plan pour le savoir. Il y a beaucoup de mauvaises questions qui mènent à de mauvaises réponses.

Dans *Pour en finir avec Dieu*, Dawkins utilise l'improbabilité comme argument massue contre l'existence de Dieu. C'est pour moi un exemple type de mauvaise question. Un des chapitres s'intitule « Pourquoi il est quasiment certain que Dieu n'existe pas », et veut démontrer objectivement cet argument. Sur une échelle de 1 à 7, où 1 est la certitude que Dieu existe et 7 la certitude inverse, l'auteur se positionne à 6 : « Je ne peux en être entièrement certain, mais je pense que Dieu est très improbable, et je vis ma vie en partant du point de vue qu'il n'existe pas. »

Au mépris de l'expérience

Mais pourquoi l'existence de Dieu se réduirait-elle à un calcul de cotes, comme dans une course de chevaux ? Pas besoin de faire appel à un statisticien si vous tombez sur un ornithorynque - et pendant deux mille ans, il en est allé de même pour Dieu. À travers l'Histoire, nombreux ont été ceux qui ont eu une expérience directe de lui. Quand il écrit son Évangile, une génération après la crucifixion de Jésus, saint Paul déclare que plus de cinq cents convertis ont été témoins de la Résurrection. Pour trouver la paix et le silence, Mahomet se réfugiait dans une grotte près de La Mecque ; il y fut interpellé par l'archange Gabriel, qui lui ordonna : «Lis! » Mahomet alors se mit à réciter les versets du Coran. L'histoire des religions est pleine d'épiphanies, de révélations, de visions, de miracles et de merveilles. Pour un phénomène aussi universel que la spiritualité, l'expérience directe signifie quelque chose. Un sceptique a le droit de mépriser des arguments génériques comme les sondages d'opinion. Le fait que 80 ou 90 % de la population continue à croire en Dieu n'est pas une preuve à moins de demander à chacun d'eux les raisons de sa foi.

Dieu (contrairement à l'ornithorynque) est peut-être invisible, mais c'est également le cas de la musique. Nous faisons confiance à notre expérience de la musique, mais que se passerait-il si un sceptique sourd venait nous poser la question ? Vous pourriez l'emmener dans une salle de concert, où les gens se réunissent pour apprécier des symphonies. S'il continuait à douter de l'existence de la musique, vous auriez d'autres choix : les conservatoires de musique, les ateliers de lutherie, etc. À un certain point, même si un sourd sceptique n'a pas la possibilité de valider l'existence de la musique, l'expérience d'un grand nombre d'autres pourrait le convaincre - à moins qu'il ne s'en tienne mordicus à sa position.

Or, c'est ce type de position qu'adopte Dawkins dans la quête de l'existence de Dieu. Pour lui, l'expérience des autres n'a pas d'importance : tous se trompent ou se leurrent volontairement.

On trouve à la fin de *Pour en finir avec Dieu* un index détaillé. Pour autant, il y manque toute une série de noms : Bouddha, Lao-Tseu, Zoroastre, Socrate, Platon, saint François d'Assise, et les évangélistes Matthieu, Marc, Luc et Jean. Dawkins n'a que dédain pour toutes les expériences spirituelles du passé. Il ne cite pas non plus Confucius, et la seule mention du confucianisme se retrouve mêlée à un passage sur le bouddhisme, car pour Dawkins aucun des deux n'est réellement spirituel par nature.

« Je ne m'intéresserai pas aux autres religions comme le bouddhisme et le confucianisme. En réalité, je pense qu'il vaut mieux les considérer non comme des religions mais comme des systèmes éthiques ou des philosophies de vie. »

Je pense que nombre de moines bouddhistes et de lamas tibétains seraient très surpris de lire ces mots... Mais d'un autre côté, Dawkins est le genre d'écrivain capable d'asséner à ses lecteurs que le judaïsme était « à l'origine un culte tribal dédié à un Dieu unique, déplaisant et violent, obsédé par les restrictions sexuelles et l'odeur de chair brûlée », et ainsi de suite. On dirait qu'il ne se rend pas compte que de telles exagérations desservent son propos et sa crédibilité en tant que scientifique objectif...

Une partie non négligeable de la recherche scientifique enquête sur l'expérience spirituelle et le paranormal. *Pour en finir avec Dieu* ne se préoccupe que très brièvement des résultats de ces recherches, et pas du tout de peser le pour et le contre dans les débats sur la réincarnation, les expériences de mort imminente ou l'efficacité de la prière. Pourtant, dès les années 1960 par exemple, le psychiatre Ian Stevenson, de l'université de Virginie, avait entamé une recherche à long terme sur les enfants qui semblent se rappeler de leurs vies antérieures. Les sujets concernés sont en général âgés de deux à sept ans ; leurs « souvenirs » disparaissent ensuite. Pendant quatre décennies, plus de vingt-cinq mille cas ont été recensés. Certains de ces enfants étaient capables d'évoquer des endroits où ils avaient vécu, leurs familles et leurs amis de leur

existence antérieure, et le détail de leur mort. Au Japon et aux États-Unis, un certain nombre d'enfants se souvenaient d'être morts pendant les combats de la Seconde Guerre mondiale. Dans un cas précis, un petit garçon s'est montré très intéressé par un film d'actualités montrant des combats aériens, allant jusqu'à dire : « C'était moi », quand il a vu un avion exploser. Sa famille s'est mise à la recherche de survivants de cette bataille, qui ont pu décrire en détail le pilote que le petit garçon pensait être. Il s'est avéré que celui-ci avait spontanément évoqué un nombre impressionnant de détails exacts, et même certains noms.

Originaire de l'Inde, j'ai entendu parler de nombreux cas similaires et reconnus. Il est courant de tester les dires des enfants en les emmenant dans le village où ils prétendent avoir vécu, et souvent ils se souviennent des rues, des maisons et des gens. Stevenson a étudié ces anecdotes, et l'équipe qui poursuit son œuvre rapporte aujourd'hui des centaines de cas troublants. Les exemples les plus frappants sont sans doute ceux des enfants nés avec des taches de naissance qui reproduisent les blessures, par exemple le point d'impact des balles mortelles pour les personnes dont ils seraient la réincarnation.

Une étude indépendante cherchant à vérifier les données recueillies par Stevenson a pu conclure que « en ce qui concerne la réincarnation, il a pris la peine de compiler objectivement toute une série de cas [...] dans lesquels les preuves semblent très difficiles à expliquer d'une autre manière ». C'est un sujet fascinant que quiconque peut examiner, comme il en va pour nombre de sujets que des sceptiques comme Dawkins préfèrent tourner en ridicule qu'analyser objectivement. Pourtant, on pourrait attendre d'un scientifique qu'il prenne au moins la peine d'étudier les expériences qu'il ne comprend pas. Mais Dawkins part du principe que toutes ces recherches sont truquées, et il se contente de citer une seule étude contraire pour s'affranchir de toutes les données objectives.

LES SCIENTIFIQUES CROYANTS, LAISSÉS POUR COMPTE

Dawkins consacre quelques pages aux scientifiques qui croient en Dieu. Il rejette sans l'ombre d'une hésitation Copernic, Kepler,

Galilée et Newton parce que leur prestige ne pèse rien face à «une mauvaise question». Mais Darwin, qu'il révère, aurait dû l'amener à faire une pause.

La position de Darwin

Jeune, Darwin était religieux. Dans son autobiographie, il écrit :

« Quand je servais à bord du Beagle, j'étais très pieux, et je me souviens qu'à plusieurs reprises des officiers ont ri (bien que croyants eux-mêmes) lorsque j'ai cité la Bible pour mettre un terme à un débat moral. »

Ses doutes lui sont venus face à une question qui tourmentait bien des hommes de son époque : comment un Dieu unique pouvait-il contenir en lui-même plusieurs dieux, comme Shiva et Vishnu ? Avait-il un message séparé pour les hindous et pour les chrétiens ? Darwin s'est aperçu que les Écritures n'étaient pas vraies au sens littéral. Après mûre réflexion, il nous dit qu'il « a fini par cesser de croire au christianisme comme une révélation divine ».

Mais ce n'est pas sur la base de l'évolution que Darwin a abandonné la religion biblique. Voilà qui pose problème quand on justifie son athéisme par cette théorie... Darwin ne s'est penché sur l'idée d'un dieu personnel que tard dans sa vie ; alors, il a utilisé la sélection naturelle pour réfuter les arguments en faveur d'un Dieu aimant et bienveillant. Quand il parle de son incroyance, son manque d'assurance est frappant. Il se compare à un daltonien dans un monde où tous les autres peuvent voir le rouge. Il comprend donc que « l'argument le plus courant pour l'existence d'un Dieu intelligent se fonde sur la conviction intime et profonde ressentie par la plupart des gens ». C'est un sentiment qu'il a connu dans sa jeunesse - un passage de son journal de bord dans son expédition avec le *Beagle* rapporte comment la jungle brésilienne l'a impressionné au point qu'il a été convaincu que seule l'existence de Dieu pouvait expliquer cette magnificence. Mais plus tard dans sa vie, ces sentiments lui ont paru sujets à controverse : « Je ne vois pas comment cette conviction intime et ces sentiments peuvent peser face aux preuves de ce qui existe vraiment. »

Il ouvrait ici indubitablement la voie à la science moderne par sa confiance exclusive à la réalité objective. Pour autant, Darwin n'était pas un adversaire acharné de Dieu. Après avoir débattu de la possibilité de l'immortalité et d'autres attributs de Dieu, il dit :

«Je ne peux prétendre faire la lumière sur des sujets aussi difficiles à comprendre. Le mystère du commencement de toute chose est insoluble par nous et, en ce qui me concerne, je dois me contenter de demeurer un agnostique. »

Cette position est gênante pour Dawkins ; pour s'en tirer, il argue que la pression sociale au XIX^e siècle était si forte que les incroyants renâclaient à donner leur avis sincère. Il cite la position du célèbre philosophe athée Bertrand Russell pour qui cette pression a pesé sur les scientifiques pendant une grande partie du XX^e siècle : «Ils dissimulent ce fait en public car ils craignent de perdre leur source de revenus. »

Cette hypothèse, dont même Dawkins semble douter, oublie qu'un scientifique peut croire en Dieu parce que, comme le dit le généticien Francis Collins, la science est efficace pour décrire le monde naturel mais pas le monde surnaturel. Pour Collins, qui est croyant, «les deux mondes existent vraiment et sont également importants. On ne les étudie pas de la même façon. Ils coexistent. Ils s'éclairent réciproquement ».

Au fond, est-il important de savoir si les grands scientifiques croient en Dieu ? Copernic, Newton et les autres n'ont pas mené d'expériences sur l'existence d'une divinité, pas plus qu'ils ne se sont fondés sur leur expérience personnelle (même si leur biographie, comme celle de bien des gens, peut laisser apparaître ce genre de révélation). Demander à des scientifiques leur avis sur l'art n'aurait pas grand intérêt ; il s'agit de deux domaines entièrement distincts.

L'origine des espèces a pourtant ébranlé la Bible et la foi chrétienne jusque dans ses fondations. Alors, pourquoi Darwin a-t-il évité l'athéisme ? Un jeune admirateur lui a écrit une lettre le questionnant sur ses opinions religieuses. La réponse

est un exemple de précautions oratoires. Darwin écrit :

« Il est impossible de répondre à votre question brièvement ; et je ne suis pas sûr de pouvoir le faire même si j'y consacrais des pages. Mais je puis dire que l'impossibilité de concevoir que cet Univers immense et merveilleux, avec nos êtres conscients, ait émergé par hasard, me semble l'argument principal en faveur de l'existence de Dieu ; cela dit, je n'ai jamais pu déterminer la véritable valeur de cet argument. »

Ceci nous ramène à la question du hasard et des probabilités. À l'âge de la foi, la complexité de la nature amenait les hommes à voir partout la main du Créateur. L'essor de la science a remis en question ces perceptions intuitives en permettant d'étudier en détail tous les aspects de la nature. Les mathématiques l'ont emporté sur la « religion naturelle », comme on l'appelait alors. Voyons alors du côté des probabilités. Les chances que Dieu existe l'emportent-elles ou non ?

DIEU, LE 747 ULTIME ?

Il y a une réponse célèbre à cette question. En 1982, l'astrophysicien anglais sir Fred Hoyle a donné à la radio une conférence où il mentionnait en passant qu'un de ses collègues « avait découvert qu'une cellule de levure et un Boeing 777 avaient le même nombre de composantes, le même niveau de complexité ». À l'heure actuelle, on explique par le hasard que toutes les composantes d'une cellule de levure soient réunies ensemble. Hoyle a tenté de calculer combien il était improbable que le hasard ait ainsi assemblé une cellule vivante - les chances étaient infimes. Mais hors des chiffres, on se souvient surtout de son analogie frappante (où le modèle de l'avion a changé) :

« Les chances que des formes évoluées de vie aient émergé de cette façon [par hasard] sont comparables aux chances qu'une tornade traversant une décharge puisse assembler un 747 avec le matériel qui s'y trouve. »

L'analogie était brillante car très facile à comprendre et à accepter. Il y a environ six millions de pièces dans un Boeing 747, et il faut de l'intelligence, un plan et de l'organisation pour les assembler correctement. Hoyle n'était pas un créationniste et ne croyait pas en l'existence de Dieu. Son but était de montrer que les structures complexes étaient difficilement explicables par l'argument du hasard.

Il est facile de développer l'analogie du 747 dans la décharge pour la rendre plus forte - mille fois plus forte, en fait : ce sont six *milliards*, pas six millions, de lettres génétiques qui forment l'ADN humain par leur arrangement précis et délicat. Des anomalies congénitales et des maladies génétiques majeures peuvent provenir d'un arrangement imparfait de quelques gènes seulement. Ceci semble indiquer qu'une intelligence est à l'œuvre. Malheureusement le terme de *dessein intelligent* a été accaparé par le créationnisme : il est devenu le mot-clé des chrétiens fondamentalistes qui tentent d'expliquer les récits

bibliques par de la pseudoscience... Avec pour conséquence de discréditer durablement le concept d'intelligence dans la nature.

“Complaisance de Dawkins

Chapitre après chapitre, Dawkins se complaît à attaquer les chrétiens fondamentalistes. Pour lui, si vous suggérez que la nature suit un plan, vous êtes dans le même bateau que celui qui prend la Genèse à la lettre. Il pense ainsi triompher de tous les débats et, par sa clarté et son intelligence, forcer ses opposants, sinon au silence, du moins à recourir à l'argument brumeux que Dieu a une place dans la nature que la science ne peut atteindre. Pour Dawkins, cela revient à mettre Dieu à l'abri, à le soustraire au raisonnement scientifique dans la crainte qu'il ne survive pas à l'acuité du regard que nous posons sur les amibes, les électrons et les os de dinosaures.

Pour autant, l'analogie du 747 est trop forte pour qu'on l'ignore et *Pour en finir avec Dieu* est contraint de l'affronter. Dawkins écrit que « l'argument de l'improbabilité est le plus puissant ». Il prend comme exemple un tract des Témoins de Jéhovah qui défend la théorie créationniste en citant des formes de vie complexes démontrant soi-disant l'intervention du Créateur. Parmi elles, on trouve l'*Euplectella*, une éponge d'eau profonde, appelée parfois corbeille de Vénus (cadeau de noces traditionnel en Asie, car elle symbolise la fidélité conjugale dans la mesure où chaque éponge abrite un et un seul couple de crevettes, dont la progéniture part ensuite à la recherche d'une autre *Euplectella*). Le squelette de l'éponge est formé de millions de fibres de verre si imbriquées entre elles qu'elles intéressent les fabricants de fibre optique ; l'éponge est en effet capable de convertir l'acide silicique de l'eau de mer en silice, la base chimique du verre. Pour le pamphlet des Témoins de Jéhovah, la science ne sait pas expliquer une telle complexité et conclut que « nous savons au moins une chose : ce n'est pas le hasard qui a pu la créer ».

Dawkins cherche à créer la surprise en faisant mine

d'acquiescer. Effectivement, accorde-t-il, le hasard est une piètre explication pour le squelette de verre de la corbeille de Vénus. Personne ne pourrait admettre qu'une telle splendeur est due à la chance. Par ce revirement soudain, Dawkins, d'habitude si prompt à dégainer les calculs de probabilité, vise à intriguer son lecteur... Pour retourner l'analogie du 747 en sa faveur. Le problème, dit-il, est que Fred Hoyle, aussi brillant qu'il ait été, ne comprenait rien à l'évolution. Le secret de la sélection naturelle, la source de sa puissance en tant que théorie, est justement qu'elle n'a pas besoin du hasard. Le vivant est une compétition où toute chose agit égoïstement. Les plantes veulent de l'eau et de la lumière. Les animaux veulent se nourrir et se reproduire. En évoluant pour grimper jusqu'au sommet d'un arbre, une liane obtient la lumière dont elle a besoin. Les clavicules du guépard ont évolué jusqu'à quasiment disparaître, lui permettant ainsi des foulées plus importantes et une course plus rapide qui lui assure de rejoindre la gazelle plus vite que les autres félidés. Pas à pas, chaque créature gagne son droit à survivre. Il n'y a aucun hasard dans cette démarche.

Pourquoi, demande alors Dawkins, avons-nous encore tendance à voir la main de Dieu dans cette architecture ? Parce que nous partons du principe erroné que certaines choses sont trop belles et trop complexes pour être apparues d'elles-mêmes - la spirale du coquillage du nautilus, que l'on retrouve à l'identique dans le cœur d'une rose, dans la double hélice de l'ADN et dans l'arrangement des graines sur un tournesol. Nos yeux nous disent qu'il faut un architecte à cette beauté et à cette complexité.

Eh bien, oui et non. Selon Dawkins, il est logique de relier une machine humaine, comme une montre, à son créateur. Les montres ne s'assemblent pas d'elles-mêmes. Mais il n'en va pas de même dans la nature. Les galaxies, les planètes, l'ADN et le cerveau humain se sont construits d'eux-mêmes. Comment ? Darwin nous montre la façon dont la vie est apparue sur Terre. La complexité provient d'une séquence de petits pas. On peut admirer une mosaïque romaine, mais quand on s'en approche

on se rend compte qu'elle est fabriquée de gravillons... Et un gravillon n'a rien d'extraordinaire. Le darwinisme explique que les petits pas de l'évolution n'ont rien d'improbable : ce sont les briques qui constituent tous les éléments complexes de la nature. Le choix entre Dieu et le hasard est erroné, écrit Richard Dawkins ; le vrai choix se situe entre Dieu et la sélection naturelle.

Si vous cherchez quelque chose de totalement improbable - au point que l'idée même de son existence soit ridicule - alors pensez à Dieu. Pour Dawkins, Dieu est « le 747 ultime ». Un Dieu qui aurait pu créer toute forme de vie en un seul geste, comme le prétend la Genèse, aurait dû être plus complexe que ce qu'il créait - plus complexe que l'ADN, les quarks, les milliards de galaxies et tout ce qui est apparu depuis 13,7 milliards d'années avec le big bang.

Il est *extrêmement* improbable qu'un tel être se cache derrière le rideau de la nature. À travers une série de fossiles, on peut comprendre d'un seul coup d'œil le lent et inexorable processus de l'évolution. Hoyle a levé un drôle de lièvre en mentionnant le hasard ; la vraie solution à ce problème est que l'existence d'un Dieu architecte va à l'encontre de *toutes* les probabilités. Dawkins cite ici son collègue de l'université du Massachussetts, Daniell Dennett, appelé à la rescousse en tant que philosophe et penseur de l'athéisme. Dans une interview donnée en 2005 à un journal allemand, Dennett s'oppose à cette idée qu'il faudrait « quelque chose de grand, d'extraordinaire et intelligent pour créer quelque chose de moindre ». Cette notion ne peut sembler juste qu'aux plus naïfs, dit-il.

« On n'imagine pas une lance fabriquer un fabriquant de lances, un fer à cheval créer un maréchal-ferrant, un pot faire un potier. »

C'est ce que Dennett nomme la « théorie du ruissellement créationniste ». Dieu serait un maréchal-ferrant forgeant un fer à cheval de taille cosmique. Dennett, en qui Dawkins voit un « philosophe scientifiquement solide », adopte lui aussi l'argument de l'improbabilité : un maréchal-ferrant de l'Univers,

un horloger cosmique seraient trop complexes pour être probables. Devant un choix, la science préfère toujours l'explication la plus simple. La théorie du hasard est trop improbable, on doit la rejeter ; l'image d'un Dieu infiniment complexe ne convient pas non plus. Ne reste donc que l'évolution. Fin du débat.

PEUT-ÊTRE, PEUT-ÊTRE PAS

Dans la vie réelle, seule une poignée de gens croient en Dieu parce qu'ils ont étudié l'épineuse question des probabilités. J'en reviendrai bientôt à la réalité, mais examinons encore un peu cette dernière. L'analogie du Boeing 747 vous paraît-elle juste ? C'est mon cas. Dans ses pires moments, *Pour en finir avec Dieu* caricature purement et simplement Dieu. Il est absurde de se demander si Jéhovah a créé ou non l'ADN. C'est un épouvantail que nous propose Dawkins - un Dieu personnel qui a forgé l'Univers. Au fond, ce n'est qu'une variante d'un Dieu à notre image, mais beaucoup plus intelligent. Comme nous l'avons dit, beaucoup de gens ne peuvent imaginer Dieu que sous une forme humaine. Lorsque l'on quitte les religions officielles, c'est avant tout cette représentation que l'on rejette.

Pendant presque quatre cents pages, Dawkins démolit Dieu sans examiner sérieusement si une divinité peut être autre chose qu'un père tout-puissant dans les nuages. Pour détruire son épouvantail, il suffit de lui répondre : «Ce n'est pas ce que j'avais en tête. » Les religions officielles refusent peut-être - en tout cas selon Dawkins - d'imaginer un autre Dieu que Dieu le Père ; mais il existe pourtant des alternatives. Saint Augustin avait rejeté dès le V^e siècle de notre ère la lecture littérale des Écritures. La foi d'aujourd'hui va bien plus loin que cette interprétation, mais Dawkins ne lui accorde pas le moindre crédit.

“Pour un tel Dieu, nul besoin d'être complexe

Une des possibilités est que Dieu *soit* la Création. (Einstein suggère ce point de vue quand il parle de «connaître les pensées de Dieu», même s'il ne dit pas explicitement que Dieu se trouvait dans les lois qui régissent le temps et l'espace.) En d'autres termes, Dieu n'est pas une personne mais la totalité de la nature. En tant que source d'existence, il est le point d'origine de mon être et du vôtre. Dieu n'est pas notre père ; il

n'est pas l'horloger qui assemble les pièces d'un mécanisme ; il n'a pas de sentiments ni de désirs. Il est un être en lui-même. Toutes les choses existent parce qu'il existait auparavant. Pour un tel Dieu, nul besoin d'être complexe.

Imaginer un Dieu plus complexe que son univers n'est qu'une diversion, un argument déjà utilisé par les théologiens médiévaux. Dawkins et Dennett auraient peut-être eu leur place dans les couloirs de la Sorbonne dans les années 1300... Au xvm^e siècle, l'analogie de l'horloger devint célèbre avec un mouvement connu sous le nom de « déïsme », dont fit partie Thomas Jefferson, troisième président des États-Unis. Ce mouvement voulait réconcilier foi et raison. Les déistes acceptent que Dieu n'est pas présent dans le monde, et la raison leur indique que les miracles ne peuvent exister, car ils défient les lois de la nature. Quelle sorte de divinité peut-elle être adorée si elle n'est pas présente et ne fait pas de miracles ? Un Dieu rationnel qui a construit l'Univers et l'a mis en marche avant de s'en aller.

Pour les déistes, Dieu est un horloger qui a construit un mécanisme, l'a remonté et le laisse se dérouler.

La ruse de Dawkins consiste donc à supposer que l'horloger est plus complexe que l'Univers. Mais il n'y a aucune raison d'accepter ce présupposé. Quand vous tendez la main pour allumer une lampe, vous réalisez une intention simple. Le fait que votre cerveau contienne des centaines de milliards de neurones et peut-être des milliards de connexions synaptiques est hors de propos. C'est votre intention qui crée l'acte ; la complexité du cerveau sert à accomplir un simple geste. La complexité n'est pas un obstacle pour créer les pensées, les mots et les actions qui constituent la condition humaine. Le cerveau est bien trop complexe pour que quiconque le comprenne, et pourtant nous l'utilisons chaque jour.

Dieu pourrait en fait être la plus simple des choses : une unité. La diversité se déploie à partir de l'unité, et la diversité - l'expansion de l'Univers, les milliards de galaxies, l'ADN humain - est incroyablement complexe. Mais sa source n'a pas besoin de l'être. Picasso a été à l'origine de dizaines de milliers

d'œuvres d'art, mais il n'a pas eu besoin de les imaginer toutes en même temps dans son esprit. Comme la sélection naturelle, Dieu a le droit de produire le monde naturel pas à pas - à moins que, comme Dawkins, vous teniez à tout prix à croire que la Genèse est le seul récit de la Création auquel les croyants puissent ajouter foi. En réalité, l'alternative que je propose - Dieu est la Création - est issue d'une longue tradition.

L'argument suivant de Dawkins est crucial : une création complexe n'a pas besoin de créateur. Cela exclut-il de fait la possibilité d'un créateur pris dans le tissu de la Création ? Non. Mais dans un passage triomphant, *Pour en finir avec Dieu* explique pourquoi la sélection naturelle est la seule théorie qui explique effectivement l'évolution de la vie :

« Une fois que l'ingrédient vital - une sorte de molécule génétique - est en place, la vraie sélection naturelle darwinienne peut commencer, et les formes de vie complexe finissent par émerger en conséquence. »

***“La physique n'a pas trouvé de solution
à la complexité du cosmos***

La plupart des non-scientifiques ne verront pas ici la contradiction logique. L'analogie du 747 n'est pas réfutée par ce qui s'est passé *après* l'apparition de la vie. Et le fait que l'ADN ait été formé ? L'ADN est chimique, mais pour l'expliquer on doit faire appel à la physique. Du point de vue de celle-ci, la séquence qui mène du big bang à l'ADN est une chaîne simple. Les mêmes lois de la nature sont à l'œuvre ; il ne peut y avoir de trous dans la chaîne, sans quoi l'ADN ne serait pas apparu.

Ainsi, il n'aurait fallu qu'une étape manquée il y a des milliards d'années pour que toute l'entreprise se soit effondrée - si par exemple la vie n'avait pas émergé de la combinaison de l'oxygène et de l'hydrogène. Le cosmos primitif était plein d'hydrogène et d'oxygène flottant librement, comme aujourd'hui. L'ADN ne peut exister sans eau, et l'eau a dû exister en abondance pendant des centaines de millions

d'années. Dans la mesure où 99,9999 % de l'oxygène et de l'hydrogène de l'Univers (et vous pouvez ajouter autant de chiffres que vous voulez après la décimale) ne sont *pas* devenus de l'eau, le fait que l'eau soit apparue sur Terre n'est pas une question de petites étapes probables. C'est le contraire - les arguments selon lesquels la vie n'existe que sur Terre restent d'actualité, sans pour autant faire appel à un Dieu biblique.

Dawkins le comprend très bien. Quand il prétend que la biologie a résolu le problème de l'émergence de la vie par les « petites étapes probables », il évite totalement la question de l'apparition de l'ADN, qui est tout sauf un détail. Il admet certes que la physique n'a pas trouvé de solution à la complexité du cosmos, mais il promet qu'elle le fera un jour.

Malheureusement pour lui, son explication biologique n'a toujours aucun fondement. Il reviendrait à expliquer comment Michel Ange a peint la chapelle Sixtine, touche par touche, sans rendre compte de la provenance de la peinture. Or, sans peinture, pas d'œuvre. Pas d'ADN, pas d'évolution. Faire appel à la théorie de Darwin pour expliquer l'absence de Dieu reste une argutie tant que ni Dawkins ni aucun autre généticien ne peuvent expliquer l'apparition de l'ADN. (Une chose est certaine : l'ADN ne participe pas à la lutte pour la survie de l'espèce.)

De même, Dawkins semble commettre une erreur basique sur la théorie darwinienne en ce qui concerne les gènes. Pressé de nous convaincre que la sélection naturelle n'est pas le fruit du hasard (ce que toute personne un peu sensée sait déjà), il en oublie un point crucial de la théorie génétique, à savoir que les gènes mutent *aléatoirement*. Quand on étudie la drosophile et les mutations de ses gènes, les données suivent parfaitement la distribution aléatoire. Si ces mutations montraient des tendances particulières - plus de mâles que de femelles, des yeux de plus en plus grands, une nouvelle paire de pattes apparaissant sur plusieurs générations - alors, une certaine architecture, une *intention* serait à l'œuvre. Mais de tels mots sont des anathèmes dans la pensée de Darwin et Dawkins. Seules les mutations aléatoires « collent » à la théorie

Pour un statisticien, la répartition aléatoire des changements

génétiques est pratiquement parfaite. Dans l'ADN humain, une partie de l'héritage individuel, connue sous le nom de génome mitochondrial, ne change pas d'une génération sur l'autre. Il est transmis par la mère sans se mélanger aux gènes du père. Ce caractère unique a permis un usage particulier du *génome mitochondrial*. Les généticiens peuvent en effet calculer le calendrier des mutations causées par des facteurs externes, comme les rayons X ou les rayonnements cosmiques, et les comparer aux occurrences des mutations dans le génome mitochondrial. Il en résulte une « horloge moléculaire », la façon la plus rapide de déterminer la vitesse à laquelle, il y a des centaines de milliers d'années, l'*Homo sapiens* a évolué en partant de sa souche africaine originale pour se répandre à la surface de la Terre. C'est ce que l'on appelle « l'Ève mitochondriale ».

Le fait est généralement accepté : la mutation aléatoire des gènes est le moteur principal de l'évolution. La girafe ne peut pas atteindre les feuilles les plus hautes de l'arbre tant qu'une mutation génétique de l'espèce ne lui donne un cou plus long. Les poissons ne peuvent sortir de l'océan si une mutation aléatoire ne les dote pas d'un système respiratoire qui n'a plus besoin de l'eau. Au fond, pour un darwiniste strict, le hasard est tout. Il est donc d'autant plus étrange que Richard Dawkins, fervent défenseur de Darwin, l'oublie ici.

Je ne suis pas biologiste, et je risque donc de me ridiculiser en ayant recours à des données techniques, mais l'énigme de l'existence de Dieu est trop complexe pour qu'on la laisse à des techniciens. *Dieu* est le mot que nous utilisons quand nous affirmons l'existence d'un but et d'un sens ; ainsi, à moins de pouvoir réfuter l'hypothèse d'un Univers aléatoire, vous avez peu de chances de pouvoir défendre Dieu. Un Dieu soumis à des règles aléatoires ne serait pas meilleur qu'une personne qui gagne à la loterie.

“Dawkins frappe à l'aveuglette

Par chance, on peut sortir de ce piège du hasard en restant

fidèle à la science, et je le montrerai amplement par la suite. Dawkins prétend que sa preuve contre Dieu est «sans réponse possible», mais elle est en fait simple à réfuter. *Pour en finir avec Dieu* a d'ailleurs offensé certains scientifiques autant que les créationnistes. Les plus hostiles ont fait remarquer que la science dépend de données, et que Dawkins n'en fournit aucune. Pour soutenir ses idées athées, il n'a mené aucune recherche, ne s'est livré à aucune expérience. La réfutation scientifique la plus sévère, toutefois, reste que *Pour en finir avec Dieu* ne présente aucune hypothèse qui *puisse* être testée. Son auteur a d'ores et déjà décidé des conclusions à atteindre, si bien qu'il ne répond qu'aux questions qu'il veut lui-même poser.

Un célèbre biologiste, H. Allen Orr, cite la conclusion de Dawkins selon laquelle «nous devons blâmer la religion elle-même, et non l'extrémisme religieux - comme si celui-ci était une sorte de terrible perversion d'une religion vraie et digne » (ce qu'il est pourtant, évidemment). Orr réplique sèchement :

«Comme vous l'avez sans doute remarqué, quand il parle religion, Dawkins frappe effectivement à l'aveuglette, comme s'il était incapable de distinguer un croyant d'un fanatique prêt à commettre un attentat suicide devant une clinique d'avortement. »

Dawkins cherche à terrasser le Dieu de la Bible, mais pour être sûr d'y parvenir, il n'utilise que la version la plus caricaturale de celui-ci.

AU-DELÀ DE L'ORNITHORYNQUE

J'avais promis de revenir à la « vraie vie » : le moment est venu de le faire. Dans la vraie vie, l'existence de Dieu doit faire la différence quant à la réalisation de nos souhaits, de nos rêves et de nos désirs. Nous ne devrions nous contenter d'aucun but moindre. Dieu devrait nous apporter davantage de joie et diminuer nos douleurs. Il devrait glorifier la condition humaine au lieu de nous laisser dans le doute et la peine. Dawkins s'oppose ainsi farouchement à toutes les voies religieuses vers une vie meilleure. Imaginons donc que nous nous trouvions à un carrefour avec deux panneaux : l'un pointant vers une vie meilleure grâce à la science, l'autre vers une vie meilleure grâce à Dieu.

Ces deux routes sont longues mais l'on n'en voit que le début. Où mèneront-elles ? Notre passé est jalonné de terribles erreurs. L'Inquisition espagnole fut monstrueuse et inhumaine, mais elle n'a tué qu'un infime pourcentage du nombre de victimes de Nagasaki et d'Hiroshima. Les deux camps pourraient se renvoyer la balle indéfiniment sans pour autant que cela profite à l'un ou à l'autre. Sur le terrain, la réalité est qu'il faut choisir la route que l'on va suivre sans savoir où elle nous mènera.

Pour effectuer ce choix, il est très utile de se rendre compte que les militants de l'athéisme, qui défendent la science, ne sont pas toujours les grands penseurs qu'ils prétendent être. Comme le remarque Orr, «une des raisons de l'absence de conclusion d'ampleur dans *Pour en finir avec Dieu* est claire : Dawkins semble ne pas exceller dans ce domaine ». Dawkins, en effet, ne se rend pas compte que son utilisation du paradoxe du Boeing se retourne contre lui. Nous devons chercher une meilleure logique. Il est crucial de poser les bonnes questions sur Dieu, car les mauvaises questions ne peuvent mener qu'à de mauvaises réponses. Voici une liste de ces mauvaises questions.

Dieu écoute-t-il ?

Cette question part du principe que Dieu est une personne avec des oreilles et une attention variable. Si Dieu est Dieu, par définition, il entend tout en permanence.

Pourquoi Dieu répond-il à certaines prières et pas à d'autres ?

Comme on le sait, cette question mène à de forts sentiments de doute et de culpabilité dans la mesure où elle implique que Dieu ne répond qu'aux prières de ceux qui le méritent. Les autres, ceux qui n'obtiennent pas ce qu'ils demandent, sont des pécheurs ou sont coupables d'une façon ou d'une autre - peut-être de ne pas suffisamment prier ou avoir la foi. Mais si Dieu est Dieu, il fait tout et tout le temps. Étant Dieu, il ne peut rien laisser de côté - et il ne peut donc ignorer une prière.

Quelle est la volonté de Dieu ?

La question suppose que Dieu a des besoins qui ne sont pas satisfaits ; que, comme nous, il est tourmenté par des désirs. Mais si Dieu est Dieu, il embrasse déjà tout ce qui existe ou peut exister. Pour beaucoup de gens, la question véritable est : « Qu'est-ce que Dieu attend de moi ? » Elle part du principe qu'un être humain avec toutes ses limitations est capable de donner à Dieu quelque chose qu'il ne saurait obtenir par lui-même.

On pourrait continuer par bien d'autres questions - «*Dieu s'occupe-t-il vraiment de nous ?*», «*Le Dieu des chrétiens aime-t-Il les non-chrétiens ?*» et «*À quel Dieu dois-je adresser mes prières ?*». Toutes ont un point commun : elles relèvent de la projection de la nature humaine sur le divin. Il n'est pas raisonnable de se demander si Dieu est à notre écoute. La question de savoir à quelles prières il répond est invalide. Lorsque l'on pose ces questions, on ne parle pas de Dieu : on se demande comment agirait un humain s'il devenait Dieu. Ce serait un dieu qui n'écouterait les prières que les jours où il est de bonne humeur.

On peut au contraire poser des questions plus fructueuses sur Dieu. Parmi celles-ci :

Dieu existe-t-il ?

Dieu est-il présent ?

Dieu est-il la source de l'esprit ?

L'amour vient-il de Dieu ?

Pourquoi ces questions sont-elles justes ? Elles ont un point commun avec les mauvaises : elles interrogent la transcendance et explorent la possibilité d'une réalité supérieure. Il est totalement légitime d'essayer de savoir pourquoi nous existons et ce que signifient nos vies. Répondre à la question « D'où viens-je ? », nous mène à l'endroit d'où émanent l'amour, l'esprit et tout le reste. Les humains ne s'épanouissent pas dans le doute. Nous pouvons parfois perdre foi en nous-mêmes, mais la vie passe avant tout. Elle a de l'importance. Nous la remplissons d'intelligence, de créativité, d'amour et de sens. Quel sens ? Chacun est libre de créer sa propre réponse. En réalité, c'est ce que nous faisons tous. Nous passons notre vie à combler nos désirs, à ressentir l'amour qui va et vient, en essayant de nous comprendre les uns les autres et de faire face à de nouveaux défis.

Dawkins ne s'oppose pas frontalement à la notion de sens, mais il se trompe en considérant que seule la science peut en fournir. Ce point de vue a pour nom *scientisme* ; pour lui, il n'y a pas de vérité autre que scientifique - ce qui revient à dire que la science peut tout expliquer, et si ce n'est pas le cas, tant pis : ce que la science ne peut expliquer est indigne d'intérêt.

Voilà le moment où les bonnes questions atteignent leur but. Quand on explore l'Univers à la recherche de données brutes, une grande partie de ce qui fait sa beauté disparaît. Dieu n'est pas une fiction surnaturelle étrange comme le prétend Dawkins. Il est la source de notre monde intérieur, l'endroit où s'enracinent l'art, la musique, l'imagination, les conceptions visionnaires, l'amour, l'altruisme, la philosophie, la morale et les liens humains. Ce monde-là a ses propres vérités, à travers lesquelles nous pouvons l'atteindre. Seul un extraterrestre chercherait à prouver l'existence de l'amour en mesurant les probabilités. Seule une personne qui n'a jamais vu

d'ornithorynque s'appuierait sur les statistiques pour prouver qu'un tel animal ne peut pas exister. Il en va de même pour Dawkins et son approche de Dieu.

Psychologie de la certitude

Les militants de l'athéisme font bloc. Ils se serrent les coudes pour former une muraille infranchissable, une ligne de défense du point zéro de la foi : celui où Dieu n'a jamais existé sous aucune forme. Il ne mérite ni adoration, ni respect, ni amour. La psychologie de la certitude - un état qui voit le doute comme une forme de faiblesse - est de leur côté à une époque où la foi religieuse a été mise à mal et où bien des gens sont dans le doute. En cela, l'intégrisme religieux n'est que l'image inversée de Dawkins et des siens - un bloc tout aussi solide de croyances opposées.

La certitude est une ancre rassurante. Pourtant, peu de gens, même s'ils se sentent à la dérive, peuvent s'y raccrocher. Je pense en particulier à ceux qui ont été élevés dans la foi et tentent d'éviter les controverses religieuses. Il est probable que la certitude qu'affichent Dawkins et compagnie a eu des effets sur les doutes de ceux-là - des effets cachés, intérieurs, comme le travail de sape d'une compagnie de termites. Voici le témoignage de l'écrivain anglais Francis Spufford (on se souviendra qu'en Angleterre, la fréquentation des églises est relativement basse, tournant autour de 10 %).

Ma fille vient d'avoir six ans. L'année prochaine, ou un peu plus tard, elle découvrira que ses parents sont bizarres. Nous sommes bizarres parce que nous allons à l'église. Cela signifie que plus elle grandira, plus elle entendra de voix qui lui expliqueront «ce que ça veut dire» - et à l'adolescence ces voix deviendront des hurlements. « Ce que ça veut dire », c'est que nous croyons à des absurdités datant de l'âge de bronze. Que nous avons le fétichisme de la souffrance et de la douleur. Que nous défendons une gentillesse falote. Que nous sommes trop stupides pour comprendre l'irrationalité de nos croyances... Et que nous

jugeons sans cesse les autres.

Dans ses écrits, Dawkins cherche à donner à son lecteur l'impression d'être du mauvais côté de l'histoire. Avoir la foi est déjà étrange ; bientôt, cela fera de vous un paria social.

UN ATHÉISME DE SALON

Dans ses polémiques, Dawkins empile les arguments plus ou moins solides, mais il ne se départit jamais de sa position psychologique de force. Son groupe et lui sont un exemple classique de l'adage « Si nous sommes d'accord, c'est que nous avons raison ». Quand ils se réunissent, la discussion ne porte pas sur les masses de croyants qu'ils veulent convertir à leur mode de pensée. Non, ils préfèrent parler de leur supériorité en tant que penseurs. Je vous invite à ce titre à regarder une vidéo très révélatrice, disponible sur YouTube, intitulée *The Four Horsemen* (Les Quatre Cavaliers), et qui propose deux heures d'une descente en flammes de Dieu, où Dawkins joue le rôle de modérateur (ce surnom des « Quatre Cavaliers » vient d'une proposition de Christopher Hitchens qui avait baptisé le groupe « Les Quatre Cavaliers de l'anti-apocalypse », appellation raccourcie par la suite).

La vidéo reprend les débats déjà présents dans *Pour en finir avec Dieu*, mais elle montre également quel genre d'atmosphère crée autour d'eux ces phares de l'athéisme militant. Dawkins et Hitchens sont anglais ; Daniel Dennett (l'aîné du groupe, avec lunettes et barbe blanche) et Sam Harris (qui joue le rôle du converti, déçu par l'échec de sa quête spirituelle) sont américains. Vêtu d'un jeans et d'une chemise noire, Harris est un quadragénaire d'allure jeune et mince. Hitchens, lui, est un quinquagénaire à l'aspect négligé, l'image même du cynique véhément. Dawkins, avec son regard d'aigle, joue le rôle de l'universitaire anglais qui mène le débat socratique. Il pose les questions, écoute les réponses avec intérêt. Ces Quatre Cavaliers sont très sûrs d'eux-mêmes, parfois même un peu trop. Ils rivalisent d'anecdotes pour dénoncer l'irrationalité de la religion. Le spectateur ne s'attend pas au flot de préjugés et de confusions qui déferle tout au long des deux heures de leur conversation.

Quelques détails supplémentaires : la scène est filmée dans une bibliothèque ou un salon de lecture ensoleillé, avec une

cheminée en pierre blanche en arrière-plan. Les intervenants sont assis autour d'une petite table garnie de bouteilles d'eau et de cocktails. On peut voir Hitchens fumer à la chaîne - la vidéo date de 2007, trois ans avant que ne soit diagnostiqué le cancer de l'œsophage qui devait l'emporter. Dawkins commence par rappeler que tous quatre ont été accusés de se montrer virulents, arrogants, hautains et acerbes. Qu'en pensent-ils ?

**“Les croyants jouent la carte
des sentiments blessés**

Dennett répond que cela l'amuse.

« Dans mon livre, je me suis donné du mal pour m'adresser à des religieux raisonnables ; je l'ai même donné à lire pour le tester à un groupe d'étudiants très religieux. »

D'après Dennett, cette première lecture a «engendré de vraies angoisses», aussi a-t-il modéré son propos. Pourtant, cela n'a servi à rien car, par la suite, on a tout de même qualifié son livre de « violent et agressif ». Ces retours ne l'ont pas pour autant poussé à se remettre en question - bien au contraire, il se sent libéré de toute responsabilité. «Les religions, dit-il, se mettent en position de victimes pour que l'on ne puisse pas les critiquer sans être taxé de violence ». Dawkins approuve.

Malgré ses bonnes manières, Dennett reprend la défense classique du violeur qui rejette la faute sur sa victime en prétendant qu' « elle l'a bien cherché... ». Ainsi, pour lui, les croyants «jouent à chaque fois la carte des sentiments blessés» (comme s'il était impossible qu'il ait blessé les sentiments de ses lecteurs). Quel choix reste-t-il alors ? demande Dennett. « Dois-je me montrer impoli ou... simplement me taire ? » En réalité, il y a d'autres solutions, mais l'athéisme militant doit à tout prix inventer des oppositions radicales - sans quoi il ne peut justifier de son absolue certitude. Tout doit être noir ou blanc, aucune zone grise ne peut subsister.

Sam Harris prend la parole.

« Voilà ce que c'est d'enfreindre un tabou. Je pense que nous nous heurtons au fait que la religion refuse obstinément la critique rationnelle. »

Une telle accusation est bien entendue sans fondement. Le Siècle des lumières, qui a transformé l'Europe et la culture occidentale dans son entier, n'est rien d'autre qu'une critique rationnelle de la religion. Après Darwin, la science a joué à son tour ce rôle, en se fondant sur les preuves tangibles fournies par les fossiles, la génétique et la physique quantique. Dans cette vidéo, on voit clairement un trait caractéristique de la psychologie de la certitude : la rhétorique remplace la réalité.

Harris semble le plus vindicatif des quatre, quand il lance que «nos amis athées et libres-penseurs» sont coupables de paresse intellectuelle : ils n'attaquent pas suffisamment les religions. Ils « abandonnent les gens à leurs superstitions malgré le mal qu'elles entraînent ». Je pense qu'il se trompe ; il ne s'agit pas de paresse, mais du fait que la plupart des athées n'ont aucune envie de forcer d'autres à penser comme eux.

Le tour de table continue, et c'est Hitchens qui prend la parole. Des quatre, c'est le plus connu pour ses apparitions médiatiques et son discours offensif (même si son prestige a quelque peu pâti du fait qu'il ait défendu publiquement la guerre du Golfe). « Sans sombrer dans l'auto-apitoiement, dit-il, nous avons également été insultés et blessés. »

***“Les physiciens ne s'offensent pas
que l'on remette en cause leurs théories***

Dawkins propose alors une idée : et si les deux camps, croyants et athées, donnaient une mesure exacte de l'offense qui leur est faite selon eux ? Est-il plus grave d'attaquer la religion de quelqu'un que, mettons, ses goûts artistiques ou ses opinions politiques ? Les scientifiques pourraient « tester les gens avec des avis sur leur équipe de foot ou leur chanson préférée, et voir jusqu'où on peut aller avant de vexer quelqu'un ». Car, demande-t-il avec légèreté, à part « tu es très moche », y

a-t-il sujet plus sensible que la religion ? Pour ne pas être en reste, Hitchens suggère que des remarques sur l'apparence physique de votre compagne peuvent également froisser les susceptibilités.

Personne, autour de la table, ne peut réellement croire que l'on puisse entreprendre une étude aussi inutile, mais Harris en profite pour amener le sujet sur l'objectivité scientifique.

« Les physiciens ne s'offensent pas que l'on remette en cause leurs théories. Ce n'est pas ainsi que fonctionnent les esprits rationnels quand ils essaient de décrire le monde. »

L'affirmation de cette première phrase est fausse. Quand on conteste leurs théories, les physiciens se sentent non seulement offensés, mais également abattus et furieux. Ils détestent la critique, détestent que l'on prouve qu'ils ont tort. Les jalousies professionnelles, voire l'intimidation pure et simple, sont parfois à l'œuvre dans le milieu scientifique. Il n'y a qu'à se souvenir de l'accueil glacial qu'ont subi à leurs débuts deux explications sur l'origine du cosmos - la théorie du multivers et la théorie des cordes - avant de devenir à la mode. (J'ai demandé un jour à un immense spécialiste de la neurologie pourquoi il n'avait pas reçu le prix Nobel ; il m'a répondu qu'il lui aurait fallu des années de campagne pour convaincre ses pairs de l'intérêt de ses travaux, et qu'il aimait trop la recherche pour entrer dans ce genre de démarches politiques qui lui auraient pris tout son temps). Le monde de la science, comme toutes les autres activités humaines, n'est pas à l'abri des jalousies, des complots et des manigances politiques.

Un peu plus loin, Harris admet, à la surprise des autres, que toutes les expériences ne sont pas forcément rationnelles.

« Je crois qu'il existe des expériences rares et que seul le discours religieux peut aborder sans gêne... Je pense aux expériences extraordinaires qui peuvent faire suite à l'absorption de LSD, ou si l'on passe un an enfermé dans une grotte, ou encore si l'on est doté d'un système nerveux fragile. »

**“Un esprit véritablement rationnel devrait
être capable de voir les limites de la raison**

Ainsi, pour lui, la religion est le seul endroit où peuvent être acceptées des expériences extraordinaires. C'est une erreur. On dirait qu'Harris n'a jamais entendu parler du terme *expériences de sommet*, terme proposé dès 1964 par le célèbre psychologue Abraham Maslow pour décrire un état de joie ineffable. Maslow a travaillé à partir de témoignages réels, où des gens décrivaient un état d'euphorie et d'impression d'harmonie avec le monde, comme si une réalité supérieure leur était révélée. Bien qu'étant un scientifique mondialement reconnu, Maslow ne leur a pas répondu que leur expérience était invalide. Il a accepté la valeur de ce qui s'était produit, et le fait que ceux qui avaient connu cet état parlaient d'une clarté que l'on pouvait décrire comme mystique, spirituelle ou religieuse.

Mais pour un athée militant, ces mots sont détestables. Il doit discréditer toute l'expérience. Harris se retrouve ainsi à s'excuser auprès des trois autres d'ajouter foi aux expériences extraordinaires. Il ajoute ainsi très vite que ces phénomènes « font l'objet d'un nombre effrayant de superstitions ». En réalité, Maslow a ouvert la voie à des recherches très sérieuses et à des conclusions sur les expériences-sommet, devenant ainsi un pionnier de la psychologie positive. Un grand nombre de personnes réalisent aujourd'hui que le spectre de la réalité personnelle va bien au-delà de la vie de tous les jours, débouchant sur un champ de possibilités nouvelles. Colin Wilson, qui a beaucoup écrit à la fois sur la science et sur le mysticisme, l'affirme :

« L'expérience-sommet mène à reconnaître que vos propres pouvoirs vont bien au-delà de ce que vous imaginiez. »

Harris, lui, discrédite très rapidement ces expériences spirituelles. Dans la phrase suivante, il s'en prend aux croyants pour leur « réponse tribale, irascible et au final dangereuse quand on remet leurs idées en question ». Dans ses livres, il va plus loin : d'irascible, cette réponse devient criminelle. « La vérité

est que nombre de ceux qui se disent transformés par l'amour du Christ sont profondément intolérants face à la critique, allant parfois jusqu'au meurtre », écrit-il ainsi dans sa diatribe contre la religion, *Lettre à une nation chrétienne*. Dans un autre de ses ouvrages, on trouve également les mots, «voici le monde dangereusement irrationnel que vous et les autres chrétiens œuvrez inlassablement à créer ».

Un esprit véritablement rationnel devrait être capable de voir les limites de la raison. L'irrationalité enrichit notre vie à tous les niveaux, qu'il s'agisse de l'amour irrationnel que nous vouons à nos enfants ou de l'inspiration artistique, de la sagesse spirituelle ou de l'intuition. Aucune personne consciente de soi ne saurait prétendre le contraire. Dans une interview récente, on a demandé au pianiste prodige chinois Lang Lang (qui a connu une consécration internationale en jouant pour les cérémonies des Jeux olympiques de Pékin en 2008) ce qu'il espérait pour la suite de sa carrière. Il a répliqué que si la carrière avait son importance, il abordait désormais la trentaine, ce qui le préoccupait le plus était la raréfaction de l'éducation musicale dans le monde. Quand on lui a demandé quelle en était selon lui la cause, il a répondu que c'était parce que l'on attendait désormais de l'éducation qu'elle soit plus pratique. Mais la musique reste indispensable.

— Parce qu'elle est bonne pour l'âme ? a demandé le journaliste.

Lang Lang a acquiescé :

— Elle nous rend plus créatifs et apaise nos cœurs.

ROMPRE LE CHARME

Au cours de leur entretien, les Quatre Cavaliers font souvent référence à leurs adversaires, ennemis et opposants intellectuels. Dennett rappelle que les critiques les plus virulentes sur ses écrits proviennent de personnes qui ne sont pas religieuses. Il pense savoir pourquoi. Ils ont «très très peur» de blesser les sentiments religieux de leurs amis. C'est une vision pour le moins simpliste. Dans son livre *Rompre le charme*^[10], Dennett exprime les fondements de son incroyance. Une des critiques les plus remarquées du livre, celle de l'éminent physicien Freeman Dyson, décrit ainsi son approche :

«Il y a deux sortes d'athées ; les ordinaires, qui ne croient pas en Dieu, et les passionnés qui voient en Dieu leur ennemi personnel. »

Dennett est dans ce cas, mais il n'adopte pas une stratégie frontale, bien au contraire.

« Dennett essaie de rompre le sort en tournant la religion en ridicule », écrit Dyson. Il consacre une grande partie de son livre à attaquer les méga-églises^[11] et les fidèles qui les fréquentent - en général peu éduqués et issus de classes défavorisées, proies faciles pour les prédicateurs évangélistes. L'une d'elle, poursuit-il, rejette le mot *sanctuaire* parce qu'il est trop religieux, et se préoccupe avant tout de savoir quelle est la taille idéale du parking.

En ce qui concerne son argument central, *Rompre le charme* s'appuie comme les œuvres de Dawkins sur la théorie de l'évolution - et il reprend les mêmes parallèles maladroits. Par exemple, il compare la question de la foi à la sélection canine. Les éleveurs sélectionnent des races sur certains critères, dont la loyauté. Dans le passé, les chiens devaient pouvoir donner leur vie pour protéger leur maître, et les spécimens d'aujourd'hui ont hérité de ce trait. Aux croyants, Dennett demande : «Avons-nous inconsciemment reproduit notre dévotion à Dieu dans cette dévotion au maître ? »

Pour ne pas révéler trop vite sa position, Dennett répond « peut-être ». Mais cette prétendue objectivité ne trompe personne - la comparaison entre les croyants et des chiens est suffisamment blessante en elle-même (on trouve, ailleurs dans le livre de Dennett, une analogie insultante entre un ver parasite qui envahit le cerveau d'une fourmi et une idée qui envahit le cerveau d'un humain). La partie centrale du livre, qui traite de l'évolution de la religion, utilise encore une fois le règne animal - primitif, impulsif, régulé par les gènes et des comportements fixes - comme point de référence pour étudier comment les hommes en sont venus à croire en Dieu.

“La « foi en la foi »

À un certain point de l'évolution, prétend Dennett, les hommes ne se sont plus contentés de croire aux explications surnaturelles des événements naturels. Ayant créé la fiction de Dieu dans leurs imaginations ignorantes, les fidèles sont entrés dans une nouvelle phase : ils ont commencé à imposer leur religion. Une « force sociale puissante » est apparue, qui disait aux gens : « Vous avez intérêt à croire. » Ainsi, l'intimidation s'est ajoutée à l'ignorance. Dennett appelle cette posture la « foi en la foi », qui d'après lui reste puissante. Un grand nombre de fidèles, écrit-il, ne croient pas aux enseignements de leur église mais veulent protéger l'ordre social dont participe celle-ci, un peu comme on cherche à protéger la démocratie malgré ses imperfections. Au lieu de croire en Dieu, ce qui est difficile, il suffit de *vouloir* croire ; il peut même suffire de *faire semblant* de croire.

La notion de « foi en la foi » est loin d'être inintéressante. Comme le montre la psychologie, la pression de la conformité est présente dans tous les groupes. On en trouve la preuve dans le comportement adolescent (qui ne se souvient de ses difficultés d'intégration au collège ou au lycée ?). Cette pression devient funeste dans des groupes criminels comme la mafia ou des idéologies comme le nazisme.

Mais ce que Dennett oublie, c'est que la pression de groupe

n'est pas toujours aussi pernicieuse. C'est elle aussi qui pousse les hommes à prendre les armes pour défendre une bonne cause, la libération des esclaves notamment. C'est aussi grâce à l'exemple des autres que l'on donne pour les bonnes causes. Au lieu d'accepter la pression sociale comme un état de fait, Dennett tente de la faire entrer de force dans sa théorie évolutionniste. Comme il est bien plus simple d'avoir « foi en la foi » que foi en Dieu, c'est cette croyance qui se propage. La génération suivante en hérite de façon quasi inconsciente. Ainsi, la religion devient plus résistante, s'enracine plus profondément. Dennett espère que des chercheurs se penchent sur la « foi en la foi ». Mais son but n'est pas d'atteindre une connaissance scientifique : pour lui, une fois que l'on vous a démontré que vous croyez en une croyance, vous devez la rejeter - une nouvelle étape pour rompre le charme.

Tout dans l'attitude de Dennett cherche à signifier : « Je ne pose cette question que pour la science, je ne prétends pas avoir de réponses. » En réalité, ses préjugés contre la religion sont évidents. Dans sa critique de son livre, Freeman Dyson rappelle que de nombreux scientifiques font preuve de préjugés semblables ; un de ses collègues, pour lequel il assure avoir beaucoup de respect, lui aurait confié un jour que la religion « était comme une maladie infantile dont l'humanité peine à se remettre ». Il donne un autre exemple avec un célèbre mathématicien hongrois, athée convaincu, qui ne parlait de Dieu qu'en l'appelant « FS » - pour « Fasciste Suprême ».

« Il imaginait Dieu, écrit Dyson, en un dictateur fasciste semblable à Mussolini, puissant et brutal, mais plutôt borné. » Le mathématicien avait dû faire preuve de son génie pour fuir tour à tour les dictatures italiennes, allemandes et hongroises. Il se considérait donc plus malin que « FS » - sa capacité à faire avancer les mathématiques le rendait plus intelligent que Dieu. Comme lui, Dennett et les autres Cavaliers ont l'impression d'exercer leur intelligence. Pourtant, ils sapent leurs propres efforts en faisant preuve de leurs motifs égoïstes et de leur intolérance (dans la vidéo, Dennett énonce sans émotion apparente que « rien n'est mystère pour la science ».)

Dyson souligne un point clé dans le traitement unilatéral que fait Dennett de la religion : « Il n'y a rien de condamnable dans ses préjugés, à condition qu'il les admette ouvertement. » La conscience et l'honnêteté intellectuelle commencent quand on perçoit comment nos sentiments peuvent influencer nos pensées. Laissons de côté pour un instant la question de Dieu. Toutes et tous, nous nous faisons des ennemis dans notre vie - des gens qui ne voient pas le bien en nous et ne se concentrent que sur les mauvais côtés. Notre ennemi peut croire que nous l'avons insulté ou traité de façon impardonnable, à moins que nous n'incarnions des positions politiques ou religieuses qu'il déteste. La haine contribue à réduire sa vision de nous. Peu importe que nous soyons serviables et honnêtes, que nous nous consacrons aux autres ou que nous donnions la moitié de nos revenus à des associations caritatives. « Et alors ? Tu as rayé la carrosserie de ma voiture ! » C'est ce que je nomme la « vision en tunnel » : un adversaire ne voit qu'une toute petite partie de nous, sur laquelle il se fixe.

Des préjugés dissimulés à l'œuvre

Mais il y a ici une stratégie globale à l'œuvre. Les Quatre Cavaliers tentent de dissimuler leur intolérance en s'adressant à des masses de croyants abusés pour qu'ils rejettent leurs propres sentiments d'illumination. À un moment, Dennett suggère que les croyants examinent l'erreur qu'ils peuvent commettre «comme nous le faisons, nous, avec nos propres vies». (Au même moment, cigarette à la main, Hitchens se ressert un cocktail sans rougir.) Quand il s'agit de faire des reproches sur la moralité des autres, nous sommes prompts à abandonner notre objectivité. En voici un exemple : dans *Rompre le charme*, Dennett condamne les musulmans modérés parce qu'ils ne se prononcent pas ouvertement contre les extrémistes de leur foi. C'est sans conteste un vrai problème. Il en profite pour citer une provocation du physicien et auteur Stephen Weinberg :

«Il y aura toujours des gens bien qui feront des bonnes choses et des mauvais qui font de mauvaises choses. Mais pour que des gens bien agissent mal, il faut la religion. »

La religion... ou la science ! Chaque jour, combien de scientifiques modérés se prononcent-ils contre l'énorme arsenal nucléaire des États-Unis (ou de la Russie, s'ils sont russes), contre l'épandage de toxines dans l'air et le sol, dans les milliards investis dans les armes chimiques et biologiques et les technologies de mort qui guident les armées ? L'argument de moralité est valable dans les deux sens. Examinant la religion «de l'intérieur» - en tant qu'expérience personnelle -, Dyson conclut qu'elle a fait immensément plus de bien que de mal. Pourtant, même là, il reste modéré :

« En réalité, je ne vois pas comment on pourrait mesurer objectivement les bienfaits d'une religion et ses méfaits et décider impartialement de ce qui est bien et mal. »

Malheureusement, pour l'athéisme militant, accepter cet

argument revient à se condamner au silence.

***“La religion doit être examinée objectivement
pour déterminer comment elle fonctionne***

Dennett considère la religion comme un phénomène naturel, une forme de comportements biologique qui ne diffère pas des combats des hommes de Neandertal pour les femelles ou de la loyauté des chiens envers leur maître. En tant que tel, elle doit être examinée objectivement pour déterminer comment elle fonctionne - exactement comme on étudierait le fonctionnement de la dépression ou la progression de la tuberculose dans les poumons. Une fois posé le diagnostic expliquant ce qui déclenche les comportements religieux, on pourra décider comment agir sur les comportements des croyants et l'étrange façon dont ils se raccrochent à Dieu.

Dennett a bien entendu un intérêt tactique à jouer ainsi sur les deux tableaux, en traitant la religion avec une curiosité et un détachement feints tout en dénigrant d'un point de vue personnel tout ce qui s'y rattache. Il est comme un biologiste chargé de creuser dans une termitière pour recueillir des données... tout en étant dégoûté par ces insectes ! Mais la stratégie est par trop détachée de la nature humaine. (« En Usant ce livre, commente un critique, je me suis senti comme un extraterrestre. ») Il ne s'agit pas d'une énigme scientifique à déchiffrer au microscope. La spiritualité est présente dans toutes les cultures et à toutes les époques pour une raison très humaine, que nous comprenons tous : l'expérience de Dieu, l'âme, la paix intérieure, la guérison et l'amour transcendant sont indestructibles. Dyson cite sa mère, une catholique sceptique : « Chassez la religion, elle revient au galop. »

Il illustre ce dicton avec une anecdote touchante concernant une visite en Russie qu'il a effectuée après l'effondrement du communisme. Visitant la région de Moscou avec sa femme, il s'est rendu au monastère du vénérable Sergiev Posad pour admirer les trésors artistiques et religieux conservés dans ce centre historique de la religion russe orthodoxe. À sa grande

surprise, «la jeune guide chargée de nous faire visiter les lieux n'a presque rien dit sur les bâtiments et les œuvres d'art que nous étions censés admirer. À la place, elle a parlé pendant des heures de sa propre foi et des influences mystiques qu'elle percevait dans l'église et le voisinage de tombeaux des saints ». Dyson en a été ému :

« Après trois générations de gouvernement athée et d'interdiction officielle de la religion, celle-ci repartait spontanément de ses racines ».

Un rhétoricien n'hésiterait pas à retourner l'argument évolutionnaire contre lui-même : la religion est l'exemple même de la survie du plus apte, et Dieu est aussi irrépessible que la vie elle-même.

LA RÉALITÉ EST DEDANS

Mon instinct me pousse toujours à retourner au monde réel. Sans cela, on finit par tenter d'explorer Dieu «par le petit bout de la lorgnette ». Or en ce qui concerne Dieu, nous ne sommes pas extérieurs à l'observation. La spiritualité, on y participe ou non, d'accord. Mais toute la réalité, en vérité, naît dans le monde intérieur. J'ai débattu avec un athée qui considérerait tous les phénomènes surnaturels comme des absurdités.

« Comment attaquer le surnaturel, lui ai-je demandé, quand nous ne sommes même pas capables d'expliquer le naturel ? La neurologie n'a pas le moindre commencement d'explication sur la façon dont vous me voyez en ce moment, ou pourquoi une rose sent bon, ou pourquoi le ciel s'embrase au coucher du soleil. »

Ceci est littéralement vrai. Les neurosciences sont capables de traquer les empreintes de l'expérience en scannant les feux d'artifice de neurones dans le cerveau. Mais un scanner ou un IRM sont incapables de créer les reflets du soleil couchant, l'odeur d'une rose ou le murmure d'une personne aimée. Les vues et les bruits du monde sont créés dans le cerveau. C'est un sujet complexe, mais aux fondements très simples : sans l'esprit, le monde tel que nous le connaissons disparaît. Comme le remarque l'éminent neurologue britannique sir John Eccles, «j'aimerais que vous compreniez qu'il n'existe dans le monde naturel ni couleur ni bruit - rien de semblable. Pas de texture, pas de motifs, pas de beauté, pas de parfums ».

“Le doute est un état inconfortable

Les réactions chimiques n'expliquent pas à elles seules ce que fait le cerveau. Le glucose est un sucre simple, que l'on peut reproduire en laboratoire. C'est également le premier carburant du cerveau. Comment une simple molécule de sucre se comporte-t-elle dans une éprouvette ? C'est très simple : elle ne fait rien. Elle est là, tout simplement. Mais une fois qu'elle

est entrée dans le cerveau *via* le sang, la molécule de glucose se met à penser, à sentir, à se souvenir, à espérer, à craindre et à rêver - c'est en tout cas ce que les matérialistes comme les Quatre Cavaliers prétendent. Mais les neurosciences n'ont jamais identifié ce qui rend le sucre conscient, et elles n'y parviendront jamais. Il est impossible de regarder un neurone au microscope et de s'écrier : «Je viens de voir la molécule de sucre devenir la couleur rouge ! », car cela n'arrive pas. Aucune des composantes chimiques de votre cerveau n'a de pensées, de sentiments, d'émotions, pas plus qu'elle ne voit les couleurs. Pourtant, *vous* voyez les couleurs. Comment votre cerveau transforme-t-il les photons en une image du coucher du soleil ? Comment transforme-t-il en musique des vibrations dans les molécules d'air ? Personne ne le sait. Quand Dennett prétend que rien n'est mystère pour la science, il fait preuve d'une grande ignorance.

Comment rejeter le témoignage d'un saint qui dit avoir vu Dieu quand on ne peut expliquer la façon dont on voit des objets ordinaires comme un grille-pain ou une chaussure ? Comment démystifier la spiritualité quand tout autour de nous est un mystère ? Les Quatre Cavaliers sont comme nous - ils accomplissent à chaque instant le miracle qui consiste à transformer des données brutes en un monde plein de lumière, de sons, de couleurs, de textures, de goûts et d'odeurs. La seule différence est qu'ils sont aveugles au point de nier ce miracle.

Les Quatre Cavaliers s'adressent à un public qui serait tenaillé par des doutes au sujet de Dieu. Le doute est un état inconfortable. En se posant en enquêteurs confiants, en scientifiques, nos pourfendeurs de la religion exposent l'absurdité de notre monde intérieur - avec ses divinités, ses démons, son Saint-Esprit et son Immaculée Conception. Le surnaturel doit crever comme une bulle de savon, emportant Dieu avec lui. L'arrogance de ce postulat est parfaitement claire.

Mais la psychologie est subtile. Dans la vie de tous les jours, il nous faut être conscients de nous-mêmes pour résister à ceux qui tentent de nous manipuler par la psychologie de la certitude. La vidéo des Quatre Cavaliers n'est rien d'autre

qu'une tentative de manipulation des esprits faibles. Mais si l'on veut voir le côté positif, elle met en évidence les questions que nous devrions nous poser quand nous nous regardons dans la glace :

Suis-je pris dans mon propre ego ?

Est-ce que je crois automatiquement ce que je dis ?

Mes émotions influencent-elles mon jugement ?

Est-ce que je laisse de la place à d'autres points de vue ?

Malheureusement, Dawkins et ses camarades sont loin de la conscience de soi. Leurs credos sont aussi envahissants que ceux des cultes religieux. Leur investigation échoue, pour peu qu'elle commence. Ils sont comme des Martiens qui voudraient apprendre à jouer au foot en posant un stéthoscope sur un stade.

Pour conclure, connaissez-vous cette blague sur l'athéisme :

— Toc-toc.

— *Qui est là ?*

— Dieu.

— *Qui ?*

— Dieu ?

— *Ça doit être le vent.*

La menace fantôme

Ce sont toujours ceux qui contrôlent les débats qui les remportent. Les militants de l'athéisme sont passés maîtres dans ce domaine. Ils se lancent à l'assaut de Dieu en vaillants petits soldats. Chaque fois qu'ils trouvent une trace d'hypocrisie dans la piété de leurs adversaires, ils exultent comme des agents du FBI coinçant un politicien corrompu la main dans le sac. Ils dénoncent à grands cris les errements des conservateurs religieux et compilent les exemples d'exactions des fanatiques. Mais cette menace n'est-elle pas en grande partie fantôme ? L'histoire de la religion montre depuis toujours le terrible fossé entre les idéaux de l'esprit et les défauts de la nature humaine. Il semble réaliste de dire que les deux ont maintenu au fil des siècles une sorte d'équilibre précaire. Les saints et les pécheurs ont illustré cette répartition du meilleur comme du pire. Toutes les époques ont connu des bienfaits spectaculaires et des cruautés indicibles.

LA FIN DE LA FOI

L'athéisme militant présente le tableau sous son jour le plus sombre. Cette religion indigne de rédemption est-elle crédible ? Confortablement assis derrière leurs ordinateurs pour tirer sur les télévangélistes, Dawkins et ses camarades se posent en fers de lance d'un changement culturel que tout le monde devrait espérer : la « fin de la foi » - c'est le titre du premier essai de Sam Harris, qui a rencontré un succès international. Là où Dawkins adopte un ton professoral, retranché dans sa tour d'ivoire, Harris se montre ouvertement hostile à la religion, dont il voit partout les méfaits.

« Certains jours, quasiment tous les titres des journaux montrent le coût social de la foi religieuse. On a parfois l'impression que certaines nouvelles nous viennent du XVI^e siècle. »

Dans cette atmosphère viciée, il ne saurait y avoir d'hommes de bien.

« Est-il possible de croire aux principes qui font de vous un bon musulman... et ne pas constituer une menace gravissime à la société civile ? Je crois que la réponse est non. »

Harris mélange allègrement les saints et les démons :

« Repensons au remède que proposait Gandhi contre l'Holocauste - que les Juifs auraient dû se livrer au suicide de masse. »

Au nom d'une bonne cause - guider le monde vers une existence plus juste et meilleure -, Harris considère que la fin justifie les moyens. Au fond, il croit en un syllogisme simpliste :

A : Si le monde souffre à cause d'extrémistes irrationnels,

Et

B : Si certains de ces extrémistes sont religieux

Alors

C : Dieu est le mal et toutes les religions doivent être abolies.

Cet argument est bien sûr fallacieux, mais il feint de l'ignorer. Plus grave encore, il fait de «société civile» un synonyme de «société qui renonce à Dieu ».

La fin de la foi est un livre si polémique qu'il a engendré un flot de réponses hostiles de la part de croyants - en particulier bien entendu des fondamentalistes. Les pires d'entre elles montraient «une intolérance meurtrière à toute critique», et ont poussé Harris à écrire un livre encore plus virulent, *Lettre à une nation chrétienne*. Dans les deux ouvrages, il ne cesse de marteler ce thème : la religion est une menace qui tend à se propager à tous les niveaux de la société, en particulier aux États-Unis.

Considérons cette thèse avec impartialité. Les dogmes religieux menacent-ils d'infecter tous les niveaux de la société américaine, et occidentale au-delà ? L'auteur cite des dangers indéniables, comme les djihadistes de l'islam. Il exècre également les croyances rigides des intégristes catholiques qui visent bien des gens et en particulier les croyants modérés. Mais en encourageant la peur et l'hostilité sur ces bases, Harris me semble commettre une véritable faute morale.

***“La nature humaine a autant besoin
de compassion que de censure***

Acceptons le principe de Freeman Dyson pour qui il n'y a pas de moyen objectif de mesurer le bien et le mal engendré par une religion. La science peut quantifier l'air que nous respirons, en mesurant, par exemple, quelle proportion d'oxygène est nécessaire à la vie et quelle proportion d'éléments polluants il contient. Mais pour certains et depuis toujours, Dieu est nécessaire à la vie ; pour d'autres, et depuis toujours également (même s'ils étaient sans doute moins nombreux dans le passé),

Dieu est toxique. Les deux positions sont subjectives, et elles reflètent en somme notre nature profondément divisée. Un Dieu mauvais et un Dieu bon sont des créations humaines.

Si l'athéisme militant descendait de son piédestal, il resterait un appel à la conscience. Les Quatre Cavaliers veulent que la société entreprenne un dernier effort pour éliminer Dieu, mais c'est pour le bien commun - lequel est affaire de conscience personnelle. La religion est impliquée dans des actions monstrueuses.

L'argument des athées n'est pas vide de sens, loin de là. Je ne peux qu'être d'accord avec Harris quand il écrit : « Pour qui a des yeux, il est indubitable que la foi reste une source permanente de conflits humains. » Ce message me touche, tout comme m'ont touché les appels au désarmement nucléaire et les manifestations contre la désastreuse invasion de l'Irak. Les mouvements des droits civiques qui ont culminé dans les années 1960 se fondaient sur l'idée que le mal triomphe quand les hommes de bien ne font rien. L'athéisme militant est-il justifié par cette maxime ? Harris cite un sondage qui semble le prouver : plus de 50 % des Américains ont une opinion « négative » ou « très négative » des gens qui ne croient pas en Dieu. Il y a certaines causes qui valent la peine d'être défendues envers et contre tout.

Mais sur le sujet de Dieu, la condamnation en bloc est une condamnation aveugle. Les idéologues pensent toujours qu'ils sont les seuls à voir et que les autres sont aveugles. La quatrième de couverture de *Lettre à une nation chrétienne* souligne la position « courageuse, sans crainte ni concession » de Harris. Pourtant, dans le climat de peur qui est le nôtre, s'en prendre aux télévangélistes et au djihad islamique ne nécessite aucun courage. Le vrai courage aurait été de se plonger dans la tête d'un djihadiste. La nature humaine a autant besoin de compassion que de censure, car nous sommes tous humains.

DIEU ET LA POLITIQUE

Pour sortir de cette déraison, il s'agit de comprendre que nous vivons tous à l'intérieur d'une situation complexe. Commençons au niveau le plus difficile, où la religion s'oppose à la raison : la politique. *Lettre à une nation chrétienne* est sorti la même année que *Pour en finir avec Dieu*. C'était en 2006, l'année où aux États-Unis la droite chrétienne semblait au sommet de son influence. Les États de la « Ceinture de la Bible^[12] » formaient un grand bloc réactionnaire. Une des critiques les plus véhémentes d'Harris était que la religion avait gangrené la politique gouvernementale. Le président était un « chrétien régénéré^[13] » qui, pour s'assurer le soutien de sa base, s'impliquait personnellement dans des initiatives extrémistes, comme l'enseignement du créationnisme dans les écoles. Plus grave, l'administration Bush, sur des bases purement religieuses, gelait les crédits sur les recherches sur les cellules souches et détournait les fonds d'aide internationale vers des projets à caractère religieux (par exemple, conditionner l'aide en Afrique à la conversion au christianisme ou bien, sur la question du sida, soutenir seulement les associations qui prônaient l'abstinence).

Il était légitime de lancer l'alarme, et les athées avaient raison là-dessus. La droite religieuse menaçait non seulement la société civile, mais elle s'attaquait aussi à la science. Il était temps de s'en prendre au créationnisme. Pour montrer que «la déraison était en hausse», Harris rappelle que «seulement 28% des Américains croient à l'évolution ; 72% croient aux anges». Même si la population voyait d'un mauvais œil les attaques contre la religion, le sujet du créationnisme était un bon angle d'attaque pour les Quatre Cavaliers qui pouvaient espérer retourner l'opinion en leur faveur.

Dans des circonstances normales, lancer un assaut frontal contre le créationnisme reviendrait à lancer l'artillerie lourde contre la théorie de la Terre plate. Le créationnisme ne constitue pas une menace réelle pour notre futur. Du point de

vue d'Harris, c'est plutôt un cadeau que lui font ses adversaires. Au cours des années Bush, la droite religieuse a défendu la théorie du dessein intelligent, une pseudoscience qui prétend défendre la Création suivant la Bible en trouvant des défauts à la théorie de l'évolution. On peut reconnaître que celle-ci présente des défauts, et c'est pour cela qu'elle évolue sans cesse (nous y reviendrons plus tard, car c'est fascinant). Toutefois, les imperfections d'une théorie légitime ne peuvent en aucun cas justifier une théorie absurde.

“Modifier les manuels scolaires

Le créationnisme était effectivement inquiétant pour tous ceux qui croient que la réalité se fonde sur des faits. À un niveau local, voire régional, les écoles se trouvaient sous l'influence de personnes pour qui la réalité repose sur la foi. Entre 2003 et 2009, période de l'ascension de la droite religieuse, le Texas a ainsi envisagé de faire modifier l'ensemble de ses manuels scolaires, en particulier sous l'influence d'un certain Don McLeroy, ancien dentiste qui en dépit d'un diplôme d'ingénieur croyait que la Terre avait réellement été créée en six jours. À la tête d'une majorité de républicains proches du Tea Party, il a réussi à se faire élire à la présidence du rectorat jusqu'en 2009. Le Texas compte près de cinq millions d'écoliers et fait partie des États où les manuels sont choisis et achetés à l'échelon fédéral et non local. Le rectorat y a donc une influence énorme, au niveau économique en particulier. L'école qui refuse les manuels «officiels» est réduite à financer elle-même les manuels avec lesquels elle veut travailler.

McLeroy et les siens ont donc fait pression sur les éditeurs de manuel scolaire pour qu'ils mentionnent les prétendues faiblesses de la théorie de l'évolution et citent le créationnisme. Cela a engendré un climat d'inquiétude dans tout le pays, car les éditeurs nationaux risquaient de se ranger aux vues de cet important client et de changer les manuels pour l'ensemble du pays.

Des manuels de biologie anti-évolution et des manuels de

santé où la seule contraception est l'abstinence : c'est en défendant ces vues que McLeroy est devenu célèbre. Si ces positions paraissent absurdes aux classes éduquées, elles demeurent malheureusement proches pour des millions d'Américains. Dans un numéro de 2008 du *New-York Times*, le Dr McLeroy affirme croire que l'apparition de la Terre est un événement géologique récent - qui date de quelques milliers d'années et non de 4,5 milliards. «Je crois en beaucoup de choses merveilleuses», affirme-t-il.

«La plus incroyable, c'est celle de Noël. Je crois que ce bébé qui naît dans une étable est le Dieu qui a créé l'Univers. »

À la lecture d'une telle profession de foi - et de l'affirmation de McLeroy selon laquelle il jugeait les manuels d'abord sur leur façon de traiter le christianisme, ensuite sur leur façon de traiter Ronald Reagan - beaucoup de personnes ont eu une réaction de rejet. Au bout du compte, la campagne pour le dessein intelligent a échoué. Le Sénat de l'État, par un vote unanime, a démis McLeroy de son fauteuil.

Les escarmouches entre la raison et les dogmes religieux dont les athées militants font leur miel tournent pourtant rarement en faveur de leurs adversaires. Aux États-Unis encore, une cour de Pennsylvanie a rendu un arrêt définitif en défaveur de manuels scolaires pro-Dessein intelligent, en arguant que celui-ci «ne peut se distinguer de ses origines créationnistes, et donc religieuses». Depuis des décennies, les extrémistes tentent de rétablir les prières dans les écoles ou de faire interdire l'avortement, mais en vain. Cela contredit les mises en garde d'Harris quand il prétend que la déraison atteint sa cote d'alerte.

***“La raison est une évolution
de la déraison***

Au contraire, le passé devrait nous inspirer de l'espoir, car la théorie sur laquelle s'appuient Dawkins et les siens - la force de l'évolution - a un équivalent au niveau de la société : la raison

est une évolution de la déraison. Accumuler les exemples des folies et aberrations des hommes, la tactique qu'adopte Harris, ne crée pas un compte rendu juste de l'Histoire. (La civilisation chinoise, par exemple, va bien au-delà des hordes mongoles et de leurs exactions.) L'espoir ne provient pas de l'absolution des fautes passées, mais de la capacité à trouver un nouveau chemin.

Pour rester encore un peu sur la controverse créationniste, cette volonté de faire entrer les enseignements bibliques à l'école rappelle le procès Scopes, dit « Procès du singe », datant de 1925. L'Histoire semble se répéter. Quelques décennies plus tôt, l'État du Tennessee avait adopté une loi interdisant l'enseignement de la théorie de l'évolution dans les écoles fédérales. John Scopes, enseignant à Dayton, fut accusé d'avoir enfreint cette loi qui jusque-là était restée lettre morte. En réalité, il s'agissait à l'origine d'un stratagème des opposants pour attirer l'attention à la fois sur la ville et sur cette loi. Un homme d'affaires local avait convaincu le recteur des écoles du comté de trouver un professeur acceptant d'enseigner l'évolution afin de lancer un procès.

La ruse fonctionna à merveille, et cristallisa l'attention du pays entier sur l'opposition entre deux figures symboliques, William Jennings Bryan et Clarence Darrow. Le premier, un homme vieillissant, ancien ministre et candidat à la présidence des États-Unis, incarnait un électorat rural et profondément religieux. Darrow, lui, était un avocat nationally connu, champion de la défense des libertés.

La société américaine se trouvait alors à un point de bascule - en 1920, pour la première fois dans son histoire, la majorité de la population vivait en ville plutôt qu'à la campagne. D'un point de vue intellectuel, l'enseignement de Scopes était totalement justifié, et les autorités de l'État en étaient conscientes - même les manuels de science du lycée donnaient une description complète de la théorie de l'évolution. Le but de ses défenseurs était de mettre à mal la loi réactionnaire (celle-ci, appelée le *Butler Act*, resta en vigueur jusqu'en 1967, où il fut aboli par un décret de la Cour suprême).

Le procès fut un spectacle public et l'incarnation de l'opposition entre deux modes de vie. À court terme, la victoire revint à la tradition, à la foi, à la lecture littérale de la Bible et à l'anti-intellectualisme. Scopes perdit. Mais contrairement à ce que l'on en conclut à l'époque, l'évolution ne perdit pas pour autant. Le juge convainquit le jury que les témoignages des deux parties, science et religion, n'étaient pas en question : il s'agissait seulement de déterminer si Scopes avait oui ou non enseigné l'évolution. Dans la mesure où il le reconnaissait lui-même spontanément, il ne fallut que neuf minutes de délibérations pour aboutir au verdict. Scopes écopa d'une amende de 100 \$, et l'État du Tennessee devint la risée du pays pour croire en Adam et Ève plutôt qu'en Darwin.

À long terme, l'évolution a gagné... Ou du moins on peut l'espérer. L'Amérique d'aujourd'hui présente une population bien plus éduquée qu'en 1925, mais la Bible tient bon. En 2012, un sondage Gallup indiquait que 46% des Américains croyaient en la théorie créationniste selon laquelle Dieu avait créé les humains sous leur forme actuelle... il y a moins de 10000 ans. Cette découverte inquiétante n'est pas une erreur : ce nombre n'a pas évolué depuis trente ans, date à laquelle l'institut a commencé à poser cette question. À la consternation de la communauté scientifique, la fable de la Création enseignée au catéchisme reste pour certains une vérité à vie.

Politiquement, il est parfaitement justifié d'exclure un membre du rectorat désireux que la Bible influe sur le contenu des programmes. D'une certaine façon, c'est un devoir civique, une façon de défendre la séparation de l'Église et de l'État (ce qui est une base de la Constitution). Les droites religieuses cherchent à effacer peu à peu cette barrière. Après l'élection américaine de 2000 qui porta au pouvoir une administration qui les regardait d'un œil favorable, les créationnistes se sont sentis pousser des ailes. Les athées militants sont soudain - et presque à corps défendant - devenus les « justes » dans un combat qui faisait rage.

“Bush et la droite chrétienne

Le président Bush a mis les pieds dans le plat au cours de l'été 2005, devant un groupe de reporters texans. En tant que gouverneur du Texas, Bush avait soutenu la droite chrétienne et ses tentatives d'influencer la teneur des contenus éducatifs de l'État. «Je pensais que les deux théories doivent être enseignées», a-t-il déclaré. Quand on lui a demandé si c'était toujours le cas, il a répondu par l'affirmative, « pour que chacun puisse connaître l'objet du débat ». Cette position pourrait sembler tolérante, mais en réalité c'est une posture qui vient tout droit de la stratégie créationniste. Le dessein intelligent n'est en rien égal à la théorie de Darwin. Le président Bush pensait avoir mesuré ses mots ; pressé sur le sujet, il a fait machine arrière en tentant de conserver une position neutre. «Je crois qu'une des tâches de l'éducation consiste à exposer les différentes écoles de pensées», a-t-il dit avant de conclure : «Vous me demandez si l'on doit exposer aux gens des idées différentes, et je vous réponds que oui. »

Les politiciens ont l'habitude de ménager les groupes religieux, et ce d'autant plus dans le climat actuel. Comme le note Harris avec indignation dans *La fin de la foi*, « 70 % [des Américains] pensent qu'il est important qu'un candidat à la présidence soit "fortement religieux" » (aspect qui ne laisse pas d'étonner les Européens, bien plus habitués à la séparation de l'Église et de l'État). La droite religieuse n'a pas introduit la piété au gouvernement, mais elle a tout intérêt à l'utiliser en appelant à voter pour les candidats les plus proches de ses idées. Pour des sécularistes, l'idée que Dieu prend parti en choisissant qui va devenir gouverneur du Texas ou occuper le Bureau ovale est inacceptable.

Harris cite peu le créationnisme dans ses livres, mais celui-ci répond parfaitement à son argument selon lequel «ce qu'il y a de pire en nous [le délire avéré] » est parfois protégé par la religion. Mais dans la phrase suivante, il prétend que « ce qu'il y a de meilleur [la raison et l'honnêteté intellectuelle] est contraint à rester caché de peur de faire offense». Pourtant, le flot des lettres incendiaires qui ont fait suite à son livre ne l'a pas effrayé. Pourquoi le craindrait-il ? Il n'a pas été poursuivi par

l'Inquisition. Le passé nous apprend à prendre du recul. Le procès Scopes, qui ressemble tant à la campagne créationniste de Père Bush, n'a pas mené en soixante-quinze ans à un pourrissement de l'éducation, à l'invasion du gouvernement par les bigots ni à aucune calamité due à l'intégrisme chrétien.

Au contraire, la société a énormément progressé depuis cette époque - celle de la Ford T, de la ségrégation et très vite de la Grande Dépression. On ne peut raisonnablement prétendre que la religion a déclenché une catastrophe. Je ne prends pas la défense d'une attitude de laisser-faire devant l'insistance acharnée de certaines zélotes à imposer leur foi là où elle n'a rien à faire ; en tant que médecin, j'y vois seulement les signes d'une petite fièvre et non d'une épidémie inquiétante.

UNE RÉALITÉ MITIGÉE

Pour ce qui est des prédictions, Harris s'est relativement trompé. En 2004, dans *La fin de la foi*, il annonçait des actes terroristes de grande ampleur, comparables au 11 Septembre - des attaques qui démontreraient que la religion était comme il le prétendait une menace croissante pour la société. Mais la terreur ne s'est pas imposée en Occident, et *a posteriori* on se rend compte que les voix qui instillaient la peur n'ont pas aidé à traiter les menaces qui sont apparues. L'influence des extrémistes islamistes a tendance à reculer, et le Printemps arabe a vu naître des mouvements de réforme très éloignés du djihad global annoncé par Harris. On a pu voir que contrairement à ce qu'il prétendait, ni Al-Qaïda, ni l'extrémisme n'étaient réellement représentatifs de l'islam.

Le Printemps arabe, malgré les troubles qui l'ont suivi, a fait naître l'espoir dans des pays opprimés depuis des générations. Partout dans le monde arabe, les jeunes gens veulent rejoindre le monde moderne. C'est un peu une course entre l'iPad et les mollahs, où le peuple pour la première fois imagine un futur libéré du joug de la religion. (J'en veux pour preuve qu'au cours de la catastrophique guerre du Golfe, le nombre de téléphones portables en Irak a été multiplié par 244, passant de 80 000 avant le conflit à 19,5 millions en 2009.)

La menace intérieure brandie par Harris s'est avérée tout aussi erronée. Aux États-Unis, la droite religieuse a perdu de l'influence et des adeptes. Chez les jeunes, le déclin de la foi est dû à une forme d'inertie ou au désir de se démarquer de leurs parents. Un sondage publié en 2006 par le *New York Times* a inquiété les autorités évangéliques, car seulement 4 % des adolescents disaient se considérer comme des « chrétiens qui croient en la Bible ». Les jeunes ont également rejeté les positions de la droite religieuse sur l'avortement et le mariage gay.

L'ère Bush et sa politique « religieuse » ont pris fin avec l'élection présidentielle de 2008. Harris reste sans doute

vigilant, mais il a de quoi se détendre. Un sondage Pew Research Center de 2012 a montré une baisse certaine de la foi chez les jeunes Américains, ceux que l'on nomme la « génération du millénaire » - en cinq ans seulement, le nombre de personnes de moins de trente ans déclarant n'avoir jamais douté de l'existence de Dieu s'est effondré de 15 %. Parmi les intégristes, on sent un découragement certain à l'idée que les enfants sont moins enclins à prendre la Bible au pied de la lettre. Nombre de méga-églises ont changé de discours, troquant les menaces de damnation contre la pensée positive.

***“Une société peut évoluer même quand
les courants obscurantistes restent forts*”**

Tout cela montre une vérité qu'Harris refuse de voir : une société peut évoluer même quand les courants obscurantistes restent forts. Il en va de même pour les individus. Les jeunes chrétiens « adeptes de la Bible » commencent à voir au-delà des dogmes rigides que l'on a voulu leur inculquer, et préfèrent se consacrer aux œuvres de charité qu'à la cause perdue de faire entrer le créationnisme à l'école.

Pour autant, l'alternative à l'intolérance d'Harris n'est pas un laisser-faire insouciant. Il faut bel et bien agir pour redresser les torts causés par la religion - en commençant par dépasser le mode de pensée « nous-contre-eux ». Harris l'utilise fréquemment - c'est même le cœur de son argumentation : la raison en guerre contre la déraison. Mais c'est également l'état d'esprit des religieux qu'il attaque. Ce n'est pas la première fois que des ennemis déclarés sont en fait tacitement alliés. En réalité, les athées ont besoin des fanatiques tout autant qu'ils les détestent. De la même façon, l'opposition entre science et foi est elle aussi invalide. L'imagerie cérébrale prouve que le cerveau humain n'est pas un champ de bataille entre les forces du bien et les ténèbres. Au contraire, la plus grande faculté du cerveau, celle qui a permis à notre espèce d'évoluer, est sa capacité à relier entre eux tous les aspects de l'existence.

Pendant plusieurs millions d'années, depuis les premiers

hominidés en Afrique, notre cerveau s'est développé. Le cerveau reptilien ou tronc cérébral, situé à l'arrière du crâne et s'étendant dans la colonne vertébrale, existe encore en nous. Il symbolise l'animalité pure, l'absence de raison. Les reptiles mangent, se battent et s'accouplent. Lorsque vous réagissez à une provocation par la peur ou la colère réflexe, ou lorsque vous vous sentez capable de tuer un rival en amour, c'est cette impulsion primale qui vous pousse. Mais le cerveau humain n'est pas pour autant un pion manipulé par ses instincts ataviques. Le secret de notre évolution est d'avoir préservé chaque étape de l'histoire de l'humanité, y compris les plus primitives. Au lieu de rejeter la déraison, nous l'avons intégrée.

Le premier bond de l'évolution humaine est visible dans le système limbique, placé plus haut et plus en avant que le cerveau reptilien. Cette région, aussi appelée « cerveau émotionnel » peut vaincre les impulsions primitives. Les émotions nous font passer par tous les états, mais elles ont également ouvert la porte à des sentiments plus élevés, comme l'amour. Considéré avec les yeux de l'amour, le monde s'épanouit. Les liens humains et l'empathie sont apparus. La tendresse a tempéré l'agression. Pour un reptile, le désir est une pulsion purement physique ; mais pour une personne amoureuse, « Je te veux » signifie : « Je veux ta beauté, ta grâce, et toutes les belles choses en toi. » Pour autant, le désir sexuel n'a pas disparu ; il devient un élément parmi toute une symphonie d'émotions. Mais cette symphonie présente ses dissonances : l'amour crée par exemple la vulnérabilité, donnant naissance à un conflit troublant.

Toute personne qui a été amoureuse sait à quel point cela peut devenir douloureux. Le bonheur de l'amour romantique a son prix. Sur des rochers brûlants, deux lézards à crêtes mâles peuvent se livrer à un combat sans merci, mais la guerre amoureuse des humains est infiniment plus subtile - et elle se déroule en nous-mêmes. En nous permettant d'entrer en nous-mêmes les émotions créent un sentiment d'être soi et marquent une avancée dans notre évolution. C'est le « je », qui prend en charge les émotions et les actions qu'elles nous dictent. La

possibilité de faire des choix personnels est l'heureuse conséquence du conflit émotionnel.

“La spiritualité est hautement évoluée

Du point de vue de l'évolution, le développement le plus récent est le cerveau rationnel, représenté par le cortex, qui traite des fonctions supérieures comme la raison. Le mot *cortex* désigne en latin l'écorce ; il s'agit de l'enveloppe du cerveau, la fameuse « matière grise » qui recouvre le noyau cérébral. Là encore, le cortex n'a pas vaincu ou éliminé les stades précédents du développement du cerveau. Celui-ci n'est pas devenu un « ordinateur fait de viande » comme le dit l'informaticien Marvin Minsky. Nous ne sommes pas non plus des créatures rationnelles destinées à le devenir encore plus dans le futur idéal que suggèrent les athées. Nous conservons en réalité tous les aspects des possibilités humaines.

L'un des problèmes d'Harris, et de Dawkins avec lui, est que la théorie selon laquelle la religion est une impulsion primitive ne tient pas la route d'un point de vue scientifique. Le cerveau traite la religion à plusieurs niveaux : les impulsions du cerveau primitif (l'agressivité contre ceux qui croient en un autre Dieu) se mêlent à des émotions plus subtiles (l'amour de Dieu et le lien avec un Père dans les cieux) et sont prises en charge par le raisonnement supérieur (comme quand les fidèles remettent rationnellement en question la foi dans laquelle ils ont été élevés). Ces trois niveaux tissent un réseau complexe que les neurosciences tentent de démêler. Toute personne réellement religieuse intègre sa foi dans le projet plus large de se forger une personnalité. Scientifiquement, assimiler les croyances religieuses aux impulsions primitives est une aberration. Des études menées sur des moines bouddhistes qui ont passé des années à méditer sur la compassion montrent une activité cérébrale accrue située dans les lobes préfrontaux du cortex, pas dans le tronc. La spiritualité est hautement évoluée, n'importe quelle personne de « bonne foi » doit l'admettre.

CROIRE EN SA VÉRITÉ INTÉRIEURE

Harris fait également l'impasse sur sa propre expérience de la spiritualité. Jeune homme, il a vécu en Inde, et il est familier des gourous et des enseignements du bouddhisme qui l'ont profondément marqué même s'il condamne aujourd'hui les gourous et en public tait ses inclinaisons bouddhistes. Il a toutefois déclaré dans une interview récente qu'il pratiquait la méditation depuis trente ans, et que certains types de pratiques, comme la *metta* ou « amour bienveillant » l'emplit d'une telle compassion que leurs effets peuvent être comparés à ceux de l'ecstasy, la drogue des fêtards (c'est un aveu touchant de la part d'un tel combattant). Le dernier chapitre de *La fin de la foi* est consacré aux « Expériences de conscience » et tente de les aborder de manière purement scientifique. Harris se méfie tellement de l'expérience individuelle qu'il veut valider ce qu'il ressent par des études, ce qui le pousse à flirter avec la science-fiction quand il imagine des machines qui prendraient le relais des saints et des bodhisattvas ; la technologie perfectionnerait ainsi les « traditions mystiques » anciennes. En d'autres termes, il prétend que le mysticisme est une entreprise rationnelle.

Voici la faille dans l'armure de l'athéisme. Tout ce qui concerne Dieu, admet Harris, se passe dans l'esprit. Il réunit néanmoins deux hypothèses issues de mondes opposés. Son côté bouddhiste l'aide à comprendre que le moi tend à disparaître lorsque l'on plonge dans la conscience. Dans le bouddhisme, le « je » qui semble définir une personne n'existe pas. C'est une création mentale qui masque la réalité fondamentale - un niveau de conscience ouvert, sans limites et libéré de la souffrance. Une fois l'illusion du moi dissipée, seule reste la conscience en elle-même, un état désigné comme le « vide ». Dans la lignée du bouddhisme, Harris possède ainsi une raison spirituelle de nier l'existence d'un Dieu personnel ou de se passer de lui.

L'autre aspect d'Harris, celui de l'ultrarationalisme, est soupçonneux de tout ce qui pourrait être la conscience pure du

Bouddha. Il pense que la vie est ce qui se produit *maintenant*, tandis que les événements défilent. Il ne peut y avoir d'esprit éternel ou transcendant. Aussi, confronté aux grandes figures spirituelles qui en ont fait l'expérience, il répond : « Pourquoi devrions-nous leur faire confiance ? » (Il est sourd à la réponse évidente : parce qu'ils ont connu l'expérience.) Il nous assure qu'il veut être juste. Il y a des témoignages que l'on peut croire. Quand quelqu'un dit : « Je me sens triste », son témoignage vaut pour vérité. Il en va de même pour toute une série de choses sur lesquelles nous pouvons nous appuyer : « L'autoévaluation reste notre seul guide » quant à l'existence de « la dépression, de la colère, de la joie, des hallucinations visuelles et auditives, des rêves, et même de la douleur ». Pourquoi, alors, évacuer les témoignages de tous les saints, sages et visionnaires de l'histoire de l'humanité ?

**“De « *Le ciel est bleu* »,
à « *Je sens la présence de Dieu* »**

Pour lui, la différence est que même si la réalité peut être mesurée par des scanners du cerveau, les choses qui *semblent* vraies sont des expériences personnelles. Elles ne sont réelles que pour qui les rencontre. Ainsi, si les ondes delta augmentent dans le cortex d'un moine bouddhiste en pleine méditation, on n'a que son témoignage quand il dit éprouver de la compassion. Cela est-il logique ? Tout en acceptant la méditation d'un côté, Harris la refuse de l'autre en demandant : « Pourquoi faire confiance à ceux qui méditent pour nous parler de la méditation ? »

Avec son propre test, la différence entre « vrai » et « qui me semble vrai » est un échec. L'autoévaluation rend compte de la réalité, et pas seulement quand il s'agit de dépression, de joie, de douleurs ou d'hallucinations. Après une opération à cœur ouvert, par exemple, un nombre non négligeable de patients est l'objet d'hallucinations visuelles et de troubles de la pensée. Ils peuvent voir, par exemple, des petits hommes verts leur courir sur les jambes (cas que m'a rapporté un collègue chirurgien).

Mais dans la vie ordinaire, quand une personne dit : «Je vois l'herbe verte» ou «Le ciel est bleu», cette autoévaluation reste la mesure ultime. Il n'y a pas de petits hommes verts dans le cortex visuel, mais il n'y a pas d'herbe verte non plus. Le cerveau ne contient pas de couleur, et la seule raison pour laquelle on voit vert est qu'on le dit. Si nous faisons confiance à la phrase « Le ciel est bleu », pourquoi rejeter la phrase «Je sens la présence de Dieu» ? C'est un préjugé que de mettre l'expérience spirituelle sur un autre plan.

Les images du cerveau prises au cours d'expériences spirituelles ne montrent rien d'autre que des flux sanguins dans certaines zones cérébrales. Or, faire confiance aux scanners pour mesurer la réalité pose un problème majeur : si quelqu'un dit voir des petits hommes verts, un scan ne peut pas prouver qu'il ne les voit pas. Il peut simplement confirmer une activité dans le cortex visuel. Ainsi, les aveugles peuvent «voir», car l'œil de l'esprit stimule également le cortex visuel. Les aveugles ne vivent pas dans une obscurité totale ; en réalité, un certain nombre d'entre eux excellent en visualisation. Un Australien qui avait perdu la vue dans un accident industriel, a continué à dessiner des boîtes de vitesses complexes, dont il voyait encore les détails dans sa tête. Un scanner ne peut déterminer si quelqu'un écrit un poème magnifique ou des vers de mirliton. Il ne peut mesurer les « innombrables expériences » (selon les termes d'Harris) qui ne peuvent être réduites à des données. Au final, l'expérience de Dieu et l'expérience de la couleur verte se situent au même niveau.

Dawkins et les siens tentent de discréditer la subjectivité, mais leur tentative échoue. Ils rejettent toute une région de l'esprit sur laquelle nous nous appuyons tous les jours. Le monde intérieur crée toutes les expériences du monde extérieur. En tant que créatures pensantes, c'est dans le premier que nous vivons vraiment. Mais le scepticisme a son utilité dans le cheminement spirituel. Nous avons découvert une meilleure façon de considérer les questions de fond, pas seulement Dieu, mais aussi la science et la raison, et l'opposition entre réalité et apparence. Notre quête de Dieu sort

renforcée des attaques hostiles de l'athéisme militant.

Le stade suivant est une exploration de la foi, qui peut être définie comme le fait d'avoir confiance en notre monde intérieur. Une telle confiance commence par des choses bien plus simples et quotidiennes que Dieu. Mais en y regardant de plus près, la foi en Dieu est tout aussi fiable que la croyance, lorsque vous allez vous coucher, que vous vous réveillerez le lendemain matin.

Au-delà du point zéro

«Je suis devenu la mort, le destructeur des mondes ». Même ceux qui n'ont pas lu la *Bhagavad Gita* reconnaissent cette citation funeste, prononcée par J. Robert Oppenheimer, à la tête du Manhattan Project, lorsque la première bombe atomique explosa dans le désert du Nouveau Mexique. Il aurait aussi bien pu dire : «Je suis l'homme, destructeur de Dieu. » La date, le 16 juillet 1945, marque le point zéro de la foi. L'idée d'un Dieu aimant et protecteur a perdu toute crédibilité devant la furie destructrice de la bombe atomique. À part les croyants les plus enragés, presque tout le monde a cessé de penser que Dieu avait encore le pouvoir (ou l'envie) de nous arrêter dans notre pente autodestructrice.

Il faut pour dépasser ce point zéro, ce nadir de la foi, une immense volonté et de réels efforts. La foi doit être reconstruite depuis ses fondations, sans quoi elle peut disparaître sous l'effet de l'inertie. Alors, l'une des plus grandes forces de l'existence humaine serait oubliée. Ce qui rend le pouvoir de la foi si remarquable, c'est qu'elle s'oppose à tout ce que nous croyons savoir sur l'évolution par la survie. La survie est le but ultime de tout organisme vivant. Mais les êtres humains répondent à des besoins multiples, mêlés dans une masse confuse. Parfois, nous luttons pour manger, pour avoir un toit et soutenir notre famille. D'autres fois, quand ces besoins sont remplis, nous n'y pensons même plus. Ce qui rend la foi si extraordinaire est que parfois nous vivons pour des choses invisibles si intangibles que l'on ne peut les mettre en mots (pouvez-vous vraiment faire la différence entre « C'est un grand cœur » et « C'est une belle âme » ?). Pourtant, la foi dépasse parfois tous les autres besoins de nos vies, y compris l'instinct de survie.

PASSER OUTRE L'INSTINCT DE SURVIE

L'année même où la bombe atomique changea le monde, les Alliés libérèrent les camps de concentration où était appliquée la « Solution finale ». On découvrit des scènes atroces, mais également des exemples de prisonniers qui s'étaient volontairement sacrifiés pour d'autres.

Un des exemples les plus marquants reste celui d'un franciscain polonais, le père Maximilian Kolbe, mort à Auschwitz en 1941. La Gestapo l'avait arrêté pour avoir caché des Juifs dans le monastère qu'il avait fondé à Niepokalanow en Pologne, où se trouvait un important centre d'édition religieuse. Les photos de lui nous montrent un homme au visage décidé, avec des lunettes cerclées d'écaille et des cheveux coupés courts. Fervent prosélyte, il avait voyagé au Japon où il avait fondé une mission dans les montagnes près de Nagasaki - mission qui fut préservée lors de l'explosion de la bombe atomique, si bien que ses admirateurs y voient la trace d'une intervention divine.

Peu après son internement à Auschwitz en 1941, il y eut une évasion, à laquelle les autorités du camp décidèrent de répliquer en enfermant dix prisonniers dans des blockhaus souterrains sans lumière. Kolbe proposa de se substituer à l'un d'eux, père de famille. Il passa les deux semaines suivantes en prière, chantant et soutenant les autres prisonniers face à leurs tourmenteurs. Les neuf autres prisonniers moururent, mais lui survécut avant d'être exécuté sommairement par injection de phénol. Son corps fut incinéré dans les fours crématoires d'Auschwitz qui devinrent le symbole des pires crimes contre l'humanité.

L'histoire de la mort du père Kolbe m'a toujours ému. Elle se mêle toutefois au destin complexe de la foi moderne et à l'enseignement catholique des martyres de Dieu. Ainsi, après qu'on lui a attribué deux guérisons miraculeuses en 1950, Kolbe fut béatifié en 1971 et canonisé en 1982 par le pape Jean-Paul II, lui aussi polonais et victime des nazis. J'ai lu des

témoignages selon lesquels de la lumière émanait de saint maximilian Kolbe quand il priait, et les Juifs d'Auschwitz ont laissé dans les parquets de leurs baraquements des bouts de papier qui attestent de sa foi surnaturelle.

“*Croyants et miracles*”

Ce portrait d'un croyant fervent porte en lui tous les paradoxes de la foi : malgré l'intensité de sa foi, le fidèle n'a pas été protégé par Dieu, qui l'a laissé mourir - comme si sa mort était le plus grand cadeau qu'il puisse faire à Dieu. Comment ajouter foi en une telle divinité ? On apprend aux enfants qu'il est naturel de croire en Dieu, mais les histoires de miracle font paraître la vraie foi surnaturelle. Le gouffre entre le rationnel et le magique semble ici impossible à combler. Car ce sont les miracles, et non les comportements des saints eux-mêmes, qui parlent aux croyants et s'attirent les foudres des sceptiques.

L'histoire de Kolbe démontre que les graines de la foi et de l'incroyance coexistent en nous. Je n'ai rencontré que peu de gens pour qui la foi en Dieu est une « puissante forteresse », comme le dit Martin Luther, et peu de gens qui savent à quel point la foi est tendresse, comme dans le vers de Tagore : « La foi, c'est l'oiseau qui sent venir la lumière et chante alors que l'aube n'est pas levée. » Si ces mots vous touchent, c'est que vous êtes face à l'un des secrets spirituels les mieux gardés : ce qui est le plus fragile peut aussi être immortel. Tant que le cœur survit, la foi survit aussi.

Il peut nous arriver de perdre la foi, mais aussi de la retrouver. Pour moi, la foi est une étape pour renouveler Dieu. Ce n'est pas l'étape finale, car la foi est croyance, et la croyance n'est pas le savoir. Pour certaines choses, une étape intermédiaire n'est pas nécessaire. Quand vous commandez une mousse au chocolat au restaurant, vous n'avez pas besoin de faire appel à votre foi pour savoir si elle viendra. Mais nous pouvons tous imaginer la terreur des victimes des camps de concentration qui attendaient que Dieu leur vienne en aide. La foi faiblit quand Dieu ne répond pas à nos attentes, et peut

disparaître quand il semble ne pas écouter.

Quel que soit votre chemin, quand vous arrivez au point zéro de la foi, c'est cette déception qui est à l'œuvre.

LE POINT ZÉRO DE LA FOI

Comment Dieu vous a-t-il déçu ?

Il a ignoré vos prières.

Il vous a laissé seul face au danger.

Vous ne ressentez pas l'amour divin.

On ne vous a pas montré de pitié.

Vous êtes tombé malade et vous n'avez pas guéri.

Vous avez vu les méchants triompher et les gens de bien souffrir sans récompense.

Vous avez été victime d'abus et de violences et personne ne l'en a empêché.

Un enfant innocent est mort.

Vous avez souffert d'accidents et de blessures sans raison.

Vous avez souffert mentalement de chagrin, d'anxiété ou de dépression, et Dieu ne vous a été d'aucun réconfort.

Chacun d'entre nous a connu au moins un épisode semblable dans sa vie. L'Histoire est un cimetière de questions sans réponses, de prières sans écho des millions de personnes qui ont souffert et sont mortes pour rien. À cela, la théologie répond par plusieurs théories : le *Deus otiosus*, ou Dieu neutre, dont le rôle s'est achevé avec la Création ; ou le *Deus absconditus*, ou « Dieu caché », qui est à la fois présent et invisible. Mais la théologie est une bien piètre consolation quand, dans des circonstances graves, Dieu ne nous répond pas. La plupart des gens croient - et on peut les comprendre - que Dieu devrait témoigner de son amour, de sa clémence et de sa protection quand les choses deviennent difficiles. Pour les petites crises en effet, nous nous sentons capables de nous débrouiller seuls.

L'alternative sceptique

Une fois que vous avez atteint le point zéro, pourquoi le quitter ? Si Dieu n'existe pas, c'est le point de vue le plus réaliste. Sans vouloir me ranger du côté des athées, il peut sembler rationnel de prendre le monde tel qu'il se présente. C'est du moins l'avis des sceptiques. Dieu devient un phénomène, comme les aurores boréales et/ou la fusion à froid : « Montre-moi, et je croirai. » Le scepticisme exige des preuves visibles ; en cela, il est l'opposé de la foi. Un croyant n'a pas besoin que Dieu vienne lui montrer sa carte d'identité.

À notre époque, le scepticisme le plus radical est hé à la science : avant de croire quoi que ce soit, les sceptiques veulent des données chiffrées, des expériences reproductibles et des avis contradictoires impartiaux - tout le saint sacrement de la méthode scientifique. Dans le cas contraire, toute croyance sera rejetée, voire discréditée. Le sceptique se voit comme un réaliste, qui rejette purement et simplement toutes les superstitions et autres fariboles qui tiennent le monde en otage.

Michael Shermer, rédacteur en chef du magazine *Skeptic*, approuve un de ses camarades qui prétend que « la question de Dieu - que l'on soit athée, agnostique, déiste ou quoi que ce soit » n'est pas la bonne question à poser. Pourquoi ? Parce que « les dieux qui vivent seulement dans la tête des gens sont bien plus puissants que ceux qui vivent "au-dehors", pour la simple raison que ceux-là n'existent pas et ceux qui vivent en nous affectent réellement nos vies ».

Pour le sceptique, chaque déception qui pousse les gens à s'éloigner de Dieu est un point positif, un appel, une invitation à vivre la vie telle qu'elle est et non telle que nous la rêvons.

Les réponses du sceptique à ceux qui doutent

Dieu a-t-il ignoré votre prière ?

Réponse : Les prières restent toujours lettre morte. Ce que vous pensez n'affecte pas les événements extérieurs.

Dieu vous a-t-il laissé seul face au danger, sans vous

protéger ?

Réponse : Vous êtes seul responsable des risques que vous prenez. Reprocher vos échecs à une puissance supérieure est un manque de confiance en soi, voire une faiblesse puérile. Aucune personne adulte n'a besoin d'un superparent dans le ciel.

Vous ne ressentez pas l'amour divin ?

Réponse : L'amour est un produit des réactions chimiques à l'intérieur du cerveau. Il n'a pas d'existence en dehors de ses manifestations physiques. La vérité scientifique, c'est que l'amour romantique est une affabulation - au même titre que l'amour divin.

Pourquoi la grâce divine ne vous apparaît-elle pas ?

Réponse : Ce que l'on appelle «grâce» n'est que le rêve de voir exaucer nos souhaits, le résultat d'un désir futile d'échapper aux lois de la nature. Toute cause a un effet. La causalité est mécanique. On n'échappe pas au déterminisme.

Êtes-vous tombé malade sans voir venir de guérison ?

Réponse : la maladie est un processus complexe que la science médicale comprend chaque jour un peu mieux. Un jour, nous saurons précisément pourquoi certaines maladies affectent certaines personnes. À ce moment-là, on inventera de nouveaux médicaments pour nous guérir.

Avez-vous vu prospérer des méchants tandis que le bien n'était pas récompensé ?

Réponse : Ce que nous appelons le bien et le mal sont des traits de l'évolution développés pour survivre. En comprenant au mieux la sélection naturelle, nous connaissons le comportement optimal au bon fonctionnement des sociétés.

Ces exemples vous montrent comment le sceptique voit le point zéro de la foi. Chaque grief envers Dieu a une réponse scientifique. Et si la science actuelle ne la donne pas, elle le pourra dans le futur. Les sceptiques se considèrent comme

supérieurs parce qu'ils sont nécessaires au progrès de la science. Sans les sceptiques, nous croirions encore tous que Zeus lance des éclairs.

Je pense que le scepticisme remporte d'autant plus de succès qu'il s'attaque à des cibles faciles. Le magazine *Skeptic* consacre nombre de ses pages à dénoncer les charlatans, les impostures médicales et les pseudosciences. Il ne laisse quasiment aucune place à une véritable réflexion sur Dieu, l'âme, la conscience ou la nature de la réalité. Il trace une frontière claire avec d'un côté des explications conventionnelles et matérialistes (considérées comme le vrai et le bien) et les ténèbres de la déraison. Nul doute que révéler une tricherie médicale est un but utile. Dénoncer les arnaqueurs à la foi est intéressant à la marge, même si c'est en général leurs victimes et non les scientifiques qui tirent la sonnette d'alarme en premier. Mais quand la croisade des sceptiques s'en prend à des penseurs véritables et sincères, elle devient odieuse. Les tenants de la médecine corps-esprit, par exemple, sont considérés d'emblée comme des charlatans. Dans les années 1980, les autorités des facultés de médecine de Boston voyaient rouge chaque fois que moi-même ou certains de mes collègues médecins défendions la conception de ce lien corps-esprit. La rémission spontanée des cancers était quasiment ignorée. (Un oncologue de renom m'a avoué un jour que le traitement du cancer avait une dimension statistique ; en tout état de cause, il ne pouvait donc s'intéresser aux rares cas où une tumeur disparaît sans traitement médical). Le scepticisme a ici des effets néfastes quand il supprime la curiosité, cachant son intolérance derrière l'excuse que l'on ne peut explorer l'inconnu que sous la houlette de la science officielle - une sorte de curiosité institutionnelle.

“Foi et crédibilité intellectuelle

Il est encore plus difficile de faire accepter Dieu aux sceptiques. Pour eux, avoir la foi détruit la crédibilité intellectuelle d'une personne. Utiliser le terme *surnaturel* vous expose à leur mépris. J'ai parlé de Francis Collins, éminent

généticien et directeur de l'Institut national pour la santé, qui est également un chrétien pratiquant, adepte de la Bible. Grâce à sa position unique, il peut nous servir de test dans la comparaison entre foi et raison.

Dans son livre *De la génétique à Dieu*^[14], il raconte l'expérience spirituelle qui a changé sa vie :

« Par une superbe journée d'automne, au cours d'une randonnée dans les monts Cascades, la majesté et la beauté de la Création divine a vaincu mes résistances. Au tournant du chemin, j'ai découvert par surprise une magnifique cascade gelée, haute de plusieurs dizaines de mètres. J'ai compris que ma quête était finie. Le lendemain matin, je me suis agenouillé dans la rosée pour rendre grâce au Christ. »

Il n'y a aucune cause de scepticisme dans la description d'une expérience-sommet, quand les apparences du monde de tous les jours changent soudainement. Pour Collins, le sens de cette expérience était religieux, et il le serait sans doute pour n'importe quelle personne en quête de sens. Mais d'autres esprits fonctionnent autrement : le fameux photographe paysagiste Ansel Adams a vécu une révélation similaire alors qu'il grimpeait dans les montagnes de la Sierra Nevada, et il y a vu une épiphanie artistique. Les deux hommes ont ressenti l'émerveillement et le respect devant la grandeur de la nature. Collins a dédié sa vie intérieure au Christ ; Adams à la photographie. Un point commun rassemble les expériences-sommet : dans une expansion soudaine de la conscience, le masque du monde matériel tombe pour révéler le sens caché.

Sam Harris compare Collins (dont les références scientifiques sont bien au-dessus des siennes) à un chirurgien qui « a tenté de réaliser une opération avec ses orteils. Son échec est prévisible, spectaculaire et total ». Ignorons l'hostilité. Ce à quoi Harris et tous les sceptiques objectent, c'est à l'état d'esprit qui lit des messages dans la nature, des communications cachées dans la beauté des montagnes, des couchers de soleil et des arcs-en-ciel, et ainsi de suite. Se moquant de ceux qui y voient

la main de Dieu, Harris se montre sarcastique sur l'expérience de Collins :

« Si son compte rendu de recherche vous semble quelque peu léger, ne vous inquiétez pas - un portrait récent de Collins dans le magazine Time nous offre des données supplémentaires. Nous y apprenons que la chute d'eau était gelée en trois endroits, ce qui a évoqué la Sainte Trinité à notre bon docteur. »

Là, Harris remarque que « des pensées suicidaires pourraient venir à tout lecteur qui aurait eu le tort de placer une confiance aveugle dans l'intégrité intellectuelle de ses frères humains ». Je ne crois pas. La plupart des lecteurs comprennent ce que cette expérience a d'authentique. Ils rêvent peut-être d'une expérience-sommet pour eux-mêmes - je n'ai jamais entendu parler de qui que ce soit réagissant à une telle expérience par des « pensées suicidaires ». Comme le remarque le mathématicien et physicien Eugene Wigner : « Où se trouve la joie de vivre dans l'équation de Schrödinger ? » Si je dis que je suis amoureux de la plus belle femme du monde, un sceptique cherchera-t-il à me démontrer l'improbabilité de rencontrer réellement la plus belle femme parmi trois milliards - et à quoi bon ?

“La possibilité de l'illumination intérieure

L'existence humaine serait insupportable sans les moments d'inspiration. En échange de ces moments où l'amour, la beauté et la possibilité d'accéder à une réalité plus élevée deviennent palpables, nous acceptons de longs moments d'ennui, de routine, de travail sans intérêt et de souffrance. Mais le scepticisme nie la possibilité de l'illumination intérieure ou bien la voit comme une espèce d'anomalie cérébrale. En 2007, un article du magazine *Skeptic* rend compte d'un débat entre Dawkins et Collins paru dans le magazine *Time*. L'argument de Collins repose sur un postulat que la science ne peut réfuter : « Dieu ne peut être complètement contenu dans la nature. » Pour

un sceptique, cette position est une dérobade. Elle s'affranchit de la question de l'existence de Dieu et contourne la nécessité de fournir des preuves.

Pourtant, la position des sceptiques est elle aussi fondée sur des préjugés. Voici comment *Skeptic* présente un Dieu hors du temps :

«S'il n'y a pas de temps, il n'y a pas de changement. S'il n'y a pas de changement, il n'y a pas d'action. S'il n'y a pas d'action, il n'y a pas de Création. Si Dieu existait hors du temps, il serait incapable d'agir de quelque manière que ce soit ! »

Mais cette démonstration part du principe que « hors du temps » est un lieu auquel on peut se référer comme à Pittsburgh ou New Delhi. Le simple fait de penser ce qui est hors du temps est quasiment impossible, même pour les plus avancés des physiciens. Ce qui est sûr, c'est que la logique s'arrête là, tout comme le monde linéaire des causes et des effets. La foi de Collins en un Dieu transcendant est présente dans toutes les traditions de spiritualité pour une très bonne raison - la source de la nature ne peut être trouvée à l'intérieur de la nature elle-même.

Les défauts du scepticisme ne masquent pas pour autant ceux de la foi. Dans son livre, Collins prétend que «de toutes les visions du monde possible, l'athéisme est la moins rationnelle». C'est une déclaration de poids de la part d'un scientifique de renom, mais sans doute moins surprenante que les encouragements qu'il lance à ses homologues chrétiens fondamentalistes :

«En tant que croyants, vous avez le droit de croire tout d'abord au concept de Dieu créateur ; vous avez le droit de croire avant tout aux vérités de la Bible ; vous avez raison de croire que la science n'offre aucune réponse aux questions les plus graves de l'existence humaine. »

Sir Isaac Newton, chrétien radical, n'aurait sans doute pas

dit mieux. Il est donc possible que deux scientifiques soient des fous de religion. Mais peut-être n'est-ce pas grave : le scepticisme nous a tous appris à être prudents.

Il n'est pourtant pas question de tordre la science pour la mettre en accord avec la Bible. L'harmonie que Collins recherche entre science et foi est extrêmement rationnelle.

« Dieu, qui n'est pas limité dans l'espace et le temps, a créé l'Univers et établi les lois naturelles qui le gouvernent. Pour peupler cet Univers stérile de créatures vivantes, Dieu a choisi le mécanisme élégant de l'évolution pour créer les microbes, les plantes et les animaux de toute sorte. »

“Chaque nouvelle découverte exige de la foi

Tout ce qu'il nous demande est de garder l'esprit ouvert. La foi, telle qu'elle a évolué dans une époque de science, tourne autour des possibilités, pas du dogme. En gardant l'esprit ouvert, vous pouvez accepter la possibilité que quelque chose au-delà du temps et de l'espace ait servi de source à l'Univers. La vraie question - et c'est là que commence la controverse - est de savoir si la Création est venue de « nulle part », c'est-à-dire d'une source non physique. Y a-t-il de la place dans ce néant pour une organisation supérieure, le genre d'esprit qui aurait eu la capacité à assembler les lois de la nature avec tant de perfection qu'un écart minuscule aurait pu signifier la destruction prématurée de l'Univers ? Après tout, avec une fluctuation d'un sur un milliard dans la gravité, par exemple, l'Univers naissant aurait pu s'effondrer sur lui-même juste après le big bang ; une altération dans la direction opposée aurait eu pour conséquence de le faire se disperser dans des vents incontrôlables de proto-gaz, sans jamais lui permettre de former des atomes et des molécules.

La précision des ajustements de l'Univers est indiscutable, et nous en sommes les bénéficiaires directs. D'une façon ou d'une autre, la Création s'est produite dans une telle harmonie que l'ADN humain a pu apparaître quelque treize milliards d'années

plus tard. Comme Collins applique une pensée religieuse à ce problème, il s'exclut de lui-même des esprits des sceptiques acharnés. Harris ne lui accorde même pas que sa position soit rationnelle. Les sceptiques ne laissent jamais le bénéfice du doute à ceux qui ne pensent pas comme eux - leur esprit est fermé. Chaque nouvelle découverte exige de la foi, y compris celle de la science. La liste des choses pour lesquelles nous avons besoin de foi est impressionnante.

IL FAUT DE LA FOI..

Il faut de la foi

Pour croire en soi-même.

Pour croire au progrès.

Pour accepter que le raisonnement résout les problèmes.

Pour faire confiance à ses émotions.

Pour connaître des moments de sagesse intérieure.

Pour voir au-delà des apparences et faire confiance à ce que vous voyez.

Pour laisser votre corps prendre soin de lui-même.

Pour vous sentir en lien avec quelqu'un d'autre.

Toutes ces choses semblent très simples quand on n'y fait pas attention. Avoir foi en Dieu est-il vraiment différent - ou spécial, surnaturel, irrationnel ? Mais la première expérience scientifique de l'histoire n'a pu avoir lieu que parce que ces actes de foi quotidiens existaient au préalable. Il est particulièrement étrange que les sceptiques raillent ceux qui étudient les phénomènes surnaturels, car un des points de cette liste - voir au-delà des apparences et faire confiance à votre propre vision - est le point de départ de la science. Les chasseurs de fantômes ne font rien de plus ou de moins que les physiciens qui chassent les quarks.

Croire que la personne à vos côtés pense la même chose que vous est en soi un acte de foi. Le brillant pionnier de la psychologie William James parlait du « gouffre infranchissable entre la pensée de l'autre et la mienne ». Deux frères élevés par les mêmes parents n'ont quasiment aucune chance de penser de la même manière. L'un peut aimer la chasse et la pêche et l'autre préférer lire Proust. Nous acceptons en toute bonne foi que nos esprits soient connectés. Mais imaginez que vous vous glissez derrière quelqu'un et battez des mains pour le surprendre. S'il ne réagit pas, qu'est-ce que cela signifie ? Est-il sourd ? Vous ignore-t-il ? Est-il trop absorbé pour entendre, ou

bien en colère contre vous ? Le silence montre immédiatement la distance qui sépare deux esprits. Les hommes aiment se plaindre que les femmes n'aiment pas lire dans leurs pensées. (Lui : « Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu ne voulais pas rencontrer mon ex ? » Elle : « Tu aurais dû le savoir. ») En réalité, nous passons l'essentiel de notre vie à tenter tant bien que mal de déchiffrer les pensées des autres.

Pensez ensuite à ce qui se passe quand nous perdons foi en notre corps. Rien ne nous paraît plus réel que notre cœur, qui en moyenne bat 40 millions de fois par an et 2,8 milliards de fois sur soixante-dix ans. Le mécanisme qui permet les battements de cœur est si complexe que la médecine commence à peine à le comprendre. (Pour l'individu lambda, ces mécanismes microscopiques sont aussi invisibles et mystérieux que Dieu). Mais si le cœur se met à montrer des signes de détresse, comme dans l'angine de poitrine, notre foi s'en trouve ébranlée. Le résultat est, quasiment pour tout le monde, une anxiété marquée. Nous prenons soudain conscience qu'il n'y a entre la vie et la mort que les tressautements d'un muscle de la taille d'un poing.

“La science n'est pas comme la vraie vie

Réduire tous les aspects de la vie à des faits et des données scientifiques est en réalité ridicule. (Nous éclaterions de rire si quelqu'un nous déclarait : « Je ne vous crois pas quand vous dites que vous aimez vos enfants. Montrez-moi une IRM de votre cerveau pour me le prouver. ») Les exigences des sceptiques concernent en général des scientifiques professionnels tenus à des règles strictes pour leurs recherches. Il s'agit pour eux de garder une attitude sceptique jusqu'à ce qu'apparaissent des preuves convaincantes. Einstein a dû attendre que sa théorie de la relativité soit prouvée par l'observation, ce qui s'est produit pendant une éclipse solaire en 1919 ; les mesures de l'astronome sir Arthur Eddington ont confirmé une des prédictions de la théorie selon laquelle la lumière des étoiles distantes s'incurvait en passant dans le

champ gravitationnel du soleil. Mais dans cette expérience, comme dans toutes les expériences, le point essentiel est que la science *n'est pas comme la vraie vie*. Ses contraintes sont artificielles et réductrices.

Le fameux philosophe anglais Bertrand Russell était un athée déclaré. Il créa la sensation en 1927 avec son essai intitulé *Pourquoi je ne suis pas chrétien*^[15]. Quand on lui demanda comment il défendrait son incroyance s'il mourrait et se retrouvait au paradis face à son créateur, il répondit : « Pas assez de preuves, Dieu, pas assez de preuves ! » Les sceptiques aiment citer cette phrase, mais elle n'est pas fondée. Les règles de l'évidence qui s'appliquent aux choses matérielles ne concernent pas Dieu. Il ne peut pas rater un examen qu'il n'a pas passé. Je m'explique.

Imaginez une voiture qui sort de la route, causant la mort du conducteur dans l'accident. La police arrive et trouve sur place plusieurs personnes, à qui l'on demande ce qui s'est passé. La première personne répond : « Vous voyez ces traces de dérapage ? Je suis physicien, et cet accident est arrivé parce que la force motrice de la voiture a dépassé la force de friction. » Mais un deuxième badaud secoue la tête : « Regardez la direction des traces. Le conducteur a pris un virage très serré, et la voiture a dévié de sa trajectoire pour finir dans le ravin. Je suis pilote d'avion. Cet accident a été causé par un changement de trajectoire. » Le troisième témoin, détectant une odeur d'alcool sur les corps, annonce qu'il est médecin et que la cause de l'accident est l'alcool.

Chacun des trois hommes a choisi une perspective différente, appuyée sur des preuves. Mais on remarque qu'il n'y a pas de façon scientifique de régler leur différend. La réponse dépend de la question que vous posez. La perception définit la réalité. Imaginez maintenant qu'à l'intérieur de la voiture lancée à toute allure, on entende une femme crier : « Fred ! Tu vas nous tuer à conduire comme ça ! Tu le fais exprès ou quoi ? » Son explication est la bonne - elle comprend le sens de l'accident, causé par l'état émotionnel du conducteur. La conclusion est que les descriptions n'aboutissent jamais au sens. Les

sceptiques, même quand ils sont brillants comme Russell, posent de fausses questions. Quelles que soient les données externes dont vous disposez (traces de dérapage, position de la voiture, alcool dans le sang), vous ne pouvez expliquer le sens des actions de quelqu'un - ou les raisons d'un suicide.

Martin Luther King Junior a proposé une voie raisonnable pour dépasser le scepticisme. «La foi, a-t-il dit, c'est monter sur la première marche même quand on ne voit pas tout l'escalier. » En pensant à la conversion de Collins, j'ai trouvé certains principes parfaitement compatibles avec la rationalité et qui pourtant ne peuvent être condamnés par l'intransigeance du scepticisme.

La foi est personnelle. Elle n'a pas besoin d'être justifiée auprès des autres.

La foi est quelque chose à quoi l'on participe - on ne peut la juger de l'extérieur.

La foi est un moyen d'explorer la réalité, mais elle n'a pas besoin de passer de tests scientifiques.

La foi va au-delà des apparences physiques.

La foi cherche le sens.

Le scepticisme m'a donné une bonne occasion de rire. Je parlais de spiritualité dans un congrès en Angleterre. Dans la salle, un agité ne cessait de m'interrompre. Il a fini par se lever en criant : « N'écoutez pas ces salades ! Cela ne veut rien dire. »

Un peu dépité, je lui ai demandé qui il était. Il a bombé le torse.

— Je suis le président de l'Association anglaise des sceptiques ! Et je lui ai répondu :

— Je ne vous crois pas...

Le public s'est mis à rire, et l'homme a quitté la salle.

UNE MEILLEURE DÉFINITION

Lorsque Dieu vient à vous faire défaut sur un plan personnel, vous le ressentez. Un best-seller des années 1980 résume par son magnifique titre la perte de la foi : *Quand des mauvaises choses arrivent à des gens de bien*^[16]. Quand le malheur nous frappe personnellement ou qu'il dévaste des pays comme la Bosnie ou le Rwanda, la confiance la plus basique qui nous lie à Dieu - la promesse que le bien triomphe du mal - se brise. La foi ne peut pas tout supporter.

Je suggère que cet «échec» de Dieu ne suffit pas à montrer qu'il n'existe pas. Dieu ne peut réussir s'il n'est qu'un masque pour nous- mêmes - c'est la divinité que nous avons rencontrée sous les traits de Dieu 1.0. Imaginez qu'un de vos proches souffre d'un cancer du poumon ; vous priez pour lui, mais il meurt tout de même. Dieu est alors comme un superdocteur dont les remèdes n'ont pas marché : il vous a trahi. Il ne vous a pas accordé ce que vous vouliez, sans que vous sachiez pourquoi. Imaginons maintenant que le malade a été un grand fumeur. Alors peut-être Dieu s'est-il simplement montré rationnel. Il a laissé agir les lois de la nature telles qu'elles régissent le corps humain.

***“La réalité de Dieu est cachée
derrière une fiction de Dieu***

Ou bien Dieu a-t-il préféré la justice à la miséricorde. Il est sans doute juste que quelqu'un qui a toujours ignoré les avertissements sur la cigarette ne soit pas sauvé par miracle. Un miracle serait un acte de miséricorde ; cependant qu'en serait-il pour tous les autres qui ont écouté les avertissements mais ont tout de même été frappés d'un cancer ? Un bon pasteur doit-il sauver seulement la brebis égarée ?

Une chose est certaine : un Dieu capricieux, modelé sur le caractère humain, ne peut exister. Nous le jugeons et le critiquons sans cesse alors qu'en réalité nous ne visons qu'une

extension de nous-mêmes.

La réalité de Dieu est cachée derrière une fiction de Dieu. Les fidèles de Bouddha lui ont souvent demandé qu'il les rassure sur l'existence de Dieu - car qui était mieux placé que l'Illuminé pour connaître Dieu ? Mais il s'est toujours abstenu de répondre, car la seule réponse valable exige un cheminement personnel. Il n'est pas simple de dépasser nos idées préconçues sur la spiritualité, mais nous le devons néanmoins. Il est fascinant de taper sur Google la question «Où se trouve le paradis ?». Une des réponses, issue de la Genèse, indique que l'Éden est l'enveloppe atmosphérique qui entoure la Terre, car Dieu dit : « Que les eaux produisent en abondance des animaux vivants, et que des oiseaux volent sur la terre vers l'étendue du ciel^[17]. » Ailleurs dans la Bible, on voit qu'il y a les cieux, où se trouvent les étoiles, et le paradis au-delà, où réside Dieu. Quoi qu'il en soit, nous sommes bel et bien dans le cas de figure d'un Dieu comme personne qui a besoin d'un abri quelque part.

L'Encyclopédie catholique complique encore la question. D'abord, il y a un paradis omniprésent, qui « est partout car Dieu est partout. Ainsi, les bienheureux peuvent se déplacer librement en tout point de l'Univers et rester pourtant avec Dieu et voir partout ». Cette réponse dépasse l'image d'un Dieu humanisé qui vit en un seul endroit. Mais cet « endroit » lui-même est-il nécessaire ? *L'Encyclopédie* reconnaît un état plus abstrait, «le bonheur du juste dans l'au-delà». Après ces revirements théologiques, on en arrive à la notion que le paradis est la condition de l'âme, alors que certains théologiens s'en tiennent strictement à l'image que l'on enseigne aux enfants au catéchisme - pour eux, Dieu doit avoir « une demeure de gloire, où les bienheureux ont leur place et où ils vivent eux aussi, même s'ils sont libres d'aller et de venir dans ce monde ».

Toutes ces réponses partent d'un même triste *a priori* : que les gens ordinaires n'ont pas l'expérience directe de Dieu. On a demandé à un psychologue pourquoi les gens « normaux » (qui ne sont pas dépendants au jeu et savent que les chances sont très nettement en leur défaveur) vont tout de même au casino ; il a répondu : « Parce que chaque fois que le jackpot s'allume,

ils savent que Dieu les aime ». La théologie crée ses réponses tortueuses à partir du travail des grands maîtres de la spiritualité. Le reste du monde n'y participe pas. Je suggère que c'est une erreur fondamentale. Dans toutes les vies, Dieu a la possibilité d'apparaître quand on établit une connexion avec une réalité ou une conscience supérieure - choisissez le terme que vous préférez. La certitude de Dieu se fait plus forte à mesure que cette connexion grandit.

C'est seulement à ce moment-là que le paradis devient réel. Mais il n'a pas besoin d'être unique. Les gens qui ont vécu une expérience de mort imminente rapportent souvent qu'ils ont vu le paradis. La description la plus commune semble enfantine : le paradis est peuplé de collines verdoyantes avec des fleurs et de petits animaux sous un ciel d'azur. Pour un sceptique, cette image est trop proche de celles que l'on trouve dans les livres d'enfants pour être vraie. C'est un fait. Mais si nous plaçons le paradis dans la conscience - comme un « état de l'âme » - il n'y a plus besoin d'une image fixe, pas plus que d'une image réservée aux adultes. Si l'on laisse de côté les images, on obtient l'état de vide où toute description du paradis est possible ; cette « ardoise vide » est la conscience elle-même.

POSER DES CONDITIONS

Votre foi ne sera pas rétablie tant que Dieu n'aura pas fait ses preuves. Il doit se manifester de façon durable et fiable. Il ne peut s'agir d'un coup de dé, d'un souhait exaucé, ou d'un acte imaginaire qui vous prouve son amour. La foi doit vous aider à dépasser les attentes déçues et vous redonner la possibilité de croire en Dieu. Cela revient à exiger quelque chose de Dieu, et bien entendu beaucoup hésitent. Si le terme d'exigence est trop fort, reformulons-le. En demandant à Dieu de se manifester, vous dites : « Je crois que tu peux le faire. » Ainsi, la foi devient utile en tant que connexion fonctionnelle.

Pendant des siècles, quiconque osait faire des reproches, même légers, à Dieu, était considéré comme un hérétique. D'innombrables innocents ont enduré la torture et la mort alors que leur seul crime était d'avoir posé des questions. Les vestiges de ces époques de terreur demeurent encore lorsque, quand vous remettez en question la religion de vos pères, vous vous demandez *Quel est mon problème ?*

Quand Daniel Dennett dit que la plupart des croyants sont conformistes, il n'a pas tort. On voit plus de « foi en la foi » - des gens qui acceptent la religion pour être acceptés par les autres - que la foi véritable.

Pour être valide, la croyance doit s'ancrer dans le réel. Pour moi, la seule possibilité est de croire en un Dieu qui tient ses promesses.

Reprenez les éléments du point zéro de la foi et inversez-les.

La foi est justifiée quand :

- Vos prières sont exaucées.
- Le bien triomphe du mal.
- L'innocence est respectée.
- Vous sentez l'amour de Dieu.
- Dieu vous protège.

- La Providence veille sur vous.

Ma position est que ces éléments sont les véritables aspects de Dieu ; nous avons donc le droit, en tant que croyant, d'en faire l'expérience. Nous ne sommes pas comme des enfants capricieux tapant du pied pour obtenir ce qu'ils veulent : nous demandons à Dieu d'agir selon sa capacité naturelle. Le lien entre Dieu et l'humanité est vivant. S'il est réel, la réalité supérieure n'est pas loin. Il n'y a pas des kilomètres à parcourir, pas des années à passer sur la route pour y parvenir. Une fois que nous y sommes connectés, la dimension supérieure est ici et maintenant. Elle donne sa forme à la réalité que nous rencontrons tous les jours avec ses exigences et ses défis permanents. À elle seule, la foi ne suffit pas à l'amener dans votre vie. Mais sans la foi, on ne peut envisager ce qu'est la dimension supérieure. On ne peut l'éprouver ni découvrir comment elle touche notre existence.

Je suis transporté par les poètes qui font de leur monde intérieur le lieu d'une rencontre avec le divin. Hafez (1325-1389) est un poète persan médiéval de la tradition soufie. On dit qu'il connaissait le Coran par cœur. Ses poèmes traitent souvent de sujets très communs, décrivent une vie de chasse, de boissons et de plaisirs divers. Avec d'autres poètes persans, il a inventé des épigrammes comme celui-ci :

Ton âme s'est noyée il y a longtemps au cœur d'une vaste mer

Et pourtant tu dis que tu as soif

Ou cet autre :

Le temps est une mine où chacun est esclave

Jusqu'à ce qu'il ait gagné assez d'amour pour briser ses chaînes

Plus frappant encore, Hafez transforme la vie quotidienne pour montrer l'essence de lumière qui y réside. Cela fait naître des images à la fois superbes et frappantes.

Se perdre vraiment est comme tenir une arme contre sa tempe Et presser la détente - il faut du courage.

Affronter la vérité est comme mettre sa tête dans un sac Jusqu'à ce que l'on suffoque - il faut de la foi.

Il faut être brave pour suivre le chemin de Dieu vers l'inconnu Quand tant de choses peuvent t'engloutir et te faire paniquer.

C'est le chemin de la foi ramené à la psychologie brute. Hafez met en vers la passion et l'insécurité qui caractérisent l'existence humaine, et nous l'écoutons car il les ressent avec beaucoup d'intensité. Il décrit un état où le cœur et l'esprit unissent leur force pour chercher les racines de la vérité de la vie. Ici, plus de projection facile en un père aimant.

Fais-moi confiance et plonge

La dague de diamant en ton cœur.

Voilà ce qu'il faut pour te perdre

Il n'y a pas d'autres chemins pour rejoindre Dieu.

Instinctivement, j'ai confiance en cette poésie, mais comment, en pratique, transformer l'inspiration ? La dague pointée vers le cœur évoque la piqûre du courage. Mais le but véritable est de se tourner vers le monde intérieur, à l'endroit où l'on peut rencontrer Dieu. Les poètes en sont capables. Nous aussi, une fois que nous avons dépassé le point zéro.

Reprenez la liste du point zéro de la foi. Pour chaque point, plusieurs possibilités permettent de débloquer la situation. Prenons le premier : *Dieu a ignoré mes prières*. La position des sceptiques est que les prières ne sont jamais exaucées. La foi ne doit pas vous promettre que votre prochaine prière le sera. À la place, elle offre de nouvelles possibilités qui sont comme une fenêtre vers Dieu. En voici quelques-unes :

- Une de mes prières au moins a été exaucée. Je verrai si cela se reproduit.

- Peut-être la réalisation de ma prière n'est pas la meilleure chose qui puisse m'arriver en ce moment, et je dois porter mon attention sur d'autres bonheurs dans ma vie.
- Ne pas recevoir de réponse m'a fait prendre conscience que ma prière était trop égoïste et que ce que je veux est bien plus élevé.
- Dieu n'a peut-être pas répondu à ma prière, mais il a exaucé celle de quelqu'un d'autre. Je vérifierai.
- Les prières sans réponses sont peut-être une bonne chose. Dieu peut m'avoir donné mieux que ce que je demandais.

La foi, c'est les possibilités nouvelles. Une fois que vous l'avez compris, vous êtes libéré des extrêmes que sont la croyance aveugle et le scepticisme absolu. La question de la prière a engendré des siècles de débats. Pour les athées, ceux-ci sont restés stériles ; pour les agnostiques, la réponse reste discutable. Mais rien n'est vrai qui ne peut être testé. Les possibilités offertes par la foi nous libèrent simplement parce qu'elles existent. Dans chaque cas, un lien se forge entre le monde intérieur et le monde extérieur. Dieu est peut-être partout, comme le disent les théologiens, mais il doit nous apparaître pas à pas.

COMMENT AVOIR LA FOI

Échapper au point zéro

Prière : Ouvre la possibilité que nos pensées peuvent avoir un effet sur le monde «du dehors». Une prière est simplement une forme particulière de pensée. Si elle ouvre une connexion avec le monde, elle peut se réaliser.

Accident : Ouvre la possibilité que tous les événements aient un sens. Les accidents sont des événements pour lesquels nous ne trouvons pas de raison. Si notre vision s'élargit et qu'une raison apparaît, il n'y a pas d'accident.

Malchance : Ouvre la possibilité que le bien et le mal soient les deux moitiés d'un seul processus. Si l'on parvient à trouver le but supérieur de notre vie, les deux moitiés ont du sens. Alors, la chance et la malchance perdent leur pertinence.

Souffrance : Ouvre la possibilité que les événements interviennent pour apporter le moins de souffrance possible. Si la miséricorde divine existe, peut-être ne permet-elle la souffrance que pour nous offrir de grandir et d'évoluer. Inutile alors de lutter contre la cause de nos souffrances. Il nous appartient alors d'accepter d'en sortir.

Solitude : Ouvre la possibilité que nous ne soyons jamais seuls. S'il existe une présence réconfortante partout, alors elle se trouve peut-être en nous et non en dehors. La solitude est le résultat naturel d'un sentiment de vide intérieur ; le remède est la plénitude intérieure.

On peut aller plus loin - ce ne sont là qu'une poignée de possibilités. Pour certains, cela ne suffit pas. Entendre que la souffrance est une chance de grandir et d'évoluer, par exemple, n'a pas de sens pour qui ne croit pas en une vie après la mort. Si nous n'avons que cette vie, trop d'horreurs restent inexplicables. Mais je ne cherche pas à imposer l'idée d'un au-delà. Quand vous pensez à la souffrance - qui pour des millions de personnes est le point qui éloigne de Dieu - cherchez votre propre possibilité. Il peut même s'agir d'un point de vue sceptique : « La souffrance n'a pas de sens, mais on peut vivre sans qu'elle nous détruise. » Ou bien « J'ai peur de souffrir, mais je peux dépasser ma peur ».

Gardez simplement à l'esprit que le but est de vous libérer de vos doutes figés. Il ne vous est pas demandé ici d'entrer dans la foi. Pourtant, vous ne pouvez pas vous contenter d'attendre une apparition divine. Vous êtes coincé, et le flot de la conscience est nécessaire pour vous sortir de ce blocage.

Prenez chaque proposition du point zéro de La foi qui vous concerne, et écrivez les nouvelles possibilités qui en découlent. Soyez aussi précis que possible. Prenons, par exemple, *Je ne ressens pas l'amour divin*. Les Écritures insistent suffisamment sur celui-ci pour que son absence soit une cause de scepticisme. Pensons néanmoins à d'autres possibilités :

- Vous pouvez vous ouvrir à la possibilité que d'autres personnes vous aiment, ce qui vous rapprocherait de l'amour divin.
- Vous pouvez trouver quelqu'un qui ressent cet amour divin, dans un livre ou dans la vraie vie. Peut-être pouvez-vous en tirer certaines leçons.
- Vous pouvez commencer par voir la beauté de la nature comme une connexion à Dieu.
- Vous pouvez élargir votre définition de l'amour divin. Peut-être n'est-ce pas un sentiment d'affection chaleureuse, mais la bonne santé, le bien-être et la liberté d'aimer.

Ne nous y trompons pas : ce ne sont pas là des preuves de l'amour divin. Il vaut nettement mieux ouvrir votre esprit à toutes les possibilités qui s'offrent, car c'est ainsi que vous aurez une vraie chance de transformation. Hafez illustre cette possibilité dans un autre poème visionnaire :

Quand l'esprit devient comme une belle femme

Il offre tout ce que l'on attend d'une maîtresse

Peux-tu aller si loin ?

Au lieu défaire l'amour dans le corps

Avec d'autres enfants de Dieu

Pourquoi ne pas chercher l'amant véritable

Qui t'attend toujours

À bras ouverts ?

Alors tu seras enfin libéré de ce monde

Comme moi.

Si ces mots vous touchent, vous avez trouvé le point de départ de la foi. On a décrit la foi comme une bougie à la fenêtre, la lumière qui attend que Dieu la voie. Mais je préfère une image issue de la spiritualité indienne. La foi est une lampe posée devant une porte ouverte. Elle éclaire à la fois le dehors et le dedans. Quand les deux sont remplis de la présence divine, la foi a rempli son rôle.

La mauvaise foi

Qu'elle soit d'origine religieuse ou non, la « mauvaise foi » est celle qui nous éloigne de Dieu. La science peut ainsi être utilisée en toute mauvaise foi pour saper les croyances sans offrir d'alternative satisfaisante. Pour autant, la science n'est pas forcément une ennemie de la foi, car si notre but est d'apprendre à connaître Dieu, elle peut y aider. Quoi qu'il en soit, on peut identifier la mauvaise foi par ses résultats : le Dieu qu'elle propose n'améliore pas notre vie.

LA FOI, AIDE OU ENTRAVE ?

La foi, comme Dieu, doit être testable. Un prédicateur populaire a écrit que « la foi active Dieu ». Est-ce vrai ? Je pense aux deux équipes de football qui prient avant le match pour la victoire (scène que l'on peut voir fréquemment sur les écrans américains). De toute évidence, une des deux équipes ne va pas «activer Dieu», puisqu'elle va perdre. Dans une tragédie qui fait des victimes, on ne peut pas dire que les survivants sont ceux dont la foi a activé Dieu. C'est peut- être même le contraire : Dieu serait nécessaire pour activer la foi. Si tel n'est pas le cas, la foi n'est pas grand-chose en elle-même.

La foi est de l'ordre du privé ; il est donc souvent difficile de déterminer qui est coupable de mauvaise foi. Ce qui nous préoccupe est le chemin de la vraie connaissance de Dieu. La foi devrait nous aider dans notre quête. Si au contraire elle nous entrave, nous pouvons alors la qualifier de mauvaise *de notre point de vue*. Ce critère me semble à la fois juste et raisonnable. Pourquoi nous mêler de ce qui ne nous regarde pas pour critiquer l'étrangeté d'un culte qui n'est pas le nôtre ? Toutes les religions ont commencé par une poignée de fervents, et toutes ont pu être considérées comme des sectes avant de grandir suffisamment pour échapper à cette accusation. Dans notre définition limitée, la mauvaise foi s'oppose à la croissance spirituelle. Nous avons affaire à trois suspects :

— *La mauvaise foi.*

— *Les préjugés.*

— *La pseudoscience.*

Chacun de ces trois points nous permet de distinguer la foi en tant que guide pour une croissance spirituelle et la foi en tant qu'obstacle à cette croissance. J'ai eu pour patient le célèbre Eknath Easwaran, qui m'a dit sur la foi bien plus que ce que j'en avais lu ou compris. Homme d'une grande intelligence et très doux, Easwaran (c'était son prénom) avait quitté le Kérala, dans le sud de l'Inde, pour fonder un centre de méditation en Californie (sur sa page Wikipédia, on le voit

devant un auditorium comble à l'université de Berkeley. La légende indique qu'il s'agit probablement du premier cours de méditation donné dans une grande université). Il est mort en 1999 à l'âge de quatre-vingt-huit ans après une vie consacrée à la tradition spirituelle indienne.

J'ai été élevé par une mère religieuse et un père médecin qui avait placé toute sa foi en la science. Avec le temps, même si c'est la vision du monde de ma mère qui a gagné mon cœur, c'est la voie de mon père que j'ai choisie de suivre. Cela a créé une division en moi, et au cours de mes années de formation j'ai vécu avec un moi divisé - comme nombre de personnes -, en ne prêtant attention qu'à mes problèmes pratiques. Devenir médecin impliquait une formation scientifique, et j'y parvenais bien. J'étais devenu un exemple vivant de ce qu'Eknath Easwaran expliquait très simplement - si simplement que la plupart d'entre nous n'y prêtent pas attention : « Vous êtes ce qu'est votre foi. »

Il ne parlait pas en termes religieux. Par «foi», il entendait les idées et croyances de base qui vous aident à vivre. Si vous croyez que les gens sont bons et que la vie est juste, ces idées ne sont pas simplement déposées en vous comme les pièces dans une tirelire. Elles sont dynamiques ; elles définissent qui vous êtes. Vous n'avez pas besoin de vous y référer comme on irait chercher une phrase dans un livre - dans un sens très concret, vous *êtes* la somme de vos conceptions internes.

La conséquence - que j'aurais aimée comprendre bien plus tôt - est que tout le monde a la foi. La foi vit dans chacun de nous. Les êtres humains marchent, parlent, mangent et respirent à travers leur foi personnelle. Elle peut être négative, voire destructrice, quand par exemple on vit pour la vengeance. Défendre sa religion en tuant des infidèles est une foi destructrice déguisée en foi positive. Easwaran ne faisait que simplifier un vers de la *Bhagavad Gita* où Krishna explique au guerrier Arjuna l'essence de la foi :

La foi de chaque homme provient des perceptions de l'esprit.

Ô Arjuna, la personnalité du moi est l'incarnation de la foi.

Ta foi est ton identité.

Ainsi, la foi va bien plus loin que la seule réponse à la question « Est-ce que je crois en Dieu ? ». Si chacun *est* sa foi, celle-ci concerne pratiquement tout ce qui nous arrive. Il devient alors important de distinguer la mauvaise foi de la bonne foi. La mauvaise foi représente une série de croyances qui sont contrées par la bonne foi. En vous examinant honnêtement, vous verrez un étrange mélange de croyances nées de la mauvaise foi et de croyances issues de la bonne. Pour que la foi fonctionne pour vous, il est capital de les distinguer.

LA FOI AVEUGLE

Chaque religion propose des dogmes qui deviennent des points de foi qui créent la communauté. Un musulman croit que le prophète Mahomet a récité le Coran sur l'ordre de l'archange Gabriel qui lui est apparu une nuit tandis qu'il méditait dans une grotte au-dessus de La Mecque. Les chrétiens croient en la Résurrection et les mormons dans le livre de Mormon. Les fidèles ne doivent pas remettre ces croyances en question - on leur demande une foi aveugle.

De manière injuste, les ennemis de la religion tendent à assimiler la mauvaise foi à la foi tout court. Des exemples de foi inoffensive sont mêlés aux atrocités commises au nom de la foi aveugle. Dans son livre, Christopher Hitchens raconte un événement de son enfance qui l'a transformé. Une de ses maîtresses d'école, une veuve très pieuse, était chargée de leur enseigner les sciences naturelles et la Bible, et elle mélangeait allègrement les deux. Hitchens se souvient de l'avoir entendu dire :

« Voyez, les enfants, la puissance et la générosité de Dieu. Il a fait tous les arbres et les plantes verts, la couleur la plus reposante pour nos yeux. Imaginez si à la place la végétation était violette ou orange - ce serait une horreur. »

Nous avons souvent entendu ce genre de sornettes quand nous étions enfants. Les adultes ont parfois tendance à bêtifier, et il est clair que cette femme, décrite comme douce et inoffensive, avait des idées bien à elle sur la religion (mais sans doute pas plus bizarres que l'idée d'un paradis où tous les chrétiens un jour s'installeront sur un nuage pour jouer de la harpe). Mais Hitchens raconte que cette phrase l'a révolté - il a eu une sorte d'épiphanie athée.

« J'étais gêné pour elle. À neuf ans, je n'avais pas idée de la théorie du dessein intelligent, ni de sa rivale l'évolution darwinienne... Je savais simplement, presque comme si

j'avais eu accès à une intelligence supérieure, que ma maîtresse avait réussi à tout mélanger en deux phrases. Les yeux étaient adaptés à la nature, et non l'inverse. »

Cette dernière phrase est contestable, mais ce qui me frappe dans ce récit de l'épiphanie d'un petit garçon, c'est qu'elle arrive pour chaque enfant. C'est le moment où l'on comprend que les adultes font des erreurs. C'est une cause de déception, car la vie est plus simple quand les parents et les professeurs sont parfaits, mais cela marque le début d'un nouveau développement de soi. Peu après, Hitchens a commencé à se poser des questions sur d'autres « anomalies ».

Si Dieu, par exemple, a créé toutes les choses, pourquoi doit-on le remercier d'avoir fait ce qui lui venait naturellement ? « Cela me semblait pour le moins de la servilité. » Si Jésus pouvait guérir un aveugle, pourquoi ne les guérissait-il pas tous ? Quant à l'épisode où il chasse les démons d'un troupeau de porcs, il lui paraissait « sinistre, proche de la magie noire ». Ces questionnements sont certes précoces, mais Hitchens avait également des doutes plus communs :

« Avec toutes ces prières, pourquoi jamais de résultat ? Pourquoi étais-je contraint à répéter en public que j'étais un misérable pécheur ? Pourquoi le sujet du sexe était-il aussi tabou ? »

Certes, ces questions ont mené bien des gens à perdre la foi, mais cela ne veut pas dire que l'on ne peut y répondre. Hitchens, lui, a décidé de se fermer totalement à la religion à la faveur d'un autre incident.

« Le directeur de l'école, qui [...] était un peu sadique et sans doute un homosexuel refoulé [...] nous a dit un soir d'un air grave que même si nous “ne comprenions pas l'intérêt de la foi aujourd'hui”, tôt ou tard nous l'apprendrions, “quand nous commencerions à perdre des êtres chers »

J'y vois un nouvel exemple de piété inoffensive et une vision valide de la nature humaine. Venant d'un professeur aimable

(et non d'un « sadique » et « refoulé », ce qui me semble des accusations gratuites destinées à discréditer la personne dont on parle), elle aurait pu avoir du sens. Confrontés au deuil, des millions de gens cherchent le réconfort dans la foi. Mais Hitchens, lui, se souvient de son indignation et de son mépris. Fondamentalement, le directeur était en train de lui dire que « la religion était peut-être un mensonge, mais tant pis, puisqu'elle pouvait apporter un soulagement ».

***“L’incroyance aveugle a un
point commun avec la foi aveugle*”**

Il est bon de remonter dans ses souvenirs pour réexaminer les idées de notre enfance - en particulier lorsque, comme dans les exemples d'Hitchens, elles nous ont été inculquées par une personne d'autorité. Mais les enfants sont impressionnables, et les expériences nous forgent. Même s'il est devenu un écrivain et un penseur, Hitchens n'a jamais abandonné l'indignation née de cette expérience. Il n'a jamais pensé que la religion pouvait être un réconfort et recéler une vérité pour autant - dans sa tête, ces deux notions s'excluent mutuellement. L'incroyance aveugle a un point commun avec la foi aveugle : elle pense en noir et blanc et finit par devenir une bigoterie comme une autre (je pense qu'il est révélateur que le mépris et l'indignation restent les marques de fabrique des écrits d'Hitchens).

Foi et incroyance aveugles ont d'autres points communs. Toutes deux refusent d'être testées. Elles condamnent leur adversaire. Elles reposent sur un attachement sentimental fort. La différence principale réside dans le fait que l'incroyance masque sa cécité derrière le masque de la raison. Ainsi, Hitchens prétend que la prière « n'apporte aucun résultat ». C'est un rejet pur et simple des témoignages des millions de gens dont les prières ont été exaucées. Une personne vraiment raisonnable en tiendrait pourtant compte... Il n'en reste pas moins que la plupart des questions de foi aveugle ne sont pas soumises à des tests pour déterminer si elles sont vraies ou non : la Sainte Trinité, l'immaculée Conception, le voyage de Mahomet vers Jérusalem sur un cheval ailé et son ascension au

paradis... C'est pourtant en vain que les athées appellent à rejeter les religions parce que leurs dogmes ne sont pas scientifiques. Au contraire, le dogme est comme un carton d'invitation ou un statut de membre de club privé. La plupart des gens sont nés dans une religion et en détiennent donc « automatiquement » le droit d'entrée.

Ce n'est que plus tard qu'ils ont la possibilité d'examiner les dogmes de leur foi. Alors, trois questions majeures se posent : *que dois-je faire ? Est-ce important ? En serai-je affecté ?* Prenons le dogme principal du christianisme, à savoir que Jésus fut ressuscité d'entre les morts. Ce n'est pas une croyance vérifiable : il s'agit, pour être chrétien (selon nombre de définitions, mais pas toutes) de l'accepter aveuglément. Pour quelqu'un d'extérieur à la religion, cette croyance peut sembler irrationnelle. Mais si on la passe au crible des trois questions ci-dessus, ce point de foi aveugle va plus loin qu'une simple question de crédibilité et de rationalité.

“Que dois-je faire ?

Est-ce important ?

En serai-je affecté ?

Que dois-je faire ? Pour la grande majorité des chrétiens, la réponse est «rien». La croyance en la Résurrection est passive, sauf dans la cérémonie de l'eucharistie, qui est volontaire.

Est-ce important ? C'est une question plus ambiguë, car la Résurrection est liée au pardon des péchés, un sujet sensible pour les chrétiens. De plus, en matière de conscience, croire en la Résurrection est un test relativement fondamental - il est difficile de se considérer comme un chrétien quand on ne croit tout simplement pas que Jésus ait été ressuscité. Pourtant, même là le mode de pensée en « ou bien... ou bien » des athées militants ne fonctionne pas. La théologie moderne laisse place au doute, qui coexiste avec la foi, et nombre de confessions se détournent aujourd'hui des événements mystiques comme la Résurrection pour lui préférer les œuvres de charité et la moralité.

En serai-je affecté ? En tant qu'événement mystique, la Résurrection affecte les chrétiens après leur mort, puisqu'ils sont censés rejoindre les cieux. C'est seulement alors qu'ils sauront si le Christ rachète leurs péchés. Même là, le dogme n'est pas uniforme.

Certaines confessions ne mentionnent pas le péché, la rédemption ou le Jugement dernier. En d'autres termes, vous pouvez être un chrétien pratiquant sans être affecté par la Résurrection.

«La foi active Dieu», prétend un prédicateur. Si c'est ce dont nous avons besoin pour que Dieu soit présent, cela va au-delà de la croyance minimale qui est le lot de nombre de chrétiens. Sans foi, Dieu reste inerte ; le Tout-Puissant, qui vous demande de croire en des choses qu'au fond de votre cœur vous ne parvenez pas à accepter, vous ignorera.

Personnellement, je rejette cette interprétation, ce « un prêté pour un rendu ». Un Dieu qui accepte une personne pour en rejeter une autre ne peut être divin, car, nous l'avons vu, il ne fait là qu'imiter la nature humaine. Dans ce livre, le critère de la foi n'est pas l'acceptation aveugle. La foi est une étape sur le chemin de la connaissance de Dieu. De ce point de vue, la foi aveugle est discutable, mais pas insurmontable, loin de là. En tant qu'acte mystique, la foi aveugle peut ouvrir des aspects subtils de l'esprit. Elle peut mener à une vision plus large de la réalité et permettre à quelqu'un de se voir comme un être multidimensionnel, qui existe sur d'autres plans que le plan physique.

La foi aveugle a servi à cela pendant des siècles. Bien entendu, l'essor de la science a réduit le pouvoir du dogme ce qui représente dans l'ensemble un bien. La foi est plus intéressante quand on peut la tester que quand on ne le peut pas. On ne peut contester les ravages de la superstition et de l'ignorance dans l'histoire de la religion. En général, la foi aveugle doit être considérée comme une *mauvaise foi*. Mais il ne faut pas pour autant mettre la religion et la spiritualité dans le même panier. On peut remettre en question la foi aveugle et la rejeter sans nuire à notre quête spirituelle. En réalité, cela peut

même nous aider.

Les préjugés

Quand la religion crée des divisions fondées sur l'intolérance et la haine, elle fait évidemment preuve de mauvaise foi. Je pense par exemple aux églises du sud des États-Unis, qui, après avoir ouvertement soutenu l'esclavage, sont restées aveugles à la ségrégation et à l'injustice pendant plus d'un siècle : Dieu n'était qu'un masque pour des préjugés.

Certaines religions considèrent aujourd'hui que les préjugés sont *nécessaires* à la foi. Il y a quelques années, au cours de recherches pour un livre sur Jésus, j'ai lu dans les écrits d'un pape (je préfère ne pas citer son nom) un avis sur Bouddha qui m'a stupéfié :

« Même si certaines personnes voient des parallèles entre la vie de Bouddha et celle de Jésus, c'est une fausse croyance. Le bouddhisme est une forme de paganisme, que ne peuvent admettre que ceux qui n'ont pas encore accepté que Jésus est le Sauveur du monde. »

Un autre pape, à l'époque où il n'était que cardinal, a rédigé une encyclique qui condamne la conception orientale de la méditation, dans la mesure où celle-ci éloignerait les catholiques de la prière à la Vierge Marie qui intercède auprès de Dieu. Cette position réactionnaire trop présente dans les dogmes m'a attristé. Tout ce que la Bible ou le Coran condamnent - l'incroyance, l'homosexualité, certains aliments, l'égalité hommes-femmes, ne peut être remis en cause. L'orthodoxie, ici synonyme de préjugés, se targue d'ignorer les évolutions de la société comme si les attitudes n'avaient pas évolué depuis l'âge où ont été rédigées les Écritures.

Dans toutes les sociétés, on doit lutter contre l'intolérance religieuse et l'empêcher de blesser des gens. La plupart des croyants n'ont pas l'impression que ce problème concerne leur vie. Il y aura toujours une décision de justice pour obliger les parents à faire transfuser un enfant malade en dépit de leurs croyances religieuses ou pour soutenir les droits des femmes.

La religion sous toutes ses formes propose ses idées et ses opinions sur les évolutions de la société, comme le mariage homosexuel, mais elle n'est qu'une voix parmi d'autres. Pourtant, ces questions nous apparaissent réellement comme des épreuves de la foi. Je dois ici clarifier ma position : pour moi, toute forme de pensée du type « nous-contre-eux » relève de la mauvaise foi. Les religions déterminent de façon tranchée que leur Dieu est le seul Dieu, pour des raisons raciales, tribales, politiques et théologiques. Je ne trouve aucune de ces raisons justifiées.

Nous connaissons tous des croyants véritables qui rejettent et dénigrent les autres fois religieuses. L'islam radical a gravement nui à la tolérance religieuse, comme l'antisémitisme l'a fait pendant des siècles. Mon but n'est pas d'imposer ma pensée à quiconque. Les gens s'accrochent à leurs préjugés pour des raisons irrationnelles ; la religion n'est qu'une de ces raisons parmi d'autres. J'ai l'impression que l'éducation familiale joue par exemple un plus grand rôle que les cours de catéchisme. Les préjugés appartiennent davantage au non-dit des religions qu'à leurs enseignements officiels. Le plus sage est donc de voir les préjugés comme ce qu'ils ont toujours été : un test pour la conscience individuelle. Chaque personne doit décider de ses propres limites ; chacun doit prendre position en fonction de sa situation personnelle. De façon générale, les préjugés sont la forme la plus flagrante de mauvaise foi. Tout le monde le sait, il n'est besoin d'en parler davantage.

D'un autre côté, il y a beaucoup à dire sur la pseudoscience, une forme de mauvaise foi qui concerne également les croyants et les non-croyants. Dawkins et ses alliés sont prompts à traiter leurs adversaires de charlatans quand leurs idées contredisent leur vision étroite de la science. Au fond, l'athéisme militant dévoie la méthode scientifique pour servir ses buts propres. Le terme de *pseudoscience* varie suivant le point de vue considéré.

LA SCIENCE AUSSI A BESOIN DE FOI

On peut dire que la science devrait être athée au sens le plus littéral du terme : elle devrait ne pas s'occuper de Dieu du tout. Dieu ne peut être modélisé de façon scientifique. Il n'est pas possible de le soumettre à l'expérience, et Dawkins se trompe complètement lorsqu'il prétend que Dieu ne répond pas aux critères rigoureux de la science. De la même façon, l'Univers peut être mesuré et exploré sans que l'on y mêle la question de la foi.

Mais bien entendu la lutte entre science et foi va plus loin que l'affrontement entre les militants athées et leurs adversaires acharnés, les créationnistes. Leur combat n'a quasiment aucune répercussion dans les laboratoires. Les listes des meilleures ventes de livres ne reflètent pas obligatoirement la réalité. En tout état de cause, le nombre de militants de part et d'autre reste faible. Ce qui inquiète beaucoup plus les scientifiques, c'est qu'autant d'Américains - plus de la moitié, selon un sondage - pensent que la Création n'a pu avoir lieu sans l'aide de Dieu. (Pour moi, il s'agit là d'une croyance passive, un peu comme le fait de croire aux ovnis ou au yéti.)

***“La réalité est devenue
trop complexe à expliquer***

Pour aller plus loin, si la science s'oppose aujourd'hui à la religion, c'est que la réalité est devenue trop complexe à expliquer même avec les modèles les plus sophistiqués. La frontière qui séparait de façon tranchée la science et le mysticisme est désormais brouillée. L'Univers est-il vivant comme nous ? Peut-il penser ? Feu le physicien anglais David Bohm écrit qu'«en certaines façons, l'homme est un microcosme de l'Univers ; donc, ce qu'est l'homme, c'est un indice de l'Univers ». Les humains ont toujours vu la nature comme un miroir. Si nous sommes en réalité un microcosme, alors le macrocosme - l'Univers dans son ensemble - doit être considéré

selon ce qui fait de nous des humains.

On a vu récemment paraître toute une série d'ouvrages de physiciens renommés soutenant la thèse d'un Univers conscient, vivant, et même façonné par les perceptions humaines. Voilà un défi radical au matérialisme scientifique. Il y avait sans doute de la poésie quand Einstein déclarait vouloir lire dans les pensées de Dieu. Mais lorsque Freeman Dyson écrit que « la vie a peut-être réussi contre toutes les probabilités à façonner un univers dans ses propres buts », il s'agit d'une spéculation véritable. En d'autres termes, dans la mesure où l'Univers que nous pouvons connaître nous apparaît à travers le filtre de notre esprit, il se peut que notre esprit façonne la réalité. Un filtre rouge colore tout en rouge, et l'on ne peut distinguer les autres couleurs quand on regarde à travers.

Regarder à travers l'esprit humain est bien plus complexe que tenir un morceau de verre devant ses yeux, mais les mêmes limites s'imposent. Notre esprit voit un joueur de foot dégager le ballon, et comme il fonctionne de façon linéaire, il pense que le joueur doit frapper la balle avant que celle-ci ne s'envole. C'est la relation de causalité dans toute sa simplicité. Mais nous savons grâce à la physique quantique qu'à un niveau plus profond, le temps coule à l'envers, et que la cause peut apparaître *après* l'effet. Il est donc possible que la cause et l'effet n'existent pas sans un esprit outillé pour les percevoir de telle façon. Si vous vous raccrochez à un matérialisme désuet, une telle phrase peut sembler absurde. La nature n'est plus un miroir à partir du moment où le monde « du dehors » n'est qu'un amas de petits morceaux et d'informations - les morceaux d'un puzzle qui n'existe pas.

Soyons clairs sur un point de base : l'Univers visible n'est pas la même chose que la réalité. Quand des objets solides sont réduits à des atomes et des particules subatomiques, ils ne sont plus solides. Ils sont des nuages de potentialités. Selon la physique, la potentialité n'est ni matière ni énergie mais un état complètement intangible, et cela aussi solide que puisse paraître une montagne, aussi puissant que nous semble un éclair. Dans cet état, les particules ne sont même plus

réellement des particules. Elles ne sont pas localisées précisément dans l'espace ; à la place, chaque particule émerge des vagues quantiques qui peuvent s'étendre à l'infini. Même si Dawkins parvenait à garder à flot la notion selon laquelle ce que l'on voit est une référence à la réalité, les plus récentes théories sur le cosmos postulent que seulement 4% de l'Univers sont constitués de matière et d'énergie quantifiable - les 96 % restants consistent en ce que l'on nomme matière et énergie noires, que l'on comprend encore mal. On peut déduire leur existence, mais on ne peut les voir.

Le physicien Joël Primack, spécialiste de la construction de l'Univers, propose l'image d'un gâteau au chocolat, un «dessert cosmique» à la recette étonnante. Soixante-dix pour cent du gâteau seraient constitués d'énergie noire entre des couches de matière noire (25%), un peu comme la glace à l'intérieur d'un gâteau. Primack utilise l'image du chocolat puisqu'il est sombre, mais en réalité l'énergie et la matière noire n'ont jamais été observées. Cela ne laisse donc que 5 % de l'Univers visible, dont la plupart (4,5 % du total) sont constitués d'atomes d'hydrogène et d'hélium flottants mélangés à d'autres atomes - un peu comme le nappage du gâteau. Toute autre matière visible, à savoir les étoiles et les planètes qui composent les milliards de milliards de galaxies, ne sont rien d'autre que la poudre de cacao qui recouvre le nappage. En d'autres termes, l'Univers sur lequel les matérialistes fondent leur « réalité » ne constitue au fond que 0,01 % du gâteau cosmique.

Tout cela appelle une conclusion logique : nous avons besoin d'un nouveau paradigme pour expliquer le cosmos. Nous devons accepter tout d'abord que nous ne pouvons nous fier à nos cinq sens. Plus encore, des théories aussi répandues que la relativité restent très discutables et instables. L'énergie noire agrandirait l'espace entre les galaxies plus vite que la lumière. Ainsi, *quelque chose* au-delà de l'espace et du temps fonctionne comme la force majeure de création et de destruction dans le cosmos, et quelle qu'elle soit, cette force reste aussi invisible que l'esprit, Dieu, l'âme ou la conscience supérieure.

Pendant des décennies, le courageux biologiste anglais

Rupert Sheldrake a défendu un nouveau paradigme, devenant la cible des matérialistes qui ne supportaient pas que des choses invisibles puissent être réelles. Sheldrake a écrit un article révélateur sur la façon dont la « mauvaise science » fonctionne comme la mauvaise foi :

«La mauvaise religion est arrogante, sûre d'elle, dogmatique et intolérante. La mauvaise science aussi. Mais au contraire des intégristes religieux, les intégristes de la science ne voient pas que leurs opinions sont fondées sur la foi. Ils pensent détenir la vérité, et partent du principe qu'ils ont déjà toutes les réponses même s'il reste des détails à explorer. »

C'est exactement la position de Dawkins et compagnie : ils manifestent une foi fondée sur la science et la croyance que la méthode scientifique résoudra un jour tous les problèmes.

Ce « scientisme » peut sembler plus attirant que, par exemple, le créationnisme qui nie l'évolution de l'Univers et de la vie sur Terre. Mais comme le souligne Sheldrake, il a pour effet négatif d'entraver les pensées et les recherches qui ne suivent pas les explications communément admises.

«Idéalement, la science devrait être une méthode d'investigation ouverte, pas un système de croyance. Mais la "vision scientifique" fondée sur la philosophie matérialiste est devenue incontestable à cause de ses succès. »

Si la science est un système de croyance, qu'elle se fonde sur la foi comme une religion, alors elle trahit ses propres principes. Elle devient une pseudoscience. Mais l'individu lambda - et même le scientifique lambda - n'a pas idée, en réalité, de la dose de foi que nécessite la science. Sheldrake écrit :

« Les scientifiques prennent pour argent comptant les présupposés matérialistes sans les avoir pensés de façon critique. Les remettre en question est une hérésie, et cette hérésie coûte cher à leur carrière. »

Sheldrake a montré brillamment quelles sont ces croyances que nous tenons pour acquises à cause du prestige de la science. Je me permets de les condenser en quelques phrases.

LA SCIENCE COMME UN SYSTÈME DE CROYANCE

Bases de la foi scientifique

La croyance selon laquelle l'Univers est une machine dont toutes les parties finiront par être expliquées. Cela fait, on disposera d'une théorie du Tout.

Le corps humain est lui aussi une machine dont un jour la science comprendra tous les aspects jusqu'au niveau moléculaire. Alors, les maladies seront éradiquées. On disposera même de médicaments pour toutes les maladies mentales.

La nature n'a pas d'esprit ; c'est le produit d'une activité aléatoire au niveau physique. La science parviendra un jour à nous prouver que l'existence n'a pas d'autre but que la survie.

La lutte pour la nourriture et la reproduction explique l'origine de tous les comportements humains. Le comportement moderne est un résultat direct de l'évolution darwinienne. Nos gènes déterminent notre destin. L'esprit peut être résumé à des processus physiques du cerveau. Dans la mesure où ceux-ci suivent des lois physiques et chimiques strictes, nos vies sont déterministes. Le libre arbitre joue au mieux un rôle très mineur.

Dans ce système de croyance, ce qui est tangible l'emporte sur ce qui ne l'est pas. Dawkins fait partie de ceux qui relient tous les aspects de la psychologie humaine à la sélection naturelle. Là encore, c'est pure foi. Il n'y a pas de fossiles des comportements, ce qui est préférable pour Dawkins dans la mesure où aucune de ses théories ne peut être vérifiée. Quand il prétend que Dieu est apparu comme un mécanisme de survie, rien ne peut le prouver dans un sens ou dans l'autre. La voie est libre pour les suppositions les plus farfelues. Nous pourrions à notre tour imaginer que les femmes du Paléolithique ont commencé à porter des colliers parce que cela

attirait les hommes les plus forts, qui leur apportaient davantage de steaks de mammoth, par opposition aux femmes qui portaient des boucles d'oreilles. Pourquoi pas ? La psychologie évolutionniste de Dawkins renvoie à des comportements qui ne sont pas plus « scientifiquement prouvés » que cette histoire.

Sauf si vous êtes persuadé que la théorie de Darwin doit s'appliquer à tout ce que nous disons et pensons, il est évident qu'elle présente des lacunes. La sélection naturelle signifie qu'un caractère particulier vous rend plus efficace pour trouver de la nourriture ou vous accoupler. De quelle manière les peintures rupestres permettent-elles l'un ou l'autre ? Comment cette théorie explique-t-elle l'amour d'une mère pour son bébé ou le plaisir d'écouter de la musique ? Le public ignore souvent la rigidité des croyances en la psychologie évolutionniste. On accuse à raison les religieux de raisonner à l'envers, en prenant Dieu comme point de départ indiscutable. Puisque Dieu doit exister, un intégriste chrétien voit sa main dans les accidents d'avion, les tornades ou le divorce d'une star de cinéma. Tout peut être ainsi intégré de force dans le schéma péché/punition.

La science est censée être l'opposé exact de ces arguments de foi ; pourtant, pour Dawkins, les plus improbables aspects du comportement humain deviennent des mécanismes de survie. Je souris toujours en pensant à la phrase d'Oscar Wilde, « Pardonnez toujours à vos ennemis. Rien ne les agace davantage ». Personne ne peut prouver que l'humour est apparu chez nos ancêtres en résultat d'une mutation génétique. Et en quoi les aurait-elle aidés - à draguer dans les bars de l'âge de pierre ? Quand il reproche à la foi de ne pas se fonder sur des faits, Dawkins voit la paille dans l'œil de son voisin.

Tout au long de son livre *Réenchanter la science*^[18] Sheldrake dissèque avec une grande efficacité les présupposés non prouvés du matérialisme. Force est de reconnaître avec lui que cette vision semble de plus en plus fragile. Il est réaliste sur les défauts humains : « En religion comme en science, il y a des gens malhonnêtes ou incompetents qui entre autres défauts se servent des autres. » Mais sa conclusion est que la science est

retenue par « des présupposés vieux de plusieurs siècles qui se sont transformés en dogmes ».

Cela affecte-t-il la façon dont nous pensons à Dieu ? Oui, très directement. Un Univers dénué de sens ne peut être divin. L'activité aléatoire sape toute possibilité de sens. Un esprit né de l'activité électrochimique ne peut connaître ni révélation ni épiphanie. Le choix, pour une fois, n'est pas «ou bien/ou bien». Pour moi, il est évident que l'expérience spirituelle existe, que nous agissons en fonction de notre libre arbitre, et que nos vies ont un sens. On pourrait ainsi penser que la « religion naturelle » est née de l'expérience humaine, siècle après siècle.

“La science ne décrit pas la réalité

Ce qui signifie que la science a parfaitement le droit d'être elle aussi un système de croyance. La seule exigence que l'on puisse avoir, c'est que les scientifiques s'en tiennent vraiment à leurs articles de foi. La science ne décrit pas la réalité, car aucune école de philosophie n'a jamais prouvé que l'univers physique est réel (y compris Stephen Hawking qui, sans être croyant, rappelle ce fait). Nous partons du principe que l'univers physique est réel en nous fondant sur les informations qui nous parviennent à travers nos cinq sens. Mais cela revient à dire que nous acceptons la réalité subjectivement. Sans la vue, le son, le toucher, le goût et l'odorat, il n'y a pas de réalité à ressentir.

La conséquence logique, fort surprenante, est que Dieu se situe au même niveau que les étoiles, les galaxies, les montagnes, les arbres et le ciel. Aucun d'eux ne peut être objectivement validé. « Ce rocher est dur » n'est pas plus vrai que « Je sens la présence divine ». Mais ce n'est pas moins vrai, toutefois, puisque les sens sont une façon fiable de naviguer dans le monde. Si l'on peut faire confiance au fait de ressentir que le feu est chaud et ne doit pas être touché, on peut faire confiance au sentiment de l'amour de Dieu. Ce qui tend à nous faire penser le contraire n'est qu'un changement de point de vue. Nous sommes tous pris dans la vision du monde

matérialiste ; dès lors, l'idée que les expériences spirituelles doivent être irréelles est devenue un sujet de foi.

Nous aborderons bientôt la question cruciale « qu'est-ce que la réalité ? », quand nous nous consacrerons au sujet de la connaissance de Dieu. Tous autant que nous sommes, scientifiques ou croyants, nous sommes menés par la réalité. Nous allons là où elle nous emporte. La découverte des fossiles a changé la foi pour toujours, car elle a mené l'esprit humain à un autre modèle de réalité. En ce moment, la même chose se produit grâce aux découvertes dans tous les champs du savoir dont la biologie, la physique, la neuroscience et la génétique. Un nouveau modèle de réalité prend forme et nous transforme à son tour.

Mais le changement n'affecte pas ce dicton tiré de la Bible : « Car il est comme les pensées de son âme^[19]. » En d'autres termes, nous sommes ce que nos pensées ont fait de nous. Mon ami Eknath Easwaran faisait écho à ces mots quand il parlait de sa foi en un noyau invisible en chacun de nous. Le concept indien de *shradda* précède l'Ancien Testament. Souvent traduit par «foi», il désigne beaucoup plus en incluant tout ce qui compte pour nous, ce pour quoi nous luttons et notre vision. Saint Jean de la Croix a écrit : « Au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'amour. » Dans son monde de dévotion catholique, l'Univers a été créé comme un cadeau de l'amour de Dieu, et notre réponse à ce don montre comment nous le méritons. Point n'est besoin pour autant de traduire cette vérité en termes religieux. *Shradda* nous dit que nous vivons par ce que nous aimons. Aimer Dieu n'est pas différent d'aimer la science si c'est ce qui définit la forme de notre existence à son niveau le plus fondamental.

La mauvaise foi, c'est vouloir que nos croyances définissent la réalité pour tout le monde. La bonne foi, c'est tirer le meilleur profit de ce que nous aimons et souhaiter que les autres n'en obtiennent pas moins. Dans la *Bhagavad Gita*, le seigneur Krishna montre une sublime confiance dans la capacité de la réalité à nous mener là où nous devons aller : « Comme les gens m'approchaient, je les prenais dans mon amour. Tous les

chemins mènent à moi^[20]. » J'appelle ceci le pouvoir de la réalité plutôt que le pouvoir de Dieu, car une divinité omniprésente doit se trouver à l'intérieur de chaque grain de réalité et s'exprimer dans chaque expérience. S'agit-il là de mysticisme ? Seulement si vous choisissez de ne pas l'éprouver. L'utilisation la plus haute du libre arbitre est de voir s'il vous mène réellement à Dieu. Krishna limite ses pouvoirs en disant que si quelqu'un ne choisit pas de chemin, Dieu ne peut rien faire. Le secret de la nature humaine, heureusement, est que nous suivons tous le chemin de ce que nous aimons le plus.

Pour le moment, la foi est une étape transitoire. Les méditations profondes d'Eknath Easwaran l'ont amené à un autre credo : quand une personne est complètement dévouée à la foi, l'objet de la dévotion est accompli. Peu importe qu'il ait trouvé cette idée dans la *Bhagavad Gita*. Ce qui compte, c'est que sa vie a été assez longue - et assez pleine - pour prouver que c'était vrai.

DEUXIÈME PARTIE

Le chemin vers Dieu

Étape 2 : la croyance

L'agenda de la sagesse

La foi améliore notre vie : telle est la proposition qui se présente à nous. Elle peut sembler fragile. Bien souvent, la foi n'apporte pas les récompenses promises. Elle peut ainsi mener à la désillusion et à la tristesse. Un exemple touchant vient à l'esprit. Le monde entier a été choqué lorsque les lettres de mère Teresa, longtemps gardées secrètes par l'Église, ont été rendues publiques en 2007. La petite religieuse albanaise était morte dix ans plus tôt. Son travail auprès des pauvres de Calcutta en faisait un modèle de charité chrétienne, une incarnation vivante du catholicisme. Des expériences psychologiques menées à Harvard ont projeté à un groupe de sujets des films montrant mère Teresa portant des orphelins malades dans ses bras. Le simple fait de voir ces images entraînait des changements physiologiques positifs sur les cobayes, avec en particulier une baisse de la tension et une diminution du stress.

Pourtant, de façon inattendue, ses lettres ont révélé que cette figure de sainte était pétrie de doutes qui l'avaient tourmentée tout au long de sa vie. La religieuse, née Agnes Bojaxhui, a reçu le prix Nobel en 1979 ; la même année, elle écrivait dans une lettre à un prêtre ce message de désolation.

« Jésus vous aime. Quant à moi, le silence et le vide sont si grands que je regarde et ne vois pas, j'écoute mais n'entends pas. »

RENONCER À L'IDÉAL

Les tenants de la canonisation de mère Teresa pensent que ces doutes font d'elle un exemple encore plus héroïque de foi (une foi pourtant si fragile qu'elle se contraignait à porter un cilice, le fameux gilet de crin, dont l'inconfort lui rappelait la souffrance du Christ). Mais mère Teresa se trouvait dans une position littéralement intenable : tentant de vivre selon l'idéal chrétien, elle n'a rencontré que de la déception puisque Dieu ne lui a jamais répondu, jamais montré sa présence en dépit de son immense dévotion. Elle a ainsi dû affronter une souffrance profonde et (certains athées se font une joie maligne de le souligner) un scepticisme permanent quant à la vérité de la religion.

Quand la croyance est grande, le doute n'est jamais loin. L'enjeu est trop important. Même en étant une personnalité hors du commun et un modèle de compassion, la « Sainte des pauvres » ne différerait pas au fond des croyants qui ont le sentiment d'avoir été abandonnés par Dieu. Son histoire renforce ma conviction profonde ; pour être valide, la foi doit rendre votre vie meilleure. L'héritage des religions peut certes être jugé globalement, en termes d'influence historique ; mais au fond leur impact réel se mesure au bien-être des croyants, un par un, au jour le jour. Si le fait de vivre une vie de sainteté au service des autres vous laisse l'impression d'être abandonné par Dieu, votre bien-être ne s'est pas amélioré. Si la religion crée en vous les bases de l'intolérance - voire vous pousse à la torture ou à la guerre -, c'est la naissance du mal. Contrairement à notre postulat de départ, la foi n'améliore pas votre vie.

Ce qui sauve la foi de cette analyse pessimiste est un contrepoids : la sagesse. La sagesse soutient la foi, car toutes deux concernent des choses invisibles. Quand on décide de vivre dans la « bonne » foi, que se passe-t-il ensuite ? La vie, la vie de tous les jours, tout simplement. Ce que vous pensez, dites et faites doit avoir une certaine valeur. C'est à cette

question de la valeur que s'applique la foi. Chaque carrefour de l'existence, aussi réduit qu'il soit, exige un choix. Les traditions de sagesse du monde proposent un guide basé sur des millénaires d'expérience humaine, qui indique quels choix améliorent le plus la vie. Voici quelques-uns de ces points de sagesse.

DES CHOIX SAGES

Décisions pour une vie consciente

Quand vous êtes anxieux et effrayé, n'écoutez pas la voix de la peur.

Quand vous vous trouvez dans une situation chaotique, cherchez à ramener l'ordre et le calme.

Face à la colère, ne prenez aucune décision avant que celle-ci ne disparaisse. Quand vos idées rencontrent des résistances, considérez le point de vue de ceux qui vous résistent.

Quand vous êtes tenté de condamner quelqu'un, regardez si ce que vous détestez en lui n'est pas caché au fond de vous.

Quand vous rencontrez un problème, décidez si la situation exige que vous vous en accommodiez, que vous tentiez de la changer, ou que vous partiez. Votre décision prise, agissez.

Quand vous connaissez la vérité, dites-la haut et fort.

Ce ne sont que quelques exemples de sagesse en action ; elles s'appliquent aux situations de tous les jours plutôt qu'à de grandes questions spirituelles.

La tradition védique rapporte l'histoire d'un jeune homme qui se mit en quête du secret de l'abondance. Pendant des mois, il voyagea dans le pays jusqu'à ce qu'un jour, au cœur d'une forêt profonde, il rencontre un maître spirituel à qui il demanda comment réaliser tous ses rêves.

- Que veux-tu vraiment ? questionna le maître.

- Je veux des richesses infinies, mais pas pour des raisons égoïstes, répondit le jeune homme avec sincérité. Je veux les utiliser pour aider le monde entier. Pouvez-vous, s'il vous plaît, me donner le secret pour créer une telle abondance ?

Le maître hocha la tête :

- Dans le cœur de chaque humain se trouvent deux déesses. Lakshmi, déesse de la richesse, est généreuse et belle. Si tu l'adores, elle te comblera peut-être de trésors et de biens ; mais elle est capricieuse et peut aussi te retirer ses faveurs sans prévenir. L'autre déesse est Saraswati, déesse de la sagesse. Si tu vénères Saraswati et te consacres à la sagesse, Lakshmi sera jalouse et s'occupera davantage de toi. Plus tu chercheras la sagesse, plus Lakshmi te poursuivra. Elle te couvrira de faveurs et d'abondance.

Cet avis enchérit les conseils que l'on peut entendre aujourd'hui, comme « Fais ce que tu veux et le résultat viendra » ou « Suis ton cœur ». La sagesse n'est pas toujours d'écouter son cœur, et ce que l'on veut peut changer avec le temps. Fondamentalement, se consacrer à Saraswati, la sagesse, consiste à se connecter avec qui l'on est réellement, pour découvrir puis utiliser ce qui est unique en nous. C'est en nous que se trouve le chemin de l'accomplissement. Si vous choisissez un chemin extérieur, toutes les récompenses sous forme d'argent, de statut et de biens peuvent vous sembler sans valeur parce que vous n'êtes pas entré en contact avec ce qui vous comble réellement. Pour autant, il est futile de dire à quelqu'un que l'argent ne fait pas le bonheur - ce qu'il permet d'acheter peut contenter sur le moment. Le vrai problème est la programmation mentale. Si vous n'avez pas d'autre schéma de fonctionnement que le matérialisme, le « chemin le moins fréquenté » n'existe même pas pour vous - comme si on l'avait détruit pour le remplacer par une autoroute menant au centre commercial le plus proche.

Tout comme Dieu, la sagesse n'est valide que si elle est utile au jour le jour. Mais la sagesse a également des buts à long terme, qui sont eux aussi le résultat de décisions. Toutes les traditions spirituelles placent la paix au-dessus de la guerre, l'amour au-dessus de la peur, la compréhension au-dessus du jugement, le bien au-dessus du mal. Ce n'est pas par manque d'inspiration que nous n'atteignons pas ces objectifs ; les bibliothèques sont pleines d'ouvrages sur la sagesse. L'échec,

en réalité, est dû aux décisions à court terme que nous prenons au jour le jour. Elles façonnent nos comportements, nos attitudes, nos croyances, et même nos cerveaux.

***“Le cerveau est prédisposé à prendre
des décisions en faveur du bien*”**

De façon remarquable, le cerveau est prédisposé à prendre des décisions en faveur du bien, et ce dès le plus jeune âge. Le Centre de cognition infantile d'Harvard l'a prouvé par ses recherches destinées à mettre en lumière l'existence d'un sens moral inné chez les enfants. Dans une expérience, on montre à un bébé une scène jouée par trois poupées. L'une d'elle essaie d'ouvrir une boîte, mais le couvercle est trop lourd pour qu'elle y parvienne. La poupée à sa droite vient à son aide, et ensemble elles parviennent à ouvrir la boîte. La poupée de gauche, elle, refuse d'aider et referme la boîte.

Après qu'on lui a montré cette scène, on propose au bébé de jouer avec la «bonne» ou la «mauvaise» poupée. À plus de 80%, les enfants choisissent la bonne, et ce dès l'âge de trois mois. De la même façon, on sait qu'avant le stade de la marche, un enfant qui voit sa mère laisser tomber quelque chose se déplace souvent pour le ramasser. On pourrait spéculer davantage sur l'origine de ces comportements moraux, mais ils constituent manifestement les germes de la sagesse. Notons toutefois que les bébés ne sont pas simplement et spontanément bons. Le laboratoire de Yale a également mené une expérience dans laquelle une «méchante» poupée est punie, et les bébés ont tendance à préférer la punition au pardon. Dès l'enfance, nous avons une prédisposition à ne pas pardonner. C'est peut-être la racine de la pensée « nous-contre-eux », qui pour certains chercheurs est elle aussi innée.

Pour s'épanouir, les graines du bien ont besoin d'années de soin, d'apprentissage et d'expérience. Cette façon de nourrir le bien est invisible, et il faut la foi pour continuer sans cesse. Si l'on considère notre époque de l'extérieur - comme un Martien débarquant sur Terre pour observer l'espèce humaine - , on

peut en retirer l'impression que les guerres, le crime et la violence l'emportent sur la sagesse. Comment les surmonter ? Pour la plupart de nos contemporains, la réponse est dans la technologie. Demandez à n'importe qui où se trouve la solution au réchauffement climatique, à la surpopulation, au sida ou à toute autre épidémie : la réponse sera presque systématiquement qu'il y aura un jour ou l'autre une avancée scientifique qui résoudra le problème. Très peu de gens imaginent que la sagesse puisse nous sauver.

“Notre instinct nous pousse vers la lumière

Cette foi en la science a pourtant la vue courte. En dépit des pires aléas de l'Histoire, la sagesse a toujours tenu bon face à la folie humaine. La nature de la sagesse fait qu'elle s'accumule à l'intérieur et crée un changement dans la direction de la conscience supérieure. Nous sommes des créatures visionnaires. Notre instinct nous pousse à aller vers la lumière. C'est ce que signifie le poète William Blake quand il dit : « Et à travers toute éternité, je te pardonne et tu me pardonnes. » Cette phrase n'a pas de sens quand on pense aux guerres et aux conflits qui ont ensanglanté l'Histoire. Mais si vous êtes convaincu que le bien triomphe, c'est la sagesse même. Quand la famille Frank se cachait des persécutions nazies à Amsterdam, Anne écrivait dans son journal : « Malgré tout, je crois que les gens sont bons dans leur cœur. » Est-ce crédible quand on sait que la Gestapo a fini par trouver la famille Frank et la déporter par le dernier train pour Auschwitz, où ils sont morts ? Dans les camps de concentration, des prisonniers ont été victimes des monstrueuses expérimentations médicales menées par des sadiques comme Josef Mengele, « l'Ange de la mort ». Pourtant, certains d'entre eux mouraient avec à la bouche une bénédiction pour leur bourreau. De tels comportements hors du commun dépassent la douleur et la souffrance, même face à la mort.

La sagesse ne calcule pas les chances du bien contre le mal ; elle considère seulement la valeur véritable de la vie. C'est elle

que l'on applique, par exemple, quand on élève un enfant. Un bébé a un statut totalement à part ; dans une bonne famille, il est l'objet d'un amour indéfectible. À mesure qu'il grandit, ses parents lui apprennent à distinguer le bien et le mal. Mais ils ne lui disent jamais : « Le fait que tu existes est mal » ou « Tu as apporté plus de mal que de bien au monde ». Ce n'est pas de l'amour aveugle ; c'est simplement l'amour tel qu'il est censé être. C'est ce que nous dit la sagesse.

La sagesse est la capacité à regarder par-delà la surface des choses. Aucune qualité n'est plus souhaitable. En surface, le caprice d'un enfant de deux ans est exaspérant. Dans les rayons du supermarché où son fils hurle à pleine voix, la mère semble embarrassée. On la regarde de travers ; dans les yeux des gens, elle lit qu'ils la voient comme une mauvaise mère qui n'aime pas son enfant ou ne sait pas le contrôler. C'est pourtant un moment où la sagesse lui rappelle que les enfants doivent être tolérés, guidés et aimés pour ce qu'ils sont et non jugés sur leur comportement. Au-delà des apparences, la mère comprend que son « petit monstre » n'en est pas réellement un.

Certaines mères ne parviennent pas à fonder leurs réactions sur la sagesse. Elles se mettent en colère contre leur enfant, et lui reprochent de faire un caprice, quitte à lui crier dessus ou à le frapper. Elles pensent d'abord à leur propre gêne et au regard des autres. En d'autres termes, ces mères sont prises dans l'apparence, à la surface des choses. Elles sont incapables de voir plus loin.

***“La sagesse voit ce qui n'est
pas perceptible à l'œil nu***

Nous avons recours à la sagesse dans toute une gamme de situations où il est impossible de se fier à l'évidence. La sagesse voit ce qui n'est pas perceptible à l'œil nu. Dieu en est un exemple majeur, mais il y a bien d'autres situations que seule la sagesse peut résoudre. Pour beaucoup, la première figure de l'Ancien Testament incarnant la sagesse est celle du roi Salomon.

On connaît l'histoire où deux prostituées viennent le trouver pour régler leur différend. La première explique qu'elle a donné naissance à un fils dans la maison qu'elle partage avec l'autre. Trois jours plus tard, celle-ci a enfanté un fils à son tour, mais dans la nuit elle s'est tournée et l'a écrasé sous son poids par accident. Alors, elle se serait levée pour échanger les enfants. Pas d'autre témoin dans la maison. Bien entendu, la seconde prostituée nie. Alors, qui est la vraie mère de l'enfant survivant ?

On attend bien sûr de Salomon, investi du pouvoir divin, qu'il devine laquelle dit la vérité. À la place, il propose un test.

« Puis il ajouta : "Apportez-moi une épée." On apporta une épée devant le roi. Et le roi dit : "Coupez en deux l'enfant qui vit, et donnez-en la moitié à l'une et la moitié à l'autre." Alors la femme dont le fils était vivant sentit ses entrailles s'émouvoir pour son fils, et elle dit au roi : "Ah! Mon seigneur, donnez-lui l'enfant qui vit, et ne le faites point mourir." Mais l'autre dit : "Il ne sera ni à moi ni à toi ; coupez-le!" Et le roi, prenant la parole, dit : "Donnez à la première l'enfant qui vit, et ne le faites point mourir. C'est elle qui est sa mère^[21]". »

La Bible n'explique pas ce qui rend le jugement de Salomon aussi sage, seulement qu'il fut accueilli avec étonnement.

« Tout Israël apprit le jugement que le roi avait prononcé. Et l'on craignit le roi, car on vit que la sagesse de Dieu était en lui pour le diriger dans ses jugements. »

Aujourd'hui, on dirait que Salomon comprend la nature humaine. Il savait que la vraie mère préférerait donner son enfant que le voir mourir. Pourtant, il y a quelque chose d'autre. La sagesse est une surprise ; elle défie les attentes ; elle mène à une destination imprévue.

La voie de la sagesse

J'ose avancer que croire en Dieu est une marque de sagesse, et ce à travers notre proposition de départ, à savoir que la foi rend la vie meilleure. Chacun de nous veut être heureux. Dans la tradition indienne, on peut choisir entre deux voies vers le bonheur. L'une passe par le plaisir, l'autre par la sagesse. La voie du plaisir cherche à profiter au maximum des expériences agréables et à restreindre les autres le plus possible. Instinctivement, les enfants choisissent cette voie, non pas consciemment mais parce qu'ils préfèrent le plaisir à la douleur. Ces instincts restent présents quand nous grandissons. Nos cerveaux sont conçus pour réagir aux stimuli douloureux en les gardant en mémoire comme des choses à éviter dans le futur. Dans la région la plus primitive du cerveau, le cerveau reptilien, les sensations basiques de douleur et de plaisir créent une réponse physique forte, raison pour laquelle nous avons tendance à rechercher le sexe, la nourriture et le confort.

La voie de la sagesse doit dépasser et réécrire cette configuration basique, et nous le faisons chaque jour. Un marathonien accepte la douleur pour atteindre la ligne d'arrivée. Un mangeur prudent s'interdit les desserts lourds et sucrés pour rester en bonne santé. Les êtres humains ne fonctionnent pas en permanence sur le principe de plaisir ; nous sommes trop complexes pour être menés par un mécanisme cérébral simpliste. Pour autant, vivre prudemment n'est pas vivre sagement, et la sagesse ne se trouve pas dans des dictons comme «Tout s'arrange bien à la fin» ou «Le temps guérit toutes les blessures ». La sagesse populaire provient de l'expérience collective et elle peut nous aider ; il est souvent vrai que le temps guérit les blessures et que les situations difficiles, quand on n'y fait rien, finissent souvent par s'arranger. Mais Socrate, l'homme le plus sage d'Athènes, s'opposait à un autre courant philosophique, le sophisme, qui prétendait transmettre la sagesse comme de la nourriture prédigérée. Pour Socrate, la sagesse ne s'enseigne pas - c'est même sa caractéristique principale.

“La sagesse ne s’enseigne pas

La sagesse n’apparaît qu’en situation ; elle est fuyante et changeante. On ne peut la confiner à des règles et des adages. Souvent, la sagesse nous frappe parce qu’elle est contraire à la raison et au bon sens. Une parabole bouddhiste l’illustre.

Dans l’Inde ancienne, un homme entendit parler d’un grand sage qui vivait dans une grotte aux confins du Tibet. Il vendit tous ses biens et traversa l’Himalaya à grand péril pour rejoindre la caverne. Après des mois d’errance, il la trouva enfin. Là, il se jeta aux pieds du maître.

- On m’a dit que vous étiez le plus sage des hommes, dit-il. Transmettez-moi votre sagesse. Montrez-moi comment connaître l’illumination.

Le maître était un vieil homme grincheux qui appréciait peu qu’on le dérange pendant sa méditation. Secouant la tête, il répondit :

- Crois-tu que je donne la sagesse gratuitement ? Apporte-moi un sac de poussière d’or, et si j’estime qu’il y en a assez, je te ferai connaître l’illumination.

À ces mots, le disciple faillit perdre courage ; pourtant, il se ressaisit et repartit en Inde, où il se mit au labeur pour remplir un sac de poussière d’or. Il lui fallut des années ; enfin, il reprit sa route et traversa à nouveau l’Himalaya pour se jeter aux pieds du maître.

- J’ai fait comme vous le demandiez, maître. J’ai rempli un sac de poussière d’or pour que vous me montriez la voie de l’illumination.

Le maître tendit la main.

- Montre-moi.

Tremblant, le disciple exhiba le sac qui contenait le prix de ses années de labeur. Le maître le prit et d’un seul mouvement jeta la poussière d’or en l’air. Le vent l’emporta en quelques secondes.

- Mais pourquoi ? s’écria le disciple, atterré.

- Je n'ai pas besoin d'or, répondit le maître. Je suis vieux et je vis dans une grotte. Ignores-tu donc que l'argent ne peut acheter la sagesse ?

Le disciple resta prostré. C'est alors que le maître prit sa chaussure et le frappa violemment sur l'oreille. Au même moment, le disciple connut l'illumination. La vérité lui apparut.

Les paraboles sur la sagesse rapportent souvent ce genre d'anecdotes - elles proposent une fin surprenante car l'esprit, coincé dans la pensée conventionnelle, doit connaître un choc pour voir la lumière. La version chrétienne, moins dramatique, est résumée dans les paroles de Jésus citées dans Matthieu 19 :24 : « Je vous le dis encore, il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. » Les deux histoires concernent un esprit qui va au-delà des richesses terrestres. (J'ai rapporté la parabole bouddhiste comme on me l'a racontée, même si j'ai découvert ensuite qu'elle est un amalgame de deux histoires différentes au sujet de deux célèbres maîtres tibétains, Naropa et Milarepa.)

La voie de la sagesse est aussi appelée « le chemin sans chemin », simplement parce qu'elle n'a pas de forme fixe. Il n'y a rien à apprendre, et ce qui est le plus frustrant c'est qu'aucun professeur ne peut nous y aider. La seule chose qu'il puisse dire, c'est : « J'ai été là où tu es. Continue à avancer. » Le reste dépend de la foi. S'il y avait une autre voie, sans doute que tout le monde la prendrait. On doit échouer dans le chemin du plaisir avant de donner sa chance au chemin de la foi. Dans le bouddhisme, le chercheur ne peut effectuer son premier pas tant qu'il n'a pas renoncé au plaisir. Ce fait brut est donné dans une doctrine intitulée les « quatre nobles vérités », et qui commence par « La vie est souffrance ». En explorant cette phrase, on comprend qu'elle a trait à l'impossibilité de se fier au plaisir. Il n'y a pas assez de plaisirs dans le monde pour empêcher la souffrance. Certaines formes de souffrance (comme la mort d'un enfant ou le fait de tuer quelqu'un par accident) ne peuvent être guéries par des plaisirs supplémentaires. La honte et la culpabilité laissent des traces indélébiles. Le passé nous

marque comme autant de cicatrices. Comme si cela ne suffisait pas, la mort est inévitable.

Mais quelque chose de plus profond est à l'œuvre. La même cause qui ancre la vie à la souffrance offre aussi la porte de sortie à la souffrance : la conscience de soi. Nous sommes les seules créatures à avoir conscience de l'aspect inévitable de la souffrance. Nous pouvons prévoir les souffrances à venir, ce qui suffit à gâcher la joie du moment présent. Sans la conscience de soi, on ne ressent pas de culpabilité pour nos mauvaises actions et l'on ne garde pas la trace des blessures de nos échecs passés (comme le dit un humoriste, « Je ne veux revenir après ma mort si c'est pour revivre le lycée. »).

“La sagesse est une croissance intérieure

La conscience de soi nous plonge dans la triste connaissance que nous sommes nés pour souffrir. Mais elle offre en même temps une solution : la voie de la sagesse. Pourquoi le disciple a-t-il soudain connu l'illumination quand son maître l'a frappé avec sa chaussure ? Pas à cause du coup lui-même. En réalité, il a connu un pic de conscience, à travers lequel il a compris qu'être au monde - travailler, élever ses enfants, apprendre à faire les bonnes choses - se déroule sur un plan différent de la réalité. Bien sûr, la parabole est simpliste. Dans la vraie vie, il faut des années pour apprendre, comme le demande le Christ, à « être dans le monde sans être du monde ». La sagesse est une croissance intérieure ; elle n'apparaît pas instantanément.

Quand on accepte que la vie est souffrance, les trois autres nobles vérités apparaissent :

La souffrance est causée par l'attachement.

On peut mettre un terme à la souffrance.

La voie pour mettre un terme à la souffrance se compose de huit aspects.

Ces huit aspects (appelés parfois le « noble chemin octuple »)

ont pour point commun le mot *juste* : vision juste, intention juste, parole juste, action juste, vie juste, effort juste, conscience juste, concentration juste. Si l'on laisse de côté certains termes spécifiquement bouddhistes, comme la conscience, tous ces points mènent à une seule question : que signifie *juste* ? Malheureusement, aucune réponse n'apparaît. Bouddha ne donne aucune règle de vie. Sa vision de la sagesse, comme tant d'autres, ne peut se réduire à une formule aux règles fixes.

Je me suis aperçu que pour beaucoup de bouddhistes, comme pour nombre de chrétiens, les enseignements de la sagesse finissent par s'opposer les uns aux autres en impossibles contradictions. (On peut parfois, par exemple, se soucier tant du bien des autres que l'on en oublie de prendre soin de soi.) C'est un véritable problème. Quand on lit en détail le commandement de Jésus de « tendre l'autre joue », on comprend que peu de chrétiens y parviennent.

« Mais moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre. Si quelqu'un veut plaider contre toi et prendre ta tunique, laisse-lui encore ton manteau. Si quelqu'un te force à faire un mille, fais-en deux avec lui[22]. »

Ce passage du Nouveau Testament ressemble aux «actions justes» bouddhistes, mais nous continuons à ignorer la phrase «ne pas résister au méchant », tout comme les bouddhistes et les hindous ignorent parfois volontairement la doctrine d'Ahimsa qui les enjoint à ne blesser aucune créature vivante. Le chemin de la sagesse défie souvent le bon sens, la nature humaine et les considérations sociales. En réalité, nous résistons au méchant, punissons les coupables et refusons de marcher un deuxième mille. Suivre la sagesse va tellement à l'encontre de nos intuitions qu'il y a simplement deux solutions : soit nous faisons semblant d'écouter les grands maîtres spirituels en vivant notre vie, soit nous nous contentons de voir leurs enseignements comme de simples règles de moralité et de conduite.

Aucune de ces solutions ne nous rapproche des intentions du Christ ou de Bouddha. Ils n'étaient pas des moralistes, mais des radicaux qui montraient la voie de la transformation intérieure. Je ne condamne pas les chrétiens pratiquants qui résistent au méchant au lieu de tendre l'autre joue. Ce n'est pas un échec non plus si tant de bouddhistes réduisent le noble chemin octuple à quelques très belles règles d'éthique. Il est toujours nécessaire de prescrire aux hommes d'être paisibles, de traiter les autres avec respect et d'agir par amour plutôt que par haine. Par comparaison, un enseignement qui s'opposerait complètement à nos comportements quotidiens ferait plus de mal que de bien. Prenons donc un moment pour défendre le chemin de la sagesse dans toute sa radicalité. Puisque le message chrétien est déjà très connu (et qu'il a été récemment discrédité par les intégristes de droite), j'utiliserai pour cela celui de Bouddha et ses solutions à la souffrance.

Docteur Bouddha

Quand on considère le monde tel qu'il est, une impression de chaos nous assaille. Folie et catastrophes se répondent. Pourtant, lorsqu'il y a plus de 2000 ans les gens venaient trouver Bouddha, c'était avec les mêmes plaintes. Ils se sentaient impuissants face aux fléaux naturels, à la guerre et à la misère. Ils ne comprenaient pas la folie du monde.

Quand j'étais jeune, je suivais certains préceptes de vie. L'un d'eux (à présent célèbre en Occident) était celui qu'exprimait le mahatma Gandhi : « Sois le changement que tu veux voir dans le monde. » Le monde est si vaste que cette idée de pouvoir changer le monde en me changeant moi-même m'est apparue à la fois comme une révélation et comme un mystère. Elle n'est pas de Gandhi lui-même, mais remonte à la tradition védique de l'Inde qui enseigne : « Tel que tu es, ainsi est le monde. » Cela revient à dire que le monde commence dans la conscience. Bouddha était célèbre pour son côté pratique. Il disait aux gens de cesser d'analyser le monde et ses problèmes et de ne pas faire confiance aux rituels religieux ni aux sacrifices.

En refusant des traditions religieuses devenues rigides et éloignées de la vie de tous les jours, Bouddha annonçait la situation où nous nous trouvons aujourd'hui, où Dieu semble déconnecté de notre réalité. Bouddha ne justifiait pas le filet de sécurité que constituait pour la société la caste des prêtres, censés être en connexion invisible avec le monde du spirituel. Par-dessus tout, il acceptait le fait indéniable que chacun est au final seul au monde. Cette solitude est le seul mal que Bouddha cherche à guérir.

Son remède est une prise de conscience, par laquelle la souffrance apparaît comme liée à une fausse conscience, en particulier cet état d'hébétéude qui constitue notre perception quand on prend l'illusion pour la réalité. Les étapes de cet éveil sont visibles dans la vie quotidienne des bouddhistes pratiquants :

- Méditer dans le silence de l'esprit.
- Observer avec attention les contenus changeants de l'esprit, en éliminant tout ce qui encourage la souffrance et l'illusion.
- Défaire la réalité de l'ego et dépasser son mensonge qui consiste à prétendre qu'il sait comment vivre bien.
- Accepter la réalité que toute nature est impermanente.
- Abandonner le matérialisme dans ses formes simples et complexes.
- Se détacher du moi et réaliser que le moi individuel est une illusion.
- Être conscient de son être ; dépasser les distractions que sont les pensées et les sensations.
- Vivre selon une éthique fondée sur la compassion envers l'autre et le respect de la vie.

La plupart de ces points, voire tous, se retrouvent dans le chemin de la sagesse selon Bouddha, grâce auquel on peut guérir de la souffrance. Comment ? Imaginons un étranger qui surgit de la nuit et du froid. Il veut se libérer de la douleur et de la souffrance et veut ressentir le sens fondamental de la vie. Cet étranger peut se dire que le remède bouddhiste est aujourd'hui difficile, complexe et déconcertant. Car chacun des points ci-dessus a ses inconvénients :

- Rester assis pour chercher le cœur du silence est au-delà des capacités d'attention de l'individu lambda dans un monde au rythme effréné.
- Regarder les changements de l'esprit est épuisant et requiert du temps.
- Affronter l'ego est quasiment impossible, car «pour chaque tête coupée cent têtes repoussent ».
- Regarder en face la réalité de l'impermanence est effrayant.

- Chercher le détachement signifie pour beaucoup abandonner le succès et le confort de tous les jours.
- Suivre une éthique de la compassion fait craindre de devenir la proie de quiconque se montrera plus fort, moins moral et prêt à utiliser la violence sans remords ni regrets.

Même si vous contestez ces objections il n'en reste pas moins qu'apporter de la sagesse dans un monde fait d'illusion et de souffrance n'est pas une mince affaire. Résoudre la violence par le pacifisme semble irréaliste. Se détacher du matérialisme est peu attirant quand chacun autour de nous est un consommateur effréné. Pourtant, le génie de l'enseignement de Bouddha réside dans son universalité, et ce qui est universel est assez simple pour que chacun le comprenne.

Si aujourd'hui le remède de Bouddha nous paraît complexe, c'est que nous craignons d'être seuls. Or, en proposant à chacun d'entrer en lui-même, le bouddhisme semble nous pousser à le devenir plus encore. Il nous demande également de nous débarrasser de nos étiquettes. Celles-ci conviennent aux choses que nous connaissons déjà. Elles conviennent aux automobiles ou aux marques de spiritueux, mais pas aux choses invisibles. Ainsi, *âme* et *Dieu* sont de fausses étiquettes. Le moi lui-même n'est qu'un amas d'étiquettes mensongères. Je pourrais, par exemple, m'«étiqueter» en tant qu'homme d'origine indienne, en tant que mari, en tant que père, en tant que professionnel, citoyen, etc. Toutes ces choses, je les vois et les connais déjà.

Mais puis-je étiqueter de la sorte mon moi intérieur ? Non. Pour Bouddha, Dieu et l'âme sont des points d'interrogation, car celui qui cherche Dieu ne sait même pas qui est le « je ». Rien ne nous semble plus familier que notre sens du moi ; si celui-ci reste une énigme, à quoi bon poursuivre des mystères plus élevés ? Celui qui cherche la consolation en Dieu et la communion de l'âme les a transformés tous deux en filets de sécurité spirituels. Il n'y a aucun réconfort dans l'inconnu, et croire que Dieu est autre chose qu'une inconnue est une illusion. C'est ce que nous apprend Bouddha.

Je le vois comme un maître du diagnostic des affections spirituelles ; il comprenait que ceux qui priaient les dieux hindous priaient en réalité des créations de l'esprit, et que les créations de l'esprit ne sont pas des vérités durables. Certains sont parfois assez malins pour déguiser leur ego derrière la projection d'un Dieu tout-puissant, omniscient et omniprésent. Mais quand le connu est projeté dans l'inconnu, quelque chose de faux se produit, et la vérité s'éloigne. La sagesse est toujours de respecter l'inconnu sans se laisser distraire par le besoin de l'esprit de construire des illusions plaisantes.

Bouddha était un chirurgien qui retirait toutes les étiquettes destinées à mettre des noms sur l'inconnu. Naturellement, ceux qui venaient le trouver pour qu'il leur offre du réconfort étaient choqués par l'opération radicale qu'il leur proposait. Ils se voyaient comme d'humbles chercheurs de vérité, prêts à recevoir la vérité de sa bouche. Bouddha ne satisfaisait pas leurs attentes, mais au contraire remettait en question leur vision de la vérité.

- La vérité ne se trouve pas dans les mots mais dans la vision et la découverte de soi.
- La vérité ne peut s'apprendre ou s'enseigner. Elle est prise dans la conscience elle-même.
- Votre conscience doit s'élargir jusqu'à ce que tout ce qui est faux soit abandonné. Alors, la vérité existera par elle-même, forte et indépendante.

Ce sont des vérités universelles, applicables à la vie de tout un chacun. Pourtant, les enseignements de Bouddha sont eux aussi soumis à l'ego. Imaginons que vous cherchiez à respecter votre être véritable - ou Dieu, ou l'âme - en pratiquant l'Ahimsa, la doctrine de la non-violence et du respect de la vie qui anime nombre de traditions orientales, et que l'on retrouve aussi par exemple dans le serment d'Hippocrate qui commence par « D'abord, ne pas nuire ». Pourtant, l'Ahimsa peut devenir une partie du mal humain plutôt qu'un remède. En suivant les règles de la non-violence, on peut devenir l'objet de la haine de son pays si l'on refuse de le protéger des ennemis ; ainsi, on

peut être persécuté, et devenir un martyr pour la vérité. En étant jeté en prison - ou pire encore, en étant un de ces bonzes qui s'immolaient par le feu au Viêtnam pour éveiller la conscience mondiale - on finit par souffrir davantage que si l'on ne connaissait pas la vérité de l'Ahimsa.

L'ego tisse une toile complexe, et les possibilités négatives que j'ai mentionnées gâchent réellement les bonnes intentions de l'Ahimsa quand on la met en pratique. Je pourrais prendre en exemple une autre valeur spirituelle comme l'amour, au nom duquel on a tué et souffert encore et encore. Le positif est toujours tissé de négatif. La vérité peut causer la souffrance ; elle peut accentuer l'illusion du moi séparé. Le bien issu de la non-violence équilibre-t-il le mal ? Après tout, la désobéissance civile prônée par Gandhi a permis l'indépendance de l'Inde et aidée Martin Luther King à lutter contre le racisme. Mais Bouddha ne mesurait pas la vérité de cette façon. S'il suffisait de dire aux gens d'arrêter de faire du mal, la maladie humaine n'aurait pas besoin d'un remède aussi radical.

Révolution intérieure

Bouddha voulait arracher les graines de l'illusion et ne pas nourrir l'esprit avec de nouveaux idéaux qui finiraient eux-mêmes par être corrompus. Il ne visait rien moins qu'une révolution intérieure. Je pense que cette révolution intérieure est la forme la plus pure et la plus élevée de la sagesse, comme celle des enseignements originels du Bouddha, le Theravada, dont le but n'est pas de créer des bouddhistes, mais des bouddhas.

L'homme moderne rêve d'une transformation intérieure car il y a en lui un trou à l'endroit où se trouvait Dieu. Remplir ce vide par une autre image de Dieu, c'est seulement remplacer une illusion par une autre. Dans le Mahayana, la « Voie supérieure » du bouddhisme, l'illumination personnelle est considérée comme égoïste. Pour moi, la recherche de cette illumination dans un monde en souffrance n'est pas défendable moralement. J'y préfère un idéal différent - la compassion pour tous les êtres vivants. Le bouddhisme mahayana nous demande de guérir les souffrances que nous voyons autour de nous. Une vie après l'autre, chaque bodhisattva (éveillé) se voit offrir le choix entre l'illumination personnelle (c'est-à-dire son propre salut) et se mettre au service de l'humanité (et donc remettre à plus tard son propre salut). Tous optent pour cette dernière voie. C'est l'altruisme qui n'en finit jamais - bien qu'en réalité le monde ne peut être sauvé par une poignée d'éveillés, même s'ils peuvent l'influencer de façon marquante.

J'en reviens au côté pratique. Je ne suis pas en mesure de mettre un terme à des querelles centenaires entre penseurs des différentes religions. La valeur de la transformation intérieure ne dépend pas du bouddhisme ni du respect de la doctrine. Les mêmes idées étaient défendues par les sages védiques bien avant Bouddha, par Socrate bien après lui, et par Jésus cinq siècles plus tard encore. Chacun avec ses propres mots nous désigne le chemin sans chemin. Quelle que soit la voie, une fois la conscience supérieure atteinte, il n'y a plus de séparation

entre ce qui est bon pour soi et ce qui est bon pour tous. L'humanité contient la nature du Bouddha (la source de la compassion) ; le monde la contient également ; l'Univers n'est autre que la nature du Bouddha.

“Un nouveau degré de conscience

La raison pour laquelle l'individu lambda ne peut pleinement vivre dans les enseignements de Jésus ou de Bouddha est que ces enseignements sont liés à la conscience supérieure. Dans la réalité, tendre l'autre joue fait courir le risque d'être frappé à nouveau ; s'immoler par le feu pour protester contre la guerre au Viêt Nam demeure un sacrifice et une souffrance terribles. Même consacrer sa vie aux orphelins de Calcutta peut n'apporter que désillusion et douleur. La plupart du temps en réalité, les enseignements de la sagesse ne peuvent s'appliquer réellement à la vie «en surface». Une révolution intérieure doit se produire auparavant. En trouvant un nouveau degré de conscience, on peut résoudre les défauts du remède de Bouddha - l'isolement, la peur du détachement, l'anxiété à l'idée de devenir faible et passif, et la crainte que le nirvana soit un lieu de solitude cosmique.

Pour moi, le chemin octuple est une voie pour découvrir qui l'on est réellement en invitant sa conscience à montrer ce qu'elle est vraiment. Nombre de bouddhistes pratiquants cherchent l'action, la parole ou la pensée juste parce que ce sont des vertus louées par un être illuminé. Je pense qu'il y a une meilleure raison : ces valeurs sont innées. Elles font partie de chacun de nous dès lors que nous laissons tomber les masques. J'ai évoqué l'Ahimsa pour signaler ses pièges. Ils existent tant que vous luttez pour être non violent, tant que vous réprimez la colère et le reproche, en vous crispant sur vous-même pour suivre la voie et répondre au mal par le bien. Au fond, vous vous jugez encore coupable d'abriter les germes de la violence, et ce jugement de soi est à la racine de la honte et de la culpabilité. Comment le fait de vous rappeler sans cesse d'être bon pourrait-il devenir spontanément de la bonté ? Le

mystère du remède de Bouddha est simple : ce que vous cherchez existe déjà.

Si chacun pouvait voir que le mal dont souffrent les humains est temporaire, une étape sur la voie de l'illumination, je pense que la sagesse parlerait réellement au monde. Elle pourrait conforter des tendances déjà existantes. Car nous sommes déjà plus pacifiques, par exemple. Dans les quatre décennies qui viennent de s'écouler, plus de quatre-vingts dictateurs ont été destitués. Le nombre de décès dans des conflits armés, y compris les guerres civiles, a diminué de façon très nette. Il existe des tendances plus larges encore. Aux États-Unis, les dix dernières années ont vu la chute des statistiques en matière d'avortements, de grossesses de mineures, d'utilisation de drogue chez les jeunes et de violences criminelles. La sagesse nous recommande de nourrir et guider ces tendances si nous le pouvons.

Si vous avez besoin d'avoir foi en quelque chose, pensez à la sagesse, basée sur la conscience qui apparaît. Nul ne peut prédire l'avenir, mais quelque chose d'important se prépare dans l'esprit collectif.

Si la sagesse triomphe

L'avènement de la conscience

La méditation se répandra largement.

Les méthodes de guérison naturelles, à la fois physiques et psychologiques, deviendront une évidence.

Les prières nous sembleront réelles et efficaces.

Les manifestations des désirs seront prises en compte comme des phénomènes réels.

Les gens retrouveront une connexion à la spiritualité. Chacun pourra trouver en lui-même les réponses à ses questions intérieures, et vivra en fonction de celles-ci.

Des communautés de croyance naîtront.

Les autorités spirituelles perdront leur influence.

Une tradition de sagesse apparaîtra, qui embrassera les enseignements spirituels qui fondent l'essence de toutes les religions.

On ne verra plus la foi comme une voie qui s'éloigne de la raison et de la science.

Les guerres diminueront et la paix deviendra une réalité dans nos sociétés.

La nature retrouvera son caractère sacré.

Bien entendu, cela peut sembler des pas de fourmis par rapport aux enseignements du Bouddha sur l'illumination ou l'amour universel de Jésus. J'ai pourtant l'impression que c'est tout le contraire. Chaque pas en avant contient en germe la nature du Bouddha. Si vous le remarquez et l'accueillez dans sa valeur, ils deviendront plus grands et avec le temps combleront le vide de la solitude et la crainte de l'absence de sens. La voie de la sagesse est naturelle et ouverte à tous. C'est ce que disait Einstein en parlant du rôle de Dieu dans la vie de tous les jours : « Quel que soit le Dieu à l'œuvre dans l'Univers, il doit exister et s'exprimer à travers nous. » C'est, résumé en une phrase,

tout le programme de la sagesse. La sagesse est le divin qui existe et s'exprime à travers nous.

La sagesse nous murmure des secrets avant que nous ayons le droit de les connaître. C'est sa beauté. Inutile de prier pour la sagesse, inutile de nous en rendre digne. Comme le concept de grâce dans le Nouveau Testament, qui tombe comme la pluie également sur le gentil et sur le méchant, la vérité ultime se contente d'être. Quand nous l'apercevons, nous devenons plus réels en nous-mêmes. Il est indéniable que l'apparence extérieure de la vie contient souffrance et inquiétude. Mais la sagesse nous apprend qu'elles ne font que passer tandis qu'il existe une réalité profonde immuable. Cette réalité-là est fondée sur la vérité et sur l'amour.

La foi rend la vie meilleure parce qu'au milieu de la souffrance, nous devons savoir qu'il existe quelque chose de plus puissant. Votre moi actuel, dans son état non encore éveillé, ne constitue pas votre ennemi, ni un échec ni un handicap. C'est le Bouddha qui attend de se réaliser. C'est la graine de sagesse qui attend d'être nourrie.

Les miracles sont-ils possibles ?

Les miracles sont une escapade joyeuse hors de ce que nous croyons possible. Pourtant, dans le débat sur Dieu, ils constituent un piège pour les deux camps. Pour les croyants, si les miracles ne sont pas réels, cela met également en cause l'existence de Dieu. Pour les incroyants, c'est l'inverse : si l'on peut prouver l'existence d'un seul miracle, cela met également en cause l'existence de Dieu. Il pourrait sembler simple de valider un miracle et d'admettre sa réalité - c'est ce que l'on tente de faire depuis des siècles. En réalité, c'est impossible car les deux camps sont sourds aux arguments l'un de l'autre. Les athées demeurent de marbre face aux témoignages qu'on leur propose. Pour eux, toutes les apparitions de la Vierge Marie, pointant attestées par centaines, sont des faux. Les guérisons miraculeuses sont pour eux de pures coïncidences ; le malade aurait guéri de toute façon. Selon eux, les pouvoirs psychiques n'ont aucun fondement dans les faits, et ce en dépit des nombreuses études scientifiques qui démontrent le contraire.

UNE SOCIÉTÉ FONDÉE SUR LA FOI

L'un des avantages d'être né en Inde, c'est d'être baigné dans une société fondée sur la foi où subsistent encore bien des régions préservées de la modernité. Un enfant ayant grandi dans un tel environnement acceptera plus facilement que les événements surnaturels ne sont pas une anomalie à la réalité. Ils font partie du paysage lorsque Dieu est présent partout. On entend ainsi souvent parler de saints hommes et femmes qui ne mangent ni ne boivent pendant des années. Leurs fidèles témoignent que l'on ne les voit jamais se nourrir pendant des années, voire des décennies. En 2010, un service du ministère de la Défense de l'Inde a soumis un yogi nommé Prahlad Jani à une stricte observation médicale, avec du personnel hospitalier et un circuit de caméra allumé en permanence. Jani n'a rien bu ni mangé sur toute cette période sans pour autant que son métabolisme ou ses constantes ne varient. Une équipe de 35 médecins a participé à l'expérience, partant la probabilité de faux ou de canular est quasiment inexistante.

Jani a quatre-vingt-trois ans et vit dans un temple ; sa santé est celle d'un quadragénaire. Ses fidèles disent qu'il n'a pas mangé depuis soixante-dix ans. Les sceptiques rejettent bien entendu les résultats de l'étude pour divers prétextes - par exemple que pendant l'observation Jani a eu le droit de se baigner et de se gargariser, ce qui lui a donné accès à de l'eau. D'autres font remarquer qu'il avait le droit de quitter la pièce pour aller prendre des bains de soleil, et que l'on laissait parfois entrer des fidèles. Puisque les résultats des tests étaient « médicalement impossibles », c'est qu'il devait y avoir tricherie.

Quand un tel épisode est transposé d'une société baignée dans la foi à une société baignée dans la science, la seule réaction possible est souvent l'incrédulité. Pourtant, des cas similaires ont été recensés en Occident. Au XVIII^e siècle, une Écossaise du nom de Janet McLeod a vécu quatre ans sans manger. Un rapport détaillé fut soumis à la Royal Society de Londres en 1767 prouvant la réalité du cas. Si l'Église

catholique a amassé ses propres témoignages sur les saints qui ont vécu sans manger ni boire, dans d'autres cas, comme celui de Janet McLeod, aucune question spirituelle n'était enjeu. En fait, elle était considérée comme sévèrement malade.

Même si les preuves vous semblent concluantes, comment expliquer un phénomène aussi extraordinaire ? Quand on demande leur explication aux rares personnes qui ont complètement arrêté de manger, leur avis varie. Certains l'ont fait comme un acte de foi ; d'autres disent s'être spontanément mis à vivre des rayons du soleil ou de la force vitale (prana). Quelques-uns ont arrêté de manger suite à une maladie, et un groupe aujourd'hui appelé « respirianistes » croit que la façon la plus naturelle de se nourrir passe par l'air que l'on respire.

COMMENCER PAR L'IMPOSSIBLE

Les sceptiques purs et durs rejettent tous ces témoignages. Pour eux, il s'agit forcément d'illusions ou de mensonges. Dans un livre pour enfants de 2011, *The Magic of Reality*^[23], Richard Dawkins consacre tout un chapitre aux miracles, sujet qu'il approche comme on peut s'y attendre avec un mélange de stricte rationalité et de volonté de démystification. Le but du livre, présenté dans le sous-titre, est de montrer aux jeunes lecteurs « comment nous savons ce qui est vraiment vrai ». Cette répétition révèle que le but avoué de Dawkins est bien de montrer que certaines vérités peuvent paraître valides mais ne le sont pas.

Les miracles sont utilisés pour démontrer la fragilité de la foi, allant de cas d'hystérie collective aux hallucinations. Méthodiquement, Dawkins nous démontre qu'un grand nombre de miracles sont le fait d'illusionnistes déployant leur art devant un public crédule. D'autres fois, les témoins sont si naïfs qu'ils s'émerveillent devant des phénomènes naturels - et Dawkins de citer le cas des « cultes du cargo » apparus dans les îles de la Nouvelle-Guinée après la Seconde Guerre mondiale. Les indigènes avaient vu les avions japonais et alliés atterrir et décharger des quantités de biens. N'ayant jamais aperçu d'avions auparavant, ils se sont imaginé que cet afflux de marchandises était des dons des dieux. Quand les étrangers partirent en 1945, les indigènes se mirent à construire des répliques naïves d'avions et de postes radio pour demander à leurs dieux de ramener cette abondance. Ainsi, une signification surnaturelle était attachée à des événements qui nous semblent complètement naturels.

Le scepticisme de Dawkins face aux miracles est certainement défendable. Il est possible, argue-t-il, que les miracles attestés dans le Nouveau Testament soient tout aussi peu fiables que les miracles d'aujourd'hui, et qu'ils n'aient acquis une certaine crédibilité qu'avec le temps. (Dawkins ne peut s'empêcher d'insinuer qu'il y a là des mauvaises

intentions, et il répète à l'envi à ses jeunes lecteurs que les miracles sont en général associés aux charlatans - sous-entendu Jésus et ses disciples.) Mais je suppose que son lectorat le plus simplet a du mal à percevoir la faiblesse de son raisonnement et de ses «preuves» que les miracles n'existent pas. Une fois encore, comme avec Dieu, il se fie aux probabilités. Ce qu'il propose, c'est que s'il existe une solution plus probable qu'un miracle, c'est celle-là qu'il faut accepter.

Il cite en particulier le « miracle du Soleil » dont furent témoins plusieurs milliers de personnes rassemblées dans un champ près de Fatima, au Portugal, le 13 octobre 1917. Ce jour-là, les nuages se seraient brutalement écartés pour révéler le Soleil, non pas brillant comme à son habitude, mais sous un aspect argenté, qui lançait des rayons de couleur à travers tout le ciel et sur le paysage. Puis le Soleil parut se rapprocher de la Terre, faisant croire aux observateurs que le Jugement dernier était proche. Le phénomène dura une dizaine de minutes avant de s'arrêter et selon des journalistes présents sur les lieux, nombre de témoins attestèrent que leurs vêtements, tout comme le sol détrempé, avaient entièrement séché. Après un examen approfondi, l'Église catholique reconnut l'authenticité de ce miracle dans les années 1930.

***“Les miracles défient la science,
ils ne la contredisent pas***

Dawkins ne peut pas prouver que de tels événements ne se sont pas produits. Sa tâche est d'affirmer simplement qu'ils sont impossibles et de faire partir son raisonnement de là. Le problème, c'est que cette impossibilité est le principe même que ces miracles remettent en question (s'ils sont vrais). Pour couvrir cette faille dans son raisonnement, Dawkins revient aux probabilités, en demandant à ses jeunes lecteurs de considérer deux possibilités :

- A, le Soleil s'est comporté comme l'astronomie dit qu'il le doit ;

- B, le Soleil s'est mis à sauter dans le ciel comme le prétendent les témoins de Fatima.

Quel est le plus vraisemblable ? Une personne saine d'esprit et rationnelle choisira bien entendu A, la vision de la science. Dawkins s'étend tout à loisir là-dessus en décrivant l'astronomie avec des mots d'enfants, mais la faille n'en reste pas moins béante. Les miracles défient la science, ils ne la contredisent pas. L'astronomie peut avoir raison 99,9999 % du temps. Cela ne démontre pas l'impossibilité des miracles, et dans le même temps le miracle du Soleil n'annule pas l'astronomie.

Tout cela reste un casse-tête insoluble. *Quelque chose* a fait irruption dans la réalité de tous les jours, et ce quelque chose doit être expliqué. Historiquement, on a longtemps cru aux miracles *a priori*, au point de les accepter sans poser de questions. À présent, c'est le scepticisme qui est le parti pris. Ainsi, les miracles sont un problème embarrassant quand on pénètre dans le champ de réflexion de Dieu. Doivent-ils exister pour que Dieu existe ?

Non. Quand Thomas Jefferson publia sa propre version du Nouveau Testament^[24], il effaça les miracles sans abdiquer sa foi pour autant. Parmi les quatre Évangiles, celle de Jean nous raconte l'histoire de Jésus sans mentionner les miracles, pas même celui de l'immaculée Conception ni celui de la Nativité. Pour être honnête, toutes les religions comportent des courants qui acceptent Dieu sans croire aux miracles. Mais les sceptiques font du terme *suraturel* un symbole de l'ignorance crétule. Dans son chapitre sur la « clique des miracles », Christopher Hitchens assène avec mépris que « l'âge des miracles semble désormais appartenir au passé. Si les religieux étaient sages, ou s'ils avaient confiance en leurs convictions, ils devraient accueillir avec joie la fin de l'âge de la fraude et du mensonge ».

Mais la plupart des miracles ne relèvent pas du prodige. Ainsi, l'apparition en 1879 de la Vierge Marie à Knock, dans la campagne désolée de l'ouest de l'Irlande, n'eut rien de

spectaculaire. Deux femmes qui marchaient sous la pluie virent apparaître un tableau sur la façade de l'église. Elles appelèrent treize autres personnes qui attestèrent ensuite avoir vu la même image au cours des deux heures suivantes, dans laquelle Marie était en prière, vêtue de blanc et ceinte d'une couronne d'or, accompagnée de saint Joseph et de saint Jean l'Évangéliste, devant un autel entouré d'anges. L'âge des témoins allait de cinq à soixante-quinze ans. Ils furent interrogés par les autorités religieuses la même année, puis à nouveau en 1936. D'autres villageois qui n'assistèrent pas à la scène décrivirent néanmoins une lumière brillante émanant de l'église, et plusieurs guérisons miraculeuses eurent lieu dans le voisinage. En tous les cas, on ne peut soupçonner la possibilité d'une mise en scène ou d'un tour de passe-passe. On peut toujours ranger l'événement dans la catégorie des fraudes, de l'hystérie collective ou des phénomènes sans causes connues pour l'instant. Sans le moindre doute, toutefois, tous les témoins croyaient à ce qu'ils avaient vu.

***“Les miracles peuvent exister en dehors de
la raison, de la logique et de la science*”**

Hitchens a tort de voir tous les miracles comme des tours de passe-passe de mauvais goût. Toutefois, on ne peut nier que la religion se montre très «terre à terre» vis-à-vis des miracles, qu'elle ramène à une dimension théologique. Saint Augustin déclarait ainsi : « Je ne serais pas chrétien sans les miracles. » La responsabilité revient à ceux qui croient aux miracles - ils doivent prouver que les miracles peuvent exister paisiblement en dehors de la raison, de la logique et de la science. Nous avons déjà vu les limites de cette fausse logique qui mêle raison et préjugés, ainsi que de la pseudoscience. Les sceptiques ne peuvent réfuter les miracles, aussi ils se contentent de les mettre systématiquement en doute. La foi est mieux positionnée, et pas seulement parce qu'elle collecte les témoignages sur des guérisons miraculeuses jusqu'à nos jours. La foi voit le divin en tous les aspects de la Création. Toutes les traditions philosophiques du monde déclarent qu'il n'existe

qu'une réalité, qui embrasse tous les phénomènes possibles. Si les miracles peuvent exister, ils doivent cadrer avec ce que nous savons aussi certainement que les planètes, les arbres, l'ADN et la loi de la gravité.

Un scientifique témoin d'un miracle

Établir l'existence des miracles requiert deux étapes. D'abord, nous devons abolir le mur entre le naturel et le surnaturel. Par chance, c'est relativement facile, car ce mur est dès le départ artificiel. Le fondement du monde physique se situe dans le champ quantique. Si le terme de *miracle* doit être appliqué à quelque chose, c'est bien à ce niveau-là de la nature, où les lois qui rendent les miracles « impossibles » sont beaucoup plus souples. Les contraintes du temps et de l'espace telles que nous les concevons n'y ont pas cours.

L'un des saints les plus révéérés des temps modernes reste un humble prêtre italien, Padre Pio (1887-1968) qui causa une certaine gêne dans les rangs de l'Église en rassemblant autour de lui de véritables foules de croyants. En plus de guérir les malades, Padre Pio était réputé être capable de bilocation, la faculté d'être présent en deux lieux à la fois. Or, pour la physique quantique, cela n'a rien de surprenant. Chaque particule de l'Univers peut également transiter sous la forme d'une vague prise dans un champ quantique, et au lieu d'exister en deux endroits en même temps, ces vagues existent partout à la fois.

“Le mélange permanent du surnaturel et du naturel

Mais le Padre Pio n'est pas un quantum ; et le comportement commun des particules les plus subtiles de la nature ne se traduit pas au niveau plus concret où nous existons. Il nous faut d'autres preuves qui montrent que le mélange du surnaturel et du naturel se produit en permanence autour de nous. Les sceptiques pensent que c'est impossible, mais c'est loin d'être le cas. Des scientifiques ont assisté à des phénomènes surnaturels. Il y a eu par exemple des centaines d'expériences contrôlées sur les phénomènes psychiques. Mais quand un scientifique est témoin d'un vrai miracle, il peut en

résulter un conflit douloureux.

En mai 1902, un jeune médecin français du nom d'Alexis Carrel prit un train pour Lourdes. Un de ses amis, médecin lui aussi, lui avait demandé d'accompagner un groupe de malades qui se rendaient au sanctuaire dans l'espoir d'une guérison. Normalement, on n'acceptait pas les mourants, mais une femme nommée Marie Bailly avait réussi à se glisser dans le compartiment. Elle souffrait des complications d'une tuberculose, maladie qui avait tué ses deux parents. Son estomac était dur et distendu à cause de la péritonite ; les docteurs de Lyon avaient refusé de l'opérer étant donné les risques de l'opération.

Au cours du voyage en train, Carrel fut appelé au chevet de Marie Bailly, qui avait sombré dans un semi-coma. Il l'examina, confirma le diagnostic de péritonite tuberculeuse, et annonça qu'elle mourrait avant d'arriver à Lourdes. Pourtant, Marie reprit conscience et insista, contre l'avis des médecins, pour qu'on l'amène à la grotte. Carrel finit par accepter de l'accompagner. Il s'agit vous l'aurez compris d'un cas de guérison miraculeuse - le dossier 54, compte rendu médical officiel sur Marie Bailly, fait partie des plus célèbres cas de l'histoire de Lourdes. La présence du Dr Carrel le rend encore plus énigmatique.

Mlle Bailly fut transportée en civière jusqu'à la source du sanctuaire, mais sa santé était trop fragile pour qu'on l'y baigne. Âgée d'une vingtaine d'années, elle avait déjà survécu à un accès de méningite causé par la tuberculose, ce dont elle attribuait l'origine à l'eau de Lourdes. Elle insista alors pour que le contenu d'une cruche soit versé sur son ventre gonflé. Carrel, alors assistant professeur dans le service Anatomie de la faculté de Lyon, se tenait près de sa civière, en train de prendre des notes. Quand l'eau fut versée sur la couverture qui recouvrait son abdomen, Mlle Bailly se plaignit d'une douleur brûlante, mais demanda une nouvelle cruche, qui fut moins douloureuse, puis une troisième qui lui laissa une sensation plaisante.

Dans la demi-heure qui suivit, son abdomen distendu

disparu sous la couverture pour reprendre un aspect complètement normal. Rien ne parut sortir du corps. Le Dr Carrel examina la patiente. Le kyste mucineux qu'il avait palpé dans le train avait complètement disparu. Quelques jours plus tard, la patiente rentra à Lyon pour annoncer sa guérison à sa famille. Elle rejoignit ensuite un ordre charitable et prit soin des malades jusqu'à sa mort en 1937, à cinquante-huit ans. Un examen médical suite à sa guérison montra qu'elle n'avait plus aucun signe de tuberculose ; elle réussit tous les examens physiques et psychiques.

Parmi les centaines de milliers de visiteurs de Lourdes, le nombre de guérisons confirmées par le bureau médical reste mince. Dans le cas de Marie Bailly, deux autres médecins attestèrent de la guérison, mais l'Église refusa de classer le cas comme miraculeux en 1964. Parmi les raisons citées figure le fait que les médecins présents n'avaient pas pris en compte la possibilité de pseudocyesis, ou grossesse nerveuse. Les sceptiques ont sauté sur ce diagnostic, même si les grossesses nerveuses n'impliquent pas de masse dure à la palpation comme celle qu'avait remarquée Carrel. Il est également peu probable que Mlle Bailly ait pu convaincre plusieurs médecins qu'elle était mourante si tel n'était pas le cas, ou que son estomac ait pu revenir à la normale rapidement sans perte de liquide.

Mais c'est le cas d'Alexis Carrel qui me fascine, car il incarne la lutte intérieure que nous rencontrons tous entre foi et raison. Ayant été témoin de cette guérison, Carrel revint à Lyon peu désireux d'ébruiter l'affaire, car la faculté de médecine était connue pour son anticléricalisme. Malheureusement pour lui, un journal local rapporta la guérison, qui fit sensation. Le nom de Carrel fut cité comme témoin, et il fut obligé de s'expliquer. Il fit de son mieux pour éviter de donner un témoignage partiel, en déclarant que ce qu'il avait vu était vrai mais devait avoir une cause naturelle inconnue. Cette prudence ne lui servit à rien, car quand les membres de la faculté apprirent la nouvelle, on lui signifia qu'il n'avait aucune chance d'être admis en tant que professeur et qu'il n'y avait pas de place pour lui à

l'université.

Face à cette impossibilité de trouver un poste à l'hôpital, Carrel émigra au Canada puis aux États-Unis, où il rejoignit l'Institut Rockefeller pour la recherche médicale en 1906, peu après sa création. Il demeura intrigué par ce qu'il avait vu même s'il ne croyait pas aux miracles - il avait été élevé dans une famille croyante et avait reçu son éducation chez les jésuites, mais avait cessé de pratiquer quand il devint médecin. Un autre événement, une coïncidence et non un miracle, avait aussi façonné sa carrière. En 1894, à l'époque où il était un jeune chirurgien, le président Sadi Carnot reçut des coups de poignard dans le ventre. Une veine abdominale importante fut sectionnée, mais il n'existait à l'époque aucune technique chirurgicale fiable pour suturer les artères principales. Carnot agonisa pendant deux jours avant de mourir.

Ceci poussa Carrel à étudier l'anatomie des vaisseaux sanguins et leurs liaisons naturelles et chirurgicales. Pour ses travaux, il reçut le prix Nobel de médecine en 1912. À son retour en France, il s'intéressa aux suites de la guérison de Marie Bailly, retournant plusieurs fois à Lourdes dans l'espoir d'observer un autre miracle pour lui trouver une explication naturelle. En 1918, il fut témoin d'un épisode où un enfant de dix-huit mois né aveugle retrouva soudainement la vue. Pour autant, il ne trouva jamais de réponse à sa perplexité. Après la publication posthume en 1948 de son récit *Un voyage à Lourdes*, Carrel devint l'objet de vives controverses. La revue *Scientific American* lui consacra en 1994 un article sceptique (tout en rendant justice à son travail sur les vaisseaux sanguins) tandis que les milieux catholiques le défendaient avec acharnement.

“On voit ce que l'on croit

En quoi les miracles peuvent-ils aider quelqu'un à recouvrer la foi ? Cet exemple semble indiquer que l'on voit ce que l'on croit. Les croyants sont encouragés à accepter les miracles, les sceptiques à les rejeter en bloc. C'est peut-être une évidence,

mais allons plus loin : si des facteurs cachés dans l'esprit nous dictent nos perceptions, l'idée même de rechercher des preuves irréfutables est peut-être un leurre.

La vraie question est comment unir le naturel et le surnaturel, comme tentait de le faire le Dr Carrel. Séparer les deux n'est au fond qu'une habitude. La science correspond à un compartiment mental, les miracles à un autre. Le temps est passé où ces compartiments devaient à tout prix demeurer étanches. Ce que je veux montrer, c'est qu'il est inutile d'abolir les miracles pour croire en la science - bien au contraire. Lorsqu'Einstein disait qu'une grande découverte scientifique s'accompagne toujours d'un sentiment de mystère, ce n'était pas une manière de parler. Dans un Univers où la matière visible ne constitue que 0,01 % de la Création, il serait illusoire de se lancer dans la science en oubliant que la réalité reste extrêmement mystérieuse. L'énergie noire existe aux limites de notre connaissance, tout comme la possibilité qu'un saint puisse survivre sans manger. La logique simpliste et la science désuète que brandissent Dawkins et compagnie ne cerne pas, même de loin, la réalité.

En 1905, le pape Pie X déclara que des investigations médicales rigoureuses seraient désormais menées pour chaque cas de guérison à Lourdes avant qu'il soit considéré comme miraculeux. À ce jour, soixante-sept guérisons miraculeuses ont été officiellement confirmées *via* ces instances. La dernière remonte à 2002 et concerne un homme guéri de sa paralysie, événement que les vingt médecins du Bureau des miracles de Lourdes ont qualifié de « remarquable ». Cela reste sans doute loin d'un miracle, mais les chiffres comptent-ils vraiment ? Ce qui serait intéressant, au lieu d'additionner les milliers de miracles avérés de l'Histoire, serait d'en expliquer un seul. Le surnaturel n'est pas valide si l'on ne peut le relier au naturel ; la séparation entre les deux ne satisfait personne d'autre que les croyants, qui ne sont que le reflet inversé des sceptiques, acceptant avec autant de facilité que les autres rejettent.

Comme il n'y a qu'une réalité, elle est continue. Découper la réalité en tranches minces, comme une miche de pain, la rend

plus compréhensible. On peut ainsi jeter les tranches qui ont goût de surnaturel. La science sait faire des tranches de plus en plus fines, s'approchant de la source même de la matière et de l'énergie. Mais prétendre que seules les tranches existent, et pas la miche, est une erreur. L'analogie peut sembler fragile, mais c'est bien l'erreur de

la science moderne : elle a brillamment divisé la nature en minces paquets de savoir mais rate l'aspect miraculeux de l'ensemble.

Naturel/Surnaturel

La guérison de Marie Bailly peut nous paraître surnaturelle, mais elle était entourée d'événements normaux et quotidiens. Sa maladie avait évolué normalement. Elle allait suivre son cours normal qui menait à la mort. Puis, sans raison apparente, la trame de la réalité quotidienne s'est rompue. Quel début d'explication y trouver ? L'amorce d'une réponse a été donnée il y a plusieurs décennies par un des plus brillants pionniers de la théorie des quanta, Wolfgang Pauli, quand il a dit : « À mon avis, dans la science du futur, la réalité ne sera ni "psychique" ni "physique", mais à la fois l'un et l'autre et à la fois aucun des deux. » En utilisant un terme méprisé par la science - *psychique* - il désignait une sorte de mystère ultime.

L'immense mécanique physique que nous nommons l'« Univers » se comporte davantage comme un esprit que comme une machine. Comment l'esprit est-il parvenu à se manifester dans le monde physique ? La question nous mène à unir le naturel et le surnaturel, car le fait même que *quoi que ce soit* existe est surnaturel - au sens propre du terme, à savoir au-delà des règles du monde naturel.

LE SURNATUREL, ICI ET MAINTENANT

Au-delà des règles et des explications

- Personne ne peut montrer le point où des molécules simples, comme le glucose dans le cerveau, deviennent conscientes. Est-ce que la glycémie « pense » quand elle entre dans le cerveau ? Ce n'est pas le cas quand elle se trouve dans une éprouvette. Qu'est-ce qui fait la différence ?

- Les tissus guérissent automatiquement quand ils sont blessés ou envahis par des organismes étrangers comme les maladies. Le système immunitaire évalue spontanément les dommages et répare exactement de la façon nécessaire. Le fait qu'une machine puisse se réparer elle-même défie les explications. Les lois de la nature devraient impliquer que les défauts physiques sont permanents : une roue de voiture ne se regonfle pas d'elle-même. Soumis aux mêmes lois, les organismes blessés devraient le rester - mais un mystérieux facteur a changé cela.

- Depuis le big bang, l'énergie de l'Univers se dissipe, comme un fourneau qui refroidit. Cette dispersion de la chaleur, connue sous le nom d'*entropie*, est inexorable. Pourtant, certains îlots «d'entropie négative» continuent à exister et à évoluer, dont la vie sur Terre. Au lieu de se dissiper dans le vide de l'espace, la lumière du soleil qui éclaire les plantes vertes lance la chaîne de la vie, conservant l'énergie et la convertissant en formes incroyablement complexes qui la transmettent, la recyclent et l'utilisent avec une créativité inépuisable. Il est impossible d'expliquer par le seul hasard le fait que l'entropie soit ainsi défiée depuis des milliards d'années.

- L'ADN est apparu au beau milieu d'un environnement hostile de températures extrêmes, de gaz toxiques et d'un

véritable feu d'artifice de réactions chimiques. Au contraire de toute la chimie connue de l'Univers, l'ADN a résisté à la dégradation en particules plus petites ; au contraire, elle s'est complexifiée spontanément et a appris à se dupliquer. Aucune explication à cette activité unique n'a été donnée pour l'instant.

- Chaque cellule de notre corps, qui en compte des milliards, contient le même ADN ; pourtant, elle «sait» spontanément comment devenir une cellule du foie, du cœur, ou n'importe quelle autre cellule spécialisée. Dans le cerveau de l'embryon, les cellules souches suivent un trajet précis, s'arrêtent quand elles parviennent à destination et deviennent des neurones spécifiques pour voir, entendre, contrôler les hormones et penser. Cette capacité spontanée à «savoir» comment supprimer une partie du code génétique et enrichir une autre reste inexplicable.

- L'ADN peut « donner l'heure ». Dès le moment où un ovule est fertilisé, une seule cellule contient un calendrier pour faire pousser les dents de lait, entrer dans la puberté, causer la ménopause et pour finir, mourir. Comment toutes ces séquences qui s'étalent sur sept décennies ou davantage peuvent être contenues dans un élément chimique demeure au-delà des explications.

Tous ces mystères - et il ne s'agit là que d'une poignée d'exemples - appellent des explications. Nous ne devons pas perdre de vue ce qu'ils ont en commun : ils remettent tous en question la ligne de démarcation entre le naturel et le surnaturel. Si vous n'êtes pas aveuglé par le matérialisme, vous devez reconnaître qu'il y a un lien entre les îlots d'entropie négative, les cellules du cerveau qui voyagent jusqu'à leur destination précise, la glycémie qui apprend à penser et le reste. C'est l'intelligence à l'œuvre. D'une façon extraordinaire, les molécules « savent » ce qu'elles font, que ce soit dans la soupe chimique primordiale d'où a émergé l'ADN ou dans les réactions

chimiques des cellules du cerveau au moment où vous lisez cette phrase.

Cela implique une vision radicalement différente de la naissance de l'esprit et de l'endroit où il se trouve. Le fondateur de la physique quantique, Max Planck, pensait certainement que l'esprit finirait par devenir cette question incontournable. Je prends la peine de le citer *in extenso* :

«Je considère la conscience comme fondamentale. Je considère la matière comme dérivant de la conscience. Nous ne pouvons aller au-delà de la conscience. Tout ce dont nous parlons, tout ce que nous voyons comme existant, suppose la conscience. »

Si l'esprit est partout, nous avons progressé dans l'optique d'unir le naturel et le surnaturel. Quand une personne comme Marie Bailly est choisie pour guérir, c'est un acte d'intelligence, même si nous n'en distinguons pas les motifs, et une fois que la décision est prise, les molécules dans son corps agissent comme si elles étaient dirigées - c'est un miracle naturel. Le système immunitaire - dont nous dépendons tous que nous nous coupions le doigt ou que nous attrapions un rhume - devient ici un miracle surnaturel. Pourtant, il n'y a aucune raison en théorie pour que l'intelligence qui pousse les cellules immunitaires à se précipiter sur les bactéries invasives ne puisse pas les envoyer plus rapidement encore guérir un mal incurable.

En d'autres termes, les réponses du corps à la maladie varient d'un extrême à l'autre. Je voudrais montrer les étapes de ces variations, en rappelant qu'aucune *d'elle* ne peut être expliquée, même si l'une est considérée comme naturelle et l'autre miraculeuse, c'est-à-dire surnaturelle.

Le spectre de la guérison

Un patient tombe malade et se rétablit dans un délai normal, sans complication.

Un autre patient contracte la même maladie et se rétablit beaucoup plus ou beaucoup moins vite que la normale.

Un patient contracte une maladie mortelle et en décède.

Un autre patient contracte une maladie mortelle et s'en tire grâce à un traitement médicamenteux normal.

Un troisième patient contracte une maladie mortelle et se rétablit sans traitement.

Très rarement, un patient contracte une maladie mortelle et se rétablit de façon inexplicable car la guérison est si rapide qu'elle ne cadre pas avec le modèle médical.

Les possibilités sont si variées qu'elles défient tout système de prédiction. Elles sont aussi fluctuantes que les pensées, les humeurs et autres événements mentaux. Des organismes différents « décident » comment réagir au même problème physique.

Un des mystères que la médecine moderne demeure incapable d'expliquer est le «contrôle par l'hôte». À chaque instant, nous inhalons vous et moi des millions de microbes, de virus, d'allergènes et de substances toxiques. Dans leur immense majorité, ils restent en nous de façon inoffensive. Notre corps les contrôle et les empêche de nous nuire. Mais quand le sida détruit le système immunitaire, l'hôte perd le contrôle, et cette maladie rampante dégénère en une maladie auto-immune comme l'arthrite rhumatoïde. Le système de protection du corps se retourne contre lui. Même une maladie aussi inoffensive que le rhume des foins montre que l'hôte ne contrôle plus les bactéries. Dans tous ces exemples, l'échec est celui de l'intelligence. Ainsi, l'esprit est présent dans chaque cellule et dans le flot du sang.

La conscience est la clé

La raison pour laquelle l'union de l'esprit et de la matière perturbe les médecins classiques, formés à être des scientifiques, n'est pas un secret. L'esprit règne sur le monde de la subjectivité, dont la science se méfie, tandis que la matière est la base du «vrai» savoir. Les malades du cœur ressentent toute sorte de douleurs, d'oppressions et impressions étranges ; un angiogramme dit au docteur ce qui se passe réellement.

On se méfie de la subjectivité parce qu'on la croit changeante, volatile et influençable. Mais cette méfiance elle-même montre un jugement biaisé, car le corps montre toutes ces qualités : il est changeant et très individualiste. Chaque corps prend au sujet de la maladie des décisions inexplicables. La médecine ne sait toujours pas pourquoi quelqu'un peut développer une soudaine allergie à un facteur auquel il n'a jamais été sensible auparavant. Le comportement individuel d'un corps face au virus du rhume reste imprévisible. (La médecine sait seulement qu'une nouvelle forme du virus du rhume affecte seulement environ une personne sur huit, sans pouvoir dire pourquoi ce chiffre.)

Je suis certain que Planck et Pauli avaient raison de suggérer que la conscience est davantage qu'une donnée parmi d'autres et que l'esprit et la matière sont indissolublement unis. Ils n'étaient pas les seuls à le penser parmi les physiciens. L'esprit contient une sorte de clé sur la nature ultime de la réalité. Une fois qu'on l'admet, la possibilité d'événements miraculeux augmente, car le non-miraculeux lui-même s'est considérablement modifié. Le naturel et le surnaturel sont imprégnés des mêmes propriétés de la conscience. Le terme de *surnaturel*, au fond, ne s'applique qu'aux choses qu'il nous est malaisé d'admettre. En réalité, la nature s'abreuve à la même source pour créer une galaxie qu'à celle où nous puisons pour penser à une rose. Le champ de la conscience embrasse les deux.

La création consciente

Ce qu'il faut pour faire arriver les choses

- De l'intelligence ;
- De l'intention ;
- De l'attention ;
- Un pont entre l'esprit et la matière ;
- Un observateur ;
- Une connexion entre les événements « intérieurs » et les événements « extérieurs ».

Tous les points de cette liste font partie de notre conscience. En tant qu'êtres conscients, nous les utilisons chaque jour sans y faire particulièrement attention. Si vous avez un problème de maths à résoudre, vous pouvez sélectionner un des aspects - l'intelligence - et l'appliquer au problème. Si votre esprit s'écarte de la tâche, vous pouvez avoir recours à un autre aspect - l'attention - pour combattre cette distraction. Ainsi, vous n'avez pas besoin d'aller chercher en dehors de vous-même. Vous possédez tout ce qui est nécessaire pour faire coexister paisiblement le miraculeux et le rationnel. Le point crucial est que la réalité est *participative*. Pour nous, rien n'est vrai en dehors de l'expérience que nous en avons, et l'expérience est un acte de création consciente.

Cette affirmation peut sembler étrange au premier abord. Quand je contemple les étoiles, en quoi est-ce que je participe ? Cela semble plutôt un acte passif. En réalité, le fait de voir les étoiles - ou toute autre activité - requiert tous les ingrédients de cette liste :

De l'intelligence : Je sais ce que je regarde et je peux le penser. Les microbes et les plantes existent sous les mêmes

étoiles mais ne peuvent (suppose-t-on) pas les penser.

De l'intention : Je porte volontairement mon regard sur les étoiles. Je les vois en particulier, par opposition à une photographie qui représente uniformément tous les objets sans en singulariser aucun.

De l'attention : Je me concentre volontairement sur le spectacle. Si mon attention est ailleurs - marcher dans l'obscurité, écouter de la musique sur mon iPod, me demander si je suis seul ou non dans l'Univers - les étoiles n'ont plus mon attention.

Un pont entre l'esprit et la matière : Les expériences ne peuvent exister sans le traitement du cerveau. On ne sait toujours pas expliquer comment les photons de lumière en provenance des étoiles forment une image visuelle dans mon esprit. Quoi qu'il en soit, il est indéniable que je fais l'expérience des étoiles, et donc que *quelque chose* crée un pont entre le purement mental et le physique.

Un observateur : Sans moi, l'observateur, il n'y a pas de preuve que les étoiles existent. Voilà pourquoi Heisenberg déclarait que la science ne peut pas dépasser la conscience. Nous savons seulement que nous sommes là à observer le monde. Ce qui se produit quand personne ne l'observe est un mystère.

Une connexion entre les événements «intérieurs» et les événements «extérieurs» : La théorie des quanta, dans ce que l'on appelle la «participation de l'observateur», prétend que l'observation n'est pas passive. C'est elle qui fait que les vagues se transforment en particules. Quelque chose d'invisible, omniprésent et sujet seulement aux lois de la probabilité, devient autre chose qui est local, physique et sûr. Pour

certains, cette participation n'est qu'un écueil dans la théorie mathématique qui sous-tend la mécanique quantique. Pour d'autres en revanche, la participation de l'observateur a un effet sur le monde réel. Dans tous les cas, les événements « en moi » sont liés aux événements « hors de moi ».

Au fond, ne viens-je pas de faire ce que je reprochais à la science, à savoir découper le monde en tranches minces ? Dans le monde de tous les jours, tous ces ingrédients se mêlent et fonctionnent simultanément. Pour participer au fait de regarder les étoiles - ou de voir apparaître la Vierge Marie à la place du mur d'une église -, on fait appel à ces mêmes aspects de la conscience, sans pouvoir en omettre aucun. Plus important encore, la science ne comprend pas ces aspects de la conscience. Les miracles sont-ils tous dans votre tête ? Oui. Le monde de tous les jours est-il dans votre tête ? Oui à nouveau. Après avoir tourné le dos à la conscience pendant plusieurs siècles, la science n'est pas en position de dire ce qu'elle peut ou ne peut pas faire. Les grossières manipulations de la pensée scientifique par Dawkins et les siens sont encore moins crédibles.

Ni Planck ni Pauli n'ont poussé leurs investigations sur le mystère qu'ils avaient dévoilé. Ils n'en avaient pas besoin, pas pendant longtemps. La physique quantique s'est transformée peu en peu en modèle mathématique le plus sophistiqué et le plus juste de l'histoire de la science, dont les prévisions sont d'une précision époustouflante. Comme le note le brillant physicien anglais Roger Penrose, la théorie de la gravitation universelle, appliquée au mouvement du système solaire, offre la précision du dix millième. La théorie de la relativité d'Einstein a amélioré cette précision au millionième, et la physique quantique au millionième du millionième.

***“La réalité est toujours plus
complexe que le modèle***

Aussi inquiétant que puisse sembler le domaine des quarks et des bosons, même pour des physiciens compétents, il suit

des règles mathématiques qui peuvent le prédire. La réalité, c'est un fait, a conduit la science sur un chemin très productif. Quitte à déranger, en particulier quand elle la pousse à remettre en question des présupposés fondamentaux. Or, cela finit toujours par arriver, et pour une raison simple : la réalité est toujours plus complexe que le modèle que nous utilisons pour l'expliquer.

Mentale ou spirituelle, chacune de nos expériences constitue un miracle, car il n'y a pas de façon scientifique de l'expliquer. Nous partons du principe que les photons nous donnent l'expérience des formes et des couleurs, mais les photons sont sans formes ni couleurs. Pour nous, ce sont les vibrations de l'air qui créent du son, mais les vibrations sont silencieuses en dehors du cerveau. Nous étudions les récepteurs de la langue et du nez qui nous donnent le goût et l'odorat, mais ce qui s'y passe sont des réactions chimiques, pas une expérience. (Que ressentent l'oxygène et l'hydrogène qui se lient pour créer une molécule d'eau ? La question n'a pas de sens sans observateur.)

Le matérialisme, dans sa conquête de la vision spirituelle du monde, nous inflige nombre d'explications qui demandent autant de foi que le fait de croire aux miracles. Il n'y a que la foi pour accepter la notion que des ions sodium et potassium - traversant la membrane extérieure du neurone pour entraîner des réactions électrochimiques qui s'étendent à des millions de réseaux neuronaux - peuvent créer des sensations, des images, des sentiments et des pensées. Ce sont là des hypothèses sans aucune explication valable. *Réaction chimique* n'est qu'un terme qui désigne un mystère. Les scans du cerveau ne sont que des photographies de l'activité ; ils ne nous disent rien de l'expérience véritable, pas plus que la photographie d'un piano ne nous renseigne sur l'expérience du plaisir de la musique. Seule la conscience rend l'expérience possible ; ainsi, à la source de la conscience, Dieu existe en dehors du domaine des données.

La même route qui mène aux miracles mène aussi à Dieu. Ce chemin-là reste à parcourir, mais nous avons rendu le but possible. C'est le rôle de la foi : élargir les possibilités. Je ne

demande à personne de croire aux miracles, et je cherche encore moins à défendre ceux que nous propose l'Église. Tout ce dont a besoin le surnaturel pour échapper à la caricature qu'en font les sceptiques, c'est de pouvoir jouer à armes égales. La nature peut accueillir tous les événements imaginables. La prochaine étape est de transformer les possibilités, si longtemps gardées dans le cœur des humains, en réalité.

TROISIÈME PARTIE

Le chemin vers Dieu

Étape 3 : la connaissance

Dieu sans limites

Comme la flamme d'une bougie, Dieu vacille puis revient. Chaque fois qu'il réapparaît, son apparence est différente. Les fidèles lui ont taillé de nouveaux habits, prêté une nouvelle personnalité. En regardant en arrière, nous distinguons sans peine comment on est passé de Jéhovah, dont le commandement favori est «Punis!», au Dieu du christianisme dont le commandement favori est «Aime» (en laissant tout de même la possibilité pour frapper ses ennemis). Il est moins facile de deviner l'aspect qu'aura Dieu dans le futur. Presque tous les attributs divins lui ont été retirés, comme autant de fils de soie d'une tapisserie qui menace de se déliter pour ne laisser que la trame. Que reste-t-il quand on a tout essayé depuis la vengeance jusqu'à l'amour ?

LES ASPECTS DE DIEU

En Occident, un des aspects de Dieu a pourtant été ignoré, un trait unique qu'il ne partage avec aucun élément de la Création. Ce n'est pas que Dieu voit et sait tout. Ce n'est pas qu'il n'est pas infiniment aimant et infiniment puissant. La religion a testé toutes ces qualités qui n'ont mené qu'à la déception. Certes, la phrase « Le seigneur est mon berger, je ne manque de rien » est prometteuse, mais seulement jusqu'au jour où nous avons de grands besoins et que Dieu n'y répond pas. Non, la propriété unique de Dieu est que l'on ne peut le ranger dans une boîte. Aussi étrange que cela puisse paraître, c'est le point le plus important à son sujet, celui qui contient l'indice qui peut nous mener à une connaissance véritable. Très littéralement, pour trouver Dieu, il faut sortir de la boîte.

Il y a deux sortes de boîtes dans lesquelles nous rangeons les choses. L'une est physique. Si l'on veut étudier un crapaud à corne, un quark ou une étoile, on l'isole d'abord en tant que spécimen physique. Parfois, la boîte n'existe pas littéralement. Rien ne peut contenir une étoile. Mais une étoile est perçue comme une chose, un objet qui existe en tant que tel, prêt à être étudié. Dieu n'entre pas dans une telle boîte, même si l'image d'Épinal du patriarche assis sur un trône dans les nuages a longtemps tenté de le faire croire.

L'autre type de boîte est mental. C'est une boîte dans laquelle nous mettons idées et concepts, comme la *liberté* ou *V illumination*. Même si ce ne sont pas des réalités physiques, nous pouvons les isoler pour les penser. Un concept très large et global, comme par exemple la *nature humaine*, qui concerne tous les êtres humains de la Terre, reste susceptible d'être enfermé dans une boîte pour être étudié comme une étoile ou un quark. Peu importe que la nature humaine soit invisible et très difficile à définir. C'est un concept qui a ses limites, limites qui le différencient par exemple de la nature du Bouddha ou de la nature des loups - et ces limites sont sa boîte.

Dieu, lui, n’a pas de limites - pas s’il est omniprésent, ce qui signifie littéralement « présent partout à la fois ». (J’écris *il*, ce qui en soi met Dieu dans une boîte étiquetée « masculin », aussi répétons que je n’utilise ici le genre masculin que comme convenance.) Tenter de penser à lui signifie « tenter de penser à tout à la fois », ce qui est évidemment impossible. On tente de contourner cette impossibilité en réduisant Dieu à des composantes plus petites, comme un mécanicien devant un moteur ou un biologiste devant une cellule du cœur. Mais ce qui marche avec les moteurs et les cellules ne fonctionne pas avec Dieu. Imaginons que vous vouliez parler de l’amour de Dieu, un sujet courant s’il en est. Vous pourriez dire : « L’amour de Dieu est éternel et infini. Quand j’irai au ciel, je baignerai dans son amour éternel. » C’est un sentiment que des millions de fidèles éprouvent, et ils espèrent qu’il se réalise. Mais en réalité, les mots n’ont pas de sens.

Infini est souvent utilisé comme synonyme d’« immense », mais l’infini ne peut être conçu de cette manière. Notre esprit pense en termes finis. En regardant autour de nous, nous voyons que tout dans la nature a un début et une fin. Pas l’infini. Il se situe hors de notre capacité de calcul ; il est incompatible avec le fonctionnement linéaire et temporel de notre pensée. La seule utilité pratique du terme *infini* est de désigner un concept mathématique abstrait. On ne peut pas dire que Dieu est immense alors que la notion de taille ne s’applique pas à lui.

Éternel, de la même façon, est utilisé pour symboliser un temps très long. Mais l’éternité n’est pas linéaire au même titre que les heures, les jours et les années. L’éternité est l’infini appliqué au temps. Ainsi, l’objection qui rend l’infini inconcevable s’applique aussi à l’éternité. L’esprit ne peut cerner un temps sans début ni fin. On ne peut dire sans proférer une absurdité que Dieu est présent depuis très longtemps alors que le temps ne s’applique pas à lui.

L’amour, de la même manière, symbolise pour nous l’affection et l’attention profondes de l’amour humain. Mais

l'amour de Dieu ne choisit pas, et s'applique uniformément aux tueurs en série, à Adolf Hitler, au président Mao ou à tous les autres monstres de l'Histoire. Il concerne aussi bien les actes criminels que les actes d'amour. Ainsi, l'amour divin est plus semblable à un champ de force naturel - comme la gravité, par exemple - qu'à une émotion humaine. Un tel amour ne peut être exprimé en termes d'émotions humaines.

Je ne joue pas ici avec les mots, pas plus que je ne cherche à corriger des termes utilisés par les religions. *Infini, éternel et amour* ne sont tout simplement pas les bons mots. Ils tentent d'enfermer Dieu dans une boîte où il ne peut entrer. On ne peut rien y faire. Pourtant, le chemin vers Dieu commence quand les mots nous manquent. On peut rejeter les écritures, les sermons et les textes inspirés qui ne nous ont pas suffi. La foi nous mène sur un terrain où Dieu est une vraie possibilité. Au-delà de la foi existent des expériences qui ne peuvent être mises en mots. Pourtant, le chemin est réel et la capacité à entreprendre le voyage est gravée dans l'esprit humain lui-même.

CE QUI NE PEUT ÊTRE PENSÉ

Le voyage commence sitôt que l'on admet qu'il nous est impossible de penser à Dieu de la même manière que nous pensons à tout le reste. Si nous ne pouvons penser à lui, nous ne pouvons pas non plus en parler. Comme le déclarent les prophètes védiques : « Ceux qui en parlent ne le connaissent pas. Ceux qui le connaissent n'en parlent pas. » Comme un Houdini cosmique, Dieu s'échappe de toutes les boîtes où l'on prétend l'enfermer, en particulier de celles dont on dépend le plus : le temps, l'espace, les sentiments, les idées et les concepts. D'où le mystère.

Toutes les idées et les pensées que nous appliquons à Dieu restent symboliques. Par chance, ces symboles peuvent nous montrer le chemin. Le Nouveau Testament parvient à trouver des mots qui résument la vraie nature de Dieu : « Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin^[25]. » Plus concrètement, Dieu a été comparé à un océan immuable dont toute la Création émanerait, comme autant de vagues. Un autre symbole est la lumière, qui permet de voir toutes les choses alors qu'elle-même reste invisible. Certes, il serait beaucoup plus pratique de pouvoir décrire Dieu sans symboles. Malheureusement, les religions ne peuvent exister qu'au moyen de symboles, d'étiquettes et de catégories. Quand Dawkins et compagnie attaquent Dieu, ils attaquent au fond des symboles et des concepts, ce qui déplace beaucoup d'air mais n'a aucun impact dans la réalité. En Inde, les yogis dépassent les mots, cherchant l'union avec le divin par une expérience profonde, et une fois qu'ils ont atteint l'union divine, la religion n'a plus aucun sens pour eux. Être avec Dieu libère de toutes les restrictions, y compris de la religion elle-même.

Il existe une parabole indienne qui raconte comment, après des années de méditation dans une grotte au milieu des montagnes, un ermite parvint un jour à l'illumination. Fou de joie, il se précipite hors de sa grotte et dévale la montagne pour aller porter la bonne nouvelle à la ville la

plus proche. Or, voilà qu'il arrive un jour de marché. La foule est si dense qu'elle l'empêche d'avancer.

Il tente de se frayer un chemin à coups de coude.

- Hors de mon chemin, bande d'imbéciles ! gronde-t-il.

Soudain, il s'arrête, réfléchit un instant... Puis fait demi-tour et repart pour sa grotte.

Se mettre en colère lorsqu'un inconnu vous bouscule dans la foule montre que vous n'êtes pas éclairé. Plus encore, cette parabole parle de notre besoin de nous identifier avec tout - émotions, désirs, biens matériels, argent, statut, sécurité, approbation des autres. Tant que l'on conserve un but personnel dans le monde, on ne fait pas un avec Dieu.

En Orient, le processus de l'illumination est peut-être un peu plus simple du fait que l'éducation apprend à tous que Dieu est Un, qu'il est la totalité de l'existence. Même le fait que Dieu soit réfléchi par des centaines de dieux particuliers que l'on vénère n'est pas en contradiction avec sa nature unique. Les enfants indiens apprennent que l'image de Krishna, de Devi ou de Shiva, tout comme les temples qui leur sont dédiés, ne sont que des façades derrière lesquelles se trouve le Brahman, qui est le vrai nom de Dieu car le Brahman désigne toutes les choses de la Création, plus chaque possibilité qui peut émerger dans le domaine des possibilités infinies.

On pourrait dire avec une certaine justesse qu'une société qui sait que Dieu est Un et construit pourtant des milliers de temples et d'idoles a en quelque sorte échoué. Mais je pense que l'affaire est plus compliquée. « Brahman » est également une étiquette, comme Jésus ou le prophète Mahomet, et une étiquette relativement rudimentaire, car la racine de ce mot signifie simplement « grandir » ou « se répandre ».

“La question de l'expérience directe

Mais le Brahman a la même exigence impossible que Dieu pour l'Occident : penser à tout ce qui existe. L'histoire des religions consiste à faire passer Dieu d'une boîte à l'autre à

mesure de l'essor et de la chute des fois. C'est pratique du point de vue des religions, mais catastrophique pour qui veut connaître Dieu. Quand les prophètes indiens qui ont écrit les *Upanishads* déclarent que « celui qui connaît le Brahman est le Brahman », ils comprenaient que Dieu se situe à part de tout ce que nous connaissons. La question n'est pas de savoir comment penser à Dieu, mais comment en faire l'expérience directement.

Ceci peut ressembler à une échappatoire qu'utiliseraient des croyants refusant d'être contredits par la raison. « Je ne peux pas en parler » n'est pas une phrase sujette à contradiction, au même titre que « Personne ne peut en parler ». Le mystère de Dieu est bien trop souvent traité de cette façon. Mais d'autres éléments de l'existence ne peuvent être compris qu'à travers l'expérience, depuis le parfum d'une rose au goût du chocolat, depuis le contact du velours à la musique. Ces sensations n'ont pas de réalité pour qui ne les a pas connues. La musique est sans doute le plus marquant de ces exemples, car elle change réellement les gens. Des études montrent que jouer de la musique à des personnes souffrant de la maladie d'Alzheimer réduit leurs symptômes plus qu'aucun médicament ne le peut, et même si les médicaments peuvent affecter la dépression, la thérapie par la musique obtient de très bons résultats dans ce domaine également, tout comme dans certains cas d'autisme.

La musique outrepasse la partie du cortex responsable des pensées rationnelles, mais le fait de nommer la partie du cerveau qui traite la musique ne nous dirait pas pour autant en quoi elle est thérapeutique. Certaines notes ont semble-t-il le pouvoir d'apaiser certaines conditions psychologiques et physiques. Certaines musiques peuvent apaiser le stress. De telles découvertes ne font que confirmer ce que pressent le bon sens - la musique d'ambiance peut calmer la peur de l'avion, et quand elle est omniprésente, comme dans les magasins (pour semble-t-il pousser les gens à acheter), notre cerveau sait la bloquer. Ce que je veux montrer, c'est que nombre d'expériences nous transforment. Dieu en serait l'exemple ultime.

Outre leur aspect futile, certains modes de pensée religieuse

peuvent être néfastes. De toute évidence, des fois différentes, quand elles s'opposent, mènent à une pensée de type « nous-contre-eux », et à terme à des persécutions. Dans notre boîte mentale, « nous » sommes bons, croyants, aimés par Dieu ; nos péchés sont pardonnés et le paradis nous attend après notre mort ; « eux » sont les mécréants, abandonnés de Dieu, ignorants, pervers, menaçants, et promis à la vengeance divine après leur mort.

L'hérésie d'Orléans

Un point particulièrement odieux de l'histoire des religions en Occident fut que le premier bûcher de la chrétienté médiévale, celui dit de l'« hérésie d'Orléans », le 28 décembre 1022, concerna une douzaine de chanoines accusés d'hérésie - en particulier, suppose-t-on, pour avoir voulu s'opposer au fait que les moines puissent répandre le sang. L'accusation était de toute évidence très politique, et les victimes furent les pions d'un conflit de pouvoir pour le trône de France. Mais ce bûcher déclencha la violence, qui s'enflamma encore et encore sur le mode « nous-contre-eux ». Le christianisme s'opposa à l'islam pour mener aux croisades censées libérer la Terre sainte des infidèles, l'Église de Constantinople s'éleva contre celle de Rome, et même les prêtres s'en prirent aux laïques, ce qui donna à l'Inquisition le droit déjuger de la foi privée de chaque citoyen.

Pourtant, l'aboutissement ultime de la pensée « nous-contre-eux » revient à séparer le moi de Dieu. Une fois cette séparation mise en place, elle entraîne tous les problèmes de la dualité. Il est étonnant que l'on ait pu persuader les gens d'aimer un Dieu qui leur est extérieur - en général, on se méfie de l'autre et on le craint. Mais la religion instille une grande dose de peur avec l'amour, comme le savent tous ceux qui entendent parler de péché mortel, d'enfer et de damnation. Je ne mentionne ces faits bien connus que parce qu'ils mènent à une conclusion surprenante : si la séparation de Dieu mène à la peur, à la persécution et aux forfaits commis au nom de Dieu, alors notre seule échappatoire est de guérir la séparation. Seul un Dieu inséparable de nous peut être vrai.

Et si Dieu est *vraiment* la réalité ? Il n'y a qu'ainsi que nous pouvons nous libérer de l'illusion. Quand on réduit Dieu à une construction mentale, on se lance dans l'illusion sous toutes ses formes.

DIEU COMME ILLUSION

Quand Dieu n'est-il pas réel ?

Quand il semble aller et venir.

Quand il juge et désapprouve.

Quand il a des exigences.

Quand il est changeant et capricieux.

Quand il semble vous avoir abandonné.

Quand il répond à certaines prières mais pas à d'autres.

Quand il existe deux Dieux en conflit l'un avec l'autre.

J'applique à Dieu les mêmes standards que l'on applique en général à la réalité. Celle-ci n'existe pas de manière intermittente ; elle ne nous abandonne pas. Ce qui change, c'est notre relation à elle. Nos humeurs se suivent et ne se ressemblent pas. L'optimisme succède au pessimisme. Quand vous dites : « Je suis dans un mauvais jour », vous parlez bien d'une relation - entre vous et la réalité. Je sais que *réalité* est un mot abstrait, alors imaginez l'air que vous respirez. L'acte de respirer est constant ; l'atmosphère de la Terre est un fait. Sans les problèmes de pollution et de réchauffement global, nous pourrions respirer en toute inconscience. Pourtant, on peut décider de penser à sa respiration à n'importe quel moment. Si la journée est belle, vous vous remplissez les poumons avec un sentiment de joie et l'impression d'être nourri par l'air pur que vous inspirez. Si ce sont des sentiments anxieux qui dominent, la respiration se fait difficile, saccadée. Pour courir un marathon, vous régulez votre souffle pour apporter à vos muscles une oxygénation constante.

Mais prétendre que les sentiments de l'air à votre égard changent, qu'il vous récompense un jour pour vous punir le lendemain, est bien entendu pure illusion. Nous sommes ce qui change ; l'air est constant. Il en va de même pour Dieu, que l'on prend à tort pour une présence changeante, capricieuse,

imprévisible et mystérieuse. De telles croyances sont des symptômes de séparation ; nous devons franchir le fossé et nous rapprocher de ce qu'est Dieu réellement.

***“Que nous le voulions ou non,
nous sommes confrontés à Dieu***

Nous avons tous intérêt à être dans le réel. Dès lors, on peut dépasser le débat entre croyants et non-croyants. Quand le seigneur Krishna dit à Arjuna que toutes les routes mènent à Dieu, c'est exactement ce qu'il signifie. La réalité fait avancer tout le monde. Dans l'intervalle qui sépare la naissance de la mort, nous sommes confrontés à la réalité ; en d'autres termes, que nous le voulions ou non, nous sommes confrontés à Dieu.

Au moment où j'écrivais ces lignes, peu avant Noël 2012, l'Amérique venait d'être frappée par une nouvelle fusillade, à Newton, Connecticut. Un déséquilibré armé de fusils d'assaut a fait irruption dans une école, tuant six adultes et vingt enfants entre six et sept ans. Dans le sillage de ce massacre, nombre de religieux ont pris la parole.

L'un d'eux a dit : «Ceci n'est pas le plan de Dieu. » Je me demande combien de personnes ont été réconfortées par cette phrase. S'il est un moment où la notion d'un Dieu aimant nous déçoit cruellement, c'est sans doute devant la mort absurde d'innocents.

Parfois, on préfère regarder ailleurs et laisser jouer l'illusion. On ne met pas Dieu sur la sellette pour ne pas avoir sauvé ces enfants. On préfère penser que le tueur est fou, ce qui le rend moins humain. Le mal a triomphé pour un jour. Peu à peu, la plupart des fidèles retournent à leur foi ; d'autres, plus rares, s'en détachent à cette occasion. Les athées regardent toute l'affaire avec mépris, en se demandant pourquoi les gens cherchent des réponses en Dieu alors qu'il est le problème.

Je ne veux pas que l'illusion l'emporte. Ce jour-là, j'ai écrit pour moi-même les mots suivants :

« C'est notre intelligence innée la plus profonde qui reflète la

sagesse de l'Univers. Au bout du compte, toute souffrance est le résultat d'un esprit fragmenté, tant personnel que collectif. La violence prend ses racines dans une psychose collective. Le remède est la transcendance vers la conscience de Dieu. Mon défi est de la rendre réelle. D'ici là, chacun de nous doit trouver la consolation comme il le peut.

»

Si Dieu est partout, comme l'air que nous respirons, pourquoi est-il si difficile à trouver ? Parce que tout ce que l'on dit à son sujet est ouvert à contradiction. Dès que l'on propose une qualité particulière, son inverse devient tout aussi vrai. Dieu nous aime-t-il ? Apporte-t-il du bonheur à nos vies ? Toutes les religions le disent. Mais qu'en est-il des mauvaises choses ? Si Dieu en est aussi la cause, alors il n'incarne pas le bien. S'il ne peut les empêcher, alors sa bonté est étrangement limitée, tout comme la nôtre. Pourquoi ne pas nous adorer nous-mêmes, alors ? (J'ai entendu à la télévision une lycéenne expliquer pourquoi elle n'allait plus à l'église : « Je ne peux pas croire en un Dieu qui m'enverra en enfer si j'agis mal », disait-elle. « Si je mets mes parents en colère, ils ne vont pas pour autant me jeter dans la cheminée... »)

De quelque façon que vous le preniez, chaque aspect de Dieu finit par se mordre la queue.

Sous quels aspects ?

Dieu protecteur : S'il est là pour nous garder en sécurité, pourquoi y a-t-il des catastrophes naturelles ?

Dieu garant de la loi : S'il pose des règles de conduite morale, pourquoi sommes-nous libres d'être aussi immoraux qu'il nous chante ?

Dieu comme garant de la paix : S'il apporte la paix intérieure, pourquoi autorise-t-il la violence et la guerre ?

Un Dieu qui est toutes les choses ne peut être *seulement* bon, aimant, pacificateur et juste. Que cela nous plaise ou non

- en réalité, nous détestons ça - , nous devons accepter que Dieu participe au mal, à la peine, à la douleur et au chaos. Suis-je en train de dire que Dieu est bon et mauvais, aimant et haïssant à la fois ? Non. *Toute qualité que l'on donne à Dieu est une illusion.* Quand vous doutez, il existe un test simple, celui de substituer *réalité* à *Dieu*. La réalité est-elle aimante ou non ? La question n'a pas de sens. La réalité inclut tout à la fois ; elle est, tout simplement. Une fois que l'on commence à s'habituer au concept d'un Dieu qui inclut tout, qui est tout simplement, nous échappons à l'illusion.

Nous savons tous créer des liens avec les autres. Deux personnes se rencontrent, et quelque chose se passe - ou non. Cela peut être un coup de foudre. L'amour se développe, mais à un certain point les problèmes apparaissent. Chacune des deux parties de la relation a un ego. « Je t'aime, mais voilà comment je fais les choses. » Pour que la relation avance, il faut que «je» et «nous» trouvent un équilibre. On peut travailler sur tous les problèmes.

La beauté de la relation à Dieu est que rien de cela n'est vrai.

Dieu n'a pas d'ego. Il aime toujours ce que vous aimez. Il veut toujours ce que vous voulez.

Dieu n'a pas de point de vue. Il accepte votre façon de voir les choses.

Dieu n'est pas égoïste. Il n'attend rien de vous.

Dieu ne rejette pas. Il vous accepte tel que vous êtes.

On dirait une relation idéale... Et c'est bien le cas. Les êtres humains ont projeté leurs attentes et leurs sentiments les plus profonds sur Dieu, et sont déçus quand ces attentes ne se réalisent pas. Mais aucune prière, aucune forme d'adoration ne peut faire que Dieu vous aime davantage. Si Dieu était humain, cette caractéristique donnerait l'impression qu'il ne nous aime pas. Dans une relation humaine, en général, votre amour connaît une réciprocité. L'ironie est que Dieu, qui détient

l'amour infini, semble ne jamais nous témoigner d'amour. En réalité, c'est que la relation n'a pas commencé. Le problème est là, pas dans un défaut de Dieu.

UNE CARTE DU VOYAGE

La clé pour atteindre Dieu est de vivre une transformation de la conscience - pas une transformation mineure ou partielle, mais une transformation totale. À moins de transformer notre esprit, Dieu restera hors de notre portée. Par chance, nous avons une carte pour nous guider. Elle a été dessinée collectivement par les traditions de sagesse du monde entier, et incorpore ce que disent les religions tout en se fondant bien plus sur les découvertes de ceux qui se sont plongés dans leur conscience.

Dépliez la carte, et les principales étapes du chemin vers Dieu deviennent clairement visibles. Elles nous montrent d'abord l'existence de trois mondes.

LES TROIS MONDES

Le monde matériel

C'est le monde de la dualité. Le bien et le mal, la lumière et l'obscurité, y coexistent. Les événements se déroulent de façon linéaire. Chaque personne est une minuscule particule dans la nature. Nous traversons ce monde gouvernés par nos désirs. Dieu reste hors de portée car il est la seule chose que nous ne pouvons voir, toucher, exprimer ou concevoir. Tant que nous restons dans la dualité, la personnalité de l'ego domine. Tout tourne autour de « moi je ».

Le monde subtil

C'est le monde transitionnel. Le bien et le mal ne sont plus séparés de façon rigide ; ombre et lumière se mélangent en nuances de gris.

Derrière le masque du matérialisme, nous ressentons une présence. Nous avançons vers elle en utilisant notre intuition et notre instinct. Les événements aléatoires prennent des significations cachées. Nous sommes guidés à travers le monde subtil par notre quête du sens. La nature devient une scène où s'incarne l'âme. Tout tourne autour de la conscience de soi et de son expansion.

Le monde transcendant

C'est la source de la réalité elle-même. À cette source se trouve l'harmonie, l'état d'unité. Rien n'est divisé ni en conflit. Le voile du matérialisme a entièrement disparu. Le bien et le mal, l'ombre et la lumière se fondent. Nous avançons dans ce monde guidés par notre être supérieur, qui est inséparable de Dieu, l'état suprême de l'être. L'ego individuel s'est développé pour devenir l'ego cosmique. Tout gravite autour de la conscience pure.

Dieu reste un imbroglio parce que ces trois mondes se chevauchent. Ils ne sont pas séparés par des murs. À tout

moment, vous pouvez vous trouver dans l'un des trois ou regarder de l'un vers l'autre. La conscience vous mène là où vous souhaitez aller. La réalité reste constante tandis que vous poussez d'un état de conscience à l'autre. Mais dans l'état actuel des choses, où la plupart d'entre nous restons attachés au monde matériel, nous en savons très peu sur la conscience. Notre esprit demeure confus : d'autres mondes existent-ils ? Lorsque quelqu'un nous l'affirme, nous avons tendance à accueillir ses propos avec scepticisme et hostilité.

La foi ne peut que promettre qu'il existe d'autres mondes que celui que détectent nos cinq sens. Une fois qu'elle a ouvert cette possibilité, nous devons la transformer en une réalité vécue. D'abord, nous avons besoin de savoir clairement où nous allons. Dans le simple but de créer de l'ordre dans le désordre, la carte spirituelle indique un point de départ (le monde matériel), une étape centrale (le monde subtil) et la destination (le monde transcendant). Ce n'est pourtant pas réellement ainsi que tout fonctionne. La conscience est fluide ; elle peut aller où elle le souhaite quand elle le souhaite.

On s'aventure sans cesse dans le monde subtil.

Voici quelques expériences typiques de cet état de conscience

On suit une intuition.

On prend conscience des motivations ou des sentiments d'une autre personne.

On voit comment on affecte les gens qui nous entourent.

On se sent relié à un autre par un lien d'amour.

On cesse de ressentir l'obligation de juger.

On est frappé par la beauté.

On se sent généreux.

On veut donner et rendre service.

On se sent inspiré, transporté.

À un degré ou un autre, ce sont là des expériences dénuées d'ego. Le «moi je» perd de son influence. On grandit au-delà du désir égoïste. On sent intuitivement que la réalité dépasse ce que nous disent nos cinq sens.

Vous voyagez également dans le monde transcendant tout aussi souvent, même si la société moderne n'est pas vraiment préparée à accueillir ni à approuver ces excursions.

Voici des expériences typiques quand on atteint le niveau de conscience supérieur

On se sent léger, sans trouble ni limites.

On voit l'humanité commune dans chaque visage.

On se sent complètement en sécurité.

On apprécie l'instant présent, notre présence au monde.

Un grand calme s'empare de nous.

Des possibilités infinies semblent s'ouvrir.

La nature nous inspire émerveillement et admiration.

On est certain que tout a son importance, que tout arrive pour une raison.

On sait d'instinct que la liberté parfaite est la façon la plus naturelle de vivre.

On change sa réalité en entrant dans un nouvel état de conscience. Les seules limites qui existent sont celles que nous nous imposons, et pourtant nous nous en fixons toujours davantage. Nous restons aveuglément attachés à un noyau de croyances qui stoppent notre voyage spirituel avant même qu'il ait commencé. J'en arrive à imaginer que la science pourrait un jour l'emporter au point de marginaliser complètement les traditions ancestrales de sagesse. Plus personne ne croirait au monde subtil, et le monde transcendant apparaîtrait comme une hallucination de l'esprit.

Pourtant, même au bord de l'extinction, la spiritualité pourrait être ravivée. En dépit de tous les espoirs en Dieu qui

ont été déçus, en dépit des doutes raisonnables présentés par les sceptiques - et même des doutes déraisonnables que Dawkins et ses trois Cavaliers tentent de propager - certains besoins ne changent pas d'une époque à l'autre. Ce sont des constantes qui nous demandent de changer ; qui veut connaître Dieu doit les écouter. En voici la liste.

Des besoins humains

Désir d'une vie meilleure Amour

Force de l'évolution Expériences de joie et d'extase
Curiosité

Sagesse croissante

Insatisfaction

Rêves

Visions

Inspiration

Expériences personnelles de Dieu, de la réalité supérieure,
d'un soi suprême

Ce sont là les motivations de la spiritualité, avec ou sans leurs étiquettes religieuses. Elles étaient là avant que l'on invente les mots *Dieu* ou *âme*. On pourrait interdire ces mots par décret, mais pas ce qu'ils recouvrent.

Ces besoins spirituels luttent contre le *statu quo*. Ils font de nous des créatures agitées sans répit par le besoin de changement. La réponse que nous leur apportons est entièrement individuelle. Les traditions indiennes rapportent nombre de récits où des sages ont quitté leur maison familiale dès l'enfance pour chercher Dieu. Jésus fut à douze ans assez sage pour confondre les rabbins du temple de Jérusalem. Mais comme dans toutes les choses, les extrêmes sont rares car ils demandent une certaine forme d'obsession. À une extrémité, on trouve les chercheurs qui vivent pour la transformation personnelle et rien d'autre ; ce sont les saints, les sages et les

guides spirituels, qui n'ont besoin de quasiment aucune motivation. De l'autre côté, on trouve ceux qui sont coincés en permanence, qui refusent et détestent toute forme de changement. Ce sont les idéologues, les fanatiques et les effrayés, qui ne trouveront jamais la moindre motivation à ouvrir leur esprit.

Le reste du monde, c'est-à-dire nous, trouve son chemin de façon plus empirique. Notre chemin est tortueux, affecté par des distractions de toutes sortes. Nous sommes emplis de doutes et de confusion. Nous sommes pris dans nos conflits intérieurs. Mais les forces qui créent des saints sont présentes dans nos vies. Si vous êtes raisonnablement attentif à ce qui se déroule en vous, vous êtes déjà en train de leur répondre. Vous envisagez pour vous-même une vie meilleure. Grandir en tant que personne compte pour vous. Vous pouvez imaginer un futur meilleur pour vous-même.

Ces motivations quotidiennes suffisent. Grâce à elles, nous pouvons atteindre les buts spirituels les plus élevés. Vous n'entendrez pas de voix mystique dans votre tête, et aucune main ne descendra du ciel pour vous saisir au collet. Tout se résume à un seul concept : Dieu est réalisé dans le plus haut stade de la conscience. Comme tout le monde est conscient, Dieu est à la portée de chacun.

Y a-t-il un monde matériel ?

J'ai décrit trois mondes, chacun avec son propre but spirituel. Le monde matériel ne montre aucune preuve physique de la présence de Dieu suffisante à convaincre un sceptique. Les athées s'appuient souvent sur ce fait, et leurs arguments sont en soi raisonnables. Dans un monde violent, on ne peut défendre l'idée d'un Dieu aimant. L'existence des criminels rend déraisonnable le fait de dire que Dieu a le pouvoir de punir les méchants. Les violations des droits de l'homme sous les dictatures rendent l'idée d'un Dieu omnipotent absurde - Staline et Hitler ont bénéficié d'un pouvoir absolu sans la moindre interférence de la part du Tout-Puissant.

Un maître spirituel indien a dit un jour à un disciple : «Le monde physique est très convaincant. Il paraît solide et fiable. Comment pourrait-on lui échapper ? En voyant que ce monde n'est qu'un produit de ton esprit. Sans cette compréhension, le monde physique se referme autour de toi comme un filet. Mais les filets ont des trous. Trouves-en un et échappe-toi. »

Une telle phrase donnerait des boutons aux matérialistes. Elle semble plus qu'étrange quand le monde « du dehors » est si manifestement vrai. Je ne répéterai pas les arguments contre le fait d'accepter ce monde comme une donnée. Notre problème à présent, c'est de sauter hors du filet.

L'échappée est possible quand on voit une vérité simple mais radicale : tous les mondes, y compris le monde physique, sont créés dans la conscience. Trouvez un moyen de libérer votre conscience, et plus rien ne sera jamais pareil.

Dans les niveaux de réalité les plus subtils, Dieu possède l'amour, le bien et le pouvoir qu'on lui attribue. Notre défi est de connecter ces niveaux plus subtils au monde matériel. Si nous

y parvenons, tout change. Sur le chemin de la spiritualité, on découvre que l'humain est multidimensionnel, et que les dimensions plus subtiles recèlent un grand pouvoir. Il y a même assez de pouvoir pour changer les événements « en vrai », dans le monde matériel.

L'ESPRIT PLUS QUE LA MATIÈRE

Le Nouveau Testament contredit les règles de la réalité physique par une parabole célèbre :

«C'est à cause de votre incrédulité, leur dit Jésus. Je vous le dis en vérité, si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : "Transporte-toi d'ici là", et elle se transporterait ; rien ne vous serait impossible^[26]. »

Ces mots de Jésus ont tout autant porté les fidèles que suscité les critiques des sceptiques.

Mais le message, au fond, c'est que l'esprit domine la matière. Dans le corps humain, cette affirmation est indéniable. Les sentiments et les pensées créent dans le cerveau des molécules qui communiquent avec le reste du corps. Si vous éprouvez une peur extrême, vos hormones - dans ce cas celles du stress, à savoir le cortisol et l'adrénaline - envoient un message très différent de celui qu'elles envoient quand vous êtes amoureux. Qui plus est, pour créer toute pensée, image ou sensation, le cerveau doit opérer par des signaux électriques et des réactions chimiques qui relient les synapses, c'est-à-dire les espaces entre les cellules du cerveau. Ces réactions sont dans un état de flux constant, créées et détruites par milliers chaque seconde pour rester en rythme avec votre état mental changeant.

Hors du corps, la situation semble très différente. Pourtant, Jésus déclare explicitement qu'un état mental - la foi - peut créer un changement dans le monde matériel. Comment ? L'explication religieuse est que Dieu, qui favorise les vertueux, peut intervenir et altérer pour eux la réalité physique. Mais trop de saints ont souffert le martyre pour que l'on puisse réellement faire confiance au Tout-Puissant dans ce domaine. Ce que nous voulons à la place, c'est une explication naturelle, et pour cela, la puissance de l'esprit sur la matière doit être réduite à un dénominateur commun. J'ai cité plus haut la conscience

comme dénominateur commun de toute expérience, intérieure et extérieure, en dressant la liste des éléments nécessaires à rendre toute chose réelle.

- Intelligence
- Intention
- Attention
- Un pont entre l'esprit et la matière
- Un observateur
- Une connexion entre les événements « intérieurs » et les événements « extérieurs »

Jésus parle du dernier point de cette liste - pour lui, la connexion entre intérieur et extérieur est la foi. Dieu a créé l'esprit et la matière ensemble, et si vous avez suffisamment la foi, il vous donne le contrôle sur les deux. Dans sa parabole, quelque chose de très petit (un grain de sénevé) est associé à quelque chose d'immense (une montagne), mais l'exagération n'est là qu'un effet de style. La foi n'a pas de taille, petite ou grande. C'est un état d'esprit ; soit vous vous y trouvez, soit vous ne vous y trouvez pas. Il est facile de rater ce point, et cela arrive souvent aux croyants. Pour eux, Jésus dit que le pouvoir de la foi est immense, mais qu'il doit être difficile d'en acquérir même un simple grain - après tout, qui parmi nous déplace les montagnes ?

Sans nul doute, les quatre évangélistes insistent sur cette prédominance de l'esprit sur la matière. Jésus dit à ses disciples que la foi leur conférera des pouvoirs remarquables :

« En vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes^[27] ».

Dans le Sermon sur la montagne, Jésus minimise le monde matériel, plaçant le sacré au-dessus de lui. Le monde du sacré suit des règles différentes. C'est tout le but des exemples qu'il choisit : les oiseaux du ciel sont nourris par la Providence

même quand s'ils ne « sèment ni ne moissonnent », et les lis des champs ne « travaillent ni ne filent » et sont pourtant habillés (Matthieu 6 :28).

Les règles du monde matériel tendent vers une conclusion différente. Chacun de nous lutte chaque jour pour lui-même, et pour le combat quotidien ne peut se fier seulement à la foi. La foi ne paie pas la note d'électricité et déplace encore moins les montagnes. Même si vous êtes suffisamment pieux, vous ne pouvez ignorer cette réalité décevante ; mais même si vous êtes sceptique, vous ne pouvez la tourner en ridicule. Il y a pourtant une approche alternative, celle de la quête. Vous pouvez chercher à construire une connexion vivante entre esprit et matière, entre ce qui se produit « en dedans » et comment cela affecte les événements « en dehors ». La connexion n'est pas donnée. Si c'était le cas, Dieu répondrait automatiquement, comme pour un central téléphonique. Le chercheur veut comprendre pourquoi Dieu nous répond parfois - comme en témoignent une infinité de fidèles à travers l'Histoire -, et nous ignore d'autres fois, même quand notre besoin de lui se fait vital.

“Le but du monde matériel est la quête

Je crois que le but spirituel du monde matériel est la quête. L'esprit rencontre la matière chaque jour. Qui est le plus fort ? La première phrase de l'Évangile de Jean, «Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu^[28] » pose simplement que l'esprit vient en premier, avant la matière. Pour l'évangéliste, la Création elle-même est un acte de l'esprit, le fait de penser ou prononcer un mot. Pareillement, le chercheur spirituel tente de revenir à la source créative en lui-même. Ce n'est pas un mot, mais un état d'esprit rempli de possibilités inédites. C'est là qu'il faut chercher pour résoudre le problème de l'esprit et de la matière.

Toutes les grandes traditions de sagesse sont d'accord sur ce point : la source de la Création se trouve en nous. Dans un des grands textes du Vedanta, le sage Vasishtha déclare : « Mes

chers, nous nous sommes créés les uns les autres à notre guise. » Cette phrase, absurde à première vue, devient parfaitement raisonnable si Dieu est la réalité. Dans ce cas, la logique est simple et imparable ; elle réunit même les traditions spirituelles de l'Orient et de l'Occident.

Si Dieu est la source de toute création

Et si Dieu est en nous

La source de toute création est en nous.

Le chercheur spirituel est en quête de Dieu, de la réalité et du vrai moi en même temps. Pour cela, il doit échapper au filet du monde physique. En d'autres termes, il s'agit de nous redéfinir et de nous penser comme des êtres multidimensionnels. La quête commence toutefois dans le monde physique, car nous y sommes pris depuis notre naissance. Il n'est pas facile d'être dans le monde sans être du monde. La « physicalité » est incroyablement convaincante. Y a-t-il vraiment un moyen de sauter hors du filet ?

Quand vous rêvez, vous êtes dans le rêve - vous courez, vous volez, vous voyez des animaux, des gens et peut-être des créatures étranges. Mais dès que vous vous réveillez, vous comprenez que vous ne faites pas partie de ce monde - ce n'est pas la réalité dont vous venez. Pour l'être éclairé, il en va de même pour les événements que nous vivons quand nous sommes éveillés, que nous allons au travail, élevons notre famille, etc. Nous sommes dans ce monde, mais il est possible de s'éveiller et de se rendre compte que nous n'en faisons pas partie. Pour les prophètes védiques, le monde matériel est tout autant un rêve que les rêves que nous faisons en dormant. Dans un verset célèbre, Vasishtha contemple une version spirituelle de ce que les physiciens d'aujourd'hui appellent le « multivers », où des infinités d'univers existent chacun dans ses propres dimensions :

« Dans la conscience infinie, l'Univers va et vient comme les particules dépoussiéré dans le rayon de soleil qui perce par

le trou dans le toit. »

C'est une version spirituelle du multivers, comme on le voit clairement dans un autre vers :

«Quoi que l'esprit pense, c'est ce qu'il voit».

Toutes les routes mènent à Dieu à condition que toutes les routes mènent d'abord à la conscience.

Dawkins et compagnie ne concèdent pas l'existence d'un quelconque niveau de réalité au-delà du monde matériel. Leur position, même s'ils la défendent avec une franche hostilité, est compréhensible. Comme nombre de gens, ils restent étrangers à l'idée de chercher en eux-mêmes. L'histoire religieuse témoigne de plusieurs siècles des recherche spirituelles qui, pour être allées dans toutes les directions possibles, se sont parfois égarées. Pour faire mieux, nous devons donc être très clairs sur la direction de notre quête.

QU'EST-CE QUE LA RECHERCHE ?

Chercher n'est plus une activité fixe avec un but unique - cela a changé avec le temps. À l'époque médiévale, les chercheurs spirituels visaient une récompense dans les cieux. Nul ne sait s'ils l'ont trouvée, mais tous les aspects de la vie sociale, des prêtres errants aux cathédrales, étaient organisés en fonction d'elle. L'immense majorité de ceux qui vécurent tout au long des huit siècles que dura le Moyen Âge (de 400 à 1200 après J.-C.) n'avait nul espoir de connaître la fortune ni le pouvoir. Ils pouvaient s'aimer les uns les autres, mais ils vivaient dans une «vallée de larmes» où l'existence quotidienne était une lutte pour la survie. Leur meilleur espoir de refuge restait souvent les monastères et les couvents, et ils étaient nombreux à suivre cette voie. Pourtant, d'une certaine façon, en fuyant la cruauté du monde, ils tournaient le dos à la foi. Les chrétiens font souvent référence à cette époque comme à « l'âge de la foi » ; je pense qu'ils se trompent lourdement. Si Jésus dit la vérité, la foi est ce qui permet de créer un monde idéal où tous les désirs sont comblés : « Demandez et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira^[29] ».

Le signe du succès de votre quête spirituelle est la réalisation de vos désirs. Elle seule prouve la puissance ultime de l'esprit. Au contraire, pour la cohorte égarée des fidèles médiévaux, tous les efforts pour transformer cette promesse en réalité - avoir la foi, s'aligner sur la volonté divine, vivre sans péché - ne suffisaient pas.

À l'époque plus dure que la nôtre, la quête spirituelle menait au renoncement au monde. Nous avons aujourd'hui beaucoup moins de raisons de choisir ce renoncement. Pourtant, nombre d'entre nous pensent encore que le monde est une vallée de larmes et que la religion est à l'opposé de l'accomplissement des désirs. Effectivement, on aurait du mal à trouver dans le christianisme une vraie approbation du désir. Qui plus est, la connaissance des textes religieux est aujourd'hui très sommaire, pour ne pas dire plus.

Aujourd'hui, la quête spirituelle est presque entièrement privée ; il n'y a pas de consensus sur son but. Il faut du courage pour s'éloigner de la religion dans laquelle on a été élevés. Le théologien protestant Paul Tillich a écrit en 1952 le best-seller *Le courage d'être*^[30], profondément ancré dans les angoisses de l'ère atomique, une époque où l'Holocauste et deux conflits mondiaux avaient fait voler en éclats la foi en Dieu et donné naissance à un sentiment d'absurdité de la vie. Conscient de cette situation, Tillich demandait : « Pourquoi sommes- nous ici ? » Pour lui, vivre entraîne automatiquement cette question et nous lui cherchons automatiquement des réponses.

Je ne pense pas que la société ait beaucoup évolué de la situation que décrit Tillich. La question de Dieu semble quasiment évacuée et si la menace nucléaire semble un peu moins vive, c'est le spectre du terrorisme qui plane sur nous. Le chercheur spirituel n'a pas de socle de croyance auquel s'accrocher. Trouver le courage d'être signifie « trouver la force d'aller au-delà d'une existence dénuée de sens ».

“Le chercheur spirituel part du doute

Il ne s'agit pas de faire semblant ou de montrer un courage feint. De bien des façons, se lancer dans la quête spirituelle est plus difficile qu'avoir la foi. La foi est passive ; elle n'exige pas d'examen de soi constant comme la quête. Les croyants craignent, s'ils perdent la foi, de se retrouver face à des doutes et une incertitude douloureux. Ils repoussent donc le doute. Le chercheur spirituel, en revanche, part de la fondation du doute pour trouver la vérité. Il accueille l'incertitude et la préfère à des croyances dogmatiques et inflexibles. Les chercheurs ont le courage d'être différents, de renoncer au confort d'une communauté enfermée dans les murs d'une église. Ils sont ouverts aux inspirations spirituelles venues de traditions autres que judéo-chrétienne. Pour toutes ces raisons, une société séculière moderne, loin d'être une ennemie de la spiritualité, lui offre un terrain fertile.

Quand quelqu'un me dit qu'il a trouvé Dieu, je résiste mal à l'envie de lui demander à quoi il ressemble vraiment. S'il me répondait par une phrase définitive, je lui dirais sans doute de continuer à chercher. C'est ce que veulent dire les bouddhistes par la phrase « Si tu rencontres le Bouddha sur le chemin, tue-le ». Une image préconçue ne fonctionne jamais - sauf à vous mener à l'endroit que vous avez déjà imaginé. Dieu - ou le Bouddha - restera inimaginable. Mais je ne le dis pas aux chercheurs, car cela semble défaitiste. Je souligne juste que les questions entourant Dieu sont secondaires. On doit connaître la réalité avant de pouvoir connaître Dieu.

Si je devais nommer une des motivations qui poussent quelqu'un à commencer une quête spirituelle, je dirais d'abord que la plupart des gens veulent être *vrais*. La volonté de croire, qui dans les siècles passés était focalisée sur Dieu, s'est transformée en une soif d'authenticité, de vérité, d'une vie riche de sens qui nous comble. L'Holocauste et les autres massacres de masse ont créé une terrible impression d'irréalité. Nous nous sentons souvent déracinés et nous fuyons ce sentiment en nous plongeant frénétiquement dans le travail ou les distractions, sans prendre conscience des autres réalités qui existent.

Lorsque la vie moderne a commencé à devenir effrayante par son irréalité, seuls quelques rares témoins ont eu le courage de le voir.

Si c'est un homme

Primo Levi était un Juif italien qui a survécu à sa déportation à Auschwitz. À la fin des années 1940, juste après la libération des camps par l'armée russe, Levi a écrit des pages bouleversantes sur son retour à Turin, sa ville natale, quand tout le monde autour de lui voulait oublier les nazis et retourner à une vie normale de joies et de désirs. Au début, Levi ne cessait de parler d'Auschwitz- il arrêtait des passants dans la rue ou s'adressait aux inconnus dans les trains, incapable de se taire. Cela lui faisait du bien dans la mesure où il se liait à nouveau à d'autres. Mais au contraire d'eux, il ne se sentait plus réel.

Il avait l'impression d'être séparé, isolé comme une âme errante. Sa lutte pour se sentir exister prit parfois des aspects extrêmes. Un de ses amis raconte un incident inquiétant où Primo Levi se rua sur un plaqueminier pour en couper les branches et en dévorer les fruits comme un maniaque.

Bien que chimiste de formation, Levi a décidé de mettre en mots son expérience d'Auschwitz. Le résultat fut un témoignage bouleversant, *Si c'est un homme*. « Sans doute que si je n'avais pas écrit ce livre a-t-il confié à son biographe, je serais resté un damné de la Terre ». Levi porta le courage d'être jusqu'à ses extrémités les plus angoissantes. Mais je lui suis reconnaissant d'avoir montré - avec tous ceux qui ont lutté pour se tirer d'une dépression sévère, d'un traumatisme majeur ou même de la folie - à quel point le besoin d'être vrai pouvait nous donner de la force.

Transposé dans la vie quotidienne, la quête présente des ingrédients qui nous relient tous ensemble.

QU'EST-CE QUI FAIT UN CHERCHEUR ?

- Le désir d'être authentique ;
- Le courage d'avancer dans l'inconnu ;
- Le refus d'être le jouet des illusions ;
- Le besoin d'accomplissement ;
- La capacité à aller plus loin que la satisfaction matérielle ;
- L'intuition d'autres niveaux d'existence.

Vous êtes un chercheur si ces ingrédients existent à l'intérieur de vous. Ils ne sont peut-être que des graines ; néanmoins, vous sentez en vous comme un appel, un désir qui grandit peu à peu. Pour des personnes religieuses, ce mot de *désir* peut être inquiétant. Dieu ne veut-il pas que nous y renoncions ? Si, comme on nous l'assure, le sexe, l'argent et le pouvoir sont des pièges sur la route du paradis, écouter ses désirs est contraire à la volonté divine. Pourtant, Freud parlait du sexe, du pouvoir et de l'amour des femmes comme des objectifs primaires de la vie (d'un point de vue masculin s'entend). La nature humaine semble conçue pour poursuivre ces buts. Si c'est bien le cas - et des millions de personnes vivent sans en douter une seconde -, comment la quête spirituelle pourrait-elle offrir quelque chose de mieux ?

De ce point de vue, l'image des chercheurs spirituels est aujourd'hui partagée entre deux extrêmes. Leur quête est considérée soit comme une sorte de chasse à la licorne - où Dieu remplace la créature mythique -, soit comme un attribut de la spiritualité New Age avec ses cristaux, ses anges, ses médiums et sa communication avec les morts. Il est facile de tourner tout cela en ridicule et de ranger ces croyances du côté des preuves de l'irrationalité de la religion. Certains athées ne s'en privent pas ; pour moi, cela démontre seulement leur intolérance et leur incapacité à accepter le moindre aspect de la spiritualité, même parfaitement inoffensif. Reste pourtant la

question de notre besoin de réalité et de ce que nous pouvons faire à son sujet.

Se mettre en marche

Voici venu le temps de devenir authentique. Le monde matériel est chaotique, plein d'événements que personne ne peut contrôler au niveau individuel. Pour être un chercheur spirituel, il ne s'agit pas de conquérir le chaos, mais de voir au-delà. La tradition védique utilise à ce sujet une belle métaphore, celle d'un prophète qui traverse un troupeau d'éléphants endormis sans les réveiller. Les éléphants sont votre conditionnement ancien, qui vous répète que vous êtes faible, isolé et abandonné. Vous ne pouvez vaincre ce conditionnement car si vous le réveillez, vos peurs, votre insécurité et votre certitude qu'il vous faut lutter pour survivre vous domineront à nouveau. Une fois les éléphants réveillés, ils vous écraseront.

***“Arrache tes illusions, et ce
qui reste doit être vrai***

Les traditions de sagesse du monde ont donc trouvé un autre chemin. Glissez-vous entre ces obstacles sans essayer de les combattre de front. En silence, en vous-même, changez d'allégeance. Cessez de vous laisser régir par le chaos et commencez à écouter votre noyau réel. Laissez-moi vous montrer le chemin.

En termes pratiques, le processus suit ce précepte : « Arrache tes illusions, et ce qui reste doit être vrai. » La physique quantique l'a démontré : le monde matériel repose sur une illusion. Pourtant, la mythologie du matérialisme persiste. Comment vous affecte-t-elle personnellement ? On considère que les règles de la vie matérielle - lutte, autodéfense, compétition, opposition des classes et tentatives pour contrôler la nature - sont difficiles à ignorer ou à remettre en question. En voici quelques-unes, à différents niveaux de notre existence.

Au niveau scientifique : on considère de façon rigide que les êtres humains ne sont que des points minuscules dans un cosmos immense et glacé. Tout revient au fond à la matière et

l'énergie, y compris l'esprit, qui serait le produit du comportement des molécules dans le cerveau. Les lois de la nature sont fixes et immuables. Ce qui se passe dans l'esprit n'a pas d'effet sur la réalité « extérieure », qui est vide de toute conscience.

Au niveau social : l'idée principale ici, qui mène au consumérisme effréné, est que les biens matériels mènent au bonheur. Plus on possède, mieux c'est. L'argent est le bien le plus pratique. On résout tous les problèmes en gravissant l'échelle du succès et de la santé.

Au niveau spirituel : l'idée directrice est que la spiritualité est comme tout le reste un effort pénible. On gravit à grand-peine l'échelle qui mène à Dieu ; si l'on n'en fait pas assez, on est rejeté ou rétrogradé. Chaque religion établit ses règles dogmatiques pour arriver au « sommet » ; ceux qui y obéissent gagnent le ciel. Ces principes ne sont au fond que du matérialisme spirituel - l'âme est mise au travail comme le corps dans le monde matériel.

Ce ne sont pas là des influences passives. Elles nous enferment dans le danger dont nous avertit Vasishta : l'esprit ne voit que ce qu'il a créé. L'incapacité à découvrir la puissance intérieure peut être mise en lien direct avec les « menottes de l'esprit » que déplore William Blake. Bien que je nie que le matérialisme soit la réalité, je ne dis pas qu'un mensonge délibéré est à l'œuvre. Les matérialistes radicaux, dont Dawkins et compagnie, décrivent ce qu'ils voient. Leur erreur fatale est d'oublier que c'est l'esprit qui produit chaque version de la réalité par son pouvoir créatif invisible.

Pour devenir un chercheur, inutile de fuir la société et de vivre en ermite. On ne vous demande pas de vous éloigner de ceux qui vous aiment ou de vous faire le héraut de nouvelles croyances. Ce sont les pièges habituels des conversions religieuses. Puisque les religions ont monopolisé ce champ, il paraît sage d'opter pour une approche radicalement différente. Je suggère une version simplifiée du « courage d'être ».

Réexaminez votre situation présente. Prenez une feuille de papier et notez ce qui compte dans votre existence.

Voici un exemple simple. Sur une colonne, faites la liste des éléments extérieurs auxquels vous vous consacrez, par exemple :

- Famille
- Amis
- Carrière
- Apprentissage, éducation
- Statut
- Richesse
- Propriétés, possessions
- Politique
- Loisirs
- Exercices, sport
- Cinéma
- Sexe
- Internet et réseaux sociaux
- Jeux vidéo
- Télévision
- Voyages
- Messes et cérémonies religieuses
- Vie associative
- Œuvres de charité

Inscrivez à côté de chaque catégorie un chiffre - soit le nombre d'heures hebdomadaires que vous y consacrez, soit l'ordre d'importance que cet élément revêt pour vous sur une échelle de un à dix. Dans une autre colonne, établissez la liste des activités intérieures dans lesquelles vous vous investissez, comme :

- Méditation
- Contemplation
- Prière
- Réflexion personnelle

- Gestion du stress
- Lecture liée à la spiritualité, dont les poèmes
- Psychothérapie
- Développement personnel
- Intimité
- Se lier avec l'autre par empathie ou compassion
- Appréciation et gratitude, envers vous-même et les autres
- Exploration des traditions de sagesse du monde
- Périodes de silence
- Retraites spirituelles

De la même façon, notez ces éléments par ordre d'importance ou suivant le nombre d'heures que vous y consacrez.

Cela fait, comparez vos deux colonnes. Elles vous donneront une estimation de l'endroit où se situe votre allégeance - vers les choses intérieures ou les choses extérieures. Il ne s'agit pas ici de se faire des reproches : quasiment tout le monde se tourne davantage vers les activités extérieures. Le monde matériel nous tient fermement captifs. Pourtant, les activités intérieures peuvent prendre place sans difficulté dans le monde matériel ; elles peuvent faire partie d'une routine quotidienne (c'est cette nécessaire coexistence dont parle Jésus quand il dit : «Rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.»).

Être dans la recherche signifie « consacrer du temps et de l'attention à la dimension intérieure ». Il ne s'agit pas de pratiquer une religion ou de se consacrer à des oeuvres charitables, car ces activités restent trop souvent sur le plan externe. Pour chercher de nouveaux buts spirituels, je recommande de commencer par deux points qui n'ont rien à voir avec la religion et tout à voir avec l'authenticité : trouver son centre, et mener sa vie à partir de là. Ces deux buts sont nécessaires. L'un sans l'autre n'a que peu d'utilité.

Trouver votre centre signifie « se poser dans un état de conscience stable et cohérent». Les forces extérieures ne vous

dominant pas. Vous n'êtes pas agité, anxieux, inquiet ou dispersé.

Trouver son centre

Vous trouvez votre centre chaque fois que vous :

- agissez avec intégrité ;
- dites ce que vous pensez ;
- restez indifférent au besoin d'être apprécié ;
- cessez de vouloir plaire et faire plaisir ;
- ne craignez pas l'autorité ;
- protégez votre dignité personnelle et respectez la dignité des autres ;
- ne gardez pas de secrets pour vous-même et vos proches ;
- tenez vos promesses ;
- restez autonome, sans dépendre des autres ;
- ne vous masquez pas derrière le déni et les fausses excuses ;
- refusez de vous en prendre aux autres pour des raisons idéologiques ;
- pratiquez la tolérance ;
- tardez à vous mettre en colère et pardonnez promptement ;
- tâchez de comprendre les autres comme vous vous comprenez vous-même.

Le second objectif, mener votre vie à partir de votre centre, signifie « obéir à une guidance intérieure subtile », comme l'instinct, l'intuition, l'amour, la connaissance de soi, la confiance et la compassion. Il vous aide aussi à savoir quoi ne *pas* faire.

Vous ne vivez pas depuis votre centre chaque fois que vous :

- vous concentrez sur des récompenses extérieures (par exemple argent, statut, biens matériels) ;
- cherchez à tout prix l'approbation des autres ;
- choisissez la facilité ;

- vous conformez aux demandes sociales ;
- vous ouvrez trop facilement aux influences extérieures ;
- vous accrochez à des préceptes moraux rigides ;
- vous appuyez trop sur les règles ;
- vous posez en figure d'autorité ;
- entrez en compétition comme si seule la victoire comptait ;
- diabolisez vos rivaux et adversaires ;
- colportez les ragots et méprisez les autres ;
- vous laissez guider par les préjugés ou l'idéologie ;
- cherchez la vengeance ;
- évitez la vérité ;
- pensez en mode « nous-contre-eux » ;
- gardez votre monde intérieur secret.

Une fois que vous aurez atteint ces deux objectifs, le monde matériel aura pour vous une cohérence véritable, de même que votre personnalité. L'intérieur et l'extérieur ne seront plus deux domaines séparés ; vous les aurez reliés l'un à l'autre. Vous pouvez œuvrer depuis votre noyau d'intégrité et exprimer votre vrai moi. C'est ainsi que l'on peut dépasser le chaos et la fragmentation du monde matériel.

En d'autres termes, le projet de quête spirituelle que je viens de tracer est existentiel. Le courage d'être trace une voie, non pas vers le Dieu des religions mais vers un véritable sens de l'authenticité.

« Quand vous commencez à comprendre que vous êtes l'auteur de votre propre existence, la quête a commencé.

- Quand vous utilisez votre conscience pour donner activement forme à votre vie, la quête a trouvé une réponse.

- Quand vous regardez autour de vous et savez que la réalité est entièrement basée sur la conscience, la quête a atteint son but.

La prochaine étape consiste à aller plus loin encore, pour nous rapprocher de la source de la création, où se situe le vrai

pouvoir. La quête se déroule dans le monde matériel, mais ce qu'elle trouve a lieu ailleurs.

Le monde subtil

Si vous allez dans une librairie - il en reste encore - et que vous désignez un livre les yeux fermés, vous avez bon nombre de chances de pointer un livre qui parle de science et de religion. La grande majorité de ces livres appelle à une trêve entre les deux camps qui luttent traditionnellement l'un contre l'autre. En juillet 2005, la science a été forcée de faire la paix contre sa vieille Némésis : le prestigieux journal *Science* a célébré son 125^e anniversaire en posant 125 questions auxquelles la science n'avait pas encore su répondre. Les deux premières étaient :

- De quoi l'Univers est-il fait ?
- Quelle est la base biologique de la conscience ?

DES QUESTIONS SANS RÉPONSES

Après deux siècles de découvertes scientifiques extraordinaires, il est surprenant que personne n'ait ne serait-ce qu'approché ces réponses - en fait, les dernières découvertes ne font qu'approfondir le mystère. Comme nous l'avons vu, seulement 0,01% du cosmos est constitué d'atomes formant les étoiles et les galaxies visibles. Environ 4% du cosmos se retrouvent dans les atomes invisibles, comme la poussière interstellaire et les atomes libres d'hydrogène et d'hélium. Les 96 % de « matière » restante semblent non atomiques et n'obéissent pas aux lois basiques de la gravité et de la vitesse de la lumière. En réalité, il ne s'agit pas de matière du tout, en tout cas pas d'une matière que nous soyons à même de mesurer. Dire que la physique explique l'espace et le temps revient à dire qu'une personne avec 4 % d'acuité visuelle voit tout un paysage.

Quant à la biologie de la conscience, personne n'a seulement démontré que la conscience procédait de la biologie. L'imagerie cérébrale, même si elle constitue une avancée formidable, sait seulement dire où circule le sang. Ce n'est pas la même chose, et de très loin, que de montrer comment une soupe chimique - mélange d'eau, de glycémie, d'ADN et d'ions potassium et sodium - a appris à penser. Il est tout aussi possible qu'un univers pensant ait décidé de créer le cerveau.

Si vous ne pouvez répondre aux questions précédentes, qui constituent l'ABC de la réalité, votre théorie de l'origine des êtres humains est pour le moins discutable. En tant que scientifique, votre seule défense possible est de répéter que la réponse va être trouvée tôt ou tard, et sans doute rapidement.

Telle était d'ailleurs la position de *Science* : la rédaction avait établi sa liste de questions en interrogeant le travail d'une centaine de scientifiques de pointe sur les questions qui selon eux trouveraient une réponse dans les vingt-cinq ans à venir. Mais n'est-il pas un peu ironique de demander un peu plus de temps alors que les questions posées ne sont pas des objectifs

majeurs (comme la si longtemps attendue théorie du Tout) mais simplement des points de départ crédibles ? Dieu, après tout, est toujours un point de départ. L'alliance de la spiritualité et de la science est inévitable. Tous deux tentent d'apercevoir le niveau de la réalité qui se situe au-delà du monde visible. Tous deux se confrontent aux mystères de la nature et au plus étrange de tous les phénomènes, selon Einstein : que la nature puisse être comprise.

Ce domaine invisible, je l'appelle le « monde subtil ». Nous y parvenons par le chemin de la foi. La science, elle, y arrive par des étapes successives, qui pèlent la réalité comme les couches d'un oignon ou comme des poupées russes. Mais le monde subtil n'est pas le territoire exclusif d'un des deux adversaires. S'il est réel, il est réel. La science peut dédaigner la voie de la foi, mais cela ne fait que montrer son mépris pour la conscience qui lie entre elles toutes les activités mentales, que ce soit la prière ou le fait de bombarder des protons pour libérer le boson de Higgs.

Les couches d'oignon de la science sont aussi des propositions simples sur lesquelles tout scientifique peut tomber d'accord.

- La vie est-elle réductible à la biologie ? Oui.
- La biologie est-elle réductible à la chimie ? Oui.
- La chimie est-elle réductible à la physique ? Oui.
- La physique est-elle réductible aux mathématiques ? Oui.
- Les mathématiques sont-elles une activité dans la conscience ?

Oui.

Dans les forums publics et nombre de conversations privées, j'ai proposé cette séquence à des scientifiques de renom, et ils n'ont jamais hésité à répondre (sauf peut-être de crainte de tomber dans un piège). Ce qui semble les mettre mal à l'aise, c'est quand je conclus :

« On dirait donc que la vie est réductible à la conscience, n'est-ce pas ? Et nous avons utilisé votre propre méthode

pour le montrer. »

En général, ils montrent un certain dédain vis-à-vis de cette conclusion. Un neurologue a admis que c'était la chaîne de questions la plus difficile qu'on lui ait posée. Un cosmologue m'a accusé de trop simplifier. Pourtant, il ne s'agit pas d'un piège. La conscience apparaît bel et bien comme la base de la Création, que vous fassiez remonter celle-ci à Dieu ou que vous la recherchiez dans une éprouvette.

La foi est soutenue par la logique, mais il est quasiment impossible d'en convaincre quelqu'un si votre logique n'est pas la sienne. Dawkins s'est mis à dos même ceux qui partagent son athéisme car il prétend s'arroger la rationalité. La seule logique qui fonctionne serait la sienne. Même ainsi, jusqu'à très récemment, forcer l'alliance de la religion et de la science n'a jamais paru satisfaisant. Dawkins et compagnie participent d'une faille sociale autant que tous les autres - quand on « fait dans la science », il y a peu de chances que l'on fréquente professionnellement ceux qui « font dans la religion ». Ce ne sont pas les mêmes universités, pas les mêmes bâtiments.

Pourtant, les outils pour rendre Dieu réel sont ceux qui construisent le monde réel. Ils peuvent être regroupés en quelques principes simples. Personne n'a de droits sur ceux-ci. S'ils appartiennent à la réalité elle-même, ils devraient être acceptables aussi bien pour les croyants que pour les sceptiques.

Principe 1 - Vous n'êtes pas un récepteur passif pris dans une réalité donnée et fixe. À chaque seconde, vous traitez votre expérience.

Principe 2 - La réalité que vous percevez provient de l'expérience que vous traitez.

Principe 3 - Plus vous êtes conscient de vous-même, plus vous avez de pouvoir à construire la réalité.

Aucun de ces principes ne vous surprendra.

Rappel : «Le monde entier n'existe que dans notre tête»

Conscience et création ont été les termes les plus importants de mon argumentation jusqu'ici. Mais vous devez tester vous-même chaque principe ; il n'y a pas d'autre façon d'assumer votre rôle en tant que créateur. Si vous ne les testez pas, vous acceptez passivement la position des sceptiques qui maintient que la conscience n'est pas fiable puisqu'elle est subjective. «J'aime les sucettes» n'est pas aussi objectif que «Le ciel est bleu». La première de ces phrases est une expérience personnelle inconstante ; l'autre un fait scientifique. Mais comme nous l'avons vu, la distinction est sans fondement. Il faut une conscience pour rendre le ciel bleu. Il faut *au départ* une conscience pour penser. En d'autres termes : les sceptiques nous mettent en garde contre les événements qui ne se produisent « que dans notre tête », mais à la vérité le monde entier n'existe que dans notre tête.

DES SIGNAUX INVISIBLES

La vraie question est : jusqu'où faire confiance ? Peut-on faire confiance à son esprit quand il nous emmène au-delà des frontières du monde visible ? C'est le cœur de la question.

L'idée de «s'abandonner à Dieu» a toujours été donnée comme l'exemple par excellence d'un acte de foi... Ce qui signifie pour être franc que toute personne raisonnable la rejette d'emblée. S'abandonner signifie «s'en remettre à une force invisible au-delà des cinq sens ». De toute évidence, vous ne laisseriez pas Dieu conduire votre voiture. Aucune force invisible ne préparera le dîner ce soir. Le monde matériel fonctionne selon ses propres règles. Si vous vous en tenez à elles, l'abandon est inutile - au jour le jour, vous pouvez vous fier au monde matériel. On ne s'abandonne à Dieu que lorsque l'on éprouve au départ une certaine défiance envers le monde matériel et que l'on suit les indices qui pointent dans une autre direction. Ces indices sont comme une brève vision derrière l'écran de fumée et les miroirs d'un tour de magie. Ils vous montrent comment fonctionne l'illusion.

Comme le monde subtil touche chacun de nous, les indices qui montrent sa présence sont visibles chaque jour. Pensez au nombre de fois où ce qui suit vous est arrivé. La liste est longue, mais il est important de réaliser que vous êtes déjà connecté à un niveau plus profond de conscience, ne serait-ce que par des aperçus momentanés.

Indices du monde subtil

Se connecter à une conscience plus profonde

Vous avez un moment de découverte, de compréhension, un « eurêka ». Vous ressentez la présence d'une réalité accrue, comme si les choses vous devenaient soudain plus claires.

Vous êtes frappé par un sentiment d'émerveillement et d'admiration. Vous êtes pénétré tout à coup d'un sentiment de calme et de paix. L'inspiration vous vient ; votre créativité éclate brusquement.

Les événements semblent former un ensemble, un motif que vous percevez d'un seul coup.

Sans raison apparente, vous vous sentez aimé - non pas par une personne en particulier, mais aimé en général.

Vous pensez à quelqu'un et l'instant d'après cette personne vous téléphone.

Un mot vous vient à l'esprit, et peu après vous l'entendez dans une conversation ou une lecture.

Vous voyez à l'avance un événement qui se produit.

Vous avez un désir particulier, et il se réalise comme de lui-même.

Vous vivez des coïncidences significatives, où deux événements se répondent et se mêlent.

Pendant toute une journée, les choses semblent s'organiser d'elles-mêmes, se mettant en place sans effort.

Vous ressentez la présence d'une personne disparue.

Vous percevez l'aura de quelqu'un, soit comme une lumière visible soit comme une sensation subtile.

Vous détectez le charisme de quelqu'un, sa force personnelle.

Vous ressentez l'amour ou la sainteté qui émane de quelqu'un d'autre.

Vous avez le sentiment d'être guidé.

Vous êtes certain que votre vie a un but, qui peut évoquer la prédestination ou aller au-delà de ce que veut votre ego.

Il ne faut souvent qu'une lueur de conscience pour remarquer de tels indices. Ils demeurent un mystère. *Quelque chose* veut être remarqué. Posez-vous à présent une question clé : à combien de ces indices faites-vous confiance ? Font-ils une différence dans votre vision du monde ou vos comportements quotidiens ? Ce qui varie fortement, c'est effectivement la confiance qu'on leur accorde. Un «eurêka» change parfois une vie, mais c'est rare. Il est beaucoup plus répandu de recevoir un de ces indices sur le monde subtil et de le laisser passer pour retourner à une vie normale.

Le domaine des perceptions subtiles est au départ fragile. C'est la raison principale qui fait naître le doute rationnel sur le pouvoir de la conscience. Nous tenons la conscience pour acquise, et quand les événements sortent de leur cours habituel, nous ne savons pas comment réagir.

Une amie m'a raconté sa rencontre avec un gourou hindou - en l'occurrence, une sainte femme, née dans la misère et qui a rassemblé par la suite nombre de dévots autour d'elle. Mon amie n'avait au départ pas l'intention d'aller la voir. «J'avais été invitée par une des personnes qui la suivent, à qui j'avais toujours eu peur de dire que je trouvais sa foi un peu ridicule. Cette notion de s'abandonner à quelqu'un d'autre m'a toujours inquiétée. Pourquoi diable vouloir abandonner ainsi sa liberté ? »

Mon amie a finalement accepté l'invitation ; elle s'est retrouvée sous une grande tente où était assise la femme - une tente bondée de visiteurs et sentant l'encens. La sainte femme était assise sur une estrade basse, petite silhouette en sari sans rien de remarquable dans son apparence.

Mon amie a été surprise par sa propre réaction. « Je m'attendais à me fermer au spectacle de tous ces gens concentrés sur une seule personne, l'approchant avec force courbettes. Mais elle souriait à tous et les prenait tour à tour dans ses bras. C'était une vision étrange, l'image même de ce que je déteste chez les gourous... Et pourtant, je me sentais à la fois détendue et à mon aise. »

N'osant pas approcher la sainte femme, mon amie est restée assise au fond de la tente. Mais elle avait entendu parler du *darshan*, la tradition indienne qui consiste à recevoir la bénédiction d'une sainte personne. Une impulsion l'a poussée à se lever pour aller recevoir ce *darshan* ; peu à peu, elle a avancé vers la femme.

«Je ne peux pas expliquer ce que qui s'est passé, m'a-t-elle dit plus tard. J'étais bousculée de tous côtés, mais je continuais à avancer. Au fur et à mesure, mon esprit devenait plus calme.

La foule ne me mettait pas mal à l'aise et ne m'angoissait pas. Quelques pas de plus, et ce calme intérieur est devenu une paix véritable. Plus près encore, et j'ai ressenti cette douceur à l'intérieur, comme quand on s'approche d'un enfant heureux - mais plus fort encore.

Enfin, je me suis retrouvée à la première place de la file. Cette femme m'a souri et a passé les bras autour de moi. Elle a murmuré dans mon oreille quelques mots que je n'ai pas compris-on m'a dit plus tard que c'était sa bénédiction.

Si l'on avait pris une photo de ce moment, qu'y verrait-on ? Une grande Occidentale toute blanche penchée sur une petite Orientale à la peau brune qui la prend dans ses bras. Pourtant, l'expérience a été indescriptible. J'ai senti en sa présence une intensité que seul le mot *saint* peut décrire. C'était aussi comme me rencontrer moi-même. Cette petite femme n'était même pas là, comme si elle n'était que le symbole, le porteur, le messager d'une rencontre divine.»

Il s'agit ici d'un indice puissant. Après cela, mon amie est restée perplexe et profondément émue à la fois. Aujourd'hui encore, elle se demande ce qui est arrivé. J'utilise le terme *indice* car plonger directement dans le monde subtil serait trop pour nos esprits ; ils se refermeraient devant l'immensité des possibilités. Nous ne nous permettons que des indices et des aperçus. Le monde serait un endroit étrange si une personne sur deux était aveuglée par la lumière, comme Saul sur le chemin de Damas. Nous nous sommes conditionnés à voir « à travers un miroir obscur ». Quand sa conversion subite fit que Saul devint Paul, il utilisa la métaphore du miroir obscur, car sa perception avait changé pour toujours. Le monde subtil était devenu le sien ; comparé à celui-ci, le monde normal était peuplé d'ombres indiscernables.

Les indices pourtant continuent à nous parvenir, sauf si nous décidons de les bloquer. Le monde subtil attend le moment où ces signes épars commencent à compter. Alors, un changement se produit. Votre conscience commence à se libérer d'elle-même. Un exemple marquant est celui du comportement à long terme des personnes qui ont vécu une expérience de mort imminente. La plupart rapportent qu'elles n'ont plus peur de mourir ; certains vont plus loin en disant qu'ils ne connaissent plus l'anxiété. Vous et moi vivons sans ressentir constamment la peur de la mort - parce qu'elle est chevillée à notre psyché à un niveau subtil. C'est aussi le niveau où vient ce soulagement. Que l'on croie ou non aux expériences de mort imminente, la peur disparaît, ce qui indique que le monde subtil a été contacté, et ce contact a mené à un résultat pratique.

Une fois que le monde subtil commence à compter pour vous, il vous permettra davantage que vaincre une anxiété cachée. C'est le royaume de la lumière, où la lumière signifie «perception claire, état de transparence ». La conscience est faite pour être libre. Il vous suffit de lui offrir l'opportunité de s'étendre, et d'encourager chaque pas dans ce sens.

Comment faire ?

Rester ouvert d'esprit.

Ne pas écouter la voix de la peur.

Ne pas se laisser se réfugier dans le déni.

Adopter un point de vue holistique.

Remettre en question les frontières étroites de l'ego.

S'identifier aux impulsions les plus élevées.

Être optimiste pour le futur.

Cherchez le sens caché des événements de tous les jours.

Voilà ce que je nomme les «actions subtiles». Elles n'ont pas lieu au niveau matériel. Les indices du monde subtil appellent une réponse subtile.

Les actions subtiles

Nous sommes tous familiers des actions subtiles, même si nous ne les appelons pas comme ça. Toutes les actions subtiles sont des choix. Imaginons que vous partiez en vacances, et sur le chemin de l'aéroport un doute vous assaille : *Ai-je bien fermé la porte ?* Ou pire encore *Ai-je bien éteint le four ?* À cet instant, confronté à vous-même, un choix apparaît. Retournez-vous chez vous pour vérifier, ou décidez-vous d'avoir confiance et d'être sûr que tout va bien ? La première action relève du monde matériel, tandis que la seconde est une action subtile. Vous ne verrez peut-être pas la différence, mais réfléchissez-y. Dans le monde matériel, on s'inquiète, on s'agite, on vérifie, et cela à cause d'un sentiment d'insécurité. Mais l'intuition, qui est subtile, ne s'agite ni ne s'inquiète. Quand vous décidez de faire confiance à vos sentiments, vous optez pour le choix du niveau subtil. (Établir cette différence ne signifie pas que vous pouvez ignorer toutes les inquiétudes. Il y a un processus à suivre pour que la confiance devienne réelle et fondée.)

Les actions subtiles se produisent tout le temps dans la vie. Avoir confiance en l'amour de votre partenaire est une action subtile. Une personne moins sûre demande confirmation en permanence, terminant chaque coup de téléphone par un « Je t'aime » pour entendre « Je t'aime » en retour. Seuls les mots et les actions peuvent apaiser l'insécurité de telles personnes, mais elles ne peuvent avoir confiance en leur monde intérieur. Un enfant qui a été suffisamment aimé par ses parents vivra toute sa vie avec un sentiment de sécurité quant à sa propre capacité à être aimé. À un niveau subtil, cette « aimableté » (pour emprunter à Mme de Sévigné ce terme signifiant à l'origine « fait d'être digne d'amour ») est une qualité admise. Mais si un enfant grandit en doutant de sa qualité d'être aimable, il connaîtra un doute permanent au niveau subtil et passera des années à tenter de calmer son sentiment d'agitation, d'insatisfaction, d'insécurité et sa peur de n'être jamais assez bien.

Les besoins directs que les croyants dirigent vers Dieu sont aussi subtils. *Seigneur, faites-moi me sentir digne. Seigneur, faites-moi me sentir aimé. Seigneur, donnez-moi votre bénédiction.* Si vous dirigez ces appels vers l'extérieur, vous ne pouvez pas être certain que Dieu répondra. Vous êtes comme un opérateur de télégraphe dans une station isolée qui tape son message sans savoir si les lignes fonctionnent.

C'est seulement après avoir connu l'expérience du «Dieu à l'intérieur » que vous pouvez avoir confiance en la connexion. Dieu est déconnecté du monde matériel mais est présent dans le monde subtil. Ce n'est pas la fin du voyage, mais à travers une action subtile, suivie par une réponse réelle, le divin commence à compter. Abandonner ses peurs ou se sentir béni n'est pas une réponse mystique. Vous vous comportez et pensez différemment d'une personne qui n'a pas connu un changement subtil.

Une parabole indienne me vient à l'esprit pour illustrer cela. Il était une fois un moine qui voyageait pour enseigner le *dharma*, le chemin de la vertu spirituelle. Traversant une forêt, il y trouva une belle clairière, où il s'installa pour manger.

Or, un voleur passait par là. Quand le moine ouvrit son sac pour y prendre de quoi manger, le voleur y vit briller un diamant énorme.

Il se mit à l'affût. Quand le moine termina son repas et fit mine de reprendre son chemin, le voleur partit en avance, cherchant un endroit propice pour lui tendre une embuscade. Quand le moine arriva à sa hauteur, il lui barra le chemin.

— Que veux-tu ? demanda le moine avec un calme surprenant.

— Le diamant dans ton sac.

— Tu m'as suivi jusqu'ici pour cela ? Très bien, je te le donne.

Sans faire mine de résister, il sortit le diamant de son sac et le tendit au voleur, qui le rafla et s'enfuit à toutes jambes. Un peu plus loin néanmoins, il se retourna pour s'assurer que l'autre ne le suivait pas. Ce qu'il vit le surprit : le moine était assis en tailleur sous un arbre, souriant, en pleine méditation.

Le voleur rebroussa chemin.

— Je t'en prie, moine, supplia-t-il, reprends ton diamant, le veux seulement apprendre comment tu peux le perdre avec tant de paix.

Cette histoire nous parle de la différence entre la nature humaine qui n'a pas été transformée et celle qui l'est. Les actions subtiles comptent profondément ; elles nous offrent des directions pour l'ensemble de l'existence. À chaque moment de la journée, nous arrivons à des carrefours cachés et faisons des choix qui peuvent nous mener sur une voie ou l'autre.

- Confiance ou méfiance.
- Abandon ou contrôle.
- Laisser faire ou intervenir.
- Prêter attention ou ignorer.
- Aimer ou craindre.
- S'engager ou fuir.

Nous pouvons distinguer les actions subtiles qui ont un résultat positif de celles qui n'en ont pas. Mais elles ne constituent pas pour autant des instructions qui pourraient figurer dans un manuel. Il n'y a pas de choix préétablis qui seraient toujours bons et d'autres qui seraient toujours faux. L'amour est le bien le plus élevé de l'existence, mais parfois on a des raisons de craindre. Laisser faire est souvent un bon conseil, mais il est parfois nécessaire d'intervenir. Le secret pour faire le bon choix est d'être à l'aise avec le monde subtil. Quand vous vous y sentez chez vous, vous savez clairement quel est le bon choix à faire. La situation vous parle. Le fossé entre la question et la réponse devient chaque fois plus petit.

Quand ces sentiments vous deviennent familiers, vous avez appris à faire confiance à vos instincts et à fonctionner à l'intuition.

***“L’instinct et l’intuition sont
des qualités véritables*”**

L'instinct et l'intuition sont des qualités véritables. La plupart d'entre nous opérons souvent à l'aveuglette parce que nous n'avons pas pris le temps de les développer. Notre monde intérieur est confus et conflictuel. Les grands artistes sont de parfaits exemples d'intuition travaillée. Imaginez Rembrandt en train de peindre. Sa palette contient le même mélange de couleurs que celle des autres peintres de son époque. Le sujet qu'il peint est, disons, une riche demoiselle d'Amsterdam parée d'un corset blanc et de ses bijoux en or. (Les modèles de Rembrandt tenaient souvent à arborer leurs biens sur leur portrait.) La main de Rembrandt passe de sa palette à la toile. Ce ne sont que les actions ordinaires d'un portraitiste professionnel.

Pourtant, après quelques séances, une transformation a lieu. Au lieu d'un simple portrait, c'est un être humain qui nous regarde sur la toile. La touche infiniment subtile de Rembrandt a su transmettre tout le caractère de la demoiselle. Nous lisons comme dans un livre ouvert ses traits cachés (vanité, mélancolie, douceur, naïveté...), ses qualités que la simple technique ne saurait traduire. Ceci exige une connexion directe entre le monde subtil et la main du peintre ; voilà pourquoi à plusieurs siècles de distance ses toiles nous frappent et nous murmurons : « Il a capturé son âme. »

Il n'y a pas que les génies ; n'importe qui peut développer ces qualités subtiles. Les jeunes mères le font tout le temps quand elles apprennent à lire les signes de leur nouveau-né. (Dans une tribu d'Afrique, les mères portent leur bébé nu sur le dos. Elles savent d'instinct quand l'écarter d'elles pour qu'il fasse ses besoins. Il existe un lien instinctif qui évite les accidents.) La question est de savoir si vous avez ou non des qualités subtiles - vous en avez, j'en suis certain. Mais ressentir la présence

divine n'est pas une qualité unique. Dieu est partout dans le monde subtil. Le divin n'apparaît pas dans des éclipses aveuglantes. Le divin est constant ; c'est nous qui allons et venons.

Jusqu'à ce que le monde subtil devienne votre foyer, il ne peut en aller autrement. La pratique et la répétition font partie de l'apprentissage. Le tout est de comprendre dès le départ que vous faites partie du monde subtil. La solution se situe à un niveau plus profond que le problème. Rester au niveau de celui-ci n'engendre donc que frustration.

Vous avez sans doute déjà rencontré des gens qui cherchent sans cesse à s'améliorer, en disant des choses comme : «J'apprends à être moins en colère», «J'apprends à devenir plus confiant» ou « à être moins dans le contrôle ». D'une certaine façon, cet apprentissage ne s'arrête jamais. En dépit de leur lutte, ces gens restent coincés avec leur colère, leur méfiance et leur besoin de contrôle (ceux qui prennent des cours de gestion de la colère, par exemple, se retrouvent parfois plus furieux encore une fois les cours terminés. De la même façon, l'accompagnement professionnel du deuil a souvent des résultats plutôt discutables). Pourquoi ? Il n'y a pas de réponse toute faite, mais on peut suggérer un certain nombre de possibilités.

- La personne n'a pas atteint le niveau subtil, mais lutte encore au niveau de l'ego, du doute de soi et du reproche.
- Elle perd courage quand elle rencontre une résistance intérieure.
- Elle perd sa motivation après une série d'échecs.
- Son approche est confuse et remplie de contradictions.
- Elle n'a pas réellement pris la responsabilité de son comportement.
- Elle manque de conscience de soi.

“Trouver Dieu : une question de pratique

Pour le dire simplement, la plupart des gens approchent le monde subtil en dilettantes, comme ces « chrétiens » qui ne sont pratiquants que pour Noël et Pâques. Notre échec à trouver Dieu peut être attribué à cette façon d'aller et de venir plutôt que d'habiter pleinement le monde subtil, tout comme notre échec à jouer du piano remonte au moment où nous avons abandonné les cours. Qu'il s'agisse de sport ou de créativité, nos échecs naissent du manque d'entraînement. Aussi banal que cela puisse paraître, trouver Dieu est simplement une question de pratique.

Je ne tiens à pas à cataloguer les échecs des chercheurs spirituels qui n'atteignent jamais le but de leur quête. Il est beaucoup plus important de trouver une voie fiable vers celui-ci. Le monde subtil reste peut-être inconnu, mais il est toujours ouvert.

Entraîner votre cerveau

La voie la plus fiable est une approche corps-esprit. Quel que soit l'état de conscience, le cerveau traite notre expérience ; une expérience aussi banale que promener son chien se situe sur le même plan qu'une épiphanie ou qu'entendre le chœur des anges. Le cerveau doit être préparé à traiter l'un comme l'autre. Enfant, vous avez subi des adaptations très particulières du cerveau pour apprendre à lire. On a dû guider vos yeux pour qu'ils se concentrent sur des petites formes noires sur du papier ; on leur a appris à bouger de façon linéaire de gauche à droite, puis à aller à la ligne. Votre cortex a appris à décoder les taches noires pour y voir des lettres. Votre mémoire a commencé à construire une immense bibliothèque de mots et d'idées. Apprendre à lire, au fond, a été comme la découverte d'un nouveau monde.

Votre détachement du matérialisme sera plus radical encore, car vous abandonnerez tout attachement à l'univers physique en tant que point de référence fixe. Une impulsion d'amour aura plus de puissance qu'un orage. La pensée d'une rose dans votre esprit aura le même statut qu'une rose concrète entre vos mains ; tous deux sont en effet produits par la conscience. Tout comme il s'est adapté pour apprendre à lire, votre cerveau peut s'adapter à l'expérience de Dieu. Lorsque vous suivez une stratégie pour reformater la façon dont votre cerveau traite les perceptions, votre vision spirituelle devient pratique. C'est même en fait l'épreuve ultime - si votre cerveau n'a pas été entraîné, vous ne découvrirez rien dans votre quête spirituelle. Vous serez encore dans le filet, en train de chercher un trou par lequel sauter.

Le cerveau ne peut se reprogrammer lui-même ; il fonctionne comme un mécanisme pour traiter ce que l'esprit veut, craint, croit ou ce dont il rêve. En devenant plus conscient, vous commencez automatiquement à mener votre cerveau où vous souhaitez qu'il aille. À l'âge de la foi, chacun était conditionné pour traiter la vie quotidienne en termes de divinité. On trouvait

des sermons dans les pierres ; un arbre abattu était un message du Dieu tout-puissant. Aujourd'hui, c'est le contraire. Les pierres sont muettes ; un arbre qui tombe est un hasard. Le cerveau humain a appris à s'adapter à *n'importe quelle* réalité. C'est un don immense, car cela signifie que vous pouvez mener votre cerveau dans le monde subtil, qui devient vrai lorsque votre cerveau s'adapte à ce nouveau paysage.

Votre cerveau, en dépit de ses qualités incroyables, a besoin d'un entraînement de base pour apprendre une nouvelle compétence, et trouver Dieu est une compétence. De nouveaux réseaux neuronaux doivent être formés, ce qui se produira automatiquement dès que vous y consacrerez intention, attention et concentration.

Voici sept stratégies pour apprendre à traiter le monde subtil, une pour chaque jour de la semaine. Chaque jour propose un exercice particulier pour vous mettre à l'aise avec votre monde intérieur. Allez-y en douceur, répétez ces exercices pendant un certain temps, et vous assisterez à un changement authentique et durable dans votre conscience.

Jour 1

UN ESPRIT GÉNÉREUX

Ancienne habitude : S'accrocher à ce qui est à vous *Nouvelle habitude* : Partager

Exercice : Aujourd'hui, soyez conscient des vieilles habitudes qui vous poussent à réagir par «moi d'abord». Regardez comment vous vous accrochez à ce qui vous appartient et vous définit. Si vous percevez dans votre comportement des indices d'égoïsme, de cupidité, de peur du manque, de la perte et autres problématiques liées au don, faites une pause et respirez profondément. Détachez-vous de la réaction pour retourner vers votre moi intérieur. Attendez de voir si une nouvelle réponse apparaît. Si ce n'est pas le cas, aucun problème. Le simple fait de stopper la vieille réaction est un pas en avant.

Pour créer un chemin nouveau, guettez aujourd'hui l'opportunité de vous comporter de façon tendre, affectionnée ou aimable envers quelqu'un. Anticipez le besoin de quelqu'un avant qu'il le formule. Essayez de changer vos habitudes pour aider quelqu'un. Demandez-vous ce que signifie «être généreux», et imaginez-vous dans ce rôle. Agissez selon vos impulsions de générosité plutôt que de les fuir.

Jour 2

ÊTRE AIMANT ET AIMABLE

Ancienne habitude : Réprimer l'amour *Nouvelle habitude* : Exprimer l'amour

Exercice : Aujourd'hui, votre but est de cesser de réprimer pour exprimer. Nous sommes tous parcourus de sentiments et d'impulsions auxquels nous résistons. Nous ne les exprimons pas, même quand ils sont complètement positifs. Il est peut-être prudent d'un point de vue individuel ou social de ne pas exprimer votre hostilité quand elle se présente, mais réprimer quelque chose d'aussi positif et basique que l'amour est également destructeur. Le bonheur consiste à savoir ce qu'il vous faut et à être comblé par quelqu'un qui veut vous l'offrir.

Pour beaucoup de gens, donner est plus facile que recevoir ; aujourd'hui, donc, vous allez montrer un peu de l'amour que vous réprimeriez normalement. Cela ne veut pas dire que vous allez briser votre coquille et clamer «Je t'aime» à n'importe qui et à tout bout de champ (même si cela ne fait de mal à personne de le dire ni de l'entendre). À la place, pensez à votre mère ou à quelqu'un que vous aimez de façon très naturelle. Comment cette personne vous exprime-t-elle son amour ? Elle répond - ou répondait - à vos besoins, fait passer votre intérêt avant le sien, et vous soutient quand vous êtes nerveux, inquiet ou mal à l'aise. Trouvez alors une façon de reprendre ce rôle pour quelqu'un.

Il n'est pas possible de transformer le «Je ne suis pas suffisamment aimable» en «Je suis parfaitement digne d'amour»

en un jour. Il s'agit bien d'un processus. Ce sont des messages d'autres personnes qui vous ont amené à croire que vous étiez indigne d'amour ; ces messages négatifs se sont incorporés à votre image de vous-même. Renversons alors le processus. Quand on vous trouve aimable, quand vous recevez des messages positifs, votre image va changer dans cette direction. Peu à peu, vous construirez une nouvelle image de vous-même.

Soyez conscient de vous-même aujourd'hui en termes d'amour. Vérifiez votre comportement : repoussez-vous les messages positifs des autres ? Retombez-vous dans le travers qui consiste à vous montrer neutre, indifférent ou insensible aux autres ? Si oui, arrêtez. Tout reformatage implique que vous arrêtiez de faire ce qui ne marche pas. Si vous parvenez à cesser, c'est déjà un pas en avant. Mais ajoutez-y également la nouvelle habitude. Soyez réellement aimable. Un sourire, un mot gentil, n'importe quel acte de rapprochement suffit - une de ces «petites choses» qui montrent aux autres qu'ils comptent pour vous. L'amour le plus commun n'est pas l'amour romantique, mais une expression de chaleur et d'attention. Une personne aimante est souvent une personne qui prend soin des autres. Au lieu de vous demander si quelqu'un vous aimera un jour, devenez cette personne. Plus vous exprimez votre amour, plus votre cortex réagira automatiquement avec amour.

Jour 3

LÂCHER PRISE

Ancienne habitude : Résister et retenir *Nouvelle habitude* : S'abandonner à ce qui est *Exercice* : Aujourd'hui, il vous faut lâcher prise sur quelque chose. Accordez-y votre attention ; au moment où vous entendrez votre voix intérieure dire : «C'est moi qui ai raison» ou «Je ne céderai pas», arrêtez-vous. Il ne s'agit pas de prendre le contre-pied, mais simplement de faire une pause et de prendre conscience de vous-même. Remarquez que vous êtes dans la résistance, la rétention, que vous voulez que la situation change. Comment cela vous fait-il vous sentir ?

Presque toujours, cette lutte vous rend anxieux, tendu, en colère et stressé. Si vous ressentez une de ces émotions, prenez un peu de distance et détendez-vous, par exemple par des exercices de respiration ou de méditation. Centrez-vous avant de réagir.

Le lâcher prise est à la fois émotionnel et physique. Vous ouvrez le chemin de l'acceptation. Quoi que vous murmure votre voix intérieure, la réalité n'est rien d'autre que ce qui est là. Concentrez-vous donc sur ce qui est et non sur ce qui devrait être. Ne pensez pas «abandonner» dans le sens de «perdre», mais plutôt comme une façon d'être plus ouverte et de laisser votre cerveau absorber davantage d'informations. Au niveau supérieur, c'est également une façon d'encourager le cerveau à proposer des réponses meilleures, qui conviennent mieux à la situation.

Le fait d'être conscient de vous-même vous alertera sur vos réactions négatives. Dans le passé, les vieilles habitudes vous donnaient deux options quand vous vous sentiez mal à l'aise : vous refermer ou réagir. La plupart des gens se referment, car ils ont appris, souvent dans la douleur, que réagir à partir de leur jugement, de leur colère, de leur rancœur et de leur ego entraîne des réponses tout aussi négatives de la part des autres. Pourtant, ce n'est pas une situation de type binaire. Au lieu de vous refermer ou de réagir, vous pouvez choisir simplement d'être conscient, de laisser entrer en vous la lumière de la conscience. Votre soi supérieur n'est rien d'autre que de la conscience augmentée. En vous accrochant aux choses, vous tentez de réduire cette conscience pour la ranger dans une case de votre esprit - l'équivalent de serrer les bras sur votre poitrine pour vous protéger. On peut avoir pour habitude de se tenir les bras croisés, les mâchoires serrées et les sourcils froncés... Ou bien on peut remarquer ce que l'on est en train de faire et arrêter.

Il en va de même pour cet équivalent mental de la posture de défense. Vous pouvez vous en tenir à votre jugement négatif sur les autres, ou bien vous pouvez remarquer ce que vous faites et arrêter. Le processus du lâcher prise commence par là. Dans ce

cas, vous arrêtez de vous refermer mentalement sur vous-même ; votre esprit est automatiquement libéré. Peu à peu, l'ouverture devient une habitude. Or, du point de vue des expériences, la nouveauté prime et les nouvelles habitudes remplacent les anciennes. Pour peu que vous vous en donniez la peine, vous verrez que «tenir bon» ne marche pas. Le plus difficile est de trouver une récompense dans le fait de lâcher prise. La vie est très compliquée, parfois dangereuse ; il serait donc tentant de s'enfermer dans une pièce plus sûre mais plus exigüe. Pourtant, une fois que vous laissez entrer la vie en cessant de résister, le lâcher prise devient plus facile, et vous comprenez qu'il vous appartient pleinement d'expérimenter la vie en tant que personne. Le bonheur est universel ; trouver votre bonheur individuel est un privilège qui n'appartient qu'à vous.

Jour 4

TROUVER CE QUI VOUS COMBLE

Ancienne habitude : Routine Nouvelle habitude : Satisfaction

Exercice : Aujourd'hui, il vous faut sortir de votre routine habituelle. C'est facile - trop facile, peut-être, si l'on parle de supprimer le sucre dans votre café ou regarder autre chose que votre émission favorite à la télévision. La routine est ancrée dans le cerveau. Elle est liée au réflexe de survie même quand nous ne risquons rien. Pour la plupart des gens, la question des besoins fondamentaux de la nourriture, de l'abri et des vêtements est réglée. Pour autant, notre cerveau reptilien ne parvient pas à y croire, à considérer la survie comme une évidence. Il se prépare sans cesse contre la famine, l'agression, l'exposition aux éléments et à un environnement dangereux. D'où un sentiment de courir un risque, voire d'être en danger, quand on nous sort de nos routines.

Votre but aujourd'hui est d'apprendre à dépasser les habitudes du cerveau qui tend à assimiler nouveau, frais, inattendu à étranger, menaçant et anxiogène. Prenez conscience de la façon dont vous construisez votre journée pour

vous sentir en sécurité. Le fait de se protéger est un instinct né du cerveau reptilien. Seul votre cortex a la capacité d'évoluer, mais il ne le fera pas si vous vivez derrière des barrières mentales. Échappez un peu aux systèmes de sécurité que vous avez construits autour de vous, même pour un petit moment. Que se passe-t-il quand vous le faites ? Vous continuez à fonctionner en vous sentant en insécurité, et c'est votre réalité. Nous ne parlons pas de prendre des risques inconsidérés, mais bien du sentiment à la racine de l'insécurité : l'idée que l'Univers ne soutient pas votre existence.

Pour dissiper ce sentiment d'insécurité, vous devez en passer par un processus de reconditionnement de votre cerveau. Laissez-lui la place d'évoluer. Le cerveau reptilien ne disparaîtra pas ; vous avez besoin de ses instincts protecteurs en de rares occasions. La plupart des gens se protègent de dangers imaginaires. Mais si votre cerveau supérieur domine, la voix protectrice se fait plus ténue et moins anxiogène. Imaginez que vous ayez été transporté contre votre gré à Haïti après le terrible tremblement de terre, ou en Malaisie après le tsunami. Cela vous remplirait certainement d'angoisse, voire de panique. Imaginez à présent la même situation vécue de façon volontaire, parce que vous aviez décidé de porter assistance aux populations touchées. Motivé par ce but supérieur, riche de sens, vous entendriez nettement moins la voix de la menace.

Le sens dépasse le sentiment d'insécurité. Voilà la clé. Donc, trouvez aujourd'hui quelque chose à faire pour exprimer votre but. Laissez la vie soutenir celui-ci. Soyez décidé ; sachez ce qui compte pour vous. Si vous ne pensez à rien qui convienne, lisez la biographie d'une personne qui vous inspire, un modèle potentiel. Absorbez-vous dans la voie que cette personne a prise, puis demandez-vous si cela vous apporte un éclairage sur votre propre chemin. C'est toujours le cas : cet éclairage fait partie du *dharma*, la force cosmique qui soutient tout ce que vous entreprenez depuis votre moi le plus profond.

Ancienne habitude : Négligence passive Nouvelle habitude :
Bien-être actif

Exercice : Votre but aujourd'hui est d'aider le système de guérison de votre corps. *Système de guérison* n'est pas un terme à la mode d'un point de vue médical ; il désigne l'assemblage de plusieurs systèmes de l'organisme. Le système immunitaire est certes central dans la guérison des blessures et des infections, mais la guérison émotionnelle implique le cerveau, l'exercice implique les muscles et le système cardio-vasculaire, l'alimentation inclut le système digestif et ainsi de suite. Les gens avalent des pilules de vitamines en pensant se prémunir des maladies, mais le bénéfice est minimal et plutôt inutile quand on a une alimentation équilibrée. Quand les mêmes personnes refusent de se préoccuper du stress dans leur vie ou de la colère et de la rancœur trop longtemps entretenue, le résultat n'est pas passif : le système de guérison rencontre un sérieux obstacle.

Aujourd'hui, brisez votre habitude de négligence passive. Quand vous vous brossez les dents, pensez à toute la question de la santé buccale. Au petit déjeuner, pensez à la façon dont vous prenez soin de votre corps par l'alimentation. Quand vous prenez l'ascenseur plutôt que l'escalier, considérez à quel point l'activité a du bon. Tout en faisant cela, vérifiez votre ressenti. La raison qui vous pousse à vous négliger est toujours liée à un sentiment sous-jacent.

Vous êtes en harmonie avec le monde, y compris le monde subtil, par la conscience du corps tout autant que la conscience mentale. Êtes-vous heureux de vous mettre à l'écoute de votre corps ? Bien des femmes, endoctrinées à une piètre image de leur corps, s'y refusent tout bonnement. Elles utilisent à la place l'inquiétude et l'autocritique. Elles accusent leur corps de ne pas être parfait, une forme de rejet qui coûte cher de façon masquée : elles rejettent en même temps le système de guérison du corps. Ainsi, les signaux d'inconfort deviennent une gêne, et quand l'inconfort est une vraie douleur, leur réponse est l'anxiété et la panique.

Vous pouvez éviter tout cela en vous mettant à l'écoute, non pas avec anxiété mais comme l'allié de votre corps. Alors, celui-ci deviendra votre allié à son tour. Le signal le plus positif que vous pouvez vous envoyer chaque jour est de vous aligner sur l'équilibre en toute chose. Votre corps se trouve en permanence dans un état d'équilibre dynamique nommé «homéostasie». C'est la même chose qu'une voiture au ralenti devant un feu rouge, ou bien que le fait de mettre un thermostat avant de partir de chez vous. L'homéostasie est faite pour être dérangée, pour être perturbée à certains moments. La raison en est qu'un corps en mouvement doit pouvoir réagir en quelques secondes. Si vous décidez de courir derrière un taxi, vers le téléphone ou de vous lancer dans un marathon, l'homéostasie vous fournit assez de flexibilité pour le faire.

La négligence passive renforce le corps au repos ; elle choisit l'inertie plutôt que le dynamisme. Qu'est-ce qui aide l'homéostasie à rester dynamique, flexible et disponible dès que l'intention l'appelle ? Toutes sortes de choses, tant qu'elles sont à l'opposé de l'inertie. L'exercice protège de l'inertie physique. Avoir des centres d'intérêt éloigne l'inertie mentale. Mieux encore, la conscience de soi permet à tout le système corps-esprit d'être actif, car elle laisse place à la spontanéité. La plus belle liberté est toujours celle que l'on n'attend pas, car elle vous ouvre à la surprise, à la passion et à l'inconnu. Regardez donc si vous pouvez déclencher ces choses dans votre vie quotidienne. Surprenez-vous ; intéressez-vous ; trouvez quelque chose qui vous passionne. Ce sont là des formes profondes de guérison, et quand vous les poursuivez, vous trouvez vraiment votre guérison.

Jour 6

ÉLEVER VOS ATTENTES

Ancienne habitude : Attentes limitées *Nouvelle habitude* :
Potentiel sans limites

Exercice : Aujourd'hui, vous devrez être comblé. Il ne s'agit

pas d'attendre un hypothétique miracle, mais de changer vos habitudes en termes d'accomplissement et d'épanouissement. L'épanouissement est multidimensionnel ; il est une satisfaction physique, émotionnelle et spirituelle. Il se compose d'abord d'une relaxation générale et de bien-être corporel, sans tension ni inconfort. Ensuite, au niveau émotionnel, on ressent une satisfaction personnelle - on se sent vivre bien. L'absence de menace, d'isolation, de solitude et de souffrances émotionnelles issues du passé est remarquable. Enfin, au niveau spirituel, on se sent en paix et centré, connecté avec le soi supérieur. Cela va de pair avec une absence de doute, de crainte de la mort et de l'abandon de Dieu.

Même s'il reste schématique, ce tableau vous montre comment chercher l'épanouissement à travers toutes les dimensions de votre être. Quand on recherche la satisfaction à la fois sur le plan physique, mental et spirituel, tous trois finissent par se fondre. Toutes les habitudes, tous les chemins mènent à l'épanouissement. Il n'y a pas de recette figée. Il est vrai que le fait de donner est en général une grande satisfaction, et certains se sentent bien quand ils se mettent au service des autres. Ce ne sont pourtant là que des généralités. Nous sommes des êtres multidimensionnels, et tous les chemins que nous nous créons mènent où nous le souhaitons.

Tout le monde cherche à être heureux, et chacun poursuit ce qu'il pense pouvoir lui apporter le bonheur. Mais il s'avère que les êtres humains sont de piètres augures pour eux-mêmes. Lorsque nous obtenons enfin ce qui pensait-on allait nous rendre heureux, c'est pour nous apercevoir que cela ne marche pas. Les jeunes mamans, par exemple, éprouvent souvent frustration et déprime quand elles prennent soin de leur nouveau-né ; certaines finissent par voir le fait de s'occuper de leurs enfants ou les tâches ménagères comme une source d'insatisfaction. La richesse matérielle ne rend heureux que jusqu'à un certain point. On parvient à un certain niveau de confort, mais l'argent supplémentaire crée des soucis car il faut le gérer. Qui plus est, la satisfaction matérielle diminue peu à peu. Il n'est pas aussi excitant d'acheter la deuxième Porsche

que la première ; à la dixième nuit passée au Ritz, le charme n'agit pratiquement plus.

Biens matériels mis à part, la réalité essentielle est que l'épanouissement requiert des attentes plus élevées. Dans votre vie quotidienne, au milieu des expériences que vous traversez, arrêtez-vous un instant pour vous demander : «Honnêtement, qu'est-ce que cela me fait ?» La réponse ne sera pas nette et tranchée. Certaines choses seront plus épanouissantes que vous ne le supposeriez, d'autres vous sembleront plates. Demandez-vous alors : «Qu'est-ce qui serait plus épanouissant ?» En d'autres termes, embarquez-vous pour la découverte. Vous vous rendrez compte bien vite que ce n'est pas une voie facile ; obstacles et limitations apparaîtront devant vous.

Soyez conscient des limitations de ce genre :

- Penser que vous ne méritez pas mieux.
- Craindre de ne pas être accepté.
- Craindre l'échec.
- Craindre de trop vous distinguer de la foule.
- Être anxieux à l'idée d'abandonner vos habitudes.

Pour bien des personnes, le bonheur est synonyme de stabilité. Elles se contentent de peu parce que c'est plus sûr. Mais cela signifie que leurs rêves sont limités parce que leur réalisation n'apporte que de petites satisfactions. Repensez aux personnes que vous fréquentez le plus souvent. Leurs attentes sont souvent proches des vôtres, parce qu'en toute supposition vous ne voulez pas déparer de ceux qui vous entourent. Je ne vous demande pas de désapprouver vos proches ou vous-même - c'est le contraire.

Choisissez la personne que vous admirez le plus dans votre cercle, ou celle dont les rêves s'accordent aux vôtres. Voici un exemple vivant de la façon dont vous pouvez élever vos attentes. Vous pouvez vous rapprocher de cette personne, lui demander son avis, et lui ouvrir votre cœur sur vos désirs. Bien sûr, c'est prendre un risque. Montrer qui vous voulez être reste un risque, mais le *savoir* est crucial, car cela vous permet d'ouvrir

les yeux. Vous acceptez ainsi une croissance constante, un voyage sans fin, des horizons toujours renouvelés. Atteindre l'épanouissement n'est pas comme construire un mur pierre après pierre jusqu'au moment où vous pourrez admirer le travail terminé ; c'est plutôt comme entrer dans une rivière où vous ne pouvez pas marcher deux fois au même endroit.

La première image est statique ; la seconde dynamique. L'une est fixe, immuable ; l'autre même on ne sait où. Vous possédez les réseaux neuronaux pour traiter l'une comme l'autre. La stabilité est importante, mais le dynamisme l'est tout autant. La plupart des gens sont si habitués à la sécurité qu'ils ne goûtent guère à l'aspect dynamique des choses. Leur paysage intérieur offre plus de murs que de rivières. Dans votre vie de tous les jours, essayez de prendre conscience de l'aspect de votre paysage intérieur. C'est le premier pas pour contourner les murs. Il faudra en abattre certains, en escalader d'autres, et laisser d'autres encore intacts, sans les toucher. Il est bon de vivre avec le moins de murs possible si ceux-ci vous coupent des nouvelles possibilités. Essayez aujourd'hui d'avoir une bouffée de satisfaction réelle. C'est là que repose le chemin vers un accomplissement durable.

Jour 7

LAISSER FAIRE

Ancienne habitude : Lutter pour accomplir *Nouvelle habitude* :
La voie du moindre effort

Exercice : Il s'agit aujourd'hui d'apprendre à laisser faire. Les bases sont simples : fixez-vous un certain objectif, attachez-y votre intention, et attendez le résultat. Rien d'ésotérique là-dedans. C'est ce que vous faites chaque fois que vous envoyez une impulsion à votre cerveau, comme pour lever le bras. L'intention se transmet automatiquement. Vous ne vous demandez pas si votre cerveau répondra comme vous le souhaitez. La boucle de rétroaction entre l'intention et le résultat fonctionne seule et sans effort.

L'art d'être consiste à apporter la même confiance et la même absence d'effort dans tous les aspects de votre vie. La différence est qu'en Occident, on continue à séparer les événements «en dedans» des événements «du dehors». Penser que les intentions peuvent affecter les situations extérieures est parfaitement normal dans les spiritualités orientales, qui pensent que la conscience est partout, à la fois dedans et dehors. La pensée occidentale est dualiste, la pensée orientale unifiée. Mais la terminologie n'a guère d'importance ; il faut essayer pour y parvenir. Pouvez-vous avoir une intention et la laisser se manifester sans lutter pour atteindre votre but ?

Les traditions de sagesse du monde entier disent que oui. «Laisser faire» signifie être connecté à la même source de pure existence que tout le cosmos. Quand cette connexion est forte, un désir «en dedans» mène automatiquement à un résultat «au dehors», car l'unité sous-jacente transcende les frontières et les séparations artificielles. Parvenir au point de connexion complète est un processus qui se déroule dans le cerveau. Comme dans les exercices qui précèdent, il passe par la conscience de soi.

En pratique, voici ce que je vous demande : ayez aujourd'hui une intention ; laissez-la être sans agir, et voyez ce que qui se passe. Si vous obtenez le résultat que vous attendiez, appréciez le fait que vous êtes connecté, que vous acceptez le mécanisme du moindre effort. Ce «moindre effort» revient à laisser votre être agir. Si vous n'obtenez pas le résultat escompté, tant pis. Essayez autre chose. Souvent, toutefois, le résultat ne sera pas évident. Vous aurez simplement l'impression que les choses se sont arrangées plus ou moins comme vous le souhaitiez.

Cela fait partie du processus, aussi remarquez cette proximité avec votre attente, et acceptez le résultat obtenu (la plupart du temps, il vous faudra plus de travail pour atteindre ce que vous vouliez, mais cela n'a pas d'importance). On ne peut échouer à cet exercice. Créer une connexion forte avec votre être est semblable à créer de nouvelles habitudes. Vous faites des progrès quand les indicateurs suivants apparaissent :

- Vous avez besoin de moins d'efforts pour obtenir un

résultat.

- Vous vous sentez moins stressé quant à la possibilité d'une issue positive.

- Les gens commencent à coopérer avec vous plus facilement.

- Vous sentez que tout ira bien.

- Vous commencez à avoir des coups de chance.

- Les événements se combinent de façon synchrone et harmonisée.

- Les résultats semblent se manifester plus rapidement.

- Les solutions créatives apparaissent d'elles-mêmes.

Rien de mystique dans tout ça. La vie de tous les jours contient déjà des événements synchrones, des coups de chances et d'heureuses coïncidences. Au lieu de les voir comme des accidents ou le fait du hasard, vous pouvez désormais les voir comme le signe qu'une connexion est possible et réelle. Maîtriser l'art d'être nécessite du temps et de la conscience de soi. Mais votre cerveau est conçu pour forger au final l'habitude de l'accomplissement, qui est sans effort.

Le processus de se créer de nouvelles habitudes exige au début effort et patience. Vous devez traiter vos anciennes routines, formées par vos souvenirs, vos comportements et votre conditionnement. Vous changez le « mode par défaut » de votre cerveau, ce qui nécessite une attention consciente. Mais le projet porte en lui sa récompense, et si vous persistez, de nombreux signes de progrès apparaîtront, dont ceux qui suivent :

- Votre dialogue intérieur s'apaise.

- Les réponses négatives diminuent.

- Vous résistez et contrôlez vos impulsions plus facilement.

- Un sentiment de signifiante apparaît et grandit.

- Vous sentez que quelque chose prend soin de vous.

- Vous éprouvez moins de regrets pour le passé et moins d'angoisses pour l'avenir.

- Les bonnes décisions à prendre deviennent plus claires.

À un certain stade, vous parvenez à un point de bascule. Ayant imprimé ces nouvelles réponses dans votre cerveau, vous pouvez vous y fier. Cela ouvre les portes de l'être. Vous pouvez «laisser faire » quand votre cerveau commence à prendre soin de vous. Vous lui faites déjà confiance pour cela en bien des manières : il contrôle déjà vos niveaux hormonaux, votre respiration, le cycle du sommeil, le rythme cardiaque, l'appétit, la réponse sexuelle, le système immunitaire, et bien plus encore. Ainsi, l'art d'être ne vous est pas étranger ; c'est une seconde nature.

Transcendance : Dieu apparaît

Nous avons atteint le point où une transformation complète est possible. Un Dieu qui compte à peine peut devenir un Dieu qui compte plus que tout. Cette transformation mène à la liberté. Pourquoi ne pas accepter l'invitation de Rumi quand il dit :

Au-delà des idées défaire le mal ou le bien

Il y a un champ

Où je t'attends

Quand l'âme s'allonge sur cette prairie

Le monde est trop plein pour la parole.

Voilà notre récompense. Mais en même temps, la transformation nous apparaît comme une menace. Nos croyances fondamentales nous définissent. Nous avons peur de les perdre comme on redoute une opération chirurgicale majeure.

COMMENT Y PARVENIR ?

Pour voir Dieu sans illusions, nous avons dû retourner la religion conventionnelle. Nous n'avions pas le choix. La religion fait des ravages quand elle s'adresse au cerveau primitif (peur de la punition, « nous-contre-eux », besoin de sécurité) et se pare de restes tribaux, de mythologie culturelle, de fantasmes enfantins et de projections. Cela créait un mélange malsain. Plus grave encore, ceci n'est pas Dieu. Dawkins et compagnie avaient tout à fait raison d'attaquer ces illusions. Mais ils n'ont pas atteint Dieu parce qu'ils n'ont pas su regarder en face leurs propres illusions.

Pour y parvenir, que faut-il faire ? Au cours de la période sombre de la guerre de Sécession, Abraham Lincoln a compris que l'Union allait vaincre la Confédération mais que les États-Unis ne pourraient pas continuer à exister sans un changement radical. L'esclavage n'avait pas été interdit par la Constitution. Lincoln avait grandi avec les mêmes préjugés racistes que tous les hommes de son époque : pour lui, les Noirs étaient inférieurs. Comme toute croyance fondamentale, cette idée était liée à des émotions fortes et il lui était très difficile de la remettre en question.

Lincoln

Dans le film de Steven Spielberg intitulé *Lincoln*, une scène particulièrement réussie suggère comment le grand homme a réussi à échapper au préjugé racial. On le voit assis dans son quartier général, seul avec deux jeunes secrétaires. Il est sombre ; ce moment de calme est celui où il réalise toute l'horreur de la guerre. Qu'est-ce qui lui vient à l'esprit à cet instant ? Euclide, le mathématicien grec. Ayant quitté l'école très jeune, Lincoln a tout appris seul en devenant un lecteur insatiable ; dans le théorème d'Euclide, il a retenu une proposition logique : Quand deux choses sont égales à une troisième, elles sont égales l'une à l'autre. Il répète cet axiome avec ferveur, sans que

nous sachions quel est le lien avec la question qui l'obsède. C'est ainsi que le réalisateur nous suggère de trouver ce lien en nous-mêmes, et de comprendre que

Si l'homme blanc a été créé par Dieu,

Et si l'homme noir a été créé par Dieu,

Noir et Blanc sont égaux devant Dieu.

On pourrait dire que c'est ainsi que le cortex prouve sa supériorité. Formé à préférer la raison, il ne peut se réfugier dans les réponses inférieures à la question de l'esclavage (protection de soi, suspicion, haine, peur), même si elles existaient encore chez un grand homme comme Lincoln. Sa vision ultime de l'esclavage est spirituelle. Sa trajectoire personnelle reste une lutte - jusqu'à la fin de sa vie, Lincoln ne fut jamais l'ami proche d'un Noir -, mais la logique l'a aidé à y parvenir.

Il y a quelque chose d'explosif dans la simple logique. Elle a le pouvoir de pousser le cerveau à remettre en question tout ce qu'il a pris jusque-là pour argent comptant. Ce que nous voyons comme des évidences est plus puissant que tout le reste. Cela construit et soutient notre vision du monde et nous garde à l'abri de tout. Dans ce livre, la vraie connaissance de Dieu restait inaccessible tant que l'on tenait trois choses pour acquises : la réalité, la conscience et Dieu lui-même. Dieu restait simplement là, à l'arrière-plan, sans rien faire. « Être conscient » était le contraire de dormir ; cela n'avait aucun pouvoir particulier. La réalité correspondait à l'univers matériel et à ce qu'il contient.

Nous avons fait éclater toutes ces assertions pour en arriver à une logique simple qui peut libérer définitivement notre esprit :

Si Dieu est la réalité

Et la réalité est la conscience,

Alors Dieu est conscience

Il s'agit à présent de mettre cette logique à l'œuvre. L'erreur que nous faisons quand nous tentons de penser à Dieu - en étant pour, contre, ou un peu des deux - est que Dieu n'est pas une idée. Quand je testais le contenu de ce livre sur les médias sociaux (il faut vivre avec son temps), j'ai un jour tweeté : « Les athées militants et les intégristes religieux sont tous obsédés par Dieu. Mais ce qui les obsède est une idée. Dieu n'est pas une idée. Dieu est conscience. » Une discussion houleuse s'en est suivie, et une personne a répondu par tweet : « Vous êtes dans le même bateau que Dawkins. La conscience n'est que votre idée de Dieu. » Mais ce n'est pas le cas. Dieu est la réalité elle-même. Ce n'est pas une chose qui appartiendrait au monde matériel. Ce n'est pas une image, un sentiment, une sensation ou une pensée qui appartiennent au monde subtil. Dieu habite un troisième monde, au-delà de ce que les mots et les idées peuvent décrire. C'est le monde transcendant, celui où l'on trouve la vraie connaissance de Dieu.

MYSTÈRE DE L'UN

C'est paradoxalement à travers une impasse que l'on accède au monde transcendant. La pensée doit se heurter à un mur, ceci pour une raison incontournable. Notre esprit est fait pour traiter des opposés : la lumière contre l'obscurité, le bien contre le mal, l'intérieur contre l'extérieur, le subjectif contre l'objectif. Ce jeu s'appelle «la dualité». Mais Dieu ne peut être décrit du point de vue de la dualité. Il n'est pas soit présent, soit absent ; il est partout. Il ne sait pas ceci ou cela ; il sait tout. Pour emprunter une métaphore de la tradition védique, chercher Dieu, c'est agir comme un poisson assoiffé qui chercherait un verre d'eau. Ce que vous cherchez est autour de vous, mais vous ne le réalisez pas. Un poisson peut sauter hors de l'eau et trouver un endroit qui n'est pas l'océan ; en revanche, nous ne pouvons pas sauter hors de la vie de tous les jours pour trouver un lieu hors de la dualité. Dieu, il faut l'admettre, est nulle part et partout en même temps.

“Unicité

On pourrait croire que trouver Dieu est un leurre puisque nos esprits sont construits pour expérimenter seulement la dualité. Une approche pourrait consister à vider notre esprit de tous les opposés. Dieu n'ayant pas d'opposé, il ne nous restera que l'unicité. Comment ça marche ? Comme ceci : une catastrophe (n'importe laquelle : un ouragan, un krach boursier, un renversement de régime...) vient de se produire, et les gens courent dans tous les sens, paniqués. Vous êtes tenté de les imiter, mais vous pensez : « Dieu n'est pas là. Il n'est pas dans la crise ni dans la solution, mais dans les deux. Il n'est pas action ou inaction, mais au-delà des deux. Il n'est ni panique ni calme, mais au-delà. » En examinant chaque point de dualité, vous vous libérez des constructions mentales et des émotions qu'elles engendrent.

Pour autant, on aurait peine à imaginer quelque chose de

moins adapté à la vie de tous les jours. Ce rejet constant de nos perceptions n'est pas pratique, surtout quand il s'agit de choisir entre A et B. Ce matin, ai-je envie de céréales ou de tartines beurrées ? Ni l'une ni l'autre n'est Dieu, mais je dois pourtant déjeuner. On ne peut échapper aux choix. Ils sont l'essence de la vie tant que nous restons dans la dualité. Alors, à quoi bon l'Unicité ? Peut-elle guider votre vie ? Que peut-elle/aire, tout simplement ?

Les êtres humains se posent la question depuis toujours - sans résultat probant. La religion a pourtant commencé avec la réponse juste. Si l'on remonte à ses racines en Inde, la religion était ancrée dans la certitude que Dieu crée, gouverne et contrôle l'Univers. Dieu est donc la source de tout amour, de toute beauté et de toute vérité. Sa perfection est inébranlable. La lumière divine irradie dans chaque atome et particule de ce monde. Mais cette certitude, au lieu de rendre les gens optimistes, de les faire se sentir aimés, a eu l'effet contraire. Ils se sentent indignes d'amour et punis. Le fossé entre perfection et imperfection n'a cessé de se creuser, comme si Dieu devenait de plus en plus inaccessible.

Pour finir, cette fissure entre un Dieu parfait et un monde imparfait a mené à une fêlure dans la coquille de l'œuf cosmique, une fêlure que nous nommons la « science ». L'unicité a été démantelée en faits mesurables. La psychologie a changé. Les gens ordinaires ont commencé à en vouloir à Dieu qui les regarde du haut de sa perfection. Sur son compte Tweeter, Richard Dawkins reposte ses raisons d'être un athée. En voici quelques exemples :

«Je suis athée parce que je préfère le savoir à la mythologie.

Je suis athée parce que je ne veux pas être associé aux enseignements et aux actions pleins de haine de religions soi-disant pacifiques.

Je suis athée parce qu'après avoir rejeté les organisations religieuses, je n'ai plus besoin de prétendue "spiritualité". »

On croirait lire les émotions hostiles d'un prisonnier qui a

échappé à sa geôle. Elles persistent encore quatre cents ans après que Galilée et Copernic ont brisé la mainmise de l'Église sur la vérité. L'anxiété des chrétiens médiévaux à l'idée d'être des pécheurs est devenue aujourd'hui de la colère. Mais qu'il s'agisse d'angoisse ou de ressentiment, le problème de la dualité persiste. Saint Thomas d'Aquin n'avait pas tort quand il disait que toutes les causes ont besoin d'une source sans causalité. Il n'avait pas tort de dire qu'un monde créé a besoin d'un créateur qui n'ait pas été créé lui-même. La science ne dit rien d'autre quand elle explique que le temps et l'espace doivent avoir une source située en dehors du temps et de l'espace. Dieu est devenu un problème de physique, mais le dilemme reste le même.

Franchir le fossé entre dualité et unicité semble tout bonnement impossible. Pourtant, il existe une voie, dérivée des traditions de sagesse qui voient l'unicité non comme un Dieu inaccessible, mais comme notre source ici et maintenant.

Voici comment le maître spirituel indien Nisargadatta Maharaj répondait à une personne inquiète.

Q : *Je ne suis jamais sûr de ce qu'est la réalité.*

R : Si vous vous permettez une abondance de moments de paix, vous trouverez la réalité.

Q : *J'ai déjà essayé.*

R : Jamais de façon constante. Sans quoi vous ne poseriez pas de telles questions. Si vous les posez, c'est que vous n'êtes pas sûr de vous-même. Et vous n'êtes pas sûr de vous-même parce que vous n'avez jamais prêté attention à vous-même, seulement à vos expériences.

Il y a là une certaine rudesse - Maharaj ne laissera pas son interlocuteur s'en tirer à bon compte - mais la voie est clairement tracée dans la suite de la réponse.

Soyez intéressé par vous-même au-delà de toute expérience ; soyez avec vous-même, aimez-vous vous-même. La sécurité ultime ne se trouve que dans la connaissance de soi.

C'est la réponse même du *Vedanta*, la plus ancienne et la plus honorée des traditions spirituelles de l'Inde. *La réalité est située dans le soi*. Pour comprendre la véracité de cette affirmation, il convient de distinguer le «soi » du « moi » qui pense, sent et agit dans le monde. Ce moi crée sans cesse doutes et questions. Le soi, certain de la réalité, a une vision plus large. Il regarde sa propre conscience, laissant de côté les expériences quotidiennes pour découvrir la source de la réalité.

Maharaj continue à expliquer à son interlocuteur à quel point il est vital de diriger son attention vers la conscience de soi :

Soyez honnête avec vous-même et vous ne vous sentirez pas trahi.

Les vertus et le pouvoir ne sont que des jouets d'enfants. Ils sont utiles dans le monde mais ne permettent pas d'en sortir. Pour aller au-delà, il faut une immobilité alerte, une attention paisible.

On atteint Dieu en «allant au-delà» - c'est la définition de la transcendance. Il n'y a pas d'autre façon de sortir de l'impasse où la pensée devient inutile. La conscience paisible doit apparaître. Si elle le veut, la conscience est capable de dépasser le monde matériel, et même le monde subtil.

Dawkins et les siens voient dans ce projet «d'aller au-delà» une forme d'illusion. Le moi et le soi sont l'objet de toute leur méfiance. J'ai eu plusieurs échanges directs avec Michael Shermer, le rédacteur en chef du magazine *Skeptic*, qui est tout aussi obstiné dans son point de vue matérialiste que les autres athées de ma connaissance, mais ne se montre ni hostile ni brutal. Je lui ai par exemple posé la question : « Qui êtes-vous ? »

Il m'a répondu : « La somme des processus de mon cerveau. »

Je lui ai fait remarquer qu'il disait *mon* cerveau.

— Qui est-ce « moi » ? Ne voulez-vous pas le savoir ?

— Non, m'a-t-il répondu. Le moi est une illusion. Il n'y a que

des processus cérébraux.

— Si c'est le cas, ai-je rétorqué, cela revient à dire que vous êtes heureux d'être un zombie.

Avec un sourire, il a esquivé :

— Vous vous servez des mots pour rendre le sujet confus. Ce n'est pas une question que je me pose en dehors de notre échange.

Shermer, comme nombre d'athées engagés, accepte pleinement la métaphore du zombie proposée par Dennett comme image du cerveau déterministe. Pourtant, personne ne croit réellement que son propre moi est une illusion. De façon innée, nous avons confiance en ce que nous pensons ; nous acceptons notre propre point de vue. Si nous ne le faisons pas, ce serait comme si nous demandions à un inconnu où se trouve la station d'essence la plus proche, et qu'il nous réponde : « À un kilomètre, mais je suis un menteur. »

Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des scientifiques n'ont pas besoin de se demander : « Pourquoi suis-je ? » Ils ont d'autres choses à faire - des expériences à mener et des données à collecter. Au bout du compte, la science en arrive néanmoins à la même impasse où la pensée ne suffit plus. Le bigbang est tout aussi inconcevable que Dieu. On ne peut l'envisager, car il a été invisible et silencieux, ni chaud ni froid (toutes ces qualités exigeant la présence des cinq sens, qui n'existaient pas encore). Le temps et l'espace sont nés du big bang, aussi, on ne peut se demander « où » et « quand » il s'est produit ; ces deux concepts ont besoin de l'existence préalable du temps et de l'espace. Pour faire court, la science se trouve elle aussi confrontée au fossé de la Création, et ne propose pas de pont pour le franchir.

Par chance, une impasse pour certains peut constituer une issue pour d'autres. Rien ne vous oblige à contempler Dieu en restant coincé dans un monde imparfait. C'est même le contraire - l'unicité peut résoudre les problèmes de la vie de tous les jours. Dans la *Bhagavad Gita*, le seigneur Krishna déclare que toute souffrance est née de la dualité. Si c'est le

cas, sortir de la dualité est une étape pour guérir. Dieu devient utile dès lors que le monde transcendant est accessible.

COMBLER LE FOSSÉ

En réalité, on franchit le fossé sans cesse et sans y prendre garde. On crée du bruit à partir du silence et de la lumière à partir de l'obscurité. Rien de ce que vous percevez autour de vous - ni cette page, ni la pièce, ni la maison - n'a de réalité hors de vous. Comment y parvenez-vous ? En franchissant le fossé. Le monde transcendant n'est pas un endroit lointain que vous atteindrez peut-être un jour. C'est l'atelier de la création où l'on trouve le matériel de la réalité. Un peintre prend ses pinceaux et ses tubes pour créer un tableau. Votre matière brute n'est rien d'autre qu'une possibilité. Une possibilité apparaît à l'esprit ; par l'acte de création, la réalité émerge. À présent, nous comprenons pourquoi il faut qu'il y ait trois mondes :

- Le monde transcendant est le champ des possibilités infinies. C'est le point de départ, la matrice de la création.
- Le monde subtil apporte une possibilité à l'esprit sous forme d'image. Quelque chose de réel prend forme.
- Le monde matériel présente le résultat. Un nouvel événement, une nouvelle chose se manifeste.

Ces trois mondes sont composés de fait réels, et pas seulement le dernier où apparaît le résultat. Selon votre état de conscience, le monde que vous habitez, la réalité est complètement différente. La tradition védique offre une cartographie claire de ceux qui habitent chaque monde.

- Quand vous êtes libre, silencieux, en paix, et parfaitement conscient de vous-même, vous habitez le monde transcendant. On nomme ceux qui s'y trouvent *Bouddha*, *Christ*, *mahatma*, *swami*, *yogi*, *illuminé*, *éveillé*.

- Quand vous êtes créatif, imaginatif, intuitif, clairvoyant et inspiré, vous vous trouvez dans le monde subtil. Les dénominations pour de telles personnes sont *rêveur*, *génie*, *sage*, *voyant*, *shamane*, *artiste* et *médium*.

- Quand vous êtes au niveau des objets matériels et des

sensations, vous habitez le monde matériel. Le terme générique est *normal*.

On voit ainsi que les êtres humains vivent dans des dimensions multiples. Les règles changent d'une personne à l'autre. Si un autobus vous renverse dans un rêve - dans la catégorie du monde subtil - votre corps n'est pas touché. Dans le monde matériel, si. Mais être renversé par un bus ne démontre pas que le monde matériel est la seule réalité. Chaque réalité forme un cadre stable en elle-même. Si une corde de piano casse, on ne peut plus jouer cette note, aussi inspiré que l'on soit. Mais la note existe toujours dans votre esprit, car le monde subtil précède le monde matériel. Sans musique, personne n'aurait jamais fabriqué de piano.

Nous n'allons pas nous aventurer dans les marécages de la métaphysique. La question est d'ordre pratique : quand on franchit le fossé et que l'on revient, que se passe-t-il réellement ? Une possibilité devient vraie.

Imaginons trois de ces possibilités, avec chacune un résultat propre :

- Vous cherchez le nom d'un animal australien qui bondit et transporte son bébé dans une poche. De l'ensemble de tous les mots possibles, vous trouvez le mot *kangourou*.

- Vous voulez voir la créature qui correspond à ce mot. De l'ensemble de toutes les images possibles, vous tirez l'image d'une maman kangourou sur ses pattes de derrière avec un petit bébé qui pointe le museau depuis sa poche marsupiale.

- Vous voulez un vrai kangourou, pour le toucher. De l'ensemble de tous les objets possibles, vous tirez un kangourou vivant.

Personne n'a de souci avec les deux premiers exemples, mais on rechigne à accepter le troisième. Créer un mot ou une image n'est pas, suppose-t-on, la même chose que créer un kangourou vivant. Mais je peux vous prouver le contraire. De quoi un kangourou vivant est-il fait ? D'un aspect, d'une texture, d'une odeur ; d'un poids, d'une solidité ; d'une forme et d'un comportement - toutes ces propriétés, arrangées dans le bon

ordre, créent un kangourou ; et comme chacune d'elle est créée dans votre conscience, c'est aussi le cas de l'animal.

Je réalise que je suscite peut-être ici un sentiment de malaise, car nous acceptons « de toute évidence » que les kangourous existent sans nous. En réalité, il n'y a jamais eu aucune preuve de cela. C'est seulement une partie de la psychologie de la certitude que de postuler un monde fixe avec des kangourous qui y bondissent. Nous devons passer à la psychologie de la créativité. Un créateur permet en permanence que les possibles deviennent réalité. Tout ce qui est nécessaire, c'est d'être à l'aise dans les trois mondes du processus créatif :

- *Le monde transcendant* : Vous y êtes à l'aise quand vous pouvez expérimenter toutes les possibilités. Votre conscience est ouverte.

Vous êtes connecté à la source. Votre conscience se mêle à l'esprit de Dieu.

- *Le monde subtil* : Vous y êtes à l'aise quand vous pouvez vous appuyer sur votre vision. Vous vous faites confiance pour aller où va l'esprit. Vous n'êtes pas lié par des résistances, des objections, du scepticisme et des croyances rigides. L'inspiration arrive comme une composante normale de votre existence.

- *Le monde matériel* : Vous êtes à l'aise avec votre réalité personnelle. Vous en prenez la responsabilité. Vous voyez le monde comme un reflet de qui vous êtes et de ce qui se passe « en dedans ». Comme ce reflet change et varie, vous pistez les changements qui ont lieu en vous-même.

Les qualia et le créateur

Mettez tout ceci côte à côte, et vous obtenez la relation spéciale qui existe entre les êtres humains et Dieu. C'est une relation créative. Elle construit un pont sur le fossé entre l'incrée et le créé. J'espère que cette relation spéciale ne vous paraît plus étrange.

J'ai tenté d'utiliser des termes communs pour vous présenter ces mondes que beaucoup voient comme mystiques et par conséquent distants. Le seul terme technique que j'ai besoin d'introduire est le terme *qualia*, car il fera de vous un créateur plus confiant. *Qualia* est le mot latin pour « qualité », désignant la vue, le son, le toucher, le goût et l'odeur des choses. Si l'on va plus loin, *qualia* s'applique aussi aux événements mentaux. Le rouge d'une rose chez un fleuriste est un *qualia*, tout comme ce même rouge dans l'œil de l'esprit. Le centre de la vision pour une rose « en dehors » et pour une rose « à l'intérieur » - le cortex visuel - traite en effet les deux de la même façon.

Bien entendu, le risque est de se focaliser sur la pâleur d'une image mentale par rapport à une rose réelle. Les roses imaginaires ne piquent pas, ne font pas saigner. Mais la couleur ou la pâleur ne sont pas la question ici. C'est le même processus qui crée une rose « extérieure » et une rose « intérieure ». Qui plus est, les rêves sont parfois si intenses que l'on se réveille avec une certaine déception - le monde réel semble plat en comparaison. Pour les artistes, la différence peut être immense, comme quand John Keats écrit : « Les mélodies entendues sont douces, mais celles que l'on n'entend pas/ sont plus douces encore. »

Ce qui fait de la réalité quelque chose de personnel, c'est votre façon unique de mélanger les *qualia*. Il n'y a pas deux personnes qui le fassent de la même façon.

Prenons une expérience commune : vous marchez dans la rue, et un gros chien noir se précipite soudain vers vous. Ce n'est pas la même expérience pour la personne A et pour la personne B. Voici deux possibilités. La personne A a été mordue

par un chien dans son enfance ; elle se souvient de la douleur de la morsure, évite les chiens, trouve les aboiements du chien noir menaçants et voit dans sa gueule ouverte la menace d'une attaque. Mais la personne B est le propriétaire du chien. Il l'aime et se réjouit que son chien, qui avait disparu, revienne. Pour lui, les aboiements sont de la joie et la gueule ouverte un sourire. Il y a donc là deux réalités différentes, dépendant chacune des *qualia* utilisés pour assembler le puzzle.

Vous ne pouvez vous observer en train d'assembler vos expériences, car la création se produit instantanément. Pour voir les pièces du puzzle, nous avons pris un instantané, arrêtant le flot du temps, disséquant une image organisée en ingrédients plus petits. En poussant plus loin cette logique des *qualia*, tout devient un ingrédient, en particulier les sentiments, les sensations, les souvenirs et les associations d'idées. Toute expérience provient d'un assemblage de *qualia*. L'image ne s'assemble seule qu'en apparence.

Tentez l'expérience

Pour devenir un créateur, le rôle que vous êtes destiné à être, il faut prendre le contrôle de votre expérience individuelle, choisir les *qualia* auxquels vous vous connectez. Si vous avez peur des chiens, votre expérience passée s'est accumulée pour soutenir votre peur ; mais de nouvelles données peuvent remplacer ces impressions. Pour traiter la phobie, vous pouvez reformater progressivement les réactions ancrées dans le cerveau. Si vous voyez un gros chien noir foncer sur vous, il est trop tard pour créer une nouvelle réaction. Mais vous pouvez vous-même vous désensibiliser de votre peur par des étapes successives : regarder des photos de chiots adorables, visiter une animalerie, toucher un chien paisible tenu en laisse. Plus fort encore, vous pouvez prendre le contrôle de votre réponse mentale. La peur est figée, glacée. Vous pouvez la détendre et la rendre malléable. Imaginez un chien effrayant, puis rendez-le plus gros ou plus petit dans votre esprit ; faites-le courir en arrière ou au ralenti. Ce genre de « Photoshop mental » vous donne le contrôle, ce qui est nécessaire quand la peur vous domine.

La peur est un événement intérieur, mais qu'en est-il du chien lui-même ? Vous n'avez certainement pas créé un Doberman pinscher de nulle part. Et pourtant... Littéralement, le chien vient de nulle part. Il est fait de molécules et d'atomes, eux-mêmes créés de particules subatomiques qui apparaissent et disparaissent du champ quantique. «Disparaître» signifie qu'elles retournent dans l'état de précréation. Elles retournent à leur source, qui se situe au-delà du temps, de l'espace, de la matière et de l'énergie, où rien d'autre n'existe que des possibilités. (Pour utiliser un terme technique, une particule subatomique qui a disparu du monde matériel se trouve dans un état « virtuel ».)

Le cycle qui porte toute chose depuis l'incrée vers le créé arrive en permanence ; c'est le rythme de base de la nature. Le cerveau traite lui aussi la réalité par un cycle qui s'allume et s'éteint des milliers de fois par seconde. La clé en est la synapse, le fossé entre deux connexions neuronales. Une réaction chimique parcourt le fossé (c'est la position «marche»), puis la synapse est libérée pour un prochain signal (c'est la position «arrêt»). Il y a d'autres boutons marche/arrêt de base, liés aux charges positives et négatives des ions qui passent à travers des membranes cellulaires des neurones, mais le principe reste le même. Pour un neuroscientifique, la capacité du cerveau à traiter la réalité semble incroyablement complexe. Comment des millions de signaux séparés provenant de partout dans le cerveau s'orchestrent-ils pour créer une image du monde ? Personne ne le sait, même de loin, parce que quand on regarde le cerveau, on examine un piano joué par un pianiste invisible - où quatre-vingt-huit touches bougent tour à tour pour créer de la musique. Sauf que dans ce cas, ce sont des milliards de milliards de connexions (pour un cerveau adulte) qui clignotent en même temps.

Les voir fonctionner ne nous dit pas pour autant comment la vue, le son, le goût, la texture et l'odeur sont créés. Quoi qu'il se passe entre la création et la source de la création, cela reste invisible. On ne peut qu'en voir le résultat physique. On peut encore moins voir comment deux cellules du cerveau, chacune

avec un ADN identique, émettant les mêmes signaux chimiques et électriques, parviennent à produire du son dans une partie du cerveau et des images dans une autre.

À moins d'être aveuglé par la foi matérialiste, il est évident que la cellule du cerveau en elle-même ne peut ni voir ni entendre. Ce fait est démontré par une expérience simple : quand on regarde à l'intérieur, le cerveau est sombre et silencieux. *Quelque chose* crée l'éclat des couchers du soleil et le bruit du tonnerre, en même temps que les sons et les visions magnifiques du monde. Ce « quelque chose » est individuel ; c'est ce qui crée votre monde en cette seconde même. La genèse se déroule maintenant, mais elle ne se déroule pas dans le cerveau.

Le créateur en coulisses est la conscience. Elle utilise le cerveau tout comme le pianiste utilise son instrument. Ce que la conscience veut se met à exister. Ce qu'elle bloque reste hors de l'existence. Le choix se produit hors de notre vue, mais pas hors de notre conscience. Pourquoi avez-vous des yeux ? Parce que l'esprit voulait voir, et qu'il a créé des yeux dans ce but, tout comme il a créé des oreilles, un nez, des papilles et tous les mécanismes de la perception.

“La conscience a créé les sens

«Non, c'est impossible», objecterait un sceptique. L'évolution a créé l'œil humain sur plusieurs milliards d'années, en commençant par l'impulsion des organismes monocellulaires à chercher la lumière. Pourtant, cette objection ne tient pas la route. C'est comme prétendre que les touches de piano ont évolué avant que la musique n'existe. Le piano est un instrument destiné à satisfaire le désir de l'esprit pour la musique. L'œil humain est un instrument pour satisfaire le désir de l'esprit de voir le monde créé. Tous les autres *qualia* suivent ce modèle. La conscience a créé le sens du toucher pour ressentir la création, le sens de l'ouïe pour l'entendre, et ainsi de suite.

La religion apparaît souvent comme l'épitomé des mythes

irrationnels. Mais l'histoire de la Création dans la Bible est juste sur un point : Dieu est entré dans sa Création pour en jouir. On lit qu'Adam et Ève « entendirent la voix de l'Éternel Dieu qui parcourait le jardin vers le soir » (Genèse, 3 :8). En termes modernes, nous dirions que la conscience imprègne le monde. La vue, le son et toutes les autres qualités sont apparus pour que l'esprit universel puisse se ressentir lui-même.

La religion a raison sur un autre point crucial : le processus de créativité ne connaît aucune limite. La réalité est aussi malléable que le rêve. Quand on l'oublie, la réalité commence à se figer, et il n'y a qu'un pas vers un monde si rigide et refermé sur lui-même que toute autre dimension est exclue. On en trouve un exemple fameux quand l'Église condamna Galilée pour hérésie parce qu'il avait proposé la thèse selon laquelle la Terre se déplace autour du Soleil, opposée à la vision géocentrique de l'Église où la Terre était immobile au centre de l'Univers. Traduit devant le tribunal de l'Inquisition en 1633, il fut contraint par ses juges « sous la menace de la torture à s'agenouiller et à lire une longue et abjecte rétraction disant qu'il "abjurait, maudissait et détestait la théorie héliocentrique" ». (La légende prétend, sans doute à tort, qu'en se relevant il aurait murmuré les mots *eppur si muove...*, « et pourtant, elle tourne »).

C'est le physicien David Deutsch qui relate en ces termes le supplice de Galilée. C'est pour lui, et pour tout scientifique, une victoire de l'observation directe du firmament. Remettre ainsi en cause la parole de Dieu par des calculs mathématiques était une atteinte à la foi ; mais à long terme, cela a constitué l'avènement de l'âge de la science. À court terme toutefois, Galilée fut arrêté et assigné à résidence. Selon Deutsch, la peur engendrée par cet arrêt fut suffisante pour mettre sous l'éteignoir la science dans le Bassin méditerranéen pendant plusieurs siècles. Il fait pourtant une concession cruciale à cet endroit de sa démonstration.

Sachant que l'Inquisition croyait à la révélation divine, Deutsch dit que « leur vision du monde était fausse, mais pas illogique ». Une série d'observations, comme celles de Galilée, ne

pouvaient limiter Dieu. « Selon eux, Dieu pouvait produire les mêmes effets observés d'une infinité de manières. » La théorie de Galilée sur le Soleil et les planètes était arrogante si elle prétendait être «une façon de connaître, à travers l'observation et la raison individuelle hautement faillibles, les voies qu'il avait choisies». Les voies du Seigneur sont infinies ; celles de l'homme, non.

“Faire confiance au processus créatif

Le langage d'autorité de l'Église est insupportable pour un scientifique, mais à l'intérieur du jugement à l'encontre de Galilée se cache un point essentiel des traditions de sagesse orientales. Le monde visible est un monde d'apparences. Regarder celles-ci ne vous renseigne pas réellement sur ce qu'est la Création. (Même l'idée que la Terre tourne autour du Soleil n'est qu'une apparence. Si l'on pouvait se tenir à la frontière de la Voie lactée, c'est l'ensemble du système solaire qui orbite autour de la galaxie. Depuis le point de départ du big bang, la Voie lactée se précipite loin des autres galaxies en suivant l'expansion de l'Univers, et la Terre avec elle. En réalité, le mouvement de la Terre peut être défini selon une infinité de perspectives, tout comme le prétendait l'Inquisition.) Les anciens prophètes védiques nommaient cela *maya*, qui signifie «l'illusion du monde physique». La déesse Maya charme l'esprit en lui faisant prendre pour réel ce qui ne Test pas. Rien de ce qu'elle nous montre n'est digne de confiance. Nous sommes si distraits par le spectacle de la vie que nous oublions que c'est nous-mêmes qui la créons. Nous devons faire confiance au processus créatif.

Alors, Dieu compte, et il compte plus que tout dans la Création, car *Dieu* est le mot que nous mettons sur la source de la Création. Il n'est pas nécessaire de vénérer cette source - même si, si nous décidons de le faire, elle mérite amplement notre admiration. Ce qui est nécessaire, c'est de s'y connecter. De l'autre côté du fossé, dans le monde transcendant, existent des choses fondamentalement nécessaires qui ne peuvent être

créées ni par la main, ni par l'imagination, ni par la pensée.

CE QU'EST VRAIMENT DIEU

Aspects du monde transcendant

Conscience pure

Intelligence pure

Créativité pure

Potentiel infini

Possibilités sans limites

Félicité

Auto-organisation

Corrélation infinie

Toute matière et toute énergie à l'état virtuel

Ce sont les meilleurs termes que notre esprit puisse trouver pour tenter de décrire l'unicité depuis l'autre rive du fossé. Cette liste n'a rien de religieux ; elle s'applique strictement à la conscience et à sa façon d'agir. La conscience est créative et intelligente. Elle peut corréler des milliards de milliards de connexions neuronales ou les cinquante processus qu'accomplit une cellule du foie. Elle peut surveiller nombre d'activités simultanées à la fois (ce qui vous permet de respirer, digérer, marcher, d'être enceinte, de penser à votre enfant à venir et vous sentir heureuse en même temps).

Chaque fois qu'un de ces aspects de votre vie s'agrandit, vous trouvez Dieu. C'est ainsi qu'il entre dans nos vies. Faire preuve de créativité, c'est être inspiré, ce qui signifie « habité par l'esprit ». Peu importe que votre inspiration vous pousse à faire un gâteau et celle de Michel-Ange à peindre le plafond de la chapelle Sixtine. Dans les deux cas, un aspect de Dieu - la créativité pure - a été amené au monde. L'inspiration des saints provient de la même source. Quand saint François d'Assise dit : « Si Dieu peut œuvrer à travers moi, il peut œuvrer à travers n'importe qui d'autre », il ne fait qu'affirmer une vérité sur la

façon dont la conscience pure entre dans le monde - à travers chacun de nous. Personne n'est tenu au même chemin créatif. Saint François a décidé de vivre son expérience par l'humilité, le célibat, la charité et la dévotion. Michel-Ange a choisi l'art, la beauté, la noblesse et la grandeur. Il s'agit là de *qualia*, comme des ingrédients de toutes les expériences.

Mais si vous reprenez la liste ci-dessus, vous verrez que les éléments qui la composent ne sont pas des *qualia*. Ils sont plus basiques qu'aucune expérience. L'existence elle-même dépend d'eux. Sans intelligence, rien ne serait compréhensible. Sans créativité, rien ne serait jamais nouveau. Sans pouvoir d'organisation, tout resterait dans un état de chaos. Le seul aspect de Dieu qui semble étrange est la félicité. Cette félicité, cette extase, n'est-elle pas que l'expérience de la joie, qui ne semble pas divine ? Mais pour les bouddhistes et les sages védiques qui les ont précédés, cet état de bonheur (*ananda*) est la vibration de la Création, la dynamique sous-jacente qui entre dans le monde sous forme de vitalité, de désir, de plaisir et de joie.

**“*Connaître Dieu, c'est
se souvenir et oublier*”**

Donc, avez-vous créé ce gros chien noir qui court vers vous ? Oui. Pas «vous» en tant qu'individu, mais «vous» en tant qu'agent de la conscience elle-même. S'accrocher à l'individualité crée ici une confusion. Une vague peut se fracasser sur les falaises de Douvres et demander : «Est-ce moi qui ai créé cette magnificence ?» Oui et non. L'océan a modelé le rivage ; chaque vague a joué son rôle. Vous avez toujours été universel, et vous voir autrement serait irréaliste. Ceci est montré par une autre image védique. Quand une vague de l'océan s'élève, elle pense : « Je suis un être individuel » ; mais quand elle retombe, elle se dit : «Je suis l'océan». En tant que créateur, vous vous élevez de l'océan de la conscience pour créer votre réalité personnelle. Quand vous allez au plus profond de vous-même, néanmoins, vous voyez que vous

appartenez à l'océan de la conscience. Elle crée de la réalité à travers vous sans jamais quitter le monde transcendant.

Au final, connaître Dieu, c'est se souvenir et oublier. Vous oubliez l'illusion d'être séparé, isolé, impuissant et perdu dans le cosmos infini. Vous vous souvenez que vous êtes le rêveur en charge du rêve. Ce que vous percevez à travers vos cinq sens n'est pas la même chose que la réalité. Passez au-delà du théâtre d'ombres que sont les apparences et la réalité vous accueillera, comme le dit Rumi, dans « un monde trop plein pour la parole ». Entrez dans le royaume des possibilités. Les réaliser est un don. Ce don provient directement de Dieu.

La question la plus difficile

Quand vous vous rappelez pleinement qui vous êtes, vous faites un avec Dieu. Une grâce invisible imprègne chaque aspect de votre vie. L'espoir exprimé dans le psaume 23, « que le bonheur et la grâce m'accompagnent tous les jours de ma vie », se réalise. Un tel état de grâce ne s'atteint pas du jour au lendemain. Vous et moi, quel que soit notre état, devons équilibrer l'espoir, la foi et la connaissance. C'est un équilibre précaire. Il peut y avoir des moments de grâce qui percent soudain comme le soleil à travers les nuages. Mais ces moments n'arrivent pas tous les jours, contrairement aux épreuves que nous devons affronter. Le truc est de chercher la grâce cachée derrière les efforts du quotidien ; alors, vos épreuves commencent à s'alléger et à disparaître.

UN MODE DE VIE

Je veux montrer que la spiritualité peut être un mode de vie à chaque pas du chemin. Au début - et longtemps par la suite -, «le courage d'être» est d'abord celui d'être désorienté. Dieu ne semble crédible que par intermittence. La possibilité de trouver la paix ou de croire en une puissance supérieure n'apparaît que rarement. Le reste du temps, Dieu n'est nulle part. Ces apparitions furtives suffisent-elles ? Bien sûr que non. Le journal télévisé du soir annoncera toujours son lot de désastres - un avion s'écrase dans l'océan, un génocide se déroule à nos portes, un forcené tire dans la foule avant de se suicider - qui vous ramènent dans le «monde réel». Votre conditionnement ancien reprend le dessus : vous pensez que le monde est plein de violence et de chaos, et vous n'avez d'autre choix que lui rendre la pareille, en luttant pour rester vous-même.

Pour éviter de retomber dans nos réactions conditionnées, il faut trouver l'élément caché : l'unité. Elle demeure inconnaissable, mais c'est bien elle qui prend nos vies en charge et éloigne le chaos. Elle nous soutient même dans les pires moments. Les traditions de sagesse mondiale ont un dicton : « Ce qui est dans le grand est dans le petit. » En d'autres termes, le plus infime fragment de la réalité est le tout. Mais vous et moi restons dans la perspective d'un fragment. L'air d'un ballon de baudruche serait certainement surpris d'apprendre qu'il n'y a pas de différence entre lui et l'atmosphère de la Terre. Jusqu'à ce qu'il éclate, une fine membrane l'empêche de savoir ce qu'il est réellement.

“Dieu a la perspective de l'unité

Pour vous et moi, cette membrane est mentale. Avec cette perspective fragmentaire, nous approchons la vie comme autant de « je », isolés, à part. Ce «je » a ses motivations et des besoins individuels. Il en veut toujours plus pour lui-même. Il pense que la conscience est privée. Il se concentre sur lui-même et

peut-être sa proche famille, au cœur de ses priorités. Mais aussi important que ce « je » devienne, les forces extérieures sont bien plus puissantes, ce qui amène l'insécurité dans son existence. Dieu, lui, a la perspective de l'unité. À la fin de son voyage spirituel, le chercheur qui a trouvé l'illumination connaît aussi cette perspective. Il peut dire *Aham Brahmasmi*, «Je suis l'Univers », et se voir dans toutes les directions, sans limites ni frontières.

Une aura de mystère flotte autour du terme *d'illumination*, sur sa signification et sur les moyens d'y parvenir. Pourtant, rien de plus simple : l'illuminé est celui qui est complètement conscient de soi. Chaque pas sur le chemin spirituel élargit la conscience initiale. Le sens du moi change. On commence à percevoir que l'unité est possible (pour reprendre une image de la tradition védique, on sent la mer avant de l'atteindre).

Si vous observez en vous-même les changements suivant, c'est que vous avancez vers l'unité.

DEVENIR UN

Comment le chemin vous transforme

Vous vous sentez moins isolé, davantage connecté à tout ce qui se trouve autour de vous.

L'insécurité est remplacée par un sentiment de sûreté.

Vous réalisez que vous avez votre place dans le monde.

Les exigences du moi sont moins fortes.

Votre perspective va au-delà de votre intérêt personnel.

L'impulsion d'aider et de rendre service vous pousse à agir.

La vie et la mort deviennent un cycle. La création et la destruction ne vous effraient plus.

L'idée de « nous-contre-eux » s'efface. Les divisions semblent moins significatives.

Le statut et le pouvoir deviennent moins importants.

Les hauts et les bas de la vie quotidienne vous chamboulent moins.

Vous vous sentez guidé dans vos actions. La vie n'est plus formée de hasards et de menaces de crises.

Vous vous sentez plus équilibré et en paix avec vous-même.

Cet état d'unité grandit peu à peu en nous ; pourtant, la réalité a toujours été une. L'Univers entier concourt à faire naître chaque instant du temps. En sanskrit, cette idée est contenue dans le verbe *dhar*, «maintenir». La réalité se soutient d'elle-même, avec tous les fragments qui semblent exister à l'intérieur d'elle. La fragmentation qui semble si évidente dans le monde matériel est *maya*, une partie de l'illusion. Le fait de voir des milliards de galaxies occulte la réalité, à savoir qu'elles proviennent toutes d'un seul événement, un big bang sans

fragments. C'est facile à comprendre aujourd'hui que la physique a remonté jusqu'à la source de toutes matières et de toute énergie. Mais l'esprit n'a pas de big bang auquel se référer. La pensée est toujours fragmentée. Les pensées sont produites l'une après l'autre, ce qui rend plus difficile de voir qu'elles proviennent toutes d'un même esprit.

«Mon» esprit reste le plus convaincant de tous ces fragments. Quand on propose à quelqu'un de cesser de s'accrocher à cette notion, il s'inquiète et craint qu'on lui demande de perdre l'esprit. Mais ce n'est pas le cas. Il s'agit d'acquérir un esprit cosmique. Prenons un biais plus facile : le corps. En ce moment, vous êtes concentré sur une tâche étroite et spécifique : lire ces lignes. Dans le même temps, cinquante mille milliards de cellules soutiennent cette simple action. Les cellules ne se laissent pas leurrer par leur situation individuelle. Elles œuvrent dans l'unité en permanence. Chacune d'elle mène une vie spirituelle qu'un saint lui envierait.

- Chaque cellule sert un but plus élevé, maintenir l'ensemble du corps.

- Chaque cellule connaît sa place dans le corps. Elle est en totale sécurité.

- Le corps protège et accueille la vie de chaque cellule.

- Sans jugement ni *a priori*, chaque cellule est acceptée.

- Chaque cellule vit dans le moment, constamment renouvelée, sans se raccrocher à ce qui est vieux et dépassé.

- Le flot naturel de la vie est censé fonctionner avec une efficacité suprême.

- Les cellules individuelles naissent et meurent, mais cela se produit dans l'équilibre parfait du corps.

Rien de tout cela n'est une aspiration spirituelle ; au niveau des cellules, c'est la vie de tous les jours. Tout ce qui semble inaccessible en termes spirituels - abandon de soi, humilité, innocence, non-violence, respect pour la vie - se trouve au cœur de vous-même depuis toujours. Peu importe la taille microscopique d'un globule rouge ; elle est tenue, maintenue

par la sagesse de la vie universelle.

Ceci nous mène à une conclusion surprenante. Pour survivre, une cellule dépend de l'infini. Une cellule isolée peut clamer *Aham Brahamsani* sans avoir passé des années dans une grotte de l'Himalaya. En effet, dire « Je suis l'Univers » ne signifie pas que vous êtes immense. La question n'est pas la taille, le lieu ou le moment. C'est le fait qu'en dépit des apparences, tous les éléments de la Création participent de la même essence. Pour reprendre une image védique, c'est comme si une bague et une montre en or se disputaient pour savoir laquelle a le plus de valeur. Prisonnières de leur ego, elles ne peuvent voir qu'elles sont faites de la même essence, l'or.

Les cellules du cerveau montrent de l'intelligence. L'intelligence est-elle grande ou petite ? Peut-on la transporter dans un sac, ou dans un cargo ? La question est sans fondement. L'intelligence n'a pas de taille physique. Tous les attributs invisibles qui maintiennent la vie n'ont pas de taille physique. La beauté du chemin spirituel est que vous êtes soutenu par un pouvoir infini à chaque pas.

La vraie question est de savoir combien d'infini vous pouvez admettre dans votre vie. Quand l'expansion est infinie, le projet semble surhumain. Pourquoi remettre en question vos limites, qui vous semblent être votre maison ? À l'image d'un boomerang, vous courez le risque de vous envoler pour revenir plus vite encore. Au fond, les cellules du foie ou du cœur ont de la chance. Pour rester en vie, chacune d'elles doit se connecter avec l'unité. Elle ne peut douter ou changer de voie, tourner le dos à son créateur ou dire que Dieu est une illusion. Mais vous avez encore plus de chance. Vous avez la conscience de vous-même, la capacité à vous connaître. Ainsi, votre chemin spirituel revient simplement à choisir une identité. Vous agissez comme un individu isolé ou comme le tout. Soit vous vous alignez avec l'Univers, soit vous ne le faites pas.

Alignement = acceptation de soi, flux, équilibre, ordre et être en paix

Non-alignement = jugement de soi, souffrance, lutte, opposition, agitation, désordre

Si vous regardez le côté droit de ces équations, la vie semble terriblement compliquée. Paralysé par une accumulation de possibilités, vous seriez incapable des gestes les plus simples, comme démarrer votre voiture. À tout moment, il vous faudrait décider d'accepter ou de résister, de lutter ou de lâcher prise. Peut-être est-ce la raison pour laquelle nous rêvons sans cesse de perfection. Si vous ne rêvez que d'un corps parfait, d'une maison parfaite, d'une compagne parfaite, vous fuyez la chose la plus complexe du monde qui est l'ambivalence. Tous les corps, toutes les maisons et toutes les compagnes ont leurs imperfections, leurs bons et leurs mauvais côtés. L'amour peut se transformer sans préavis en ennui, voire en haine.

Le côté gauche de l'équation, en revanche, ne contient qu'un seul mot. Votre choix est simple : vous aligner avec l'unité ou non. Cette simplicité est extrêmement puissante. Vous demandez à Dieu de vous soutenir, et le reste suit. C'est une solution holistique à tous les problèmes.

Au début de cet ouvrage, j'ai dit qu'il était impossible de vivre comme le demande Jésus dans le Sermon sur la montagne. Les lis des champs « ne travaillent ni ne filent », mais les êtres humains ont besoin de travailler pour gagner leur vie. Jésus, en réalité, propose la même solution holistique que celle à laquelle nous sommes parvenus : la Providence soutient ceux qui sont parfaitement alignés avec Dieu, comme la nature soutient les formes de vie les plus simples.

« Regardez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'amassent rien dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Qui de vous, par ses inquiétudes, peut ajouter une coudée à la durée de sa vie^[31] ? »

L'expression est peut-être poétique, mais la logique est pure sagesse : l'alignement est la voie naturelle, au contraire du non-alignement.

Les cinq « poisons »

Si nous étions assis aux pieds de Jésus, du Bouddha ou d'un des grands *rishis* védiques, ils nous montreraient, jour après jour, quand nous sommes alignés avec Dieu et quand nous ne le sommes pas. Le Nouveau Testament oscille sans cesse entre les louanges du maître et ses remontrances. À un endroit, Jésus se moque de ses disciples qui demandent des miracles ; à un autre, il les dispense avec un sourire. On peut imaginer à quel point cela devait être déroutant pour les disciples. Entre les reproches et les louanges, ils avaient sans cesse besoin d'être corrigés dans leur trajectoire.

Nous en avons peut-être autant besoin qu'eux, mais n'avons que nous comme guides. Les obstacles que nous rencontrons mettent notre foi à l'épreuve et nous appâtent avec des espoirs qui disparaissent bien vite. Il est donc nécessaire d'examiner l'état brisé que nous avons créé. Le non-alignement est le mode de vie dominant depuis des générations (quel plus grand symptôme de notre détresse que la doctrine d'un Univers aléatoire et sans émotion que Dawkins et compagnie défendent ?). Les maîtres védiques désignent cinq obstacles qui nous empêchent de nous aligner avec Dieu. Le terme sanskrit de *klesha*, qui les définit, est bien plus fort, car il signifie « poison ». Les cinq poisons sont :

- l'ignorance (l'incapacité à distinguer le vrai du faux) ;
- l'égoïsme (l'identification au « moi » individuel) ;
- l'attachement (s'accrocher à certaines choses, aux objets du désir) ;
- l'aversion (rejeter d'autres choses, ressentir de la répulsion) ;
- la peur de la mort.

Les premiers poisons créent comme une réaction en chaîne qui mène au dernier. La crainte de la mort, le cinquième *klesha*, est le produit final d'une chaîne qui commence avec l'ignorance. Peu de gens sont heureux d'apprendre qu'ils vivent dans

l'ignorance ; cela semble une insulte. Un terme moins offensif serait « fragmentation ».

Comment en êtes-vous venu à vous voir comme un fragment ? Le premier pas a été l'oubli. Un homme riche atteint d'amnésie oublie son compte en banque. L'argent est toujours là, mais l'oubli le rend pauvre. Vous et moi avons perdu le souvenir de l'unité. Nous sommes toujours entiers, mais nous en avons perdu les avantages. La réaction en chaîne a commencé.

- On oublie que l'on est un tout.
- On se voit comme un « je » isolé, un fragment vulnérable.
- Le « je » a des désirs auxquels il se raccroche pour se sentir en sécurité.
- Il voit aussi des choses comme des menaces, et il les repousse.
- En dépit de sa poursuite du désir, le « je » sait qu'il mourra un jour, et cette connaissance l'effraie terriblement.

Les cinq poisons semblent terribles, mais une chose donne de l'espoir : une fois que vous avez extrait le premier poison - oublier qui vous êtes - la réaction en chaîne s'interrompt. C'est un secret inestimable. Certains passent leur vie à essayer d'améliorer des aspects de leur existence. Imaginons que vous vous regardiez dans la glace un jour et que vous n'aimiez pas le corps que vous y voyez. Vous voulez séduire quelqu'un, et vous décidez donc de faire de l'exercice. Aller dans une salle de gym vous tente, parce que vous améliorerez votre aspect ; mais dans le même temps, cela crée une certaine répulsion, car l'activité peut être fatigante et ennuyeuse. Plus tard, vous invitez la personne que vous désirez dans un restaurant luxueux ; vous espérez que ce soit un succès, mais quelque part, cela fait naître de la répulsion, car vous savez que vous compensez pour votre insécurité. Vous avez été empoisonné par les *kleshas* de l'attachement et de la répulsion. Le résultat est que le « je » est en conflit, retombe dans l'inertie et finit par se sentir plus mal qu'au début car il n'a pas obtenu ce qu'il voulait - un corps plus en forme. Tout cela se déroule dans la conscience, où

l'attachement, la répulsion, le désir et l'ego s'affrontent dans une mêlée confuse. Mais il n'y avait aucun espoir au départ. En tentant de satisfaire le « je », vous tentiez de contenter une illusion.

Pour sortir de ce dilemme, il s'agit de vous souvenir de qui vous êtes réellement, ce qui signifie «vous aligner avec ce qui est vrai». Au lieu de vous demander « Que ferait Jésus ? », ce qui semble particulièrement imaginaire, demandez-vous : «Que ferait mon vrai moi ? » Cette question est plus authentique et immédiate.

- Votre vrai moi assumerait le reflet que lui renvoie l'Univers. La réalité est un miroir qui ne ment jamais.

- Votre vrai moi se concentrerait sur la croissance intérieure. Il ne désire rien davantage qu'atteindre son plein potentiel.

- Votre vrai moi ne projetterait pas ses reproches et jugements sur les autres.

- Votre vrai moi n'agirait pas sur une impulsion. Il s'appuie sur la conscience de soi. Il prend ses décisions dans un état de calme, loin du chaos.

Peut-être objecterez-vous que le corps dans le miroir reste empâté. Mais peut-être pas ; car lorsque vous intégrez le vrai moi, le jugement prend fin, de même que le fait de se préoccuper des apparences ; ce n'est plus l'insécurité qui vous motive, celle qui enferme les gens sur le tapis roulant infini de l'amélioration de soi. Ce n'est ici qu'un aperçu, mais il suffit à vous montrer que le « je » a des objectifs bien différents du soi, du vrai moi.

Dieu devrait être un mode de vie auquel vous pouvez vous fier aussi sûrement que vous fiez à votre épicier, à votre chèque de fin de mois ou à votre police d'assurance. À quoi servirait un Dieu qui ne serait pas fiable ? La philosophe française Simone Weil écrit :

« Concernant les choses divines, la croyance ne convient pas. La certitude seule convient. Tout ce qui est au-dessous

de la certitude est indigne de Dieu. »

Je suis complètement d'accord, mais nous devons trouver un processus qui mène à la certitude. Laissons de côté les réponses absolues - elles ne laissent ni champ libre, ni possibilité d'évoluer et de corriger vos erreurs. La rigidité est la voie que choisissent les athées d'un côté et les fundamentalistes de l'autre. Pour tous les autres, la certitude ne vient que de l'expérience intérieure, et le développement de celle-ci prend du temps. D'ici là, nous devons vivre notre vie et embrasser nos incertitudes. Peu importe que nos pas soient hésitants, tant que nous avançons sur le bon chemin.

La question la plus difficile

Personne n'a vraiment été laissé en arrière. Enfant, j'ignorais cette vérité. Je m'émerveillais des miracles de Jésus décrits dans le Nouveau Testament - j'ai commencé l'école chez les frères chrétiens, majoritairement des missions irlandaises qui tenaient les meilleures écoles en Inde. Mais je n'ai jamais vu ces miracles. Personne n'a marché sur l'eau. Un processus de désenchantement avait commencé, et j'ai glissé facilement du désenchantement à la désillusion, puis à l'amnésie, oubliant jusqu'à l'existence de mes idéaux d'enfance. Le mieux que je pouvais faire, c'était m'adapter à un monde dépourvu de Dieu. Puisqu'il n'intervenait pas pour soulager les maux, *je* le ferais. Je pense que beaucoup de médecins ont suivi ce cheminement. Ce que je ne voyais pas, c'est qu'il correspondait point par point aux cinq *kleshas*.

Si vous luttez contre les maux du monde, c'est que vous y êtes immergé. Le système du mal vous a conquis. Ces mots peuvent choquer, mais si vous croyez au mal, c'est que vous avez oublié qui vous êtes. Je pensais qu'aider les malades améliorerait un petit coin du monde. Mais d'un point de vue plus large, je faisais quelque chose de très différent : je participais au fonctionnement d'une illusion. Chaque fois que vous luttez contre le mal, vous renforcez son système, qui disparaîtrait si l'on n'y prêtait pas attention.

Krishnamurti était l'un des professeurs les plus francs sur ce point, au point parfois de laisser ses interlocuteurs troublés ou blessés. Dans un de ses textes, il raconte un incident en Inde quand une femme, douce et bien habillée, est venue lui demander une contribution pour une bonne cause, la prévention de la cruauté envers les animaux.

— Pourquoi cette cause ? a demandé Krishnamurti.

— Les animaux sont terriblement maltraités dans ce pays, a répondu la femme. Je sais que vous enseignez l'*Ahimsa*, le respect de la vie. Je suis certaine que cela veut dire se montrer bon envers les animaux.

— Je voulais dire, pourquoi avoir choisi cette cause ? Quelle est votre raison de la défendre ? a dit Krishnamurti.

La femme s'est troublée.

— La souffrance de ces pauvres créatures me touche beaucoup.

— Alors, c'est votre propre détresse que vous voulez alléger, a observé le maître. Il y a une façon d'y parvenir. Regardez au plus profond de vous. Où est la graine de la colère ? Si les animaux sont maltraités, c'est que nous ne prenons pas la responsabilité de notre propre violence. La graine n'est nulle part ailleurs qu'en vous.

Cette perspective plus générale peut être très douloureuse. Elle blesse la fierté de l'ego à être dans le bien. Krishnamurti ne raconte pas s'il a fait un don ou non (sans doute que oui, car il a toujours soutenu les bonnes causes). Son but était d'exposer les racines du mal lui-même, car c'est la seule façon pour en finir vraiment avec lui. Il en va de même pour tous les maux particuliers. Imaginez qu'un médium lise dans votre esprit et vous dise : « Pour vous, le mal, c'est la violence contre les enfants, la violence conjugale, la haine religieuse, et une personne qui meurt du cancer. » Cette liste vous paraît peut-être juste - elle le serait pour beaucoup de monde - mais elle n'offre aucune solution. Vous pouvez donner à des bonnes causes qui aident les victimes de violence, soutenir des propositions de loi punissant davantage les violences domestiques ; vous pouvez prier pour ne jamais connaître l'agonie d'un cancer incurable. Mais ces actes ne font que contourner le problème ; ils ne s'en prennent pas au mal lui-même.

La question du mal est la plus complexe que nous puissions poser, le plus grand défi à Dieu. Que se passe-t-il si le mal existe ? Pourquoi Dieu n'intervient-il pas ? Si les maux que nous déplorons dans la société sont des symptômes du mal cosmique, l'espoir s'évanouit. Toute notre entreprise spirituelle s'effondre, comme ce fut le cas pour des millions de gens après la découverte du Goulag, de l'Holocauste ou après les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki. Bien que servies

par des êtres humains, de telles horreurs semblaient proprement sataniques. Elles faisaient disparaître tout espoir que le bien triomphe du mal. Pire encore, dans notre désespoir, ceux qui accomplissaient ces actes barbares se croyaient du bon côté et voyaient leurs victimes comme les méchants et les immoraux.

Si nous pouvons répondre à la plus difficile des questions, la tendance tout entière s'inverse. Une fois que le mal est révélé comme une illusion, la réalité a une chance de nous convaincre. L'amour peut prouver qu'il est plus fort que la peur. Le plus grand des idéaux spirituels, un monde délivré du mal, peut commencer à se réaliser. De l'autre côté, si le mal ne peut être défait, tout notre cheminement spirituel est compromis.

« Voulez-vous que tout soit bien ? »

Être dans la spiritualité nous protège-t-il des crimes atroces perpétrés par l'humanité ? Une telle interrogation, qui touche à l'existence et la nature du mal cosmique, est sans doute trop ambitieuse pour commencer. Attaquons de façon plus modeste, par une question personnelle : « Accepteriez-vous un monde sans mal ? Voulez-vous que tout soit bien ? »

Votre réponse immédiate est certainement positive. Par exemple, la douleur est la conception physique du mal, et un monde sans douleur physique peut sembler désirable. Pourtant, il existe une maladie extrêmement rare (due à deux mutations du gène SCN9A) qui touche quelques personnes dans le monde et empêche de ressentir toute douleur. Justin Heckert, un journaliste qui a écrit un article sur une adolescente de treize ans qui vit avec cette anomalie, raconte :

« Elle craint vraiment moins pour son corps que toutes les filles de son âge, que tous les adolescents, que tout le monde en fait. Je l'ai vue par exemple jouer au baby-foot avec sa sœur ; elle y mettait tant d'emportement que j'ai eu peur qu'elle se blesse ou blesse sa sœur. Elle se jetait sans cesse sur la table et la secouait avec une force incroyable. Ses parents étaient terrorisés. »

Envieux tout d'abord, Heckert change très vite d'avis sur cette enfant qui ne ressent pas la douleur ; il se range à l'avis de son médecin qui dit que « la douleur est un don qu'elle n'a pas ». Au primaire, cette jeune fille a en permanence besoin d'une assistante pour s'assurer qu'elle ne se blesse pas ; après chaque récréation, elle devait par exemple vérifier qu'elle n'avait pas de poussière ou de gravillons dans l'œil. Chez elle, ses parents avaient « banni tous les meubles avec des angles ; ils avaient tout tapissé de la moquette la plus épaisse possible. Ils ne laissaient pas leur fille faire du patin à roulettes ni du vélo ; ils enveloppaient ses bras dans de la gaze pour éviter qu'elle ne les gratte jusqu'au sang. Ils utilisaient un babyphone dans sa

chambre pour s'assurer qu'elle ne grince pas des dents. »

Ainsi, quand on pense aux conséquences de sa disparition, la douleur devient un don. Le feu brûle la peau, mais il cuit également la nourriture. Et la violence ? Un monde sans crime ni guerre semble complètement désirable, mais la chirurgie elle-même est une forme de violence contrôlée. Le corps est déchiré (avec soin) et exposé à des risques réels. Un écosystème en bonne santé dépend du fait que certaines espèces en consomment d'autres, ce qui implique la violence. Si tous les animaux étaient végétariens, et en l'absence de prédateurs, rien n'empêcherait les insectes d'envahir le monde, sachant que leur masse totale est déjà largement supérieure à celle des mammifères.

Et qu'en est-il de la souffrance mentale, quand se mêlent la honte, la colère, la peur et la culpabilité ? Dans une guerre civile, les deux partis s'entre-tuent et massacrent des innocents à la pelle. La colère mène à un mal terrible. La guerre magnifie la colère et masque la souffrance qu'elle apporte. Pris dans l'idée d'une cause juste, un soldat fait abstraction de sa souffrance ; mais une fois que la guerre est terminée, de nouvelles formes de souffrance apparaissent, comme la culpabilité et les multiples formes de stress post-traumatique.

La souffrance mentale ne peut être résumée en quelques paragraphes. Tenons-nous-en à notre question originelle : « Souhaitez-vous que tout soit bien ? Un monde sans douleur est-il souhaitable ? » Si l'on définit la douleur mentale comme dépression, anxiété, schizophrénie et autres troubles mentaux, personne ne veut qu'ils existent. Mais la douleur est également nécessaire dans le monde mental. C'est la peur qui vous retient de mettre la main dans le feu une deuxième fois, la culpabilité qui apprend aux enfants à ne pas voler de bonbons même quand leur mère ne les regarde pas. La douleur mentale est utile de bien des façons quand elle n'est pas excessive.

***“Le mal est-il entièrement un
produit de la nature humaine ?***

Ce que nous appelons le mal est souvent quelque chose dont nous ne pouvons nous passer et que nous refusons pourtant. L'être humain se nourrit de contrastes. Sans la douleur, pas de plaisir, seulement un état neutre de non-stimulation. (D'où la méfiance naturelle des jeunes enfants quand on leur parle du paradis des images d'Épinal, où l'on reste assis sur un nuage à jouer de la harpe pour l'éternité - quoi de plus ennuyeux ?) Sommes-nous conçus dès l'origine pour être bons ? Apparemment oui. Les recherches sur les comportements infantiles ont montré que, dès quatre mois, les bébés ont tendance à vouloir rendre service en ramassant des objets que leur mère a laissé tomber.

Mais l'instinct de bonté est entremêlé d'instincts contraires. D'autres chercheurs ont montré que les jeunes enfants apprennent à agir selon les recommandations de leurs parents ; agir « bien » signifie « recevoir de l'approbation *chez eux* ». Mais laissés à eux-mêmes, par exemple à la crèche, le même enfant peut passer de Jekyll à Hyde, volant les jouets des autres enfants sans montrer aucun remords devant les pleurs de ses victimes. Aussi intrigantes qu'elles soient, ces découvertes ne résolvent pas le problème du mal lui-même. Pour cela, nous devons aller plus loin.

Dans la dualité, toute chose a inévitablement son opposé. Le bien ne peut être séparé du mal, tout comme la lumière ne peut être séparée des ténèbres. Elles sont inséparables - c'est un enseignement de base du bouddhisme. Dans toutes les mythologies, l'âge d'or a mené à la chute. Le paradis a toujours un défaut, sinon un serpent dans le jardin, car notre nature divisée l'exige. Dieu doit-il être tenu pour responsable de notre condition ? Ou bien le mal est-il entièrement un produit de la nature humaine ?

Satan et l'ombre

Difficile pour Dieu d'échapper à la responsabilité du mal. On peut s'en arranger en décrétant simplement que Dieu est bonté. C'est ce que font nombre de croyants, assignant toute une partie de la Création à un démon cosmique nommé en hébreu Satan, ce qui signifie « l'adversaire ». Que le démon soit ou non un ange déchu n'importe guère ; une fois qu'on lui attribue le mal - sans même parler de l'enfer, son royaume - Dieu perd sa place. Un Dieu omnipotent ne saurait avoir un ennemi qui nous tienne en son pouvoir presque autant que lui-même. Un Dieu aimant ne laisserait pas le diable nous blesser si souvent. Un Dieu omniscient saurait quand le démon va passer à l'attaque et interviendrait, ou pour le moins nous préviendrait à l'avance. Dès lors que Dieu perd son monopole sur l'amour, le pouvoir et la sagesse, tout se gâte.

Pour permettre à Dieu d'exister dans toute sa gloire, les religions ont cherché des boucs émissaires pour le mal, qui est devenu un problème humain, lié à la tentation et au péché. Adam et Ève avaient toutes les nourritures à leur disposition, mais par pure perversion c'est la pomme qu'ils ont décidé de manger. Cette perversion demeure en nous ; ainsi, Dieu permet l'existence du mal puisque nous le méritons. Le désir nous agite ; notre agressivité nous pousse à nous assaillir et à nous entre-tuer. Nous n'établissons des règles morales que pour mieux les enfreindre, agissons comme des hypocrites et cédon au crime et à la rébellion.

Cette façon de trouver un bouc émissaire engendre un lourd fardeau, qu'étrangement la plupart des gens acceptent sans broncher. Certains maux sont hors de notre contrôle, comme les ouragans et autres désastres naturels. D'autres sont le produit de nos gènes, comme le cancer, pourtant nous continuons là aussi à nous faire des reproches. On relie trop souvent des cancers à des choix de vie discutables, mais même quand ce n'est pas le cas les malades se demandent souvent : « Est-ce moi qui ai causé ma maladie ? » Quant aux catastrophes

naturelles, nous sommes tous à présent conscients de l'influence humaine sur le réchauffement climatique et ses conséquences désastreuses.

“Le brouillard de l'illusion

Les deux points de vue, le mal cosmique et le mal humain, se rejoignent dans le concept de l'ombre, à la fois universelle et humaine. Personne n'a jamais douté que les ténèbres résident dans le cœur humain. Mais la psychologie moderne a cherché une façon rationnelle et systématique de comprendre cette noirceur. C.G. Jung, le pionnier suisse de la psychanalyse, l'a fournie en décrivant une force inconsciente qu'il nomme « l'ombre », dans laquelle il rangeait la culpabilité, la honte, la colère et l'anxiété. Mais l'ombre est plus qu'un dépôt pour les instincts négatifs. Consciente, elle regarde le monde à travers sa perspective faussée, à travers laquelle la colère et la peur semblent justifiées. L'ombre nous donne envie de tuer nos ennemis et d'en retirer de la satisfaction, ou au moins de nous sentir justifiés.

L'ombre envoie sans conteste au reste de la psyché des messages puissants qui contredisent le désir de bien, de bien-être et de joie. Elle nous persuade que la colère, qui semble bonne dans l'instant, l'est réellement, peu importe ses conséquences. Pour utiliser les termes de Jung, l'ombre crée « le brouillard de l'illusion » qui entoure chacun de nous. Comme on ne peut y échapper, cette ombre est universelle. J'ai eu un débat avec un jungien fervent qui prétendait que la paix ne pouvait exister de façon durable car Mars, l'archétype de la guerre, vit en permanence dans notre psyché. (C'est également le cas du sexe, ai-je répondu, mais cela ne nous pousse pas à courir dans tous les sens dans un état de transe érotique. Les instincts primitifs laissent le champ libre au choix, le domaine du cerveau supérieur.) Dans les profondeurs de l'inconscient, Satan et l'ombre se rejoignent, tous deux invisibles, tous deux une projection de l'esprit.

Si le mal cosmique a une telle emprise que même Dieu lui

permet d'exister, comment espérer le défaire ? Cette question est posée dans le Livre de Job, qui pour certains érudits fut la dernière partie de la Bible hébraïque à être rédigée, mais les mêmes thèmes se retrouvent dans les textes anciens de Sumer et d'Égypte (accréditant la thèse de Jung selon laquelle les mythologies de toutes les cultures remontent aux mêmes racines archétypales). Dans le Livre de Job, Dieu et Satan parient sur l'âme d'un homme du pays d'Us. L'adversaire de Dieu prétend qu'il peut tenter n'importe quel homme, même le plus vertueux, à renoncer à Dieu. Dieu, lui, prétend que Job est si intègre qu'il ne saurait trahir sa foi. Il permet à Satan de tourmenter Job à sa guise, avec pour seule condition de ne pas le tuer.

Ce pari intrigue toujours le lecteur. Quel genre de torture Satan va-t-il infliger ? Job y résistera-t-il ? Tous les enjeux d'une fable morale se retrouvent ici. Dans l'histoire, Job subit quasiment toutes les formes de souffrance humaine. Il perd tout ce qu'il avait - son argent, ses récoltes, sa femme et ses enfants. Son corps est couvert d'un «ulcère malin». Trois de ses prétendus amis viennent lui expliquer pourquoi Dieu le punit : selon eux, il a mérité tous ses châtiments. Leurs reproches se font de plus en plus forts, ce qui nous pousse à compatir avec la victime, car en réalité il n'y a aucune raison valable pour sa souffrance - Job n'est qu'un pion dans un jeu entre Dieu et Satan.

Dans une lecture littérale, il s'agit tout simplement d'un pari cruel. Un Dieu qui utilise l'âme de ses fidèles comme un jeton de poker ne mérite pas qu'on le respecte. Qui plus est, si Dieu peut empêcher Satan de tuer Job, il devrait être capable de l'empêcher de le blesser sur tous les autres plans. La vraie bonté ne consiste pas à dire : « D'accord, tu peux être méchant, mais n'y va pas trop fort. »

Ainsi, l'histoire de Job doit être lue comme une allégorie. Le pari cosmique est un symbole du mystère du mal, qui survient dans nos vies sans raison, et quand il arrive, nos souffrances nous semblent imméritées. De toute évidence, en dépit de ses trois amis qui l'accusent d'hypocrisie et de péchés cachés, Job

ne mérite pas ses châtiments. L'allégorie a besoin d'une morale, et celle du Livre de Job n'est pas réellement convaincante.

Un jeune serviteur du nom d'Elihou a écouté le débat entre Job et ses amis avec une incrédulité croissante. Bondissant sur ses pieds, il surprend tout le monde en parlant d'une voix inspirée, comme un prophète de Dieu. Les deux camps ont tort, déclare-t-il. Les trois amis parce qu'ils disent que Job est puni pour des défauts cachés ; Job, parce qu'il croit que la vertu de sa vie le place au-dessus du pouvoir de Dieu. Dieu peut faire ce qu'il veut, quand il veut à qui il veut. Il n'a pas à justifier ses actes pour les hommes.

Les trois amis sont chassés, leur hypocrisie et leur malhonnêteté révélées au grand jour. La réaction de Job n'est pas claire, mais on assiste à un « happy end » plutôt inattendu (sans doute ajouté par des rédacteurs postérieurs ; l'ensemble du thème du pari cosmique semble lui aussi une addition tardive). Il est guéri et retrouve tous ses biens ; sa nouvelle femme lui donne des enfants pour remplacer ceux qui sont morts. La vertu a triomphé. Job n'a jamais renoncé à Dieu, et ayant gagné son pari celui-ci récompense son serviteur. Mais le Job qui ressort de l'épreuve n'est plus le même. S'adressant à Dieu, il dit :

« Mon oreille avait entendu parler de toi ; mais maintenant mon œil t'a vu. C'est pourquoi je me condamne et je me repens sur la poussière et sur la cendre^[32]. »

Il est devenu humble et repentant - une position souvent mise en valeur dans l'Ancien Testament - mais cela nous paraît étrange. Job n'était initialement ni fier ni égoïste. C'était au contraire un serviteur modèle de Dieu. En réalité, l'allégorie veut aller plus loin. Avant ses épreuves, Job avait seulement « entendu parler » de Dieu – par les sermons, les lectures de la Torah, les rituels et les enseignements des rabbins. Tout cela montrait la mauvaise direction. Parler de Dieu n'est pas Dieu. Quand Job dit se repentir, il parle de l'ego arrogant, celui qui croit que Dieu est une chose que l'on peut comprendre et gérer.

**“La réalité ne peut être définie
par les règles et les lois**

Pour moi, cette histoire parle au fond des *kleshas*, les poisons qui déforment la réalité. Job, malgré toute sa bonté, est attaché à sa vertu. Son existence est tout entière régie par les Écritures et la Loi. Une telle vie n'a pas de fondement réel quand elle est sans contact avec le monde transcendant. Les règles de Dieu ne sont pas les règles de conduite d'un véhicule. Peut-être peuvent-elles prévenir le malheur et rendre nos vies plus sûres, mais obtenir le permis de conduire n'est pas la même chose que conduire sur l'autoroute. La réalité ne peut être définie par les règles et les lois. Elle est dynamique, sans limites, créative, éternelle, et embrasse tout ce qui existe.

L'allégorie de Job s'applique aux événements tristes de la vie. La douleur et la souffrance affaiblissent la foi ; Dieu décline avec chaque nouvelle atrocité au journal du soir. Mais ce qui décline là n'est qu'une image. Dieu lui-même n'est pas touché par les événements tristes ou douloureux ; les afflictions appartiennent à l'illusion. Dans un moment d'échauffement, tombant sur une discussion *via* Tweeter sur l'existence du paradis, j'ai tweeté : « L'existence matérielle est une illusion ; le paradis n'est qu'une illusion améliorée. » C'est pourquoi Satan, en tant que tourmenteur de Job, a la mainmise sur le monde des apparences, tandis que Dieu, qui existe dans la transcendance, n'intervient pas. Le rôle de Dieu n'est pas d'améliorer l'illusion, mais de nous en faire sortir.

Le mal dans le vide

Nous pourrions disséquer le mal, mais à quoi bon ? Lui échapper est bien plus important. Trouvez le soi véritable et vous n'aurez plus envie de participer à l'illusion. Vous vous créerez une réalité personnelle qui n'est pas liée au jeu des opposés. La leçon de Job, alors, devient claire. Ne vous attachez pas à votre propre vertu ou aux défauts de l'autre. Trouvez votre vraie relation à Dieu, et fondez votre vie dessus.

Votre vraie relation à Dieu apparaît en éliminant tout ce qui mène à une fausse relation.

DIEU ET VOUS

Quand la relation tourne mal, vous perdez votre connexion à Dieu chaque fois que :

- vous redoutez une punition divine ;
- les demandes de Dieu vous pèsent ;
- vous réduisez Dieu à une série de règles en « Fais ceci et ne fais pas cela » ;
- vous défendez Dieu avec colère ou violence ;
- vous esquivez vos responsabilités en disant que quelque chose est la volonté de Dieu ;
- vous désespérez parce que Dieu vous a abandonné ;
- vous espérez être si bon que Dieu ne puisse que vous aimer ;
- vous gardez des secrets coupables et honteux ;
- vous vivez comme si Dieu était secondaire par rapport au «vrai» monde ;
- vous traitez les autres comme si Dieu ne les aimait pas ou moins.

Ces ingrédients ne font pas que ternir votre relation à Dieu ; ils condamnent toute relation entre vous et une autre personne. Vivre dans la peur, avoir des secrets, utiliser la colère et la violence - aucune relation ne peut se développer harmonieusement dans de telles conditions, si même elle parvient à continuer. Appliqué à votre relation à Dieu, l'effet est plus désastreux encore. Le mal est créé par le désir déplacé de nous rendre dignes de Dieu. Les guerres saintes en sont l'exemple le plus frappant, mais la culpabilité, la honte et la colère sont les conséquences directes d'un piège auquel on ne peut échapper, celui du « ou bien... ou bien » : ou bien vous n'êtes pas assez bon pour Dieu, ou bien si vous l'êtes, Dieu s'en moque. La souffrance prend ses racines dans une fausse

relation à Dieu, et quand nous souffrons, nous nous en prenons à nous-mêmes et aux autres. Quand Emerson écrit que le mal est l'absence de bien, cela ne plaît pas à ceux qui croient en Satan, un agent actif du mal. Mais ce que veut dire Emerson concerne le mot *privation*, c'est-à-dire le manque :

« Le mal n'est que privatif, pas absolu ; il est comme le froid, qui est la privation de la chaleur. Tout mal n'est que mort ou non-entité. La bonne volonté est absolue et réelle. »

Cette remarque fait écho aux grandes traditions de sagesse qui disent que le mal est comme un vide, celui de l'illusion. Remplissez le vide par la réalité et le mal disparaît. Je ne parle pas d'un tour de magie qui ferait disparaître les génocides, les crimes de guerre et l'oppression du jour au lendemain. La nature humaine apparaît sous son plus mauvais jour quand elle ne trouve pas de moyen de changer. Mais vous allez vivre une profonde transformation intérieure, après laquelle les étiquettes de « bien » et de « mal » ne seront plus aussi définitives. La plénitude de Dieu remplira sans faille ce vide. Vous vous extirpez de l'illusion, calmement et sans éclairs.

Je vous donne ici les étapes clés qui marquent cette transformation.

Rejoindre la lumière

Quand la conscience grandit, le mal disparaît

Étape 1 : La peur

Quand la conscience est dominée par la peur et l'insécurité, le mal est partout. Il apparaît sous la forme de menaces physiques, de la nécessité de lutter pour un toit et de la nourriture, ou comme des désastres naturels que nul ne peut éviter. Dieu n'offre aucune protection. La seule protection est l'autodéfense.

Étape 2 : L'ego

L'ego apporte le soutien d'un moi solide. « Je » peux relever les défis. Vivre une bonne vie, obéir aux règles, et croire que Dieu est bon maintient le mal à distance. Dans un monde de risques et de récompenses surveillés par Dieu, «je» suis béni pour ma vertu tant que j'évite les pièges du péché.

Étape 3 : L'ordre social

La conscience individuelle s'étend aux autres. Le groupe se lie pour le bien commun. Un système de lois protège les individus du crime et des méfaits, grâce à la police. Le lien le plus fort est une version partagée de Dieu. La foi soutient la croyance que le mal ne peut pas lutter contre l'amour de Dieu pour ses enfants.

Étape 4 : L'empathie et la compréhension

La conscience s'étend pour embrasser le monde entier « en dedans ». On comprend que tout un chacun a ses raisons et ses motivations, comme nous-mêmes. On partage leurs sentiments et ils partagent les nôtres. Il devient possible de comprendre pourquoi les gens se comportent comme ils le font. La graine du mal n'est pas dans les « méchants », mais en chacun de nous.

Dieu, qui comprend tout, pardonne. Il accueille le pécheur et le vertueux de la même façon.

Étape 5 : La découverte de soi

La conscience s'élargit pour chercher des causes. Pourquoi agissons-nous comme nous agissons ? Quelles sont les racines du mal et du bien dans la vie humaine ? Il n'y a plus de mal absolu ou cosmique. La responsabilité nous en incombe pleinement. En faisant confiance à notre raison et à notre instinct, nous pouvons explorer notre nature et l'améliorer. Dieu est clarté, la lumière de la raison, qui ne nous juge plus. Il veut que nous vivions dans la lumière.

Étape 6 : La compassion

La conscience s'étend à l'amour de l'humanité. Le mur entre le bien et le mal s'effondre. Tout être humain a de la valeur quel que soit son comportement. Dieu veille sur ses enfants avec amour. Sachant que l'amour est éternel, on peut offrir sa compassion aux autres, car c'est les traiter comme le ferait Dieu.

Étape 7 : L'Être

La conscience s'étend au-delà de la dualité. Les jeux du bien et du mal sont acceptés pour ce qu'ils sont. Notre allégeance est allée ailleurs. Ayant senti le monde transcendant, on y pénètre pour y vivre. Dieu est Un. Fusionnant avec cet être pur, on vit dans un état de grâce qui a le pouvoir ultime de dépasser le mal.

À mesure que l'on franchit ces sept étapes, le mal change. Il passe d'une menace permanente à une menace mineure, puis cesse d'en être une. Lorsque vous tentez de comprendre pourquoi le mal existe, vous pouvez décider que sa source est un démon cosmique, un défaut de la nature humaine, ou une ombre mal définie qui suit ses propres buts. Mais au fond, c'est

la même chose : le mal demeure *une création*. Vous pouvez lutter contre lui autant que vous le souhaitez. Au final, la solution n'existe pas au niveau de ce qui est créé. Emerson parle de cela, je crois, quand il écrit que le mal est temporaire. Tout ce qui dépend de la perception humaine ne peut être éternel. Le seul être éternel est l'Être, l'état le plus simple de l'existence. Plantez vos pieds dans cette certitude ; c'est le seul endroit sûr, où le mal n'a pas de sens.

Le pouvoir de l'Être

Enfant, en Inde, j'ai été très marqué par la foi de ma mère très pieuse. J'étais à ses côtés chaque jour quand elle allumait de l'encens pour prier devant l'autel de notre maison. L'après-midi, j'écoutais souvent le *kirtan*, ces chants dévotionnels aussi fervents qu'enchanteurs.

Au cœur de la nuit

Des ténèbres naît une lumière

Et je sais dans mon cœur que c'est toi

Quand le feu de mon âme

Brûle de l'attente du but

Je sais dans mon cœur que c'est toi.

Mais cela ne m'est pas resté. La foi m'a échappé jour après jour, année après année. J'ai connu la réussite en tant que jeune médecin de Boston qui buvait avec les autres pour se faire accepter, fumait pour soulager le stress. J'avais du succès... Mais je ressentais le vide qui existe quand la plénitude est absente. J'avais vu des cancéreux du poumon se ruer dans un bureau de tabac sitôt les portes de l'hôpital franchies ; j'avais vu la peur insoutenable des patients mourants qui ne connaissaient pas le réconfort. La foi que ma mère m'avait insufflée aurait pu devenir du cynisme ou du désespoir.

“La plus puissante des illusions

Repenser à mon enfance ne changeait pas ma vie. Je sentais mon propre vide et je voulais agir. Heureusement, j'ai eu de la chance. La religion que l'on m'avait apprise ne parlait pas de péché, de culpabilité, de tentation ou de diable. Elle ne promettait ni récompense divine ni punition infernale. Être débarrassé de ses images d'Épinal était un bon début. Le secret pour trouver Dieu, disait la religion de ma mère, est de se

remplir d'Être (avec une majuscule - il s'agit de l'Être pur, absolu). Cela fait, vous savez que vous n'êtes rien d'autre que cet Être, et de cette connaissance naît l'éveil. Vous regardez autour de vous pour trouver la lumière dans toutes les directions.

Quel que soit votre point de départ, cet éveil est votre destination. Le mal est la plus puissante des illusions, soutenue par la peur, la plus puissante des émotions négatives. Chaque fois qu'elle s'empare de vous, une voix en vous hurle : « Fuis ! Tu vas mourir ! » La peur rétrécit l'esprit. Elle vous gèle sur place et bloque tout le reste. Par contraste, que peut faire l'Être ? Sa voix est silencieuse. Il ne demande rien. Il ne vous demande pas de choisir entre A ou B, car l'Être est au-delà de la dualité. Les gens reprochent à Dieu de ne pas intervenir dans ce monde, mais l'Être n'a pas d'autre choix. Il est à l'origine de toutes choses également - là-dessus, Hamlet se trompe. « Être ou ne pas être » ne constitue pas un vrai choix. On ne peut échapper à l'être. Ainsi, l'Être devrait résoudre tous les problèmes sans parler, agir, changer ou intervenir. Cela peut paraître improbable, n'est-ce pas ?

Dans la célèbre chanson des Beatles *Let it be*, que l'on peut traduire par « Ainsi soit-il » ou « Laissez faire », le couplet indique que ces termes sont des « mots de sagesse ». Je suis parfaitement d'accord - rien n'est plus sage, car quand l'Être devient humain, ce n'est pas un état passif. C'est un mode de vie, que peu de personnes ont le courage d'essayer. Ce livre a décrit ce dont il a besoin, depuis la générosité de l'esprit et l'expression de l'amour jusqu'à la découverte du silence intérieur et du guide qui se trouve en chacun de nous.

Ce qui a changé ma vie, en fin de compte, n'a rien eu à voir avec qui j'étais en tant que personne. Les étiquettes que j'attachais à ma propre personne - *médecin, Indien, en réussite, aimé, confiant* et ainsi de suite - étaient positives. Comme le paradis, l'illusion où je vivais était améliorée. Pourtant, rien de cela n'a vraiment compté. L'important, c'est que je suis passé à un nouveau mode de vie, partant d'un sentiment de vide intérieur et travaillant à le combler. Ni anges ni saints n'ont

éclairé mon chemin. Chaque jour, j'ai continué à faire ce que je faisais avant, à me lever à l'aube pour aller travailler, à faire mes visites à l'hôpital, puis à voir mes patients à mon cabinet.

La différence, c'est que je me suis aligné avec l'Être. Le verbe *dhar*, «maintenir», mène à un mode de vie que l'Univers soutient, appelé le *dharma*. Les mots étrangers ne sont pas meilleurs que les mots de tous les jours. Apprenez à vous connaître, et vous trouverez votre propre *dharma*. Le *dharma* se résume à un point crucial : faire confiance à l'Être pour corriger votre voie quand c'est nécessaire. Être nous donne un aperçu d'une réalité supérieure. Quand vous vous laissez aller à l'ego et à l'égoïsme, vous vous sentez mal d'une manière subtile. L'Être parle en silence, mais l'existence penche pour lui. Nos vies bénéficient de certains avantages cachés.

- Avancer est préféré à l'inertie.
- Une fois qu'elle a commencé, l'évolution accélère.
- La conscience s'agrandit naturellement.
- Plus vous vous connaissez vous-même, meilleure la vie devient.
- Les intentions positives sont davantage soutenues que les intentions négatives.
- La conscience individuelle est connectée à la conscience de Dieu.

Ces avantages sont subtils, mais ils offrent à l'Être un pouvoir immense. Quand vous pensez à vos enfants avec amour, cette pensée se produit aussi dans l'esprit de Dieu - ils ont tous deux le pouvoir de bénir. Si en allant au cinéma vous vous arrêtez pour aider un automobiliste qui a crevé, cette impulsion est la même que celle du salut. Les questions les plus ardues ne cesseront jamais de tarauder l'esprit. Dieu est l'endroit où l'esprit trouve une réponse au-delà de toutes pensées. Quand vous le comprenez, plus personne au monde n'est votre ennemi, mais simplement un compagnon de voyage. La porte de l'Être est ouverte à tous. Seul le mal ne peut en

franchir le seuil.

Épilogue : Dieu en un clin d'œil

Il est doux de se sentir approuvé. Toute personne qui veut ressentir cette douceur devrait s'abstenir d'écrire au sujet de Dieu. Personne ne sera jamais complètement d'accord avec vous (et dans un monde multiculturel, c'est tant mieux). Vous n'aurez pas la satisfaction de vous adresser à des foules de fidèles - qui d'ailleurs ont déserté la plupart des églises. L'année passée, le *New York Times* a publié deux tribunes qui niaient la possibilité d'aspiration spirituelle. L'une était titrée « Les bienfaits de l'athéisme » ; l'autre « Le mythe de l'amour universel ». Toutes deux sont parues peu après Noël. Peut-être était-ce le but, d'ailleurs. Les Fêtes laissent souvent un goût amer. Dieu divise, il n'unit pas.

J'ai essayé de présenter Dieu sans poser d'alternative ni de choix. Si la *Bhagavad Gita* a raison de dire que « toutes les routes mènent à moi » en parlant de Dieu, on ne peut juger la route de l'incroyance. Moi-même, je ne fréquente ni église ni temple. L'auteur des « Bienfaits de l'athéisme » critique les gens comme moi qui se pensent « spirituels mais pas religieux ». Avec un mépris non dissimulé, elle continue en disant que « quand on traduit le bla-bla psychologique, cela ne peut vouloir dire n'importe quoi - que celui qui le dit est un athée qui a peur de la réprobation sociale, ou bien un indécis qui veut les bénéfices théoriques de la foi sans les obligations de la pratique religieuse ».

À moins que cela n'ait un sens authentique. L'athéisme se trompe quand il confond pratique religieuse et spiritualité. En avançant dans ce livre, j'ai vu de plus en plus clairement que tout ce que l'on peut dire sur Dieu implique une forme ou une autre d'erreur. Personne n'a le monopole de la vérité. Cela ne veut pas dire que la vérité n'existe pas. De la même façon, peu important les errances des religions, cela ne prouve pas que Dieu n'existe pas. Il y a tant d'émotions vives autour de l'idée de

Dieu que j'ai décidé de rencontrer les athées sur leur propre terrain. Dawkins et compagnie étiquettent tout ce qui va dans leur sens avec des mots comme *rationnel*, *scientifique*, *sain*, *courageux* et *logique*. Quant à ceux qui croient en Dieu, ils se trouvent systématiquement marqués d'étiquettes infamantes - *irrationnel*, *superstitieux*, *conformiste*, *illogique* et *fou*.

La foi mérite pourtant quelques qualificatifs positifs ; j'applique *bon sens*, *raison* et *logique* à la réalité de Dieu. La foi ne peut se sauver seule. Coincée dans le monde séculier, elle ne peut que tomber dans l'oreille de sourds si l'on n'utilise pas des termes séculiers. Dans un monde idéal, les deux partis obéiraient à l'injonction de l'Ancien Testament : « Arrêtez et sachez que je suis Dieu. » Dans notre silence, nous pourrions prendre le temps de lire Rumi, Kabir et Tagore. Dieu est au cœur des vers inspirés comme dans ce distique :

Écoute, mon cœur, le murmure de ce monde.

C'est ainsi qu'il te fait l'amour.

Ces vers sont de Tagore ; il n'a nul besoin de parler de Dieu pour transmettre sa spiritualité.

*La route m'a épuisé Quand elle me menait ici et là Je l'ai
épousée de tout mon cœur Quand elle m'a mené partout.*

Encore des mots de Tagore, tout aussi dénués de religiosité. Un livre écrit entièrement avec le cœur serait sans doute la plus belle chose après le silence. Quand vous avez écrit une phrase qui, vous en êtes certain, convaincrait un sceptique, c'est que vous vous préparez un échec. J'ai pleuré sur des vers que d'autres trouvaient creux ou mauvais.

Ce qui ne nous laisse que l'arène des idées, où la raison, le bon sens et la logique peuvent être appliqués. En gardant ceci à l'esprit, je terminerai en proposant une série d'idées clés, qui constituent des points de débat pour les deux camps. Chacune d'elles renvoie à un point discuté plus avant dans ce livre. Telles quelles, elles sont comme des télégrammes - quelques mots pour faire passer un message. Je les ai divisées en trois

sections qui correspondent aux thèmes majeurs de cet ouvrage : l'athéisme militant, la foi et Dieu. Dans mon enthousiasme récent pour les réseaux sociaux, j'ai tweeté ces idées, et je peux affirmer qu'elles déclenchent des réactions, dans un sens ou dans l'autre. Mais je pense qu'elles peuvent faire mieux. Vous avez à présent la chance de voir où vous mènent vos propres croyances.

Même les plus enracinées d'entre elles ont pu changer - ou non. Nous sommes souvent les plus mauvais juges de ce qui se passe dans notre monde intérieur. Les idées jouent essentiellement à la surface de l'esprit. Mieux vaut se fier à une image poétique de Dieu. Il est comme un parfum subtil que vous sentez au moment de vous endormir. Vous ignorez d'où il provient, mais il vous réveille et vous empêche de vous rendormir.

L'ATHÉISME MILITANT

Dix défauts dans la thèse de Dawkins

1. Son athéisme s'en prend au Dieu du catéchisme, comme s'il n'en existait aucune autre version. Il met toutes les croyances religieuses dans le même sac que les excès des fanatiques.
2. Son athéisme repose sur la croyance que l'Univers n'a pas de source intelligente. Pourtant, un Univers aléatoire constitue la moins probable des explications sur l'origine de l'intelligence.
3. Son athéisme limite la réalité au monde matériel tel que perçu par les cinq sens. Or, cela ne cadre pas avec la révolution quantique, qui ouvre une réalité bien au-delà du monde visible.
4. Son athéisme fait remonter tous les événements aux lois inflexibles de la nature, mais il ne peut expliquer d'où celles-ci proviennent.
5. Son athéisme utilise l'évolution comme un argument contre une source intelligente pour la vie, même si la survie du plus fort ne peut expliquer la création de la vie.
6. Son athéisme se veut rationnel mais ne peut expliquer la source de la rationalité. Comment un cerveau aléatoire pourrait-il produire ordre et logique ?
7. Son athéisme prétend que la biologie est la base de la conscience, sans pour autant proposer de théorie sur comment les molécules ont appris à penser.
8. Son athéisme voit le cerveau sous la forme de relations immuables de cause à effet. Toute pensée et tout comportement sont déterministes. Il ne donne aucune explication pour le libre arbitre, la créativité ou l'intuition.

9. Son athéisme nie l'existence du moi, qu'il considère comme une illusion créée par le cerveau. Pourtant, les neurosciences n'ont jamais réussi à localiser la source du « moi » dans le cerveau.

10. Son athéisme ne peut expliquer pourquoi le moi illusoire peut parvenir à la connaissance de soi.

LA FOI

Dix raisons pour rendre la foi valable

1. La foi n'est pas une croyance aveugle ; elle vient de l'expérience.
2. La foi est la volonté d'avancer dans l'inconnu.
3. La foi s'émerveille devant les mystères de l'existence.
4. La foi vient du silence intérieur et de ce qu'il révèle.
5. La foi fait confiance au monde intérieur de l'intuition, de la sagesse et de l'imagination.
6. La foi rapproche de la source de la création.
7. La foi fait naître le soi, le vrai moi qui va au-delà de l'ego.
8. La foi relie le monde « intérieur » au monde « extérieur ».
9. La foi abolit la division entre le naturel et le surnaturel.
10. La foi en soi est foi en Dieu.

DIEU

Dix idées pour lui donner un avenir

1. Dieu est l'intelligence qui conçoit, gouverne, construit et devient l'Univers.
2. Dieu n'est pas une personne mythique - c'est l'Être en lui-même.
3. Dieu n'est pas créé. L'Univers ne peut révéler Dieu, car tout ce qui existe est créé.
4. Dieu existe comme le champ de tous les possibles.
5. Dieu est pure conscience, la source de toutes les pensées, sentiments et sensations.
6. Dieu transcende toutes les oppositions, y compris le bien et le mal, qui apparaissent dans le champ de la dualité.
7. Dieu est Un mais se diversifie en plusieurs - il rend possible l'observateur, l'observé et l'observation.
8. Dieu est pur bonheur, la source de toute joie humaine.
9. Dieu est le soi de l'Univers.
10. Il n'y a qu'un Dieu. L'Univers est Dieu rendu manifeste.

Remerciements

Un nouveau livre s'exprime à mesure qu'il grandit, parfois davantage par l'esprit que par le cœur, parfois le contraire. Tout d'abord, je suis très redevable aux éminents scientifiques dans le domaine de la physique et de la biologie avec qui je dialogue depuis des années. Ils ont élargi et renforcé ma compréhension de façon inappréciable. Ce livre sur Dieu est né du besoin de rendre la spiritualité crédible pour nos contemporains, de les ramener depuis les berges de l'incroyance. Je suis très reconnaissant d'avoir eu l'opportunité de satisfaire ce besoin, et cela grâce aux personnes qui ont œuvré pour rendre ce livre possible.

L'équipe d'Harmony and Crown a été à mes côtés et a cru en moi malgré les changements du monde de l'édition. Tina Constable (éditrice chez Crown), Diana Baroni, Meredith McGinnis, Amanda O'Connor, Michael Nagin, Patricia Shaw et Tammy Blake sont le genre de personnes dont les auteurs ne peuvent se passer, et j'espère que le monde du livre le comprendra pour les décennies qui viennent.

Pour certains projets, le rôle de l'éditeur est crucial ; ce livre est l'un d'eux, et mon éditeur Gary Jansen a su changer le ton, la direction et les mots avec finesse et sagesse pas à pas - merci. Notre relation se fonde désormais sur la confiance, l'affection et le respect mutuel.

Ma vie professionnelle est guidée d'une main de maître par mes assistantes Carolyn et Felicia Rangel, ainsi que Tori Bruce, qui sont comme ma famille. Mes remerciements vont aussi à Poonacha Machaiah, Sara Harvey, Kathy Bankerd, Attila Ambrus, et au personnel du Chopra Center. C'est vous qui m'apprenez ce que veut dire « l'esprit en action ».

Ma femme Rita est la lumière autour de laquelle gravite notre nombreuse famille, qui compte désormais Mallika, Sumant,

Tara, Leela, Gotham, Candice et Krishu. Vous êtes la joie de ma vie.



édition pré presse livres numériques

Quatrième de couverture

Dans un siècle troublé par le mal religieux - la perte des repères et des valeurs d'un côté, les extrémismes en tous genres de l'autre - notre conception de Dieu, quelles que soient nos convictions et nos croyances, nous écarte de toute expérience spirituelle.

Or selon Deepak Chopra « la question n'est pas de savoir comment penser à Dieu, mais comment en faire l'expérience directement ».

Au-delà des controverses, des dogmes et du scepticisme scientifique, Deepak Chopra nous propose de nous connecter à notre dimension spirituelle, cette ressource inaliénable de chaque être humain.

Inspiré par les grandes traditions de sagesse et dans le respect des croyances individuelles, Deepak Chopra nous invite à croire, à rencontrer un Dieu non plus modelé à notre image ni à celui des fanatismes de tous bords, mais source de toutes choses et en harmonie avec la conception de l'univers.

Deepak Chopra est médecin endocrinologue, fondateur de l'Association Américaine de Médecine ayurvédique et du Chopra Center for Well Being (Californie).

[1] Matthieu, 27 : 42-43.

[2] NDT : L'auteur fait ici allusion à l'essai du biologiste Richard Dawkins, Pour en finir avec Dieu (Robert Laffont, 2008), dont le titre original est The God delusion ou « L'illusion de Dieu ».

[3] Pew Research, 2008.

[4] NDT : En l'absence de mention contraire, toutes les citations sont traduites par nos soins.

[5] Trad. Louis Fabulet.

[6] Ibid.

[7] Matthieu, 6 : 25, 33-34.

[8] Sondage BVA/Le Parisien, février 2014.

[9] Einstein, La vie d'un génie, Trédaniel, 2013.

- [10] Breaking the Spell, 2006 (non traduit).
- [11] NDT : Megachurch, églises pouvant accueillir plusieurs milliers de personnes, présentes en particulier aux États-Unis.
- [12] NDT : Bible Belt, groupe d'États situés dans le sud-est du pays correspondant plus ou moins aux anciens États sécessionnistes et marqués par une religion très conservatrice. Ce sont en particulier les bastions du créationnisme.
- [13] Born-again Christian, forme relativement radicale de christianisme évangélique où le croyant dit avoir rencontré Dieu personnellement.
- [14] Presses de la Renaissance, 2010.
- [15] Rééd. Lux, 2011.
- [16] H. Kushner, When Bad Things happen to Good People, Random House, 1978.
- [17] Genèse. 1 :20.
- [18] Albin Michel, 2013.
- [19] Proverbes 23 :7.
- [20] Bhagavad Gita 4 :11.
- [21] 1 Rois, 3 :24-27.
- [22] Matthieu 5 :39-41.
- [23] 2012, non traduit.
- [24] NDT : La «Bible de Jefferson» est un ouvrage obtenu par Thomas Jefferson en découpant la Bible ; il unifie les récits des quatre Évangiles et laisse de côté les parties miraculeuses de ces récits.
- [25] Apocalypse 22 :13.
- [26] Matthieu 17 :20.
- [27] Jean 14 :12
- [28] Jean 1 :1
- [29] Matthieu, 7 :7.
- [30] Cerf, 1999 (rééd.).
- [31] Matthieu, 6 :26-27.
- [32] Job 42 : 5-6.